



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



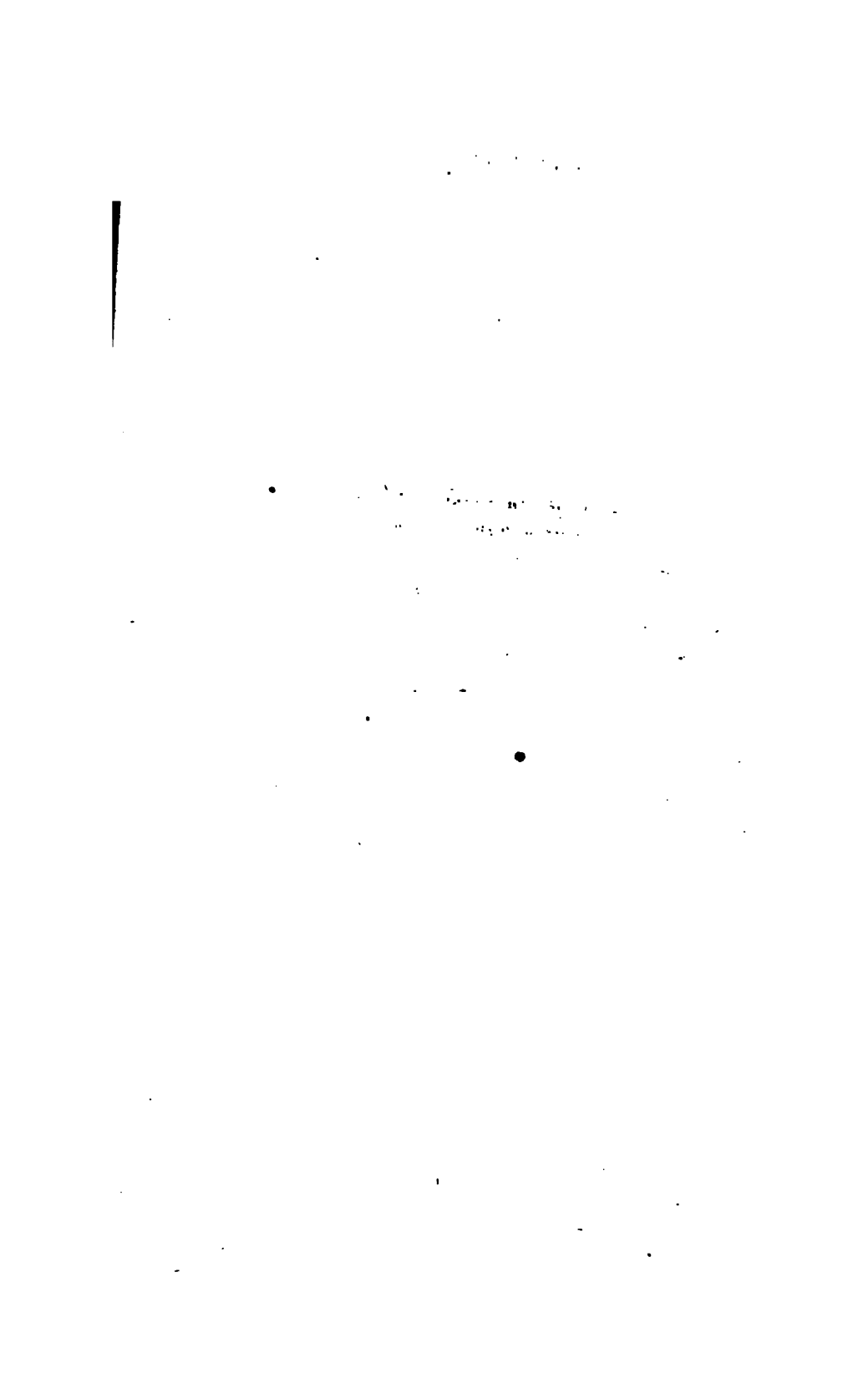
3 3433 07609642 3





OEUVRES
DE
LORD BYRON.

1600
112



ŒUVRES
de
Lord Byron,
Tome 6.



à Paris,
Chez LADVOCAT, Libraire,
Editeur de Shakspeare et Schiller.
1823.

441 P4W-208
in 2nd 1/2 of 7/62

1124

1124





OEUVRES
DE
LORD BYRON.

1620
H.C.

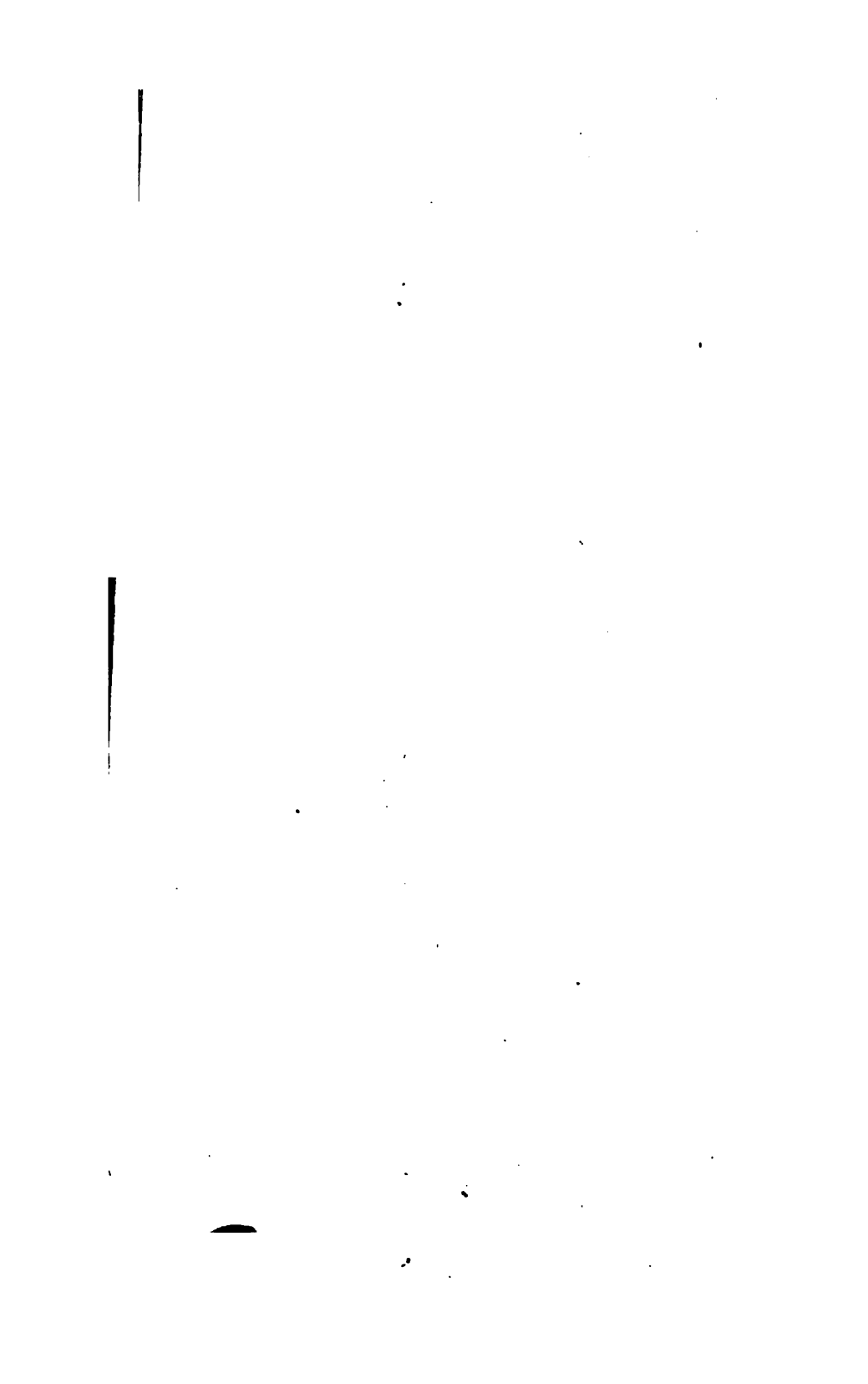
OEUVRES
de
Lord Byron,
Tome 6.



à Paris,
Chez LADVOCAT, Libraire,

Editeur de Shakspeare et Schiller.

1823.



OEUVRES
DE
LORD BYRON.

QUATRIÈME ÉDITION,
ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

PAR A. P... T;

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR LORD BYRON.

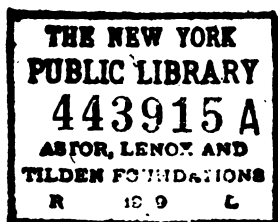
PAR M. CHARLES NODIER;

ORNÉE DE VIGNETTES.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, n° 195.

M DCCC XXIII.



NOV 1891

WERNER,
OU
L'HÉRITAGE.

BYRON. — *Tome VI.*

I

AVERTISSEMENT

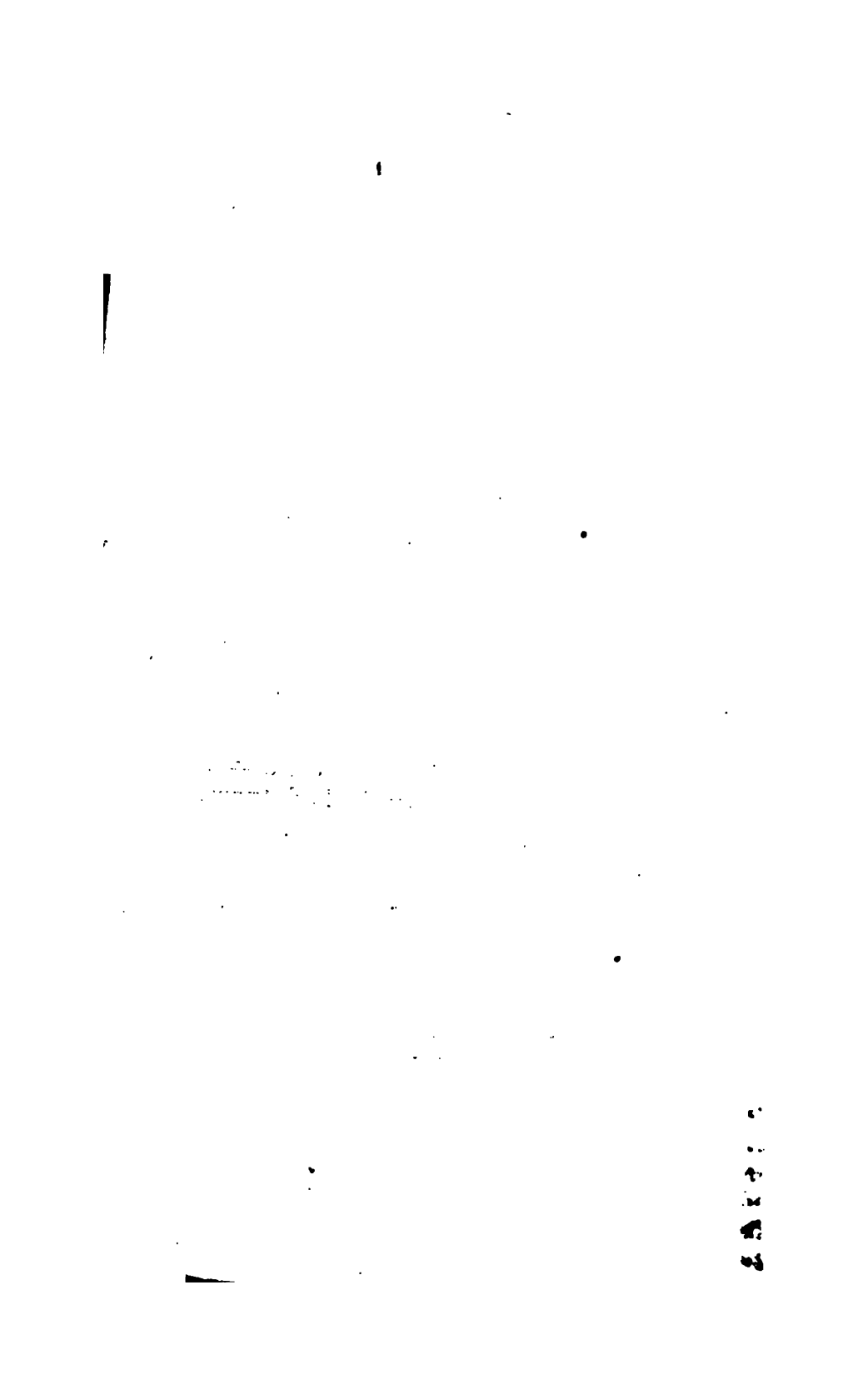
DE L'ÉDITEUR.

Si nous n'adoptons pas le titre de tragédie que lord Byron donne à *Werner*, c'est que, d'après notre poétique, ce titre n'appartient qu'à une œuvre dramatique, dont tous les personnages portent le cothurne. Les Anglais eux-mêmes n'appellent point tragédie les *chefs-d'œuvre* de Shakspeare. Ce sont des *plays*, des pièces de théâtre.

Lord Byron a admis dans *Werner* des personnages très-subalternes, dont le langage est conforme à leur état, sans être cependant trivial; il n'a plus respecté, comme dans *le Doge*, *Sardanapale* et *Foscari*, l'unité de lieu ni celle de temps, qu'il avait lui-même reconnues indispensables à la tragédie. Réduit à la prose, par la traduction, *Werner* s'éloigne encore plus du titre de tragédie.

Nous n'avons pas osé appeler *Werner* un roman dramatique; ce qui serait son véritable nom.

A. P.



PRÉFACE DE L'AUTEUR.

LE drame suivant est entièrement emprunté de *Kruitzner*, nouvelle allemande, publiée, il y a plusieurs années, dans les *Contes de Canterbury*. Ces contes ont été composés par deux sœurs, dont l'une, Henriette Lee, fournit seulement *Kruitzner* et un autre, qui sont tous deux considérés comme les meilleurs du recueil.

J'ai adopté les caractères, le plan, et souvent même le langage de cette histoire; quelques-uns des caractères sont modifiés ou changés, et j'en ai ajouté un, celui d'Ida de Stralenheim; mais du reste l'original est généralement suivi.

Je crois que c'est à l'âge de quatorze ans que je lus, pour la première fois, ce roman, qui fit sur moi une vive impression, et qui renferme, pourrait-on dire, le germe d'une grande partie de ce que j'ai écrit depuis. Je ne sais trop s'il a jamais été populaire, ou si d'ailleurs sa popularité a été éclipsée par celle d'autres grands écrivains dans le même genre; mais j'ai trouvé généralement que ceux qui l'avaient lu convenaient, comme moi, de l'imagi-

nation et de la conception singulière de l'auteur. Je n'en dirai pas autant de l'exécution ; car cette histoire aurait pu être développée plus habilement. Parmi ceux dont je pourrais citer l'opinion, figureraient des noms illustres ; mais ce n'est nullement nécessaire, car chacun doit juger d'après ses propres sentiments. Je renvoie simplement le lecteur à l'histoire originale, afin qu'il puisse juger combien je lui suis redevable ; et je ne serais pas fâché qu'il la lût avec plus de plaisir que le drame que j'ai fondé sur ce sujet.

En 1815, je commençai un drame avec la même histoire (*Ulric et Ilvina*) ; c'était ma première composition dans ce genre, si ce n'est une autre que j'avais entreprise à l'âge de treize ans, et que j'eus le bon sens de brûler. J'avais presque terminé un acte, lorsque je fus obligé de m'interrompre. Ce premier acte est quelque part dans mes papiers en Angleterre ; mais, n'ayant pu le trouver, je l'ai refait et j'ai ajouté les quatre autres.

La pièce, telle qu'elle est, n'est ni destinée au théâtre, ni susceptible d'y être admise.

Février 1822.

A
L'ILLUSTRE GOETHE,
CETTE TRAGÉDIE EST DÉDIÉE,
PAR UN DE SES HUMBLÉS
ADMIRATEURS.

BYRON.

PERSONNAGES.

WERNER.
ULRIC.
STRALENHEIM.
IDENSTEIN.
GABOR.
FRITZ.
HENRICK.
ERIC.
ARNHEIM.
MEISTER.
RODOLPHE.
LUDWIG.
JOSÉPHINE.
IDA STRALENHEIM.

LIEU DE LA SCÈNE. Les trois premiers actes sur la frontière de la Silésie, et les deux derniers au château de Siegendorf, près de Prague.

ÉPOQUE. — La fin de la guerre de trente ans.

WERNER,

OU

L' H É R I T A G E.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène représente un château délabré, situé près d'une petite ville, sur les frontières de la Silésie. — La nuit est orageuse.

WERNER ET JOSÉPHINE, son épouse.

•

JOSÉPHINE.

MON ami, calme-toi !

WERNER.

Je suis calme.

JOSÉPHINE.

Tu voudrais en vain me le persuader ; pourquoi cette démarche troublée ? Quelqu'un dont le cœur serait tranquille parcourrait-il d'un pas si rapide une chambre comme la nôtre ? Si c'était un jardin .

je te croirais heureux d'aller de fleur en fleur avec l'abeille ; mais ici !

WERNER.

L'air est froid ; la tapisserie laisse pénétrer le vent qui l'agite ; mon sang est glacé.

JOSÉPHINE.

Hélas, non !

WERNER, souriant.

Quoi, le voudrais-tu ?

JOSÉPHINE.

Je voudrais qu'il eût son cours naturel.

WERNER.

Oui, jusqu'à ce qu'il soit versé ou qu'il s'arrête de lui-même.... Ce sera bientôt peut-être..... C'est ce qui m'inquiète peu.

JOSÉPHINE.

Et ne suis-je pour rien dans ton cœur ?

WERNER.

Oh ! tout.

JOSÉPHINE.

Peux-tu désirer ce qui doit briser le mien ?

WERNER, s'approchant d'elle.

Sans toi, j'aurais été.... n'importe quoi, un mélange de beaucoup de bien et de beaucoup de mal ; tu sais ce que je suis ; ce que j'aurais été, tu l'ignores ; mais je t'aime, et rien ne nous séparera.

(Werner s'éloigne brusquement et puis se rapproche de Joséphine.)

L'orage de cette nuit m'a affecté peut-être ; je ne suis que trop susceptible de l'être, et je viens d'être malade,

comme tu le sais ; hélas ! moins par mes souffrances que par ce que tu as souffert toi-même en veillant à mon chevet.

JOSÉPHINE.

Te voir rétabli, c'est déjà beaucoup..... Te voir heureux.....

WERNER.

Où as-tu vu quelqu'un qui le fût ? Laisse-moi être malheureux comme tous le sont.

JOSÉPHINE.

Mais pense combien de nos semblables , dans cette nuit de tempête, frissonnent sous le vent et la pluie, dont chaque goutte les courbe davantage vers la terre, qui n'a d'autre asyle à leur offrir que celui de la tombe.

WERNER.

Et ce n'est pas le pire ; qu'importe une demeure ! Le repos est tout. Quant aux misérables dont tu parles..... oui, le vent mugit autour d'eux , et une pluie froide les pénètre. J'ai été soldat , chasseur , voyageur , et je suis presque un mendiant..... Je connais tout cela par expérience.

JOSÉPHINE.

Et n'es-tu pas maintenant sous un abri ?

WERNER.

Voilà tout.

JOSÉPHINE.

C'est quelque chose.

WERNER.

Oui , pour un vassal.

JOSÉPHINE.

Ceux qui peuvent se vanter d'une noble naissance doivent-ils méconnaître le bienfait d'un refuge, que leurs habitudes de délicatesse leur rendent plus nécessaire. qu'au vassal, quand le flot de la fortune les abandonne sur les rescifs de la vie?

WERNER.

Ce n'est pas cela, tu le sais..... Nous l'avons supporté, je ne dirai pas avec patience, excepté toi; mais nous l'avons supporté.

JOSÉPHINE.

Eh bien !

WERNER.

Quoique nos souffrances extérieures fussent suffisantes pour aigrir nos ames, quelque chose de plus m'a souvent irrité, et aujourd'hui plus que jamais. Si ce n'eût été cette maudite maladie qui, m'arrêtant sur cette frontière inculte, a épuisé non-seulement mes forces, mais toutes nos ressources, et qui nous laisse..... Non ! c'est plus que je n'en puis supporter; sans cette maladie, j'aurais été heureux.... Tu aurais été heureuse..... La splendeur de mon rang eût été soutenue..... Mon nom..... le nom de mon père se serait relevé; et surtout..... ●

JOSÉPHINE, l'interrompant.

Mon fils..... notre fils..... notre Ulric, eût été serré de nouveau dans ces bras qui depuis long-temps ne le pressent plus sur mon sein; tous les vœux d'une mère eussent été accomplis. Douze années.... il n'en

avait que huit alors..... il était beau , et il doit l'être encore davantage ; mon Ulric ! mon bien-aimé !

WERNER.

J'ai souvent été poursuivi par la fortune ; elle m'attaque enfin lorsque mon courage est aux abois..... malade , pauvre , seul.

JOSÉPHINE.

Seul ! mon cher époux ?

WERNER.

Accompagné de tout ce que j'aime , mon sort est plus cruel qu'une complète solitude. Seul , je serais mort , et tout serait fini dans un tombeau sans nom.

JOSÉPHINE.

Et je t'aurais survécu ! mais , je t'en conjure , console-toi ! Nous avons lutté long - temps ; et ceux qui résistent à la fortune la domptent ou la lassent à la fin ; de sorte qu'ils atteignent le terme de leurs maux ou cessent de les ressentir. Console-toi..... nous trouverons notre fils.

WERNER.

Nous étions à la veille de le trouver , à la veille de recevoir la compensation de tous nos chagrins passés..... Être déçus ainsi !

JOSÉPHINE.

Nous ne le sommes pas.

WERNER.

Ne sommes-nous pas sans argent ?

JOSÉPHINE.

Nous ne fûmes jamais riches.

Mais j'étais né pour la richesse, le rang, le pouvoir ; j'en ai joui ; je les aimais, hélas !..... j'en abusai et les perdis , par le courroux de mon père , dans mon extravagante jeunesse ; mais cet abus a été expié par de longues souffrances. La mort de mon père m'ouvrait un chemin plus facile , quoique semé d'embûches. Le parent froid et rampant , qui tint si longtemps l'œil fixé sur moi , comme un reptile sur l'oiseau timide , m'aura devancé , sera devenu le maître de mes droits , et de tout ce qui devait m'élever au rang des princes.

JOSÉPHINE.

Qui sait ? Notre fils est peut-être de retour auprès de son aïeul , et jouit de tes droits pour te les remettre.

WERNER.

Vain espoir ! Depuis son étrange désertion de la maison de mon père , comme s'il eût voulu partager mes fautes , il n'a plus donné de ses nouvelles. Je l'avais laissé sur la promesse que me fit son aïeul d'oublier son ressentiment à la troisième génération ; mais le ciel semble réclamer sa sévère prérogative , et visiter sur mon fils les erreurs et les folies de son père.

JOSÉPHINE.

J'ai conservé meilleure espérance..... du moins nous avons trompé jusqu'ici les poursuites de Strahlenheim.

WERNER.

Nous l'aurions fait sans cette fatale maladie, plus fatale qu'une maladie mortelle, puisqu'elle ne m'arrache pas la vie, mais tout ce qui rend la vie supportable : il me semble déjà que mon courage est entouré des pièges de cet avare ennemi. Qui m'assure qu'il n'a point suivi nos traces jusqu'ici ?

JOSÉPHINE.

Il ne te connaît pas, et ses espions qui t'ont si long-temps surveillé, t'ont laissé à Hambourg. Notre départ imprévu et ce changement de nom déroutent tous leurs plans : personne ici ne nous prend que pour ce que nous semblons être.

WERNER.

Ce que nous semblons être ?.... dis pour ce que nous sommes..... des mendiants malades..... privés même de tout notre espoir..... (Il rit avec ironie.)

JOSÉPHINE.

Hélas ! pourquoi cet amer sourire ?

WERNER.

Qui devinerait en moi l'ame fière du fils d'une illustre maison ? Qui, sous ce vêtement, reconnaîtrait l'héritier d'un domaine de prince..... dans ces yeux caves et éteints, l'orgueil du rang et de la naissance, et dans ces traits épuisés, sur ce front soucieux, le maître de ces châteaux où chaque jour mille vassaux se nourrissent ?

JOSÉPHINE.

Vous ne songiez pas à ces biens périssables, mon

cher Werner, quand vous daignâtes choisir pour votre épouse la fille d'un exilé errant.

WERNER.

La fille d'un exilé n'était-elle pas une compagne pour un fils proscrit? Mais j'espérais alors t'élever un jour au rang auquel notre origine nous permettait d'aspirer. La famille de ton père était noble, quoique déchue, et digne de s'allier avec la nôtre.

JOSÉPHINE.

Votre père ne pensait pas de même, quoiqu'il sût que nous étions nobles; mais ma naissance eût-elle été égale à la vôtre, je l'aurais estimée ce qu'elle vaut.

WERNER.

Et qu'est-elle à tes yeux?

JOSÉPHINE.

Tout ce qu'elle nous a valu..... rien.

WERNER.

Comment..... rien?

JOSÉPHINE.

Ou pire..... car elle a été un tourment pour ton cœur depuis le commencement; sans elle, nous n'aurions ressenti notre pauvreté que comme des millions de mortels la ressentent..... gaîment. Sans ces fantômes de tes ancêtres féodaux, tu aurais pu gagner ton pain, comme tant d'autres le gagnent; par le commerce, ou par tout autre état, tu aurais du moins tenté d'améliorer ta fortune.

WERNER, avec ironie.

Et je serais devenu bourgeois d'une ville anseatique? excellent!

JOSÉPHINE.

Quoi que tu fusses devenu, tu es pour moi ce qu'aucun état plus humble et plus noble ne saurait m'enlever.... Le premier choix de mon cœur.... mon cœur qui te choisit sans connaître ni ta naissance, ni ton orgueil, rien de toi que tes chagrins; tant qu'ils dureront, laisse-moi les adoucir ou les partager : quand ils cesseront, que les miens se terminent avec eux ou avec toi!

WERNER.

Mon bon ange! je t'ai toujours trouvée telle; jamais cette folie ou cette faiblesse de mon caractère ne fit naître une pensée qui pût t'outrager; tu n'as point détruit ma fortune : ma jeunesse eût été capable de perdre un empire, s'il eût été mon héritage; mais maintenant, humilié, dompté, épuisé, ayant appris à me connaître moi-même... perdre tout pour notre fils et pour toi! Crois-le, lorsque, dans mon vingt-deuxième printemps, mon père me bannit de sa demeure, moi, le dernier rejeton de mille aïeux (car j'étais alors le dernier), rien ne fut plus douloureux pour moi que de voir mon enfant et la mère de mon enfant partager, malgré leur innocence, l'exclusion que j'avais seul méritée. Cependant alors mes passions étaient telles que des serpents irrités qui m'entouraient de leurs replis comme ceux de la Gorgone.

(On entend heurter à la porte.)

JOSÉPHINE.

Silence!

BYRON. — *Tome VI.*

WERNER.

WERNER.

On frappe !

JOSÉPHINE.

Qui peut frapper à une telle heure ? Nous recevons peu de visites.

WERNER.

La pauvreté n'en reçoit jamais, si ce n'est de ceux qui viennent la rendre plus pauvre encore ; eh bien ! je suis préparé.

(Werner met la main dans son sein comme pour chercher des armes.)

JOSÉPHINE.

Ah ! change de regard. Je vais ouvrir ; ce ne peut être rien d'important dans ce château retiré..... Le désert sauve l'homme de ses semblables.

(Elle va à la porte et ouvre.)

(Idenstein l'intendant entre.)

IDENSTEIN.

Bonne nuit à ma belle hôtesse et au digne.... Quel est votre nom, mon ami ?

WERNER.

N'avez-vous pas peur de le demander ?

IDENSTEIN.

Peur ! eh, bon dieu ! oui, j'ai peur ; on dirait à vous voir que je vous demande quelque chose de mieux que votre nom.

WERNER.

Quelque chose de mieux ?

IDENSTEIN.

De mieux ou de pire, comme le mariage ; que dirais-je de plus ? Voilà un mois que vous êtes dans le palais du prince..... (Certes son altesse l'a abandonné depuis douze ans aux esprits et aux rats ; mais c'est toujours un palais.) Vous avez été notre hôte , dis-je , et nous ne savons pas votre nom.

WERNER.

Mon nom est Werner.

IDENSTEIN.

Un beau nom , un très-beau nom de marchand. Jamais on n'en vit de plus honorable gravé en lettres d'or sur une enseigne. J'ai dans le lazaret d'Hambourg un cousin dont la femme s'appelait de même. C'est un officier de santé , un aide chirurgien , espérant d'être chirurgien un jour , et qui a fait des miracles dans l'état. Peut-être êtes-vous allié de mon parent ?

WERNER.

De votre parent ?

JOSÉPHINE.

Oh ! oui , nous le sommes , mais de loin. (A part à Werner.) Ne pouvez-vous flatter cet ennuyeux bavard jusqu'à ce que nous sachions ce qu'il veut ?

IDENSTEIN.

Fort bien , j'en suis bien aise ; je le pensais depuis long-temps ; un sentiment secret m'en avertissait..... Le sang parle , cousin ; et là-dessus du vin , et buvons à notre connaissance plus intime ; les parents devraient être amis.

WERNER.

Vous paraissez avoir assez bu déjà; et, dans le cas contraire, je n'ai pas de vin à vous offrir, autrement il vous serait offert volontiers; mais vous le savez ou vous devriez le savoir. Vous voyez que je suis pauvre et malade, et vous ne voulez pas voir que je veux rester seul.... Mais au fait! qui vous amène ici?

IDENSTEIN.

Qu'est-ce qui m'amènerait?

WERNER.

Je ne sais, quoique je sache bien ce qui vous ferait sortir.

JOSÉPHINE, à part.

Patience, cher Werner!

IDENSTEIN.

Vous ignorez donc ce qui est arrivé.

JOSÉPHINE.

Comment le saurions-nous?

IDENSTEIN.

La rivière a débordé.

JOSÉPHINE.

Hélas! nous l'avons appris, à notre grand détriment, depuis cinq jours, puisque c'est ce qui nous retient ici.

IDENSTEIN.

Mais ce que vous ignorez, c'est qu'un grand personnage, qui voulait absolument traverser malgré l'eau et les représentations de trois postillons, s'est

noyé avec cinq chevaux de poste, un singe, un chien et un valet.

JOSÉPHINE.

Pauvres créatures ! En êtes-vous sûr ?

IDENSTEIN.

Oui, du singe, du valet et des chevaux ; mais jusqu'à présent, nous ignorons si son excellence est noyée ou non. Ces grands seigneurs sont durs à aller au fond, comme il est convenable pour des hommes de rang ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a avalé assez de l'Ôder pour faire crever deux paysans ; enfin tout à l'heure deux voyageurs, l'un saxon, l'autre hongrois, qui, à leur propre péril, l'ont tiré des flots, viennent d'envoyer demander un logement ou un tombeau, selon que monseigneur sera vivant ou mort.

JOSÉPHINE.

Et où le recevrez-vous ? Ici, j'espère ; si nous pouvons vous être utiles..... parlez.

IDENSTEIN.

Ici ? non ; mais dans l'appartement du prince, comme il est juste pour un hôte noble : c'est un appartement humide sans doute, n'ayant pas été habité depuis douze ans ; mais d'ailleurs il sort d'un lieu beaucoup plus humide ; de sorte qu'il ne prendra guère froid... s'il y est encore sensible ; et dans ce dernier cas, il sera plus mal logé demain : néanmoins, j'ai recommandé du feu et tout ce qu'il faut ; c'est-à-dire s'il en réchappe.

JOSÉPHINE.

Le pauvre homme ! je l'espère, et de tout mon cœur.

WERNER.

Intendant, n'avez-vous pas appris son nom ? (A part à Joséphine.) Ma chère Joséphine retire-toi, je ferai parler ce sot.

(Joséphine sort.)

IDENSTEIN.

Son nom ? Bon dieu ! qui sait s'il a maintenant un nom. Il sera temps de le lui demander quand il sera en état de répondre, ou s'il faut mettre le nom de son héritier sur son épitaphe. Tout à l'heure vous me reprochiez de demander les noms des gens !

WERNER.

Cela est vrai, je l'ai dit ; vous avez raison.

(Gabor entre.)

GABOR.

Si je suis importun, je demande....

IDENSTEIN.

Oh ! pas du tout, vous êtes dans le palais ; cet homme est un étranger comme vous ; je vous prie de vous mettre à votre aise : mais où est son excellence, et comment se porte-t-elle ?

GABOR.

Son excellence est trempée, fatiguée, mais hors de péril. Elle s'est arrêtée, pour changer de vêtemens, dans une chaumière où j'ai moi-même laissé les miens

pour ceux-ci. Monseigneur est presque revenu de son bain; il sera bientôt ici.

IDENSTEIN.

Hola! oh! ici, qu'on se dépêche!

(Entrent divers valets auxquels Idenstein donne des ordres.)

Tenez-vous là, Herman, Weilburg, Pierre, Conrad!

Un seigneur couche au palais cette nuit.... que tout soit en ordre dans la chambre de damas.... entreprenez l'étuve..... j'irai moi-même au cellier..... et madame Idenstein (c'est mon épouse, étranger), se chargera du lit; car, à dire le vrai, c'est l'article le plus en souffrance dans le palais depuis que son altesse l'a quitté, il y a douze ans.... A propos, son excellence soupera sans doute!

GABOR.

Ma foi! c'est ce que je ne puis dire; je croirais que le lit lui plaira mieux que la table, après avoir fait le plongeon dans la rivière: mais, de peur que vos provisions ne se perdent, je me propose de souper moi-même, et j'ai là dehors un ami qui fera honneur à votre bonne chère par son appétit de voyageur.

IDENSTEIN.

Mais êtes-vous sûr que son excellence.... Quel est son nom?

GABOR.

Je l'ignore.

IDENSTEIN.

Et vous lui avez sauvé la vie?

GABOR.

J'ai aidé mon compagnon..

IDENSTEIN.

Voilà qui est étrange de sauver la vie à un homme qu'on ne connaît pas.

GABOR.

Non; car il est des hommes que je connais si bien, que je me donnerais difficilement cette peine.

IDENSTEIN.

Ah ça, mon bon ami, je vous prie, qui êtes-vous?

GABOR.

Ma famille est hongroise.

IDENSTEIN.

Et votre famille s'appelle.....

GABOR.

Peu importe.

IDENSTEIN, à part.

Je crois que tout le monde s'est fait anonyme, puisque personne ne se soucie de me dire son nom.....
(Haut à Gabor.) Dites-moi; son excellence a-t-elle une suite nombreuse?

GABOR.

Suffisante.

IDENSTEIN.

Combien de valets.

GABOR.

Je ne les ai pas comptés. Nous sommes survenus par hasard et juste à temps pour retirer son excellence par la portière de son carrosse.

IDENSTEIN.

Ah! que ne donnerais-je pas pour sauver un grand

seigneur ! Sans doute vous allez recevoir une forte somme en récompense.

G A B O R.

Peut-être.

I D E N S T E I N.

Voyons, combien espérez-vous ?

G A B O R.

Je ne me suis pas encore mis à prix : en attendant, ma meilleure récompense serait un verre de votre hockcheimer, un verre orné de riches grappes et de devises à Bacchus, plein jusqu'au bord de votre vin le plus vieux. En retour, si vous courez jamais le hasard d'être noyé (genre de mort qui, je l'avoue, n'a pas l'air de vous menacer), je vous promets de vous tirer de l'eau pour rien : vite, mon ami ! et songez que pour chaque rasade une vague de moins roule sur votre tête.

I D E N S T E I N , a part.

Je n'aime guère cet homme-là..... Il a l'air d'avoir bouche close et gosier sec, deux choses qui ne me vont pas ; cependant il aura du vin ; si cela ne le déboutonne pas, je ne dormirai pas de curiosité, toute cette nuit.

(Idenstein sort.)

G A B O R , à Werner.

Ce maître des cérémonies est l'intendant du palais, je présume : c'est un bel édifice, mais dégradé !

W E R N E R.

L'appartement destiné à celui que vous avez sauvé sera plus convenable pour un hôte malade.

WERNER.

GABOR.

Je suis surpris que vous ne l'occupiez pas vous-même, car vous paraissez être d'une santé délicate.

WERNER, brusquement.

Monsieur!

GABOR.

Excusez-moi, je vous prie: ai-je dit quelque chose qui puisse vous offenser?

WERNER.

Rien : mais nous sommes étrangers l'un à l'autre.

GABOR.

Voilà pourquoi je voudrais que nous fissions connaissance, je croyais avoir ouï dire à notre hôte affairé que vous étiez ici passagèrement, amené par le hasard, comme moi et mes compagnons.

WERNER.

Cela est vrai.

GABOR.

Ainsi, comme nous nous voyons pour la première fois, et que jamais peut-être nous ne nous reverrons, je m'étais proposé d'égayer ce vieux donjon-ci (du moins pour moi) en vous demandant de partager le repas des derniers venus.

WERNER.

Excusez-moi.... ma santé.

GABOR.

Comme il vous plaira. J'ai vécu dans les camps, et peut-être mes manières sont-elles un peu brusques.

WERNER.

J'ai aussi servi, et je sais reconnaître l'accueil d'un soldat.

GABOR.

Sous quels drapeaux... sous ceux de l'Empire ?

WERNER, d'abord sans hésiter et puis s'interrompant après les premiers mots.

Je commandais... non... je veux dire que je servais; mais il y a long-temps, lors de la première guerre de la Bohême contre l'Autriche.

GABOR.

Voilà toutes les guerres finies à présent, et la paix a forcé quelques milliers de braves à vivre de leur mieux; et à dire vrai, quelques-uns prennent les plus courts moyens.

WERNER.

Que voulez-vous dire ?

GABOR.

Tous ceux qu'ils trouvent sous la main. Toute la Silésie et les bois de la Luzace sont occupés par des bandes d'anciens soldats, qui mettent la contrée à contribution. Les châtelains doivent se tenir derrière les murailles de leurs châteaux.... hors de là, il n'est pas trop sûr de voyager pour le riche comte ou le fier baron. Ma consolation est que je puis aller où je veux, je n'ai pas grand chose à perdre.

WERNER.

Et moi.... rien.

GABOR.

C'est encore plus dur... Vous avez été soldat, avez-vous dit ?

WERNER.

Je l'étais.

GABOR.

Vous en avez encore l'apparence. Tous les soldats sont ou devraient être camarades même quand ils sont ennemis. Nous croisons nos épées, nous pointons nos canons les uns contre les autres ; mais quand une trêve, une paix, ou n'importe quoi fait rentrer le fer dans le fourreau, et fait dormir l'étincelle qui allume la mèche fatale, nous sommes frères. Vous êtes pauvre et infirme.... Je ne suis pas riche, mais je me porte bien ; je n'ai nul besoin qui me mette dans l'embarras (il lui montre sa bourse), vous manquez de ceci.... Voulez-vous partager ?

WERNER.

Qui vous a dit que je fusse réduit à la mendicité ?

GABOR.

Vous-même, en disant que vous étiez soldat en temps de paix.

WERNER le regarde d'un air de méfiance.

Vous ne me connaissez pas ?

GABOR.

Je ne connais personne, je ne me connais pas moi-même ; comment connaîtrais-je quelqu'un que je ne vois que depuis une demi-heure ?

WERNER.

Je vous remercie. Votre offre serait généreuse, même pour un ami : elle n'a rien d'humiliant pour un étranger, quoiqu'elle ne soit pas prudente; mais je ne vous en remercie pas moins. Je suis indigent, il est vrai, excepté que je ne demande pas l'aumône, et quand je demanderai à quelqu'un, ce sera à celui qui fut le premier à m'offrir ce que peu de gens obtiennent même avec des prières. Veuillez m'excuser.

(Werner sort.)

GABOR, seul.

Voilà un homme de bonne mine, quoique usé, comme tant d'autres, par la peine ou le plaisir, qui nous abrégent notre vie avant le temps : je ne sais lequel des deux, de la peine ou du plaisir, y contribue le plus; mais cet homme paraît avoir eu de meilleurs jours. Et qui n'en peut dire autant quand on a vu le jour d'hier?... Mais voici notre sage intendant avec le vin. Allons, pour l'amour de la coupe, je supporterai l'échanson.

(Idenstein entre.)

IDENSTEIN.

Le voici... le nectar ! il a vingt ans comme un jour.

GABOR.

Cet âge-là fait les jeunes femmes et le vieux vin; et c'est dommage pour ces deux excellentes choses, que les années qui améliorent l'un gâtent l'autre....

Remplissez jusqu'au bord.... A notre hôtesse.... votre belle moitié!

(Il prend le verre.)

IDENSTEIN.

Belle !... fort bien. J'espère que votre goût en vin est égal à celui que vous montrez pour la beauté. Néanmoins je vous ferai raison.

GABOR.

Cette jolie femme que j'ai rencontrée dans la salle voisine, et dont l'air, le port et les regards auraient été dignes des beaux jours de ce palais, quoique ses vêtements répondent davantage à l'état de dégradation où il est, n'est-ce pas votre femme? Elle m'a rendu mon salut avec une grace ravissante.

IDENSTEIN.

Je voudrais bien être son mari! Mais vous vous êtes trompé.... c'est la femme de l'étranger.

GABOR.

A la voir, on la prendrait pour celle d'un prince. Quoique le temps ait enlevé quelque chose à ses charmes, elle conserve encore beaucoup de beauté et de majesté.

IDENSTEIN.

C'est plus que je n'en pourrais dire de madame Idenstein, du moins pour la beauté : quant à la majesté, elle a quelques-uns de ses attributs, dont je lui ferais grace.... Mais peu importe.

GABOR.

Très-peu. Mais qui peut être cet étranger? Il a l'air d'être au-dessus de sa fortune.

IDENSTEIN.

Ce n'est pas mon avis. Il est pauvre comme Job, et n'est pas si patient.... Mais ce qu'il est.... Ma foi je ne connais de lui que son nom (et ne le connais que de ce soir).

GABOR.

Mais, comment est-il venu ici ?

IDENSTEIN.

Dans une vieille calèche, il y a un mois, et il tomba tout à coup malade.... à en mourir.... Il aurait dû mourir.

GABOR.

Rare sensibilité !.... Pourquoi ?

IDENSTEIN.

Qu'est-ce que la vie sans les moyens de vivre ? Il n'a pas un sou.

GABOR.

Si cela est, je m'étonne qu'une personne comme vous, qui paraît avoir tant de prudence, reçoive de tels hôtes dans une aussi noble résidence.

IDENSTEIN.

C'est vrai ; mais la pitié, vous le savez, entraîne le cœur dans ces imprudences ; et d'ailleurs ces gens-là avaient encore à cette époque certains objets qui les ont fait vivre jusqu'à présent ; je réfléchis donc qu'ils seraient aussi bien logés ici qu'à la petite taverne, et je leur laissai l'usage de quelques chambres les plus délabrées. Ils ont servi à les aérer aussi longtemps du moins qu'ils ont pu payer leur bois.

WERNER.

GABOR.

Pauvres gens !

IDENSTEIN.

Oui, très-pauvres !

GABOR.

Et cependant peu faits à la pauvreté, si je ne me trompe. Où vont-ils ?

IDENSTEIN.

Le ciel seul le sait, si ce n'est tout droit au ciel. Il y a quelques jours que ce voyage-là paraissait le plus probable pour Werner.

GABOR.

Werner !..... J'ai entendu ce nom-là..... mais c'est peut-être un nom supposé.

IDENSTEIN.

Vraisemblablement ! Mais écoutez ce bruit ; un carrosse s'approche, et j'aperçois une lumière de torches. A coup sûr son Excellence est arrivée. Il faut que je me rende à mon poste : ne venez-vous pas m'aider à le descendre de sa voiture, et lui présenter vos devoirs à la porte ?

GABOR.

Je l'ai tiré de sa voiture quand il aurait donné sa baronnie ou son comté pour repousser les flots loin de lui. Il a maintenant assez de valets ; ils se tenaient naguère à l'écart, secouant leurs oreilles humides sur le rivage, criant tous *au secours* ! et n'en offrant aucun ; et quant aux *devoirs*, comme vous dites, j'ai fait le mien alors ; maintenant faites le vôtre : partez

et amenez-le avec vos humbles saluts et en rampant devant lui.

IDENSTEIN.

Moi ramper!.... Mais je perdrai l'occasion.... Au diable! je n'y serai pas à temps.

(Werner rentre.)

(Idenstein sort.)

WERNER, à part.

J'ai entendu un bruit de voix et de carrosse. Comme tous les bruits me troublent! (Apercevant Gabor.) Encore ici! N'est-ce pas un espion de mon persécuteur? Son offre amicale, faite à un inconnu, n'annonçait-elle pas un ennemi secret? Les amis sont moins empressés.

GABOR.

Vous semblez rêveur, et ce n'est guère un moment favorable à la méditation. Ces vieux murs seront bientôt pleins de bruit. Voici le baron, le comte, ou quel que soit le titre de ce seigneur à demi-noyé, à qui le village et ses pauvres habitants témoignent plus de respect que n'ont fait les éléments.

IDENSTEIN, en dehors.

Par ici... par ici, excellence.... Prenez garde, l'escalier est un peu obscur et un peu dégradé... Si nous avions attendu un hôte aussi grand... Je vous en prie, monseigneur, prenez mon bras.

(Stralenheim entre avec Idenstein et des domestiques; les uns sont de sa suite, et les autres appartiennent au domaine, dont Idenstein est l'intendant.)

WERNER.

STRALLENHEIM.

Je me reposerai ici un moment.

IDENSTEIN, aux domestiques.

Holà, un siège! et vite, marauds!

(Stralenheim s'assied.)

WERNER, à part.

C'est lui!

STRALLENHEIM.

Je suis mieux maintenant. Qui sont ces étrangers?

IDENSTEIN.

S'il vous plaît, mon bon seigneur, il en est un qui dit ne vous être pas étranger.

WERNER, haut et avec empressement.

Qui a dit cela?

(On le regarde avec surprise.)

IDENSTEIN.

Eh! personne ne parle de vous, et personne ne vous parle.... Mais.... (montrant Gabor) voici quelqu'un que son excellence sera peut-être charmée de reconnaître.

GABOR.

Je ne cherche pas à importuner sa noble mémoire.

STRALLENHEIM.

Je crois que c'est un des étrangers dont le secours m'a sauvé. (Montrant Werner.) N'est-ce pas là l'autre?... L'état où j'étais quand on m'a secouru doit être mon excuse, si je ne reconnais pas d'abord ceux à qui je dois tant.

IDENSTEIN.

Lui!... Non, monseigneur; il a plus besoin de se-

cours qu'il n'en pourrait donner. C'est un voyageur harassé, un pauvre malade, qui se lève à peine d'un lit d'où il croyait ne plus se lever.

STRALENHEIM.

Il me semble qu'ils étaient deux.

GABOR.

Oui, monseigneur ; mais dans le service qu'on vous a rendu, un seul, je dois le dire, s'est réellement exposé... et celui-là est absent. C'est à lui que vous êtes surtout redevable. Sa fortune a voulu qu'il fût le premier. Mon courage n'était pas moindre ; mais sa jeunesse et sa force m'ont devancé. Ne me prodiguez donc pas vos remerciements : je n'ai fait que seconder volontiers un compagnon plus heureux que moi.

STRALENHEIM.

Où est-il ?

UN DOMESTIQUE.

Monseigneur, il s'est arrêté dans la chaumière où votre excellence s'est reposée une heure, et il a dit qu'il serait ici demain.

STRALENHEIM.

Je ne puis donc encore offrir que des remerciements ; mais plus tard....

GABOR.

Je n'en demande pas davantage, et j'en mérite à peine tant. Mon camarade parlera pour lui-même.

STRALENHEIM, fixant ses regards sur Werner, dit à part :

Ce ne peut être..... et cependant il est nécessaire de

le surveiller. Voici vingt ans que je ne l'ai vu ; et , quoique mes agents l'aient suivi pas à pas , j'ai dû , par politique , ne pas me rencontrer avec lui , de peur d'éveiller ses soupçons sur mes plans. Pourquoi ai-je laissé à Hambourg ceux qui auraient éclairci mes doutes ? Je m'étais cru jusqu'à ce moment le maître de Siegendorf , et je suis parti à la hâte ; mais les éléments paraissent lutter contre moi. Cette soudaine inondation peut me retenir prisonnier ici jusqu'à ce...

(Il s'arrête et regarde Werner attentivement ; puis il reprend.)

Cet homme doit être surveillé. Si c'est lui , il est si changé , que son père , sorti du tombeau , passerait près de lui sans le reconnaître..... Il faut être prudent... Une erreur gâterait tout.

IDENSTEIN.

Votre seigneurie semble pensive. Ne désirez-vous pas sortir de cet appartement ?

STRALENHEIM.

C'est l'excessive fatigue qui me donne cet air de rêverie. J'irai prendre du repos.

IDENSTEIN.

. La chambre du prince est prête , avec tous les meubles qui servirent au prince lui-même au temps de sa splendeur... (à part) ; un peu déchirés et humides en diable , mais assez beaux à la lumière. C'est assez pour votre très-noble sang qu'illustrent vingt quartiers sur un écusson. Que son excellence dorme donc cette nuit sous un dais à peu près semblable à celui sous lequel elle dormira quelque jour à jamais.

STRALENHEIM se lève et se tourne vers Gabor.

Bonne nuit, braves gens!... Monsieur, j'espère que demain vous me trouverez en état de reconnaître votre service. En attendant je vous prie de m'accompagner pour quelques moments dans ma chambre.

GABOR.

Je vous suis.

STRALENHEIM, après avoir fait quelques pas,
s'arrête et appelle Werner.

Ami!

WERNER.

Monsieur?

IDENSTEIN.

Monsieur..... Bon dieu! bon dieu! pourquoi ne pas dire sa seigneurie ou son excellence? Je vous prie, monseigneur, excusez le manque d'éducation de ce pauvre homme; il n'a pas habitude de se trouver avec de si grands personnages.

STRALENHEIM, à Idenstein.

Paix, intendant!

IDENSTEIN.

Je suis muet.

STRALENHEIM, à Werner.

Y a-t-il long-temps que vous êtes ici?

WERNER.

Long-temps?

STRALENHEIM.

Je demandais une réponse, et non pas un écho.

sombre..... Je ne voulais que vous rendre service....
Mais, bonne nuit!... Intendant, guidez-nous... (A Gabor.)
Monsieur, vous venez avec moi?

(Stralenheim sort avec ses domestiques, Idenstein et Gabor.)

WERNER, seul.

C'est lui.... je suis pris dans ses embûches. Avant que j'eusse quitté Hambourg, Giulio, son dernier intendant, m'informa qu'il avait obtenu un ordre de l'électeur de Brandebourg, pour arrêter Kruitznér (c'était alors mon nom), quand il paraîtrait sur la frontière : la ville libre seule a sauvé ma liberté... tant que je suis resté dans ses murs.... Insensé que je suis de les avoir quittés ! Mais je croyais que cet humble vêtement, et une route détournée, auraient trompé les limiers envoyés à ma poursuite. Que faire ? Il ne me connaît pas personnellement. L'œil de la seule crainte a pu le reconnaître après vingt années.... Nous nous étions vus si froidement et si rarement dans notre jeunesse ! Mais les gens qui l'entourent !.... Je devine maintenant la cordialité du Hongrois, qui sans doute n'est qu'un instrument et un espion de Stralenheim, mis en avant pour me sonder et s'assurer de moi.... Sans argent !.... malade, pauvre.... environné par des flots débordés, que les riches mêmes ne peuvent traverser, malgré tous leurs moyens de dompter le péril, en sacrifiant les hommes dont leur or paie la vie.... que puis-je espérer ! Il y a une heure, je croyais ma position sans ressource..... maintenant le passé est

pour moi un paradis. Un jour de plus, et je suis découvert... à la veille de ressaisir mes honneurs, mes droits, mon héritage, quand quelques pièces d'or pourraient encore favoriser ma fuite.

(Idenstein entre causant avec Fritz.)

FRITZ.

Sans délai.

IDENSTEIN.

Je vous dis que cela est impossible.

FRITZ.

Il faut le tenter, néanmoins; et si un exprès échoue, il en faut expédier d'autres, jusqu'à ce que la réponse du commandant arrive de Francfort.

IDENSTEIN.

Je ferai ce que je pourrai.

FRITZ.

Et souvenez-vous de n'épargner rien....vous serez récompensé au centuple.

IDENSTEIN.

Le baron est-il endormi ?

FRITZ.

Il s'est jeté dans un grand fauteuil, près du feu, où il sommeille. Il a ordonné qu'on ne le troublât pas avant onze heures.... C'est alors qu'il se mettra au lit.

IDENSTEIN.

Dans une heure d'ici, j'aurai fait de mon mieux pour le servir.

Souvenez-vous-en bien. (Fritz sort.)

Au diable tous ces grands ! ils croient que tout est fait pour eux. Maintenant il me faut appeler une demi-douzaine de vassaux grelotant sur leurs pauvres grabats , et les envoyer à Francfort au péril de leur vie , en traversant la rivière. Par sa propre expérience si récente , le baron n'aurait-il pas dû apprendre l'humanité envers ses semblables ? Mais *non* , *il le faut* ; et voilà tout. (Apercevant Werner.) Comment donc ? vous voilà , monsieur Werner ?

Vous avez bientôt laissé votre hôte.

Oui.... Il sommeille , et il semble ne pas se soucier que d'autres que lui goûtent le sommeil. Voici un paquet pour le commandant de Francfort , qu'il faut envoyer , quoi qu'il en coûte , et à tous risques... Mais je ne dois pas perdre de temps. Bonne nuit.

(Idenstein sort.)

« A Francfort ».... Allons , l'orage approche... Oui , le commandant ! Voilà qui s'accorde bien avec les premiers pas de ce démon à froids calculs , qui se place entre moi et la maison de mon père. Sans doute il demande dans sa dépêche un détachement pour

me faire conduire dans quelque forteresse secrète....

Ah! plutôt.....

(Werner regarde autour de lui, et saisit un couteau sur
une table dans un coin.)

Maintenant je suis du moins maître de mon sort. Silence..... j'entends marcher!..... Comment sais-je que Stralenheim attendra même ce secours de l'autorité qui doit protéger l'usurpation! Il est sûr qu'il me soupçonne. Je suis seul..... il a une nombreuse suite. Je suis faible.... il a la force de l'or, du nombre, du rang, du pouvoir.... je suis sans nom.... ou le mien ne peut que hâter ma perte, tant que je ne serai pas sur mes domaines. Il est armé de ses titres, qui imposent surtout à ces obscurs petits bourgeois. Silence!.. on s'approche!.... Je pénétrerai dans le secret passage qui communique avec le.... Non! le silence règne.... mon imagination m'abusait... tout est calme, comme l'intervalle entre l'éclair et la foudre.... Je dois maîtriser mes craintes dans mon danger.... Cependant retirons-nous pour voir si le passage est resté inconnu; il me servira du moins de refuge pour quelques heures.

(Werner tire un panneau de boiserie, et sort en le fermant après lui.)

(Gabor entre avec Joséphine.)

GABOR.

Où est votre époux?

JOSÉPHINE.

Je le croyais ici... je l'ai laissé, il n'y a pas longtemps, dans cette chambre; mais ces appartements ont plusieurs issues, et il est peut-être sorti avec l'intendant.

WERNER.

GABOR.

Le baron Stralenheim a fait plusieurs questions à l'intendant sur votre époux ; et, à vous parler avec franchise, je doute qu'il lui veuille du bien.

JOSÉPHINE.

Hélas ! que peut-il y avoir de commun entre ce fier et riche baron et l'inconnu Werner ?

GABOR.

C'est ce que vous savez mieux que moi.

JOSÉPHINE.

Ou, si cela était, comment vous intéressez-vous à lui plutôt qu'à l'homme dont vous avez sauvé les jours ?

GABOR.

J'ai aidé à le sauver, dans le danger ; mais je ne me suis point engagé à le servir dans ses oppressions. Je connais ces nobles, et leurs mille secrets pour fouler le pauvre. Je les ai connus par expérience, et mon ame se révolte quand je les vois conspirer contre le faible..... Voilà mon seul motif.

JOSÉPHINE.

Il ne serait pas facile de persuader mon époux de vos bonnes intentions.

GABOR.

Est-il si soupçonneux ?

JOSÉPHINE.

Il ne l'était pas jadis ; mais le temps et le malheur l'ont rendu tel.

GABOR.

J'en suis fâché. Le soupçon est une arme dont le poids embarrasse plus qu'elle ne défend. Bonne nuit ! J'espère le revoir demain matin.

(Gabor sort.)

(Idenstein rentre avec des paysans. Joséphine se tient à l'écart.)

LE PREMIER PAYSAN.

Mais si je me noie.

IDENSTEIN.

Eh bien , on vous paiera bien pour cela , et vous avez plus risqué encore pour moins.

LE SECOND PAYSAN.

Mais nos femmes et nos enfants !

IDENSTEIN.

Ne sauraient rien y perdre , et peuvent y gagner.

LE TROISIÈME PAYSAN.

Je n'ai pas de famille , et je risquerai.

IDENSTEIN.

A la bonne heure , brave et digne soldat : je vous ferai donner un grade dans les gardes du prince.... si vous réussissez. ..et vous aurez de plus deux thalers en or.

LE TROISIÈME PAYSAN.

Pas davantage ?

IDENSTEIN.

Maudite soit votre avarice ! Un vice si bas peut-il se mêler à tant d'ambition ! Je te dis , l'ami , que deux

thalers, changés en petite monnaie, feront un trésor. Cinq cent mille héros ne risquent-ils pas chaque jour vie et ame pour le dixième d'un thaler? Quand avez-vous eu la moitié de la somme?

LE TROISIÈME PAYSAN.

Jamais..... Mais pourtant il m'en faut trois.

IDENSTEIN.

As-tu oublié, coquin, de qui tu es né vassal?

LE TROISIÈME PAYSAN.

Non... vassal du prince.....et pas de l'étranger.

IDENSTEIN.

Coquin, en l'absence du prince, je suis le souverain, et le baron est mon allié. « Cousin Idenstein, m'a-t-il dit, vous enverrez une douzaine de vilains. » Ainsi donc, vilains que vous êtes, en avant, marche, marche, dis-je; et si un pli de ce paquet est mouillé par l'Oder... prenez-y garde! Pour chaque page de papier, une de vos peaux sera convertie, comme la peau de Ziska, en parchemin sur un tambour, pour faire entendre le signal d'alarmes à tous les vassaux réfractaires qui ne peuvent exécuter l'impossible.... Allons, allons, vers de terre!

(Il sort en les poussant.)

JOSÉPHINE (s'avance.)

Que je fuirais volontiers ces scènes trop répétées de tyrannie féodale! je ne saurais secourir les victimes, et ne veux point être témoin de leur oppression. Ici

même, dans ce coin obscur, lointain et sans nom, inaperçu sur la carte du district, l'insolence du riche malaisé s'exerce sur ceux qui sont plus indigents encore..... l'orgueil du rang dans les subalternes, pèse sur les esclaves plus serviles; et le vice dans la misère, affecte la grandeur sous les haillons... Quelle existence! Dans la Toscane, ma patrie aimée du soleil, nos nobles n'étaient que citoyens et marchands, de même que Cosme de Médicis. Nous avions des maux, sans doute, mais aucun de ce genre: nos fécondes vallées rendent la pauvreté plus supportable; chaque plante est un mets frugal, et partout coulent en quelque sorte des ruisseaux de ce breuvage qui réjouit le cœur de l'homme. Le soleil, dont l'influence est toujours présente, n'y voit presque jamais son front voilé de nuages, ou laisse sa chaleur comme un souvenir de ses rayons: aussi le manteau et la robe la plus légère rendent plus heureux que la pourpre impériale garnie de diamants. Mais ici !... les despotes du Nord semblent imiter les vents glacés de leur climat; ils pénètrent le vassal à travers ses haillons, et torturent son âme... comme les cruels éléments. C'est parmi ces souverains que mon époux languit de prendre rang! Et telle est l'orgueil de la naissance, que vingt ans d'une persécution que n'eut jamais fait subir un père né dans une humble condition, n'ont pu changer en rien sa première nature. Ah! pour moi, la bonté de mon père m'a donné une différente leçon! O mon père! puisse ton âme, si long-temps éprouvée, et récompensée enfin, jeter un regard sur

nous et notre Ulric si chéri! J'aime mon fils comme tu m'aimais!...Mais, qu'est-ce? c'est toi, Werner! est-il possible!.... D'où vient?....

(Werner entre brusquement, un couteau à la main, par le panneau secret, qu'il ferme avec trouble, et ne reconnaissant pas d'abord Joséphine, s'approche d'elle avec fureur.)

WERNER.

Je suis découvert.... Je poignarderai....(Il reconnaît Joséphine.) Ah! Joséphine, pourquoi ne reposes-tu pas?

JOSÉPHINE.

Quel repos! mon dieu! Que vois-je?

WERNER, montrant un rouleau d'or.

Voici de l'or, Joséphine, et l'or nous tirera de cet odieux donjon.

JOSÉPHINE.

Et comment l'as-tu acquis....? Ce couteau...

WERNER.

Il n'est pas encore teint de sang... Sortons... Rendons-nous à notre chambre.

JOSÉPHINE.

Mais d'où viens-tu?

WERNER.

Ne le demande pas.... Songeons plutôt où nous irons. (Il montre l'or.) Voici, voici ce qui nous ouvrira un chemin.....Je les défie maintenant!

JOSÉPHINE.

Je n'ose te croire coupable d'une action déshonorante.

WERNER.

Déshonorante !

JOSÉPHINE.

Je l'ai dit.

WERNER.

Allons, c'est la dernière nuit, que nous passons ici.

JOSÉPHINE.

Et ce ne sera pas la plus triste, j'espère.

WERNER.

Tu l'espères ; je t'en rendrai certaine ; mais allons à notre chambre.

JOSÉPHINE.

Encore une question..... Qu'as-tu fait ?

WERNER, d'un air farouche.

Il est une chose que je n'ai pas faite, qui aurait tout terminé heureusement..... n'y pensons pas..... viens.

JOSÉPHINE.

Hélas ! que je sois réduite à avoir des doutes sur toi !

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

.....

SCÈNE PREMIÈRE.

(Appartement du même palais.)

IDENSTEIN entre avec Fritz , et autres , etc.

IDENSTEIN.

LA belle affaire ! voilà qui est honnête ! un baron volé dans un palais du prince , où jamais , jusqu'à ce jour , on n'avait entendu parler d'une telle horreur.

FRITZ.

C'eût été difficile , à moins que les rats ne débassent aux vers quelques lambeaux de tapisserie.

IDENSTEIN.

Pourquoi ai-je vécu pour en être témoin ! l'honneur de notre endroit est perdu à jamais.

FRITZ.

Fort bien ; mais il s'agit de découvrir le délinquant : le baron est déterminé à ne pas perdre cette somme sans faire des recherches.

IDENSTEIN.

J'y suis déterminé aussi.

FRITZ.

Mais qui soupçonnez-vous?

IDENSTEIN.

Qui je soupçonne ! tout le monde..... Dieu me soit en aide !

FRITZ.

N'est-il pas d'autres entrées pour arriver à la chambre ?

IDENSTEIN.

Aucune autre.

FRITZ.

En êtes-vous sûr ?

IDENSTEIN.

J'en suis certain. J'ai vécu et servi ici depuis ma naissance ; et s'il y en avait , j'en aurais entendu parler, ou je les connaîtrais.

FRITZ.

Alors ce doit être quelqu'un qui avait accès dans l'antichambre.

IDENSTEIN.

Sans doute.

FRITZ.

Cet homme appelé Werner est pauvre.

IDENSTEIN.

Pauvre comme un avare ; mais ce ne saurait être lui ; il est logé si loin dans l'autre aile, d'où il n'y a aucune communication avec la chambre du baron ! D'ailleurs, je lui ait di bonne nuit dans le vestibule,

qui ne conduit qu'à son appartement, et presque à un mille d'ici; je lui parlais encore à peu près au moment où cet infame vol a eu lieu, à ce qu'il paraît.

FRITZ.

Et cet autre?... l'étranger?....

IDENSTEIN.

Le Hongrois?

FRITZ.

Celui qui a aidé à pêcher le baron dans l'Oder.

IDENSTEIN.

Ce n'est pas impossible.... Mais, voyons.... ne serait-ce pas aussi bien quelqu'un de vos gens?

FRITZ.

Comment? *nous*, monsieur l'intendant?

IDENSTEIN.

Non, non pas *vous*; mais quelque valet en sous ordre. Le baron, dites-vous, dormait dans le fauteuil.... le fauteuil de velours.... dans sa robe de chambre brodée, le bureau ouvert devant lui, et sur la table une écritoire avec des lettres, des papiers et plusieurs rouleaux d'or, dont un seul a disparu. La porte n'était pas fermée au verrou; l'accès n'avait rien de difficile pour personne.

FRITZ.

Bon intendant, ne soyez pas si prompt. L'honneur du corps qui forme la suite du baron est irréprochable, depuis le secrétaire jusqu'au marmiton; si ce n'est dans ce qu'on appelle une honnête prévarication, comme dans les à-comptes, les poids et me-

sures, l'office, le cellier, où chacun fait ses profits ; comme aussi pour les ports de lettres, la perception des rentes, les provisions et l'alliance qui nous unit avec les honnêtes marchands, auxquels de nobles maîtres ont affaire : mais, quant à ce qui est de vos petites filouteries, nous les méprisons autant que l'argent de bouche. Ainsi donc, si quelqu'un de nos gens avait fait ce coup, il n'aurait pas été d'un esprit assez étroit pour hasarder sa vie contre un seul rouleau..... il aurait tout raflé, et l'écritoire avec, si elle était portative.

IDENSTEIN.

Il y a quelque bon sens à cela.

FRITZ.

Non, monsieur, soyez persuadé que ce n'est pas un de nous qui est le coupable, mais quelque petit fripon subalterne, sans art ni génie. La question se réduit à ceci..... Qui pouvait avoir accès dans la chambre, si ce n'est le Hongrois et vous ?

IDENSTEIN.

Ce n'est pas nous que vous voulez dire ?

FRITZ.

Non, monsieur ; j'honore trop vos talents.

IDENSTEIN.

Et mes principes, j'espère.

FRITZ.

Cela va tout seul. Mais, au point principal, qu'y a-t-il à faire ?

FRITZ.

Oh ! pour du courage, il en a bien assez. On dit qu'il réunit les qualités de son grand-père à celles de son père..... sombre comme le premier et impétueux comme le second; mais, ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il a disparu aussi, il y a quelques mois.

IDENSTEIN.

Qui, diable! le fit partir?

FRITZ.

Ce fut sans doute par l'inspiration du diable qu'il disparut si mal à propos, à la veille de la mort du vieillard, dont son absence brisa le cœur.

IDENSTEIN.

Et n'en donne-t-on aucun motif?

FRITZ.

Un grand nombre, dont peut-être aucun n'est le vrai. L'un prétendait qu'il avait été chercher ses parents; l'autre, qu'il avait fui, parce que le vieillard le traitait sévèrement (ce qui n'est guère probable, car il l'aimait avec tendresse); un troisième croyait qu'il avait été s'enrôler sous les drapeaux : mais la paix s'étant faite bientôt après son départ, il serait retourné, si c'eût été là le motif; un quatrième enfin murmurait charitablement, comme il y avait en lui quelque chose d'étrange et de mystérieux, que, dans la sauvage indépendance de son naturel, il était allé joindre les bandes noires qui ravagent la Lusace, les montagnes de la Bohême et de la Silésie, depuis

que, pendant ces dernières années, la guerre a dégénéré en une espèce de système de *condottieri* et de brigandage, chaque troupe étant dévouée à son chef, et chef et soldats ligués contre le genre humain.

IDENSTEIN.

Cela ne peut être. Un jeune héritier, élevé dans le luxe et la richesse, risquer sa vie et son rang avec des soldats débandés!

FRITZ.

Le ciel seul en est instruit. Mais il est des ames si naturellement portées à l'amour sauvage des entreprises hasardeuses, qu'elles chercheraient le péril comme un plaisir. J'ai entendu dire que rien ne saurait civiliser l'Indien, ni apprivoiser le tigre, quand le miel et le lait seraient la nourriture de leur enfance. Après tout, Wallestein, Tilly, Gustave, Banner, Tortensson et Weimar, n'étaient que la même chose sur une plus grande échelle; et maintenant que les voilà morts et la paix proclamée, ceux qui veulent se livrer au même passe-temps doivent le poursuivre pour leur compte. Voici mon maître et cet étranger saxon, qui fut hier son sauveur, et qui n'a quitté que ce matin la chaumière sur les rives de l'Oder.

(Stralenheim entre avec Ulric.)

STRALENHEIM.

Généreux étranger, puisque vous refusez tout autre témoignage de reconnaissance que des remerciements, vous me privez presque de vous payer ma dette,

même en paroles, en me faisant rougir d'une stérile gratitude, dont les expressions me semblent si peu de chose, comparées à votre noble courage.

ULRIC.

Je vous en prie, n'en parlons plus.

STRALENHEIM.

Mais ne puis-je vous servir ? Vous êtes jeune, et tout en vous annonce la promesse d'un héros. Bien fait, brave, comme l'atteste le danger qui a vainement menacé mes jours... sans doute, avec ce noble regard et cette audace, vous n'auriez pas moins de courage dans la guerre pour mériter les faveurs de la gloire, que vous en avez déployé pour sauver un inconnu d'une mort obscure. Vous êtes né pour les combats : j'ai servi ; j'ai un grade dû à ma naissance et à quelques faits d'armes ; j'ai des amis qui seront les vôtres. Il est vrai que cet intervalle de paix concourt mal avec de telles vues ; mais la tranquillité ne durera pas, trop d'agitation a troublé les esprits ; et, après trente ans de batailles, la paix n'est qu'une petite guerre, ou une trêve armée, comme nous le voyons dans chaque forêt : la guerre réclamera son règne. En attendant, vous pourrez obtenir un grade, gage d'un autre plus élevé ; et, par mon influence, vous arriverez aux premiers emplois. Je parts pour le Brandebourg, où je suis en crédit auprès de l'électeur. Dans la Bohême, je suis comme vous étranger, et nous sommes encore sur les frontières.

ULRIC.

Vous voyez à mon costume que je suis Saxon, et naturellement mon service est dû à mon souverain. Si je suis obligé de refuser vos offres, c'est avec le même sentiment de reconnaissance qui vous les inspire.

STRALENHEIM.

Comment? c'est une véritable usure! Je vous dois la vie, et vous me refusez le moyen d'acquitter l'intérêt de ma dette pour m'accabler de nouvelles obligations?

ULRIC.

C'est ce que vous direz quand je réclamerai le paiement.

STRALENHEIM.

Allons! puisque vous ne vous rendez pas..... Vous êtes d'une noble naissance?

ULRIC.

Je l'ai entendu dire à ma famille.

STRALENHEIM.

Vos actions le prouvent. Puis-je vous demander votre nom?

ULRIC.

Ulric.

STRALENHEIM.

Votre famille?

ULRIC.

Quand j'en serai digne, je vous répondrai.

STRALENHEIM, à part.

C'est sans doute un Autrichien, pour qui, dans

ces temps de trouble, il serait dangereux de vanter sa noblesse sur ces dangereuses frontières, où le nom de son pays est odieux. (Haut à Fritz et à Idenstein.) Eh bien ! avez-vous réussi dans vos perquisitions ?

IDENSTEIN.

Assez bien, excellence !

STRALLENHEIM.

Je puis donc croire que le voleur est pris.

IDENSTEIN.

Hem ! pas précisément.

STRALLENHEIM.

Ou du moins soupçonné.

IDENSTEIN.

Oh ! pour cela, très-soupçonné !

STRALLENHEIM.

Qui peut-il être ?

IDENSTEIN.

Quoi ! ne le connaissez-vous pas, monseigneur ?

STRALLENHEIM.

Comment le connaîtrais-je ? j'étais endormi.

IDENSTEIN.

Et moi de même ; et voilà pourquoi je n'en sais pas plus que votre excellence.

STRALLENHEIM.

Le butor !

IDENSTEIN.

Eh bien ! si votre seigneurie, victime du vol, ne reconnaît pas le filou, comment, moi, qui n'ai pas été volé, le distinguerais-je parmi tant de gens ? Dan :

la foule, n'en déplaie à votre excellence, votre voleur ressemble exactement aux autres, ou il a même meilleure mine : c'est seulement au tribunal et en prison que les hommes sages connaissent les coquins : mais je parierais que, si on l'y a vu une seule fois, qu'il soit condamné ou absous, son visage ne mentira pas.

STRALENHEIM, à Fritz.

Je t'en prie, Fritz, informe-moi de ce qui a été fait pour atteindre le voleur.

FRITZ.

Ma foi, monseigneur, peu de chose, si j'en excepte les conjectures.

STRALENHEIM.

La perte que je fais m'affecte, je l'avoue, matériellement, dans les circonstances présentes ; mais, en outre, je voudrais trouver le fripon pour l'intérêt public ; car un filou si adroit, qui a pu se glisser parmi mes gens à travers des appartements éclairés, et venir prendre mon or sous mes yeux à peine fermés aurait bientôt mis votre bourse à sec, monsieur l'intendant.

IDENSTEIN.

En effet, monseigneur, s'il y avait quelque chose à prendre....

ULRIC.

Qu'est-ce que tout cela ?

STRALENHEIM.

Vous n'êtes revenu auprès de nous que ce matin, et vous n'avez pas su que j'avais été volé cette nuit.

tels sont aussi ceux qui viendront peut-être me le disputer..... Le jeune homme, dit-on, est brave; mais il a disparu, dans un caprice d'extravagance, laissant au hasard le soin de soutenir ses droits : c'est fort bien..... Le père, que j'ai fait suivre depuis quelque temps, comme une proie, par des limiers, m'avait mis en défaut; mais je le tiens ici, et c'est encore mieux. Ce doit être lui..... tout me le dit; et ceux que j'ai interrogés me confirment dans cette idée, quoiqu'ils ignorent le but de mes questions. Oui, j'en suis assuré par son aspect, le mystère et l'époque de son arrivée. Je n'ai pas vu sa femme; mais ce que m'a dit l'intendant de sa dignité, de son air étranger, me l'a fait reconnaître..... Un autre gage, c'est l'antipathie avec laquelle nous nous sommes rencontrés, tels que des lions et des serpents qui reculent en présence les uns des autres, quand un instinct secret les avertit qu'ils sont nés ennemis mortels, sans être destinés à se servir réciproquement de proie.... Nous nous mesurerons. Dans quelques heures, si, comme le temps l'annonce, les flots ne s'élèvent pas plus haut, l'ordre arrive de Francfort, et je le tiendrai dans un donjon, où il avouera son état et son nom véritable. Quel mal y aurait-il, s'il était tout autre que celui que je soupçonne?... Ce vol aussi, à part la perte que je fais, n'est pas un incident malheureux : il est pauvre, c'est-à-dire, suspect.... il est inconnu, c'est-à-dire, sans appui..... Nous n'avons, il est vrai, aucune preuve qu'il soit coupable; mais quelles preuves a-t-il de son innocence. S'il était un homme indifférent pour

moi dans ma position , je fixerais plutôt mes soupçons sur le Hongrois , qui a quelque chose que je n'aime guère. Seul de tous ceux qui sont ici , excepté l'intendant et les valets du prince et les miens , il a eu accès dans mon appartement..... Le voici. (*Gabor entre.*)
Ami , comment vous trouvez-vous ?

G A B O R.

Comme ceux qui se trouvent bien partout , quand ils ont soupé et dormi , bien ou mal..... Et vous , monseigneur ?

S T R A L E N H E I M.

Plus reposé que riche : mon auberge va probablement me coûter cher.

G A B O R.

J'ai entendu parler de votre perte.... c'est une bagatelle pour quelqu'un de votre rang.

S T R A L E N H E I M.

Vous penseriez autrement , si la perte vous regardait.

G A B O R.

Je n'eus jamais une si grosse somme dans ma vie , et par conséquent je ne suis pas à même d'en décider ; mais je venais vous chercher. Vos courriers ont tourné le dos ; je les devance ici.

S T R A L E N H E I M.

Vous !.... pourquoi ?

G A B O R.

J'ai été , au point du jour , épier le mouvement de la rivière , désireux de continuer mon voyage. Vos

BYRON. — *Tome VI.*

messagers ont été tous arrêtés comme moi; et, voyant que la tentative est inutile, j'attends le bon plaisir de l'eau.

STRALENHEIM.

Que les coquins ne sont-ils au fond! Pourquoi n'ont-ils pas au moins tenté le passage? je l'avais ordonné à tous risques.

GABOR.

Si vous pouviez commander à l'Oder de se diviser, comme Moïse à la mer Rouge, et si l'Oder vous obéissait, ils auraient tenté le passage.

STRALENHEIM.

Il faut que je voie cela : les coquins! les lâches!... mais ils me le paieront.

(Stralenheim sort.)

GABOR, seul.

Le voilà parti, mon baron féodal, aussi impérieux que noble! l'abrégé de ce qui nous reste de ces preux chevaliers du bon vieux temps. Hier il aurait donné ses terres, s'il en a, et plus encore, ses seize quartiers pour une vessie pleine d'air, pendant qu'il étouffait à travers la portière de son carosse submergé..... aujourd'hui il tempête contre ces pauvres diables, parce qu'ils aiment aussi leur vie. Après tout, il a raison..... Il est étrange qu'ils y tiennent, quand des êtres tels que celui-ci ont le droit de les faire exposer au gré de leur caprice. Oh! pauvre monde, tu es vraiment une comédie!

(Gabor sort.)

SCÈNE II.

(L'appartement de Werner dans le palais.)

JOSÉPHINE entre avec Ulric.

JOSÉPHINE.

Arrête et laisse-moi te regarder encore ! mon Ulric, mon bien-aimé !... Est-il bien possible..... après douze ans ?

ULRIC.

Ma tendre mère !

JOSÉPHINE.

Oui, mes rêves se réalisent !.... Quelle beauté est la tienne !.... Je n'en demandais pas tant ! Ciel ! reçois les remerciements d'une mère..... et les larmes de sa joie !..... c'est bien ton ouvrage !.... En de tels moments, c'est non-seulement un fils, mais un sauveur que tu nous envoies.

ULRIC.

Si ma présence amène tant de bonheur, il double celui que je ressens, et soulage en partie mon cœur d'une longue dette : ce n'est pas celle de l'amour (je n'ai jamais cessé de vous aimer) ; mais pardonnez-moi si j'ai si long-temps tardé à vous chercher... ce n'était pas ma faute.

JOSÉPHINE.

Je le sais ; mais je ne puis songer maintenant à mes

regrets ; je doute presque de ma douleur passée, tant le transport de ma joie en efface l'impression dans ma mémoire !.... Mon fils !....

(Werner entre.)

WERNER.

Encore des étrangers !

JOSÉPHINE.

Non, regarde-le.... Que vois-tu ?....

WERNER.

Un jeune homme que je n'avais pas vu encore.

ULRIC, s'agenouillant.

Depuis douze longues années, ô mon père !

WERNER.

Ciel !

JOSÉPHINE.

Il s'évanouit !

WERNER.

Non.... je suis mieux maintenant.... Ulric !....

(Il l'embrasse.)

ULRIC.

Mon père, comte de Siégendorf !

WERNER, tressaillant.

Silence, mon fils !... les murs peuvent répéter ce nom.

ULRIC.

Eh bien !

WERNER.

Eh bien !.... Mais nous en parlerons tout à l'heure. Souviens-toi que je ne dois être connu ici que sous le nom de Werner. Viens, viens encore dans mes bras....

Ah! tu es tel que j'aurais dû être.... Joséphine, est-ce la tendresse d'un père qui m'éblouit?... Si j'avais vu ce jeune homme au milieu de dix mille autres, mon cœur l'eût déclaré mon fils.

ULRIC.

Et cependant vous ne me reconnaissiez pas.

WERNER.

Hélas! je n'ai que trop de motifs pour ne plus reconnaître que les méchants du premier coup d'œil.

ULRIC.

Ma mémoire a mieux servi ma tendresse : je n'ai rien oublié; souvent sous les orgueilleux lambris du château de.... (je ne le nommerai pas, puisque vous me dites qu'il y a du danger); mais au milieu de la pompe féodale de votre père; je tournai mes regards vers les montagnes de la Bohême, et je pleurai en voyant un autre soleil s'éclipser pour vous et pour moi, séparés comme nous l'étions par ces hautes barrières : elles ne nous sépareront plus.

WERNER.

Je l'ignore.... Savez-vous que mon père n'est plus?

ULRIC.

Oh ciel! Je le laissai avec une verte vieillesse, semblable au chêne miné par les éléments, mais ferme encore au milieu des jeunes arbres qui tombent autour de lui.... Il n'y a que trois mois....

WERNER.

Et pourquoi l'abandonnâtes-vous?

WERNER.

JOSÉPHINE, embrassant Ulric.

Peux-tu faire cette question ?.... N'est-il pas *ici* ?

WERNER.

Oui... il a cherché son père et sa mère, et il les a trouvés ; mais, hélas ! *comment* et dans quel état !

ULRIC.

Tout va s'améliorer. Ce que nous avons à faire, c'est d'aller soutenir nos droits ou plutôt les *vôtres* ; car je vous cède tout, à moins que votre père n'ait disposé de ses biens de manière à me forcer de me mettre en avant pour la forme. Mais j'espère que tout vous appartient.

WERNER.

N'avez-vous pas entendu parler de Stralenheim ?

ULRIC.

Je lui ai sauvé la *vie* hier soir. Il est *ici*.

WERNER.

Vous avez sauvé le serpent qui nous percera le sein à tous.

ULRIC.

Vous parlez par énigmes. Qu'est pour nous Stralenheim ?

WERNER.

Tout ! l'homme qui prétend aux domaines de mon père, notre parent éloigné, notre plus mortel ennemi.

ULRIC.

J'entends son nom pour la première fois. Le comte, il est vrai, parlait quelquefois d'un cousin qui, au

défaut d'une postérité directe, aurait des droits à sa succession; mais il ne nomma jamais ses titres devant moi..... Et d'ailleurs..... son droit s'efface devant les nôtres!

WERNER.

Oui, à Prague; mais ici il est tout puissant : il a tendu des pièges à ton père, et si je les ai évités, ce n'est point grace à sa pitié, mais grace au hasard.

ULRIC.

Vous connaît-il personnellement?

WERNER.

Non; mais il a des soupçons qu'il a laissés voir hier soir; et je ne dois ma liberté qu'à son incertitude.

ULRIC.

Je crois que vous lui faites tort (pardonnez-moi cette expression); mais Stralenheim n'est pas tel que vous le supposez, ou, dans le cas contraire, il m'a plus d'une obligation: je lui ai sauvé la vie; à ce titre j'ai sa confiance. Il a été volé depuis qu'il est dans ce palais. Il est étranger, affaibli par l'évènement d'hier; et, ne se sentant pas la force de poursuivre le scélérat qui l'a volé, il m'a fait promettre de m'en charger : c'était là ce qui m'amenait ici; mais en cherchant l'argent d'un autre, j'ai trouvé tout mon trésor..... ma mère et vous.

WERNER, avec agitation.

Qui vous apprend à prononcer ce mot de scélérat?

ULRIC.

Quel nom plus noble appartient aux voleurs de ce genre!

WERNER.

WERNER.

Qui vous apprend à flétrir un inconnu de ce nom déshonorant ?

ULRIC.

Mes propres sentiments m'ont fait toujours nommer un homme d'après ses actions.

WERNER.

Qui vous a dit, fils long-temps regretté, et qui nous est rendu dans une heure funeste, qui vous a dit que je me laisserais insulter par mon propre fils ?

ULRIC.

J'ai parlé d'un scélérat..... Qu'y a-t-il de commun entre un tel être et mon père ?

WERNER.

Tout !..... Ce scélérat est ton père.

JOSÉPHINE.

O mon fils ! ne le crois pas..... et cependant.....

(La voix lui manque.)

(Ulric tressaille, fixe sur Werner un regard pénétrant, et lui dit avec sang-froid :))

ULRIC.

Et vous l'avouez !

WERNER.

Ulric ! avant d'oser mépriser votre père, apprenez à apprécier et à juger ses actions. Jeune, sans expérience, nouvellement entré sur la scène de la vie, élevé dans le sein de l'abondance, est-ce à vous de mesurer la force des passions ou les tentations de la misère ? Attends..... (bientôt peut-être..... elle vient

comme la nuit, et d'un pas rapide)..... attends..... attends que, comme moi, tu aies vu toutes tes espérances flétries..... attends que la douleur et l'opprobre deviennent tes hôtes..... la faim et la pauvreté tes convives, et que le désespoir ne quitte plus ton chevet..... alors lève-toi et juge. Si jamais ce jour arrivait..... si tu voyais alors le serpent, qui a entouré de ses replis venimeux tout ce qu'il te restait de noble et de chéri; si tu le voyais endormi sur ton passage, où il s'était placé pour te fermer le chemin du bonheur..... oui, dis-moi, si celui qui ne songe qu'à te ravir ton nom, tes biens, ta vie même, était à ta disposition; si conduit auprès de lui par le hasard, sous le manteau de la nuit, un couteau à la main, pendant le silence du sommeil, auquel ton ennemi lui-même est livré, comme pour te rappeler, par cette image de la mort, que la mort seule peut te sauver..... rends grâce à ton Dieu, si, comme moi, satisfait de quelques pièces d'or, tu détournais la tête..... C'est ce que j'ai fait.

ULRIC.

Mais.....

WERNER, brusquement.

Laisse-moi parler ! Je ne souffrirai pas la voix d'aucun mortel..... J'ose à peine écouter la mienne (si c'est encore la voix d'un mortel)..... Tu ne connais pas cet homme..... Je le connais, moi. Il est lâche, trompeur et avare. Tu te crois en sûreté, parce que tu es jeune et brave; mais sache que nul n'est à l'abri des coups du désespoir et de la trahison. Mon

ennemi, Stralenheim, sous le toit d'un palais, endormi dans la chambre d'un prince, était livré à mon couteau. Un instant..... un seul mouvement..... la moindre impulsion l'aurait fait disparaître de la terre, et toutes mes terreurs avec lui. Il était à ma discrétion..... mon couteau était levé..... je n'ai point frappé..... je retombe en son pouvoir..... N'y es-tu pas toi-même? Qui t'assure qu'il ne te connaît pas? qui t'a dit qu'il ne t'a point attiré ici pour t'immoler, ou pour te plonger dans un cachot avec ton père et ta mère?.....

(Il s'arrête.)

ULRIC.

Achevez..... achevez!

WERNER.

Pour moi, il m'a toujours connu, suivi, épié, malgré tous les changements de nom et de fortune.... Et pourquoi ne t'aurait-il pas fait suivre aussi?

As-tu plus d'expérience des hommes.... Il a jeté des pièges autour de moi; semé mon passage de reptiles, que j'aurais, dans ma jeunesse, méprisés et fait fuir, mais dont aujourd'hui je ne puis plus que nourrir le fatal poison. Veux-tu m'écouter avec plus de patience? Ulric, Ulric! il est des crimes rendus plus excusables par l'occasion, et des tentations que la nature ne saurait prévoir ni maîtriser.

(Ulric regarde d'abord son père, et puis Joséphine.)

ULRIC.

Ma mère!

WERNER.

Oui, je le prévoyais : tu n'as plus qu'une mère....
moi, j'ai perdu et mon père et mon fils... je reste seul.

ULRIC.

Arrêtez !

(Werner sort avec précipitation.)

JOSÉPHINE.

Ne cherche pas à le rejoindre jusqu'à ce que la violence de ses passions se soit calmée... Crois-tu que je ne l'aurais pas suivi moi-même ?

ULRIC.

Je vous obéis, ma mère, quoiqu'à regret ; je ne commencerai point par un acte de désobéissance.

JOSÉPHINE.

Hélas ! son cœur est bon ! ne le condamne pas sur ses propres paroles ; mais crois-en ta mère qui a tant souffert avec lui et pour lui ; tu n'as vu que les dehors de son ame ; elle est capable de vertu.

ULRIC.

Ce ne sont donc là que les principes de mon père ?
Ma mère ne pense pas comme lui ?

JOSÉPHINE.

Et lui, il ne pense pas comme il parle. Hélas ! de longues années de douleur le changent ainsi quelquefois.

ULRIC.

Expliquez-moi donc plus clairement ces prétentions de Stralenheim, afin que, lorsqu'il s'en ouvrira avec moi, je puisse lui répondre, ou du moins vous

sauver de vos dangers actuels. Je m'engage à y parvenir... Mais que ne suis-je arrivé quelques heures plus tôt !

JOSÉPHINE.

Ah ! plutôt au ciel !

(Gabor entre avec Idenstein et une suite.)

GABOR.

Je vous cherchais, camarade. Ma récompense est belle.

ULRIC.

Que voulez-vous dire ?

GABOR.

Morbleu ! suis-je arrivé à mon âge pour cela !...
(A Idenstein). Si ce n'était tes cheveux gris et ta bêtise je.....

IDENSTEIN.

Au secours !.... Écartez ces mains !... Toucher un intendant !

GABOR.

Ne pense pas que je te ferai l'honneur de te sauver du ravenstone (1), en t'étranglant moi-même.

IDENSTEIN.

Je vous remercie de ce sursis ; mais il en est qui en ont plus besoin que moi.

ULRIC.

Voyons, éclaircissez-moi cela, ou...

(1) Le *ravenstone*, pierre du corbeau, est la pierre du gibet en Allemagne, ainsi nommée à cause des corbeaux qui viennent s'y percher.

GABOR.

Eh bien ! Voici. Le baron a été volé ; c'est sur moi que ce digne personnage a daigné fixer ses généreux soupçons... moi, qu'il a vu hier soir pour la première fois.

IDENSTEIN.

Voudriez-vous que je fisse soupçonner mes amis ? Vous saurez que je fréquente meilleure société.

GABOR.

Tu seras bientôt dans la meilleure et la dernière de toutes pour tous les hommes, celle des vers, vieux coquin !

(Gabor le saisit.)

ULRIC, s'interposant.

Allons point de violence ; il est vieux, sans armes... Modérez-vous, Gabor !

GABOR, laisse aller Idenstein.

Vraiment ! je suis un fou de me perdre moi-même, parce que des imbéciles me prennent pour un fripon : c'est un hommage.

ULRIC, à Idenstein.

Eh bien ! qu'avez-vous ?

IDENSTEIN.

Au secours !

ULRIC.

Je vous ai secouru.

IDENSTEIN.

Tuez-le, et j'en conviendrai.

GABOR.

Je suis calme... Je te laisse la vie.

WERNER.

IDENSTEIN.

C'est plus qu'on ne vous en laissera, s'il est des juges et des tribunaux en Germanie ; le baron décidera.

GABOR.

Vous soutient-il dans votre accusation ?

IDENSTEIN.

Et pourquoi pas ?

GABOR.

En ce cas, qu'il coule au fond, une autre fois, avant que je l'empêche de se noyer... ; mais le voilà...

STRALENHEIM, entre.

(Gabor va à lui.)

GABOR.

Mon noble seigneur, me voici.

STRALENHEIM.

Eh bien !

GABOR.

Avez-vous quelque chose à régler avec moi ?

STRALENHEIM.

Et quoi donc ?

GABOR.

Vous le savez, si l'eau d'hier n'a pas emporté votre mémoire ; mais c'est une bagatelle. Je suis accusé, en phrases non équivoques, par cet intendant, de vous avoir volé... Est-ce vous ou lui qui m'intentez cette accusation ?

STRALENHEIM.

Je n'accuse personne.

G A B O R.

Vous m'acquitez donc, baron?

S T R A L E N H E I M.

Je ne sais qui accuser, ou acquitter..... je sais à peine qui soupçonner.

G A B O R.

Au moins devriez-vous savoir qui ne pas soupçonner..... Je suis outragé..... opprimé par ces gens à vos gages, et je m'adresse à vous pour avoir justice..... Apprenez-leur leur devoir.... qu'ils cherchent donc les voleurs parmi eux, s'ils veulent bien faire.... mais, en un mot, si j'ai un accusateur, que ce soit un homme digne d'accuser un homme tel que moi. Je suis votre égal.

S T R A L E N H E I M.

Vous!

G A B O R.

Oui, et votre supérieur peut-être; mais continuez..... Je ne demande pas des demi-mots, ni des demi-preuves; je sens assez ce que j'ai fait pour vous, et ce que vous me devez pour attendre mon paiement sans le prendre moi-même, si votre or me tentait. Je sais aussi que, si j'étais coupable du lâche exploit dont on m'accuse, le service que je vous ai rendu récemment ne vous permettrait pas de me poursuivre à mort, à moins de vouloir vous couvrir de honte et souiller votre écusson. Mais ce n'est rien. Je vous demande justice contre vos injustes serviteurs; et que vos lèvres démentent la sanction qu'ils

prétendent avoir reçue pour leur insolence ; c'est ce que vous devez à l'inconnu qui ne demande pas davantage , et qui n'avait jamais songé à rien demander.

STRALENHEIM.

Ce ton ressemble à celui de l'innocence.

GABOR.

Par la mort !.... qui en douterait , si ce n'est ceux qui ne l'ont jamais connue ?

STRALENHEIM.

Vous vous échauffez , seigneur.

GABOR.

Croyez-vous que les paroles de vos valets me convertiront en glaçon ?

STRALENHEIM.

Ulric ! vous connaissez cet homme ; je l'ai trouvé dans votre compagnie.

GABOR.

Et nous *vous* avons trouvé dans l'Oder : que ne vous y avons-nous laissé !

STRALENHEIM.

Je vous remercie.

GABOR.

Je mérite vos remerciements ; mais j'en aurais obtenu davantage de bien des gens , peut-être , si je vous avais laissé à votre destin.

STRALENHEIM.

Ulric ! vous connaissez cet homme ?

GABOR.

Pas plus que vous, s'il ne rend justice à mon honneur.

ULRIC.

Je puis garantir votre courage... et votre honneur, autant que me l'a permis notre courte liaison.

STRALENHEIM.

Je suis satisfait.

GABOR, avec ironie.

Facilement, il me semble. En quoi son témoignage vaut-il mieux que le mien?

STRALENHEIM.

J'ai dit que j'étais satisfait..... rien de plus..... et non que vous soyez absous.

GABOR.

Encore ! suis-je accusé ou non ?

STRALENHEIM.

Vous devenez trop insolent.... Si les circonstances et tous les soupçons parlent contre vous, est-ce ma faute ? Ne suffit-il pas que je ne mette en question ni votre culpabilité ni votre innocence ?

GABOR.

Seigneur, seigneur, c'est un abus de mots, une vile équivoque : vous savez bien que vos doutes sont des certitudes pour tous ceux qui vous entourent..... votre regard, une loi ; le froncement de vos sourcils, une sentence ; vous vous prévaliez de votre pouvoir..... mais prenez garde, vous ne connaissez pas celui que vous prétendez fouler aux pieds.

BYRON. — *Tome VI.*

STRALENHEIM.

Tu menaces !

GABOR.

Moins que vous n'accusez..... Vous m'imputez une lâche action, et je réponds par un avis plein de franchise.

STRALENHEIM.

Comme vous l'avez dit, il est vrai que je vous dois quelque chose, et vous semblez disposé à vous payer vous-même.

GABOR.

Ce n'est pas avec votre or.

STRALENHEIM.

Non, avec une vaine insolence. (A ses gens et à Idenstein.) Cessez de poursuivre cet homme ; laissez-le continuer son chemin. Ulric, Adieu !

(Stralenheim sort avec Idenstein et ses gens.)

GABOR, le suivant.

Je le suis, et.....

ULRIC, l'arrêtant.

Ne faites pas un pas.

GABOR.

Qui m'en empêchera ?

ULRIC.

Votre propre raison, après la réflexion d'un moment.

GABOR.

Supporterai-je un tel affront ?....

ULRIC.

Bah ! nous devons tous supporter l'arrogance de quelqu'un plus haut que nous.... Les plus hauts ne peuvent résister à Satan, et les plus bas à ses ministres sur la terre. Je vous ai vu braver les éléments, et ce qui faisait trembler ce ver à soie... Quelques paroles de travers, quelques sourires de mépris suffiront-ils pour vous accabler ?

GABOR.

Souffrirai-je qu'on m'appelle voleur ?... Un bandit de la forêt.... je le pardonnerais.... il y a du courage à l'être... mais dérober l'argent d'un homme endormi!...

ULRIC.

Il paraît donc que vous n'êtes pas coupable.

GABOR.

Ai-je bien entendu ?... *Vous* aussi !

ULRIC.

Je ne faisais simplement qu'une question.

GABOR.

Si le juge me la faisait, je répondrais : Non !... Pour vous, voici ma réponse. (Il tire son épée.)

ULRIC, tirant la sienne.)

De tout mon cœur.

JOSÉPHINE.

Au secours... au secours!... O ciel!... au meurtre !

(Joséphine sort en criant.)

(Gabor et Ulric se battent. Gabor est désarmé au moment où Joséphine rentre avec Stralenheim, Idenstein, etc.)

JOSÉPHINE.

O grand Dieu ! il est hors de danger !

STRALENHEIM, à Joséphine.

Qui ?

JOSÉPHINE.

Mon....

ULRIC, l'interrompant avec un regard sévère, et se
tournant vers Stralenheim.

Tous deux.... il n'y a pas grand mal.

STRALENHEIM.

Quelle est la cause de tout ceci ?

ULRIC.

C'est vous, je crois, baron. Mais, puisqu'aucun
mal n'en est résulté, ne vous en inquiétez pas....
Gabor ! voici votre épée ; quand vous la tirerez encore
du fourreau, que ce ne soit pas contre *vos amis*.

(Ulric prononce ces derniers mots à voix basse et
avec emphase, en s'adressant à Gabor.)

GABOR.

Je vous remercie moins de la vie que de votre
conseil.

STRALENHEIM.

Ces querelles doivent finir ici.

GABOR, prenant son épée.

Elles finiront. Vous m'avez outragé, Ulric, moins
en me désarmant que par votre injuste méfiance.
J'aimerais mieux voir votre épée dans mon cœur, que
le soupçon dans le vôtre. J'aurais pu supporter les
absurdes insinuations de ce grand personnage.....
L'ignorance et la sottise soupçonneuse font partie de
ses titres, et lui resteront plus long-temps que tous
ses domaines. Mais il trouverait à qui parler.... et

vous m'avez vaincu. J'ai été un fou, dans ma colère, de me mesurer avec vous, après vous avoir vu braver des périls plus grands que ceux du glaive ; nous nous retrouverons quelque jour....mais bons amis.

(Gabor sort.)

STRALENHEIM.

Je perds patience. Ce nouvel outrage, après ses premières injures, serait-il innocent, efface tout ce que je lui devais, malgré ce qu'il a fait pour moi.... Service trop vanté, puisque c'est à vous surtout que je dois la vie.... Ulric, n'êtes-vous pas blessé ?

ULRIC.

Pas une égratignure.

STRALENHEIM, à Idenstein.

Intendant, prenez des mesures pour vous assurer de cet homme ; je renonce à ma douceur : il sera envoyé à Francfort avec une escorte, dès que les eaux le permettront.

IDENSTEIN.

S'en assurer ! Il a reçu son épée... et il semble en connaître l'usage ; c'est son métier d'ailleurs, et moi, je suis dans le civil.

STRALENHEIM.

Sot ! les vingt vassaux qui vous obéissent ne sont-ils pas suffisants pour en saisir une douzaine comme lui.... Allons, partez.

ULRIC.

Baron, je vous supplie....

STRALENHEIM.

Je veux être obéi.

IDENSTEIN.

Allons, s'il le faut.... vassaux, marchez; je suis votre chef.... et je formerai l'arrière-garde.... Un sage général ne doit jamais hasarder sa précieuse vie, sur laquelle tout repose... J'aime cette mode de la guerre.

(Idenstein sort avec ses domestiques.)

STRALENHEIM.

Viens ici, Ulric.... Que fait là cette femme?.... Je la reconnais..... c'est l'épouse de l'étranger qu'on nomme Werner.

ULRIC.

C'est son nom.

STRALENHEIM.

Vrai!.... Peut-on voir votre mari, madame?

JOSÉPHINE.

Qui le cherche?

STRALENHEIM.

Personne.... pour le moment..... Mais je voudrais vous parler, à vous seul, Ulric.

ULRIC.

Je vais sortir avec vous.

JOSÉPHINE.

Non.... vous êtes les derniers arrivés ici.... on doit vous céder la place. (Elle ajoute à part à Ulric, en se retirant:)

Ulric, prends garde... souviens-toi qu'un seul mot d'imprudence peut tout perdre.

ULRIC, à Joséphine.

Ne craignez rien. (Joséphine sort.)

STRALENHEIM.

Ulric, je crois que je puis me fier à vous ? Vous m'avez sauvé la vie.... et de semblables services font naître une confiance sans bornes.

ULRIC.

Parlez.

STRALENHEIM.

Des circonstances secrètes et préparées de loin (qu'il n'est pas opportun d'expliquer à présent) ont rendu cet homme mon ennemi, et peut-être mon ennemi fatal.

ULRIC.

Qui ? Gabor, le Hongrois ?

STRALENHEIM.

Non..... ce Werner, dont le nom et le costume sont des déguisements.

ULRIC.

Comment cela peut-il être ? Il est plus que pauvre... et la pâle maladie habite encore ses yeux creux. C'est un homme dénué de tout.

STRALENHEIM.

Oui.... mais n'importe.... S'il est l'homme que je crois (et c'est lui, comme le prouve tout ce que je vois, et ce que je ne vois pas), il faut s'assurer de lui avant douze heures.

ULRIC.

Et qu'ai-je à y faire ?

STRALENHEIM.

J'avais envoyé demander une escorte au gouverneur de Francfort, mon ami, comme j'y suis autorisé par un ordre de la maison de Brandebourg.... mais cette maudite inondation ferme la route, et peut la fermer quelques heures encore.

ULRIC.

La violence des eaux diminue.

STRALENHEIM.

Cela va bien.

ULRIC.

Mais, quel intérêt ai-je ?

STRALENHEIM.

Après avoir tant fait pour moi, vous ne pourriez être indifférent à ce qui est plus important encore que la vie que je vous dois.... Tenez l'œil fixé sur *lui*.... Cet homme m'évite; il sait que je le connais... Surveillez-le, comme vous surveilleriez le sanglier réduit aux abois par le chasseur..... Comme lui, il faut qu'il périsse.

ULRIC.

Pourquoi ?

STRALENHEIM.

Il me dispute mon héritage. Ah ! si vous le voyez ; mais vous le verrez.

ULRIC.

Je l'espère.

STRALENHEIM.

C'est le plus riche de la riche Bohême, et la guerre

l'a épargné. Il est si voisin de Prague, que le feu et le glaive l'ont à peine effleuré; de sorte qu'outre sa fertilité naturelle, la comparaison des domaines d'alentour lui donne une double valeur.

ULRIC.

Vous le décrivez fidèlement.

STRALENHEIM.

Oui..... vous en conviendrez, si vous le voyez..... Mais vous le verrez, vous ai-je dit.

ULRIC.

J'en accepte l'augure.

STRALENHEIM.

La récompense que vous recevrez sera digne de vous et des services que nous vous devons, moi et les miens.

ULRIC.

Et ce malheureux, malade et sans appui..... cet étranger mourant..... se place entre vous et ce paradis!
(A part.) Comme Adam entre le diable et Eden!

STRALENHEIM.

Oui.

ULRIC.

N'a-t-il aucun droit?

STRALENHEIM.

Aucun! c'est un prodigue déshérité, qui, depuis vingt ans, a déshonoré sa race par sa conduite..... et surtout par son mariage et son séjour au milieu d'une cité de bourgeois, de boutiquiers et de juifs.

ULRIC.

Il a donc une femme !

STRALENHEIM.

Vous seriez fâché d'avouer une telle mère. Vous avez vu celle qu'il appelle son épouse.

ULRIC.

Ne l'est-elle pas ?

STRALENHEIM.

Pas plus qu'il n'est votre père..... C'est une italienne, la fille d'un banni, et qui vit d'amour et de privations avec ce Werner.

ULRIC.

N'ont-ils donc pas d'enfants ?

STRALENHEIM.

Il y a, ou il y avait un bâtard, que le vieillard..... le grand-père (la vieilleuse radote toujours) avait réchauffé dans son sein, au moment où il descendait dans la tombe ; mais ce jeune homme est absent..... il a fui on ne sait où ; et reviendrait-il, ses droits isolés seraient trop peu de chose pour être écoutés..... Qu'est-ce qui vous fait sourire ?

ULRIC.

Vos vaines craintes : Un pauvre homme en votre pouvoir..... un enfant d'une naissance douteuse..... voilà ce qui effraie un seigneur de votre rang !

STRALENHEIM.

Quand il y a tout à perdre, il y a tout craindre.

ULRIC.

Oui; et l'on doit faire tout pour tout gagner ou tout sauver.

STRALENHEIM.

Vous avez deviné ma plus secrète pensée! je puis compter sur vous?

ULRIC.

Il serait trop tard d'en douter.

STRALENHEIM.

Qu'une folle pitié n'ébranle pas votre cœur (car l'extérieur de cet homme est fait pour l'inspirer)..... Il est un misérable..... aussi capable de m'avoir volé que celui qui est plus soupçonné que lui, à cause des circonstances qui le compromettent davantage, ce Werner étant logé loin d'ici, et dans une chambre sans communication avec la mienne; à dire vrai, je pense trop favorablement d'un sang allié au mien, pour croire qu'il pourrait descendre à une telle bassesse..... d'ailleurs, il a été soldat et brave.

ULRIC.

Et les soldats, seigneur, nous le savons par expérience, ne pillent qu'après avoir tué..... ce qui en fait des héritiers et non des voleurs. Les morts, qui ne sentent rien, ne peuvent rien perdre ni être volés..... leurs dépouilles sont un legs..... et voilà tout.

STRALENHEIM.

Vous riez, Ulric!..... mais promettez-moi de ne pas perdre de vue cet homme, et de m'instruire du moindre pas qu'il ferait pour fuir ou s'échapper.

WERNER.

ULRIC.

Je serai près de lui en sentinelle; vous ne le garderiez pas mieux vous-même.

STRALENHEIM.

Par là vous vous donnez le droit de disposer moi toujours et partout.

ULRIC.

C'est mon intention.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Salle du même palais, où est l'issue du corridor secret.)

WERNER entre avec Gabor.

GABOR.

J E vous ai dit mon histoire ; si vous voulez m'accorder un refuge pour quelques heures, tant mieux ;... sinon, j'irai chercher ailleurs.

WERNER.

Comment puis-je, malheureux que je suis, donner un asyle....? J'en ai besoin moi-même ; autant que le daim poursuivi par les chasseurs a besoin d'un couvert.

GABOR.

Ou le lion de sa caverne. Il me semble que vous avez plutôt l'air en effet d'un lion qui, réduit aux abois, saurait encore se rendre redoutable.

WERNER.

Ah !

GABOR.

Au besoin j'en ferais autant... Mais voulez-vous

me cacher?... Je suis opprimé comme vous, pauvre comme vous..... accusé...

WERNER, l'interrompant.

Qui vous a dit que je fusse accusé?

GABOR.

Personne... moi-même, l'ai-je dit? Notre ressemblance finit à la pauvreté; mais je suis accusé, disais-je, et j'allais ajouter aussi injustement que vous...

WERNER.

Encore moi!

GABOR.

Ou que tout autre honnête homme! Que diable voulez-vous? Vous ne me croyez pas capable de ce lâche larcin?

WERNER.

Non, je ne le puis.

GABOR.

Ah! voici un homme d'honneur!... Ce jeune saxon... votre misérable intendant, et le grand personnage: ... tous m'ont soupçonné; pourquoi? parce que je suis le plus mal vêtu, et que mon nom a moins d'éclat qu'aucun de ceux de la maison... Cependant, dans les joies d'un banquet, mon ame craindrait moins que les leurs de s'ouvrir tout entière..... mais il en est ainsi... vous, pauvre et sans appui.... et cela plus que moi encore.....

WERNER.

Comment le savez-vous?

G A B O R.

Vous avez raison ; je demande un asyle à la main que j'appelle sans appui. Si vous me refusez , je le mérite : sans doute , l'or me serait nécessaire aujourd'hui ; mais vous semblez avoir goûté toutes les amertumes de la vie , et vous devez savoir , par sympathie , que tout l'or du Nouveau-Monde , dont l'Espagne est si fière , ne pourrait jamais tenter l'homme qui en connaît la véritable valeur , mise dans la balance avec les songes affreux dont le coupable est poursuivi.

W E R N E R.

Que voulez-vous dire ?

G A B O R.

Rien de plus que ce que j'ai dit ; je croyais que ma pensée n'avait rien d'obscur. Vous n'êtes pas un voleur... moi non plus.... et , comme honnêtes gens , nous nous devons mutuelle assistance.

W E R N E R.

Nous sommes dans un monde de damnation.

G A B O R.

Le plus voisin des deux mondes à venir est de même , comme disent les prêtres , (et nous devons les en croire puisqu'ils le savent mieux que nous) ; je m'en tiens donc à celui-ci : étant peu désireux de souffrir le martyre , surtout avec l'épithaphe de voleur sur ma tombe ; je ne demande un gîte que pour une nuit : demain , je tenterai le passage de l'eau , comme la colombe. La rivière , j'espère , sera un peu plus basse.

WERNER.

WERNER.

L'espérez-vous?

GABOR.

On pouvait le présumer à midi.

WERNER.

Alors nous serions sauvés.

GABOR.

Êtes-vous en péril?

WERNER.

La pauvreté y est toujours.

GABOR.

C'est ce que m'a appris une longue expérience. Me promettez-vous de venir à mon secours ?

WERNER.

Au secours de votre pauvreté?

GABOR.

Non, vous n'avez guère l'air de pouvoir porter remède à cette maladie-là... Je parle du danger que je cours; vous avez un toit, et je n'en ai pas; je ne cherche qu'une retraite.

WERNER.

A la bonne heure; comment un malheureux comme moi aurait-il de l'or?

GABOR.

Ce serait difficile en restant honnête, à dire vrai, quoique je désire presque que vous eussiez celui du baron.

WERNER.

Osez-vous insinuer...?

GABOR.

Quoi!..

WERNER.

Savez-vous à qui vous parlez?

GABOR.

Non, et je ne suis point habitué à y prendre garde.

(On entend du bruit.) Mais écoutez! On vient.

WERNER.

Qui vient?

GABOR.

L'intendant et ses limiers sont à mes trousses... Je les attendrais de pied ferme... si je pouvais espérer quelque justice de semblables gens. Où irai-je? montrez-moi seulement un asyle?..... Je vous assure, au nom de tout ce qu'il y a de saint parmi les hommes, que je suis innocent: mettez-vous un moment à ma place.

WERNER, à part.

O juste ciel! ton enfer n'est pas de l'autre monde! Suis-je encore en vie?

GABOR.

Je vois que vous êtes ému; et cela vous fait honneur; je pourrai reconnaître ce service.

WERNER.

N'êtes-vous pas un espion de Stralenheim?

GABOR.

Non, certes! et si je l'étais, qu'y a-t-il à espionner en vous: quoique je me rappelle ses questions réitérées sur vous et votre épouse; ce qui pourrait bien faire

BYRON. — *Tome VI.*

naître quelques soupçons;... mais vous savez à quoi vous en tenir.... Pour moi, je suis son plus cruel ennemi.

WERNER. •

Vous ?

G A B O R.

C'est sa manière de reconnaître le service que j'ai contribué à lui rendre... qui excite toute ma haine ; si vous n'êtes pas son ami, vous me secourrez.

WERNER.

J'y consens.

G A B O R.

Mais comment ?

WERNER, montrant le panneau.

Il y a là un ressort secret ; souvenez-vous que je l'ai découvert par hasard, et que je ne m'en suis servi que pour ma sûreté.

G A B O R.

Ouvrez-le, et je m'en servirai pour le même but.

WERNER.

Je l'ai trouvé par hasard, vous ai-je dit : Il est pratiqué dans des murs tournants assez épais pour contenir de secrets passages, sans rien perdre de leur solidité. Ces passages conduisent à travers des cellules et des niches obscures, je ne sais pas jusqu'à quel lieu ; vous n'avancerez pas : promettez-le-moi.

G A B O R.

C'est inutile : comment ne me perdrais-je pas dans

l'obscurité, à travers les détours inconnus d'un labyrinthe ?

WERNER.

Oui ; mais qui sait où ce labyrinthe peut aboutir ? Je n'en sais rien, vous dis-je ; mais qui sait ? ne pourrait-il pas vous conduire jusqu'à la chambre de votre ennemi ? Ces galeries étaient construites d'une façon si étrange par les Teutons, nos ancêtres, dans le temps où l'homme se fortifiait moins contre les éléments que contre son voisin ! N'allez pas au-delà des deux premiers détours ; je ne les ai pas franchis moi-même ; mais si vous les dépassez, je ne réponds pas de ce qui peut vous arriver.

GABOR.

Je m'en souviendrai. Mille actions de grace !

WERNER.

Vous trouverez plus facilement le ressort de l'autre côté ; quand vous voudrez revenir, il cédera à la moindre pression.

GABOR.

J'entre..... Adieu !

(Gabor entre dans le passage secret.)

WERNER , seul.

Qu'ai-je fait ? hélas ! ce que j'aurais fait avant d'avoir les craintes qui me tourmentent. Que ce soit une expiation de sauver celui qui est peut-être sacrifié pour moi..... Ils viennent ! ils seront obligés de chercher ailleurs ce qui sera devant eux !

(Idenstein entre avec d'autres.)

IDENSTEIN.

Il n'est pas ici ? Il a donc disparu à travers ces sombres vitraux gothiques, par le pieux secours de ces saints, dont les images sont peintes de toutes couleurs. Le soleil à son lever et à son coucher éclaire toutes ces longues barbes blanches, ces croix rouges, ces crosses dorées, ces armés, ces capuchons, ces casques, ces armures, ces lances, et tous les fantastiques ornements de ces croisées ! Braves chevaliers et saints ermites, vos portraits et votre renommée sont confiés à quelques carreaux de cristal dont chaque coup de vent prouve la fragilité, semblable à celle de la vie et de la gloire..... Mais notre homme n'y est plus, après tout !

WERNER.

Qui cherchez-vous ?

IDENSTEIN.

Un coquin.

WERNER.

Avez-vous besoin de tant courir pour en trouver un ?

IDENSTEIN.

Nous poursuivons celui qui a volé le baron.

WERNER.

Êtes-vous sûr de l'avoir deviné ?

IDENSTEIN.

Aussi sûr que vous êtes ici ; mais où est-il allé ?

WERNER.

Qui ?

IDENSTEIN.

Celui que nous cherchons.

WERNER.

Vous voyez qu'il n'est pas ici.

IDENSTEIN.

Et cependant nous avons suivi ses traces jusqu'à cette salle.... Êtes-vous son complice, ou donnez-vous dans la magie noire ?

WERNER.

J'agis avec franchise ; c'est le moyen d'embarrasser bien des gens.

IDENSTEIN.

C'est possible..... J'aurai plus tard quelques mots à vous dire ; mais il nous faut maintenant continuer à chercher l'autre.

WERNER.

Vous feriez mieux de commencer à présent vos interrogations ; je pourrais bien ne pas avoir toujours la même patience.

IDENSTEIN.

Je voudrais bien savoir si vous êtes réellement l'homme que cherche le baron Stralenheim.

WERNER.

Insolent, n'avez-vous pas dit qu'il n'était pas ici ?

IDENSTEIN.

Oui ; mais il en est un autre qui l'occupe encore davantage ; bientôt peut-être il pourra s'en emparer , grace à un renfort digne de lui et de moi.... Allons !

allons, en avant, mes enfants; nous sommes en défaut.

(Idenstein sort avec sa suite.)

WERNER.

Dans quel dédale ma sombre destinée m'a jeté! Une lâche action m'a été moins fatale que le crime dont je n'ai point souillé ma main. Loin de moi, démon qui t'élèves dans mon cœur; tu viens trop tard..... Je ne veux pas répandre le sang.

(Ulric entre.)

ULRIC.

Je vous cherchais, mon père.

WERNER.

N'est-ce pas dangereux?

ULRIC.

Non; Stralenhéin ignore les liens qui nous unissent : bien plus..... il m'envoie ici pour surveiller vos démarches, me croyant tout entier à lui.

WERNER.

Je ne puis le penser ; ce n'est qu'un piège qu'il tend autour de nous, pour envelopper à la fois le père et le fils.

ULRIC.

Je ne saurais être arrêté par chaque petite crainte, ou chanceler à chacun des doutes qui s'élèvent sur notre passage comme des buissons.... Je m'ouvrirai des chemins, comme un paysan sans armes le ferait, s'il entendait les pas d'un loup dans le bois où son travail l'appelle. Les pièges sont pour les faibles oiseaux.

les aigles ne s'y prennent pas; nous les franchirons, ou nous oserons les briser.

WERNER.

Et comment ?

ULRIC.

Ne devinez-vous pas ?

WERNER.

Non.

ULRIC.

Voilà qui est étrange ! La pensée ne vous en est-elle pas venue à l'esprit , la nuit dernière ?

WERNER.

Je ne vous comprends pas.

ULRIC.

En ce cas, nous ne nous entendrons jamais. Mais pour changer d'entretien....

WERNER.

Pour le continuer, voulez-vous dire; il s'agit de notre sûreté.

ULRIC.

Vous avez raison; je me reprends. Je vois plus clairement ce dont il s'agit, et notre véritable situation. Les eaux s'écoulent; dans quelques heures les mirmidons de Stralenheim arrivent de Francfort: vous serez prisonnier, plus à plaindre peut-être; moi, proscrit, et déclaré bâtard par le baron, dont l'avarice me dispute mes droits.

WERNER.

WERNER.

Et votre remède à ces dangers?..... Je pensais m'y soustraire par le moyen de cet or maudit ; mais je n'ose plus m'en servir, le laisser voir, ni le regarder moi-même. Il me semble y lire la dénonciation de mon crime, et non les devises de l'état ; et, au lieu de la tête du souverain, j'y vois la mienne couronnée de serpents, qui sifflent à tous ceux qui s'approchent :.... voilà un voleur !

ULRIC.

Ne vous en servez donc pas, à présent du moins ; mais prenez cette bague.

(Il remet un bijou à Werner.)

WERNER.

C'est une pierre précieuse..... Elle appartient à mon père !

ULRIC.

C'est pourquoi elle est maintenant à vous. Vous pourrez séduire l'intendant par ce don, et en racheter votre vieille calèche et des chevaux, pour partir avec ma mère au coucher du soleil.

WERNER.

Vous laisserai-je dans le péril au moment où je vous retrouve.

ULRIC.

Ne craignez rien. Vous n'auriez à craindre que si nous trahissions notre intelligence en fuyant ensemble. L'inondation n'intercepte que la communication directe de ce bourg avec Francfort. Heureu-

sement pour vous, la route de Bohême, quoique peu sûre, n'est pas impraticable ; si vous gagnez quelques heures, les difficultés seront les mêmes pour ceux qui vous poursuivront : une fois au delà des frontières, vous êtes sauvé.

WERNER.

Mon noble fils !

ULRIC.

Silence ! point de transports ; nous nous y livrons au château de Siegendorf. Cachez votre or. Je connais cet Idenstein ; j'ai lu à travers son ame vile. Montrez-lui la bague : elle remplira un double but. Stralenheim a perdu de l'or et non un bijou : celui-ci ne peut donc être à lui. D'ailleurs l'homme en possession d'un tel diamant peut-il être soupçonné du larcin, quand il lui aurait été plus facile de le convertir en une somme bien plus considérable que celle qu'a perdue hier Stralenheim. Ne soyez ni timide, ni trop fier dans vos propositions, et Idenstein vous servira.

WERNER.

Je suivrai en tout vos instructions.

ULRIC.

Je vous aurais épargné cette peine ; mais si j'avais paru prendre intérêt à vous, surtout en donnant un joyau si précieux, tout eût été découvert.

WERNER.

Mon bon ange ! tout le passé est plus que compensé : mais comment feras-tu en mon absence ?

Stralenheim ne sait même point que je vous connais. Je resterai un jour ou deux avec lui pour endormir tous ses soupçons, et puis j'irai rejoindre mon père.

WERNER.

Pour ne plus nous séparer.

ULRIC.

C'est ce que je ne sais pas ; mais du moins nous nous reverrons.

WERNER.

Mon fils, mon ami, mon tendre fils, mon sauveur !
oh, ne me hais point !

ULRIC.

Haïr mon père !

WERNER.

Hélas, mon père m'a haï ! pourquoi mon fils ne me haïrait-il pas ?

ULRIC.

Votre père ne vous connaissait pas comme je vous connais.

WERNER.

Tes paroles me déchirent le cœur ! Tu me connais ?
Tel que tu me vois, tu ne peux me connaître ; je ne suis pas moi ; je le serai bientôt. Ne te hâte pas de me haïr.

ULRIC.

J'attendrai. Cependant soyez assuré que tout ce

qu'un fils peut faire pour ses parens je le ferai pour
les miens.

WERNER.

Je le vois et je le sens..... Hélas ! Je sais aussi.....
que tu me méprises.

ULRIC.

Et pourquoi ?

WERNER.

Dois-je répéter mon humiliation ?

ULRIC.

Non ! je l'ai appréciée, et vous aussi. Mais n'en parlons
plus, ou du moins pour le moment. Votre erreur a
doublé tous les périls de notre maison en guerre se-
crète avec celle de Stralenheim ; il ne faut plus penser
qu'à le tromper dans sa vengeance. Je vous ai indiqué
un moyen.

WERNER.

Le seul, et je l'embrasse avec la même joie que
m'a causé le retour d'un fils qui s'est montré à la fois
digne de lui et le sauveur de son père.

ULRIC.

Vous serez sauvé ; que cela suffise..... L'apparition
de Stralenheim en Bohême nous troublerait-elle dans
la puissance de nos droits, si une fois nous étions
dans nos domaines ?

WERNER.

Assurément, dans la position où nous sommes !
quoique le premier possesseur puisse triompher,

comme il est d'usage, surtout s'il est le plus proche héritier par le sang.

ULRIC.

Le sang ! c'est un mot à plusieurs significations. Dans les veines, ou versé par le poignard, c'est une chose différente ; et une autre encore, quand ceux qui, comme l'on dit, sont du même sang, deviennent ennemis, tels que les frères thébains ; quand une partie du sang est mauvaise, quelques onces répandues purifient le reste.

WERNER.

Tu ne m'inspires aucune crainte.

ULRIC.

Cela peut être, cela doit être.... mais cependant.... Allons, préparez-vous ; il faut partir cette nuit avec ma mère. Voici l'intendant : sondez-le avec le diamant ; il descendra dans son ame comme le plomb qui descend dans la mer, et en rapporte de l'écume, de la fange et des débris impurs ; mais qui n'en est pas moins utile pour avertir les navires du voisinage des écueils. Quand la cargaison est riche, il faut se hâter d'arriver. Adieu.... Le temps presse, mon père ; cependant donnez-moi la main.

WERNER.

Laisse-moi t'embrasser.

ULRIC.

Nous pourrions être observés : sachons maîtriser nos émotions. Éloignez-vous de moi comme d'un ennemi.

WERNER.

Maudit soit celui qui nous force d'étouffer nos sentiments les plus saints et les plus doux !

ULRIC.

Oui..... maudissez.... pour soulager votre cœur.....
Voici l'intendant.

(Idenstein entre.)

Monsieur l'intendant, où en êtes-vous ? Avez-vous saisi le coquin ?

IDENSTEIN.

Non, ma foi.

ULRIC.

Fort bien ; il n'en manque pas d'autres : vous serez plus heureux dans une autre chasse. Où est le baron ?

IDENSTEIN.

Il est retourné dans son appartement ; et maintenant que j'y pense, il vous demandait avec sa noble impatience.

ULRIC.

Les grands seigneurs veulent qu'on leur réponde au premier mot, comme le coursier bondissant répond à l'éperon : il est heureux aussi qu'ils aient des chevaux ; car, s'ils n'en avaient pas, j'aurais peur que les hommes ne fussent contraints de traîner leurs chiers, comme on dit que des rois traînaient celui de Sésostris.

IDENSTEIN.

Qui était celui-là ?

Un ancien Bohémien.... un empereur égyptien.

Égyptien ou Bohémien , c'est la même chose ; et ce Sésostris en était un ?

Je l'ai ouï dire ; mais je vais prendre congé de vous ;
intendant, votre serviteur.... Werner (à Werner, d'un ton
léste) , si c'est là votre nom , bonsoir.

(Ulric sort.)

Joli jeune homme , bien élevé et parlant bien ! Il
connaît son rang : vous voyez comme il rend à cha-
cun les égards qui lui sont dus.

Je m'en suis aperçu ; j'applaudis à son juste dis-
cernement et au vôtre.

C'est bien..... fort bien. Vous connaissez aussi votre
rang ; Je ne sais trop si je le connais bien , moi.

WERNER, montrant la bague.

Ceci vous aiderait-il à le connaître ?

Comment !..... quoi !.... Eh ! une pierre précieuse !

Elle est à vous , à une condition.

A moi !..... Parlez.

WERNER.

A condition que vous me permettez de la racheter un jour trois fois sa valeur : c'est une bague de famille.

IDENSTEIN.

De famille, à vous ! une bague..... J'en étouffe.

WERNER.

Vous me fournirez, une heure avant le point du jour, les moyens de partir d'ici !

IDENSTEIN.

N'est-ce pas un rêve..... voyons-la : c'est un diamant, par tout ce qu'il y a de vrai !

WERNER.

Allons, je me confie à vous : vous avez deviné sans doute que j'étais d'une naissance au-dessus de celle qu'annonce mon déguisement.

IDENSTEIN.

Mais je n'ose m'en vanter ; cependant je vous crois..... Votre façon d'agir est celle des gens bien nés.

WERNER.

J'ai d'importantes raisons pour poursuivre secrètement mon voyage.

IDENSTEIN.

Vous êtes donc l'homme que cherche Stralenheim ?

WERNER.

Je ne le suis pas ; mais si j'étais pris pour lui, j'éprouverais de grands embarras pour le moment , et le baron lui-même en aurait regret plus tard. C'est

pour éviter ce double inconvénient que je voudrais m'éloigner sans plus de délai.

IDENSTEIN.

Que vous soyez l'homme ou non, ce n'est pas mon affaire. D'ailleurs, je n'obtiendrai jamais la moitié de ce que vous m'offrez, en servant ce noble avare, qui, pour rattrapper quelques ducats, voulait bouleverser tout le canton, sans offrir une récompense précise; tandis que ce diamant..... Laissez-moi l'admirer encore.

WERNER.

Regardez-le à loisir; au point du jour, il est à vous.

IDENSTEIN.

O adorable brillant..... préférable à la pierre philosophale! pierre de touche de la philosophie elle-même! œil étincelant de la mine! astre de l'ame, véritable pôle magnétique, vers lequel se dirigent tous les cœurs, tels que des aiguilles frémissantes! flamme spiritualisée de la terre, placée sur le diadème des rois, tu attires plus d'hommages que la majesté gémissant sous sa pesante couronne, dont l'éclat coûte la vie à des millions de sujets; seras-tu bien à moi? Je suis déjà, il me semble, un petit roi, un heureux alchimiste, un savant magicien qui a gagné le diable sans lui engager son ame! Mais venez, Werner, ou quel que soit votre nom.

WERNER.

Appelez-moi toujours Werner, vous me donnerez quelque jour un plus noble titre.

IDENSTEIN.

Je crois en toi. Tu es caché sous de modestes vêtements, l'esprit dont je rêve depuis long-temps. Viens, je te servirai; tu seras aussi libre que l'air, en dépit des eaux. Sortons d'ici, je te prouverai que je suis honnête.... ô cher diamant!... Tu trouveras, Werner, de telles facilités pour fuir, que, serais-tu limaçon, les oiseaux ne t'atteindraient pas..... laisse-le-moi contempler encore! J'ai un frère de lait à Hambourg, connaisseur en pierres précieuses..... Combien de carats peut peser celle-ci? Viens, Werner, je te donnerai des ailes.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

STRALENHEIM ET FRITZ.

FRITZ.

Tout est prêt, monseigneur.

STRALENHEIM.

Je n'ai pas sommeil, et cependant j'ai besoin de me coucher. Je ne puis espérer de repos; car mon esprit est tourmenté du poids d'un sentiment trop pénible pour me permettre de veiller, et qui ressemble trop à l'inquiétude pour me permettre de dormir. C'est comme une vapeur qui intercepte long-temps les rayons du soleil sans se résoudre en pluie, et qui s'étend entre la terre et le ciel..... telle que l'envie entre deux hommes..... Je vais chercher à sommeiller.

BYRON. — *Tome VI.*

FRITZ.

Puissiez-vous reposer tranquillement !

STRALENHEIM.

Je sens que je reposerai , et je le crains.

FRITZ.

Et pourquoi le craindre ?

STRALENHEIM.

Je ne sais , et je crains encore davantage , parce que je ne puis définir ce qui cause ma crainte..... mais c'est une folle imagination. J'avais demandé qu'on changeât les serrures de cette chambre : l'a-t-on fait ? l'aventure de la nuit dernière rend les précautions utiles.

FRITZ.

On l'a fait , selon vos ordres , sous ma propre inspection et celle du jeune Saxon qui vous a sauvé la vie : je crois qu'on l'appelle Ulric.

STRALENHEIM.

Vous croyez , méprisant valet ! Quel droit avez-vous de ne pas vous souvenir positivement du nom de celui qui a sauvé votre maître ? Votre mémoire devrait être heureuse et fière de vous rappeler chaque jour ce nom , pour vous pénétrer de vos devoirs..... Sortez d'ici !..... Vous croyez ! vraiment ! vous qui restiez sur la rive , hurlant et secouant vos vêtements humides , pendant que j'étais aux prises avec la mort , et que l'étranger , fendant les flots du torrent , est venu me rendre à la vie pour m'apprendre à l'estimer et à vous mépriser ! Vous croyez , et vous ne vous sou-

venez qu'à peine de son nom ! je n'ai plus rien à vous dire. Sortez, et réveillez-moi de bonne heure.

FRITZ.

Bonne nuit ; j'espère que le jour de demain rendra à votre seigneurie ses forces et sa douceur.

(La scène se termine.)

SCÈNE III.

(Le passage secret.)

GABOR, seul.

J'ai compté six heures, comme une sentinelle d'avant-postes, par les tristes sons de la cloche ; cette voix du temps qui, même quand elle annonce la joie, abrège nos jouissances à chaque son, même aux jours d'hyménée ; c'est un tocsin continuel, dont chaque glas funèbre est le signal d'une espérance de moins, et de la mort de l'amour pour qui la possession est un tombeau ; tandis que, si elle tinte pour le trépas d'un parent accablé par l'âge, elle résonne comme un écho de bonheur dans l'oreille de ses fils avides.

J'ai froid, je suis dans l'obscurité.... J'ai soufflé dans mes doigts ; j'ai compté et recompté mes pas, et j'ai heurté de la tête contre tous les coins..... Excitant parmi les rats et les chauves-souris une insurrection générale, jusqu'à ce j'aie été étourdi par le trépignement maudit de leurs pates et le bruissement de leurs ailes..... Une lumière!.... elle est à quelque di-

stance..... si je puis mesurer la distance dans l'obscurité : mais elle scintille comme à travers la fente d'un mur ou le trou d'une serrure : approchons-nous dans cette direction par curiosité. Une flamme lointaine est un évènement dans une retraite comme celle-ci. Veuille le ciel qu'elle ne me conduise à aucune tentation..... ou du moins que le ciel m'accorde de fuir ou d'obtenir ce qui pourrait me séduire !..... La voilà qui brûle encore ! Ce serait l'étoile de Lucifer ou Lucifer lui-même, couronné de ses rayons, que je n'y pourrais résister plus long-temps.... Doucement.... A merveille !.... j'ai franchi le détour.... Ici..... Non.... A la bonne heure..... Je m'approche..... Voici un coin ténébreux.... Le voilà passé.... Arrêtons-nous.... Supposons que ce passage me conduise à un plus grand danger que celui que j'ai échappé..... N'importe ! ce sera un danger nouveau ; et nouveaux dangers, comme nouvelles maîtresses, ont plus de vertus magnétiques.... En avant !... Et quoi qu'il advienne.... j'ai mon poignard qui peut me protéger.... Continue à luire, clarté chérie ! tu es mon feu follet stationnaire !..... Très-bien, très-bien ! il écoute mon invocation, et il m'est fidèle !

(La scène se termine.)

SCÈNE IV.

(Un gardien.)

WERNER *entre.*

WERNER.

J'ai pu dormir..... Et maintenant l'heure ap-
 ; tout est prêt. Idenstein m'a tenu parole ; la
 nous attend hors du bourg, sous les premiers
 de la forêt. Les étoiles commencent à pâlir
 ciel, et c'est pour la dernière fois que je re-
 ces horribles murailles. Oh ! jamais, jamais je
 oublierai. Je suis venu ici pauvre, mais non
 oré ; et je pars avec une tache..... qui ne souil-
 is mon nom, mais que rien n'effacera de mon
 Un ver dévorant y habite, et toute la splen-
 ui m'attend à Siégendorf ne saurait l'assoupir
 ment. Songeons à quelque moyen de restitue-
 ni soulage mon ame en partie ; mais comment
 sans me découvrir ?..... Il le faut néan-
 ; et la première heure de ma sûreté sera con-
 à y penser. Le délire de ma misère m'a seul
 é à cette infamie ; le repentir peut seul l'expier :
 eux rien avoir de Stralenheim, quoiqu'il ait
 me dépouiller de tout, de mes terres, de ma
 , de ma vie ;..... et cependant il dort, paisible
 re comme l'enfance, entouré de riches rideaux,
 bles au riche dais sous lequel moi-même jadis...
 lence !..... Quel est ce bruit ?..... encore ! Les

branches des arbres s'ébranlent, et quelques pierres sont tombées de cette terrasse.

(Ulric saute en bas de la terrasse.)

Ulric ! ah ! toujours le bien venu ! bien plus encore en un tel moment : ta tendresse filiale.....

ULRIC.

Arrêtez ! avant de m'approcher , dites-moi.....

WERNER.

Pourquoi ce regard ?

ULRIC.

Est-ce mon père que je vois ? ou.....

WERNER.

Qui ?

ULRIC.

Un assassin ?

WERNER.

Insensé ou fils insolent !

ULRIC.

Répondez , si vous tenez à votre vie ou à la mienne

WERNER.

A quoi dois-je répondre !

ULRIC.

Êtes-vous l'assassin de Stralenheim ?

WERNER.

Je ne fus jamais le meurtrier de personne ! (veux-tu dire ?

ULRIC.

N'avez-vous pas cette nuit, comme la nuit pré

dic dente, pénétré de nouveau dans le passage secret ?
N'avez-vous pas visité une seconde fois la chambre
de Stralenheim ? et.....

(Ulric s'interrompt.)

WERNER.

Achève.

ULRIC.

N'est-il pas mort de votre main ?

WERNER.

Grand dieu !

ULRIC.

Vous êtes donc innocent !..... Mon père est inno-
cent !... Embrassez-moi.... Oui.... votre son de voix....
vos regards..... oui..... oui ; mais dites-le vous-
même.

WERNER.

Si j'ai jamais médité de sang-froid un tel crime ;
si, quand la pensée m'en est venue dans l'excès de
mon désespoir, je ne l'ai pas repoussée avec horreur
au fond de l'enfer.... puisse le ciel être à jamais refusé
à mes espérances !

ULRIC.

Mais Stralenheim est assassiné.

WERNER.

C'est horrible, c'est affreux ! Mais qu'ai-je à y
faire ?

ULRIC.

Aucune serrure n'est forcée,.... on ne peut dé-
couvrir aucune trace de violence, si ce n'est sur son

corps. Une partie de ses gens ont été alarmés ; mais comme l'intendant est absent, j'ai pris sur moi le soin d'aller rassembler la police. On a pénétré secrètement dans sa chambre ; il n'y a pas de doute. Pardonnez-moi si la nature.....

WERNER.

O mon fils !..... Quels maux inconnus , produits par une sombre fatalité , s'accumulent comme des nuages sur notre maison !

ULRIC.

Mon père , je vous crois innocent ; mais le monde le croira-t-il comme moi ? et les juges eux-mêmes.... Fuyez donc à l'instant.

WERNER.

Non ! j'attendrai de pied ferme..... Qui osera me soupçonner ?

ULRIC.

Mais n'aviez-vous point d'hôtes auprès de vous ?... Étiez-vous seul ici..... avec ma mère ?

WERNER.

Ah ! le Hongrois ?

ULRIC.

Il est parti.... il a disparu avant le coucher du soleil.

WERNER.

Non : je l'ai caché dans cette même fatale galerie.

ULRIC.

Je vais l'y trouver.

(Ulric va pour sortir ; Werner l'arrête.)

WERNER.

C'est trop tard. Il a quitté le palais avant moi ! J'ai trouvé le panneau secret ouvert , ainsi que les portes qui conduisent à la salle où aboutit le passage. J'ai cru que ce Gabor avait profité du moment favorable pour échapper sans bruit aux mirmidons d'Idenstein, qui le poursuivaient hier soir.

ULRIC.

Vous avez refermé le panneau ?

WERNER.

Oui, non sans trembler et maudissant la négligence du fugitif, qui risquait de faire découvrir l'asyle de son sauveur.

ULRIC.

Vous êtes sûr de l'avoir fermé ?

WERNER.

J'en suis sûr.

ULRIC.

C'est bien..... mais il eût mieux valu qu'il n'eût jamais servi de repaire à....

(Il l'interrompt.)

WERNER.

A des voleurs ! tu veux dire.... Je dois le souffrir , je le mérite ; mais non.... de mon....

ULRIC.

Mon père , ne parlez pas de cela ; ce n'est pas le moment de penser à de petits crimes ; mais il s'agit de prévenir les conséquences d'un plus grand. Pourquoi donner un asyle à cet homme ?

Pouvais-je faire autrement ? Un homme poursuivi par mon plus grand ennemi ; accusé de mon propre crime ; victime sacrifiée à ma sûreté , implorait un asyle , pour quelques heures , de celui qui était cause de ce qu'il en cherchait un. S'il eût été une bête féroce , je n'aurais pu le repousser.

ULRIC.

Et il vous a récompensé par le sang ; mais il est trop tard pour penser à cela..... Il vous faut partir avant l'aurore. Je reste ici pour découvrir le meurtrier , si c'est possible.

WERNER.

Ma fuite soudaine va éveiller le soupçon ; mais si je reste , je livre deux nouvelles victimes au lieu d'une. Le Hongrois fugitif , qui semble le coupable , et....

ULRIC.

Qui semble ? Et quel autre que lui peut l'être ?

WERNER.

Tout à l'heure tu doutais de moi , toi ! mon fils.... toi !

ULRIC.

Et doutez-vous du fugitif ?....

WERNER.

Mon fils ! depuis que je suis tombé dans cet abyme de crimes (quoique jamais le sang n'ait souillé ma main) , ayant vu l'innocent opprimé pour moi , je puis bien douter des crimes d'un autre ! Votre cœur , ému

d'une vertueuse indignation , est prompt à accuser sur les apparences , et voit un criminel dans celui qui n'a pas su conserver toute la pureté de son innocence.

ULRIC.

Eh ! que fera donc le monde , qui ne vous connaît pas , ou qui ne vous a connu que pour vous opprimer ? Ne vous exposez pas à un hasard périlleux ! Je rendrai tout facile. Idenstein , pour lui-même et pour l'amour du diamant , gardera le silence.... Lui aussi , il est complice de votre évasion.... et de plus....

WERNER.

Fuir ! et laisser mon nom uni à celui du Hongrois , ou livré seul à l'infamie du titre d'assassin !

ULRIC.

Ah !.... laissez tout , excepté la souveraineté et les châteaux de nos ancêtres , objets de vos longs et tristes regrets ! Quel nom ? vous ne laissez point de nom , puisque celui que vous portez est un nom supposé.

WERNER.

Il est vrai.... mais cependant je ne voudrais pas le savoir gravé en lettres de sang dans la mémoire des hommes , même de ceux qui habitent cette obscure contrée.... D'ailleurs les recherches....

ULRIC.

J'y pourvoirai. Personne ne vous connaît ici comme héritier de Siégendorf. Si Idenstein soupçonne ; ce n'est *qu'un soupçon* , et il n'est qu'un imbécille. Sa sottise sera si occupée , que le souvenir de l'inconnu

Werner fera place à un intérêt plus important pour lui.

Les lois (si jamais elles étaient venues jusqu'à ce village) sont toutes, depuis la guerre de trente ans, ou suspendues, ou annulées, ou se relevant faiblement après avoir été foulées par toutes les armées. Stralenheim, quoique noble, est inconnu ici, si ce n'est à ce titre... Sans domaines, sans influence... toute celle qu'il avait a péri avec lui. Peu de chefs prolongent leur autorité sur les hommes au-delà de quelques semaines après leurs funérailles, si ce n'est par des parents excités par l'intérêt : ce n'est point ici le cas; Stralenheim est mort, seul, inconnu... un tombeau solitaire, obscur comme son mérite, sans écusson, voilà tout ce qu'il aura, tout ce dont il a besoin. Si je découvre l'assassin, tant mieux.... sinon personne ne le découvrira, quoique la troupe abrutie de ses valets puisse hurler sur ses cendres, comme autour de lui quand il allait périr dans l'Oder.... Aucun d'eux n'osera pas plus lever un doigt aujourd'hui qu'alors. Fuyez, fuyez!... je ne dois pas entendre votre réponse... Voyez, les étoiles sont presque évanouies, et la nuit commence à blanchir.... Ne répondez pas; pardonnez-moi si je vous commande..... c'est votre fils qui parle, votre fils long-temps perdu, retrouvé si tard.... Appelons ma mère..... échappez-vous sans bruit, et laissez-moi le soin du reste. Je réponds de l'événement quant à ce qui vous regarde, et c'est le principal, comme mon premier devoir.

Nous nous reverrons au château de Siégendorf....

nos bannières s'y déploieront encore glorieuses ; ne pensez qu'à cela.... et, je le répète, confiez le reste à moi seul ; ma jeunesse fait ma force.... Partez.... et que votre vieillesse soit heureuse !

J'embrasserai une seconde fois ma mère.... et que le ciel vous prête son aide !

WERNER.

Ton conseil est celui de la prudence.... mais est-il celui de l'honneur ?

ULRIC.

Sauver un père est le premier honneur d'un fils.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Château gothique , dans le château de Siégendorf , près de Prague.)

ÉRIC entre avec Henrick de la suite du comte.

ÉRIC.

DE meilleurs jours ont lui enfin. Ces vieux remparts voient de nouveaux maîtres, et retentissent des sons presque oubliés de l'allégresse.

HENRICK.

Ceux qui sont toujours partisans de la nouveauté peuvent parler de nouveaux maîtres, quoiqu'ils soient amenés ici par un nouveau trépas; mais, quant aux festins, il me semble que le vieux comte de Siégendorf se distinguait par son hospitalité autant qu'aucun autre prince de l'empire.

ÉRIC.

Oui, pour les libations et les repas, nous n'avions guère à nous plaindre; mais, quant aux plaisirs et à la gaieté, sans lesquels il n'y a pas de bons assaisonnements, nous faisons à peu près abstinence.

HENRICK.

L'ancien comte n'aimait pas le tumulte des festins.
Êtes-vous sûr que le nouveau l'aime ?

ÉRIC.

Jusqu'à présent , il s'est montré aussi affable que
généreux , et nous le chérissons tous.

HENRICK.

Son règne ne date guère que d'un an , et la pre-
mière année des princes est comme le premier mois
du mariage ; plus tard nous connaissons son véritable
caractère.

ÉRIC.

Veuille le ciel qu'il n'en change pas ; et puis son
brave fils.... le comte Ulric..... Voilà un chevalier.....
c'est dommage que la guerre soit finie !

HENRICK.

Et pourquoi ?

ÉRIC.

Regardez-le , et répondez vous-même.

HENRICK.

Il est très - jeune ; il a la force et la beauté d'un
jeune tigre.

ÉRIC.

Ce n'est pas la comparaison d'un fidèle vassal.

HENRICK.

Mais , c'est peut-être la vraie.

ÉRIC.

Quel dommage , comme je disais , que la guerre

soit finie ! Dans un salon , nul n'égale le comte Ulric dans l'art de s'entourer de cette noble fierté qui inspire le respect , mais qui n'offense pas . Dans la plaine , qu'il manie comme lui la lance , quand , avec ses terribles défenses , le sanglier se fait jour vers la forêt à travers les limiers hurlant de leurs blessures ? Qui dompte un coursier , qui porte un faucon au poing ou se pare d'une épée comme lui ? Quel panache a-t-il plus de grace que le sien ?

HENRICK.

Oui , je vous l'accorde ; mais ne craignez-vous pas , supposé que la guerre tarde trop à revenir , qu'il ne soit de ces hommes qui la font pour eux-mêmes , s'ils ne l'a déjà faite ?

ÉRIC.

Que voulez-vous dire ?

HENRICK.

On ne voit guère , parmi ceux qu'il attache à sa suite , de vassaux nés comme nous sur ses domaines... Vous ne pouvez nier qu'ils n'aient un peu l'air de ces bandits , qui.....

(Il s'interrompt.)

ÉRIC.

Eh bien !....

HENRICK.

Qui survivent à cette guerre que vous aimez tant : comme d'autres mères , elle gâte ses plus mauvais enfants.

ÉRIC.

Folie ! sous ces traits belliqueux , ils sont tels que les aimait le vieux Tilly.

HENRICK.

Et qui aimait Tilly ? Demandez-le à Magdebourg... Qui aimait aussi Wallenstein ?.... ils ont été.....

ÉRIC.

Jouer du repos de la tombe ; ce n'est pas à nous de prononcer quel sera , un jour , leur jugement.

HENRICK.

Je voudrais qu'ils nous eussent laissé quelque chose de leur repos.... Le pays (où la paix règne, dit-on,) est infesté par..... Dieu sait qui..... Ils s'assemblent la nuit, et disparaissent au retour du soleil ; mais ils n'en font pas moins de ravages..... plus même qu'une guerre ouverte.

ÉRIC.

Mais le comte Ulric..... qu'a-t-il de commun avec cela ?

HENRICK.

Lui.... il pourrait l'empêcher.... Vous le dites amoureux de la guerre..... Pourquoi ne la fait-il pas à ces maraudeurs ?

ÉRIC.

Vous feriez mieux de le demander à lui-même.

HENRICK.

J'aimerais autant demander au lion pourquoi il ne se nourrit pas de lait.

BYRON. — *Tome VI.*

ÉRIC.

Le voici!

HENRICK.

Diable! vous retiendrez votre langue.

ÉRIC.

Pourquoi tant parler?

HENRICK.

Ce n'est rien..... mais taisez-vous.

ÉRIC.

Je me tairai sur ce que vous avez dit.

HENRICK.

Je vous assure que mes paroles n'avaient aucun sens, ce n'étaient que des mots; et d'ailleurs Ulric doit épouser l'aimable Ida, fille et héritière du baron de Stralenheim. Sans doute elle adoucira ce que les longues guerres civiles ont laissé de farouche à tous les caractères, et surtout à ceux qui, nés pendant leurs cours, ont été élevés sur les genoux de l'homicide, et ont reçu comme un baptême de sang. Je vous en prie, silence sur ce que j'ai dit. (Ulric et Rodolphe entrent.)
Salut, comte!

ULRIC.

Bonjour, brave Henrick..... Éric, tout est-il prêt pour la chasse?

ÉRIC.

Les meutes sont parties pour la forêt, les vassaux battent les taillis, et le ciel annonce un beau jour. Appellerai-je la suite de votre excellence? Quel coursier monterez-vous?

ULRIC.

Le cheval bai..... Walstein.

ÉRIC.

J'ai peur qu'il ne soit à peine remis de la fatigue de lundi ; ce fut une belle chasse ; vous frappâtes de l'épieu quatre sangliers.

ULRIC.

En effet, bon Éric, je l'avais oublié..... je monterai donc le gris, le vieux Ziska ; il n'est pas sorti cette quinzaine.

ÉRIC.

Il sera à l'instant caparaçonné. De combien de vasaux voulez-vous être suivi ?

ULRIC.

Je laisse ce soin à Weilburgh, notre écuyer. (Éric sort.)
(A Rodolphe.) Rodolphe !

RODOLPHE.

Seigneur !

ULRIC.

De mauvaises nouvelles.... (Rodolphe lui fait remarquer Henrick.) Eh bien ! Henrick, que faites-vous là ?

HENRICK.

J'attends vos ordres, seigneur.

ULRIC.

Allez trouver mon père, lui présenter mes devoirs, et savoir s'il n'a rien à me dire avant que je monte à cheval..... (Henrick sort.) Rodolphe, nos amis ont essuyé un échec sur les frontières de la Franconie, et

l'on va , dit-on , renforcer la colonne envoyée contre eux ; il me faut bientôt aller les rejoindre.

RODOLPHE.

Ne vaut-il pas mieux attendre des avis plus détaillés et plus sûrs ?

ULRIC.

C'est mon intention.... Et certes, rien ne pouvait déranger davantage tous mes plans.

RODOLPHE.

Il sera difficile d'excuser votre absence auprès du comte votre père.

ULRIC.

Oui ; mais le mauvais état de notre domaine de la Haute-Silésie sera le prétexte de mon départ. En attendant, pendant que nous serons occupés à la chasse..... conduis les quatre-vingts hommes sous le commandement de Wolf..... passez par les forêts..... tu connais bien la route.

RODOLPHE.

Aussi bien que dans cette nuit, où....

ULRIC.

Nous n'en parlerons que quand nous pourrons obtenir une seconde fois le même succès ; remets cette lettre à Rosemberg. (Il lui donne une lettre.) Ajoute, que j'ai envoyé ce faible renfort avec Wolf et toi pour me précéder ; quoique mon père aime à s'entourer d'une nombreuse suite, jusqu'à ce que ce mariage soit fini avec ses fêtes et toutes les niaiseries nuptiales.

RODOLPHE.

Je croyais que vous aimiez Ida ?

ULRIC.

Je l'aime sans doute.... mais il ne s'ensuit pas que je veuille enchaîner mes courtes années de jeunesse et de gloire avec la ceinture d'une beauté, serait-ce avec celle de Vénus..... mais je l'aime, comme une femme doit être aimée.... seule et sans partage.

RODOLPHE.

Et avec constance.

ULRIC.

Je le pense; car je n'aime qu'elle..... Mais je n'ai pas le temps de m'arrêter à ces bagatelles du cœur; nous avons de grandes choses à faire encore: Hâte-toi! hâte-toi, Rodolphe!

RODOLPHE.

A mon retour, cependant, je trouverai la baronne Ida....devenue comtesse de Siégendorf?

ULRIC.

Peut-être. Mon père le désire, et, en vérité, ce n'est pas une mauvaise politique; cette alliance avec le dernier rejeton de la branche rivale garantit l'avenir et détruit le passé.

RODOLPHE.

Adieu.

ULRIC.

Non, demeure..... Il vaut mieux rester ensemble jusqu'à ce que la chasse commence; alors retire-toi, et fais comme je t'ai dit.

RODOLPHE.

J'obéirai, mais pour y revenir..... Ce fut un acte généreux, de la part du comte votre père, d'envoyer à Königsberg chercher cette belle orpheline, et de la recevoir comme sa fille....

ULRIC.

Très-généreux, d'autant plus que peu d'amitié avait existé jusque là entre les deux maisons.

RODOLPHE.

Le dernier baron ne mourut-il pas de maladie?

ULRIC.

Je l'ignore.

RODOLPHE.

J'ai entendu murmurer que sa mort avait eu quelque chose d'étrange.... On connaît à peine le lieu où il cessa de vivre.

ULRIC.

Dans quelque village obscur des frontières de la Saxe ou de la Silésie.

RODOLPHE.

Il n'a laissé ni testament.... ni adieux?

ULRIC.

Je ne suis ni prêtre, ni notaire, et ne saurais le dire.

RODOLPHE.

Ah! voici la belle Ida.

(Ida Stralenheim entre.)

ULRIC.

Vous êtes matinale, ma chère cousine.

IDA.

Point trop matinale, cher Ulric, si je ne vous interromps pas.... Pourquoi m'appellez-vous cousine?

ULRIC, souriant.

Ne sommes-nous pas cousins?

IDA.

Oui, mais je n'aime pas ce nom; il me semble trop froid, comme si vous pensiez à notre généalogie et ne considériez que notre sang.

ULRIC, tressaille.

Notre sang!

IDA.

Pourquoi le votre abandonne-t-il vos joues?

ULRIC.

Serait-il vrai?

IDA.

Mais non; il se répand de nouveau comme un torrent jusque sur votre front.

ULRIC, se remet.

Et s'il avait fui, c'était votre présence qui l'avait refoulé dans mon cœur, dans mon cœur, qui ne bat que pour vous, tendre cousine.

IDA.

Encore cousine!

ULRIC.

Eh bien! je vous appellerai ma sœur.

IDA.

Ce nom me déplaît encore davantage..... Que n'avons-nous jamais été parents!

ULRIC, d'un air sombre.

Oh! oui, plutôt au ciel!

IDA.

O dieu! Et vous pouvez vous en affliger?

ULRIC.

Chère Ida, n'ai-je pas répété vos paroles?

IDA.

Oui, Ulric; mais je ne les ai pas prononcées avec un tel regard, et je savais à peine ce que je disais; mais que je sois votre sœur, votre cousine, ce que vous voudrez, pourvu que je vous sois quelque chose.

ULRIC.

Vous serez tout pour moi.

IDA.

Et c'est ce que vous êtes pour mon cœur.

ULRIC.

Chère Ida!

IDA.

Appellez-moi Ida, votre Ida; car je voudrais être à vous.... à nul autre.... Hélas! il ne me reste que vous depuis que mon pauvre père....

ULRIC.

Vous avez le *mien*..... et *moi*.

IDA.

Cher Ulric, comme je voudrais que mon père pût voir notre félicité, à laquelle il ne manque que sa présence!



ULRIC.

Vraiment !

IDA.

Vous l'auriez aimé, il vous aurait aimé..... car les braves aiment les braves. Ses manières étaient un peu froides, son humeur un peu fière (prérogative de sa naissance); mais, malgré ce grave abord.... Que ne vous êtes-vous connus ! si un brave tel que vous l'avait accompagné dans son voyage, il ne serait pas mort sans un ami pour adoucir la solitude de ses derniers moments.

ULRIC.

Qui le dit ?

IDA.

Quoi donc ?

ULRIC.

Qu'il mourut seul.

ULRIC.

Le bruit général et la disparition de ses serviteurs, qui ne sont plus retournés. Ce fut une maladie bien terrible que celle qui les conduisit tous au tombeau.

ULRIC.

S'ils étaient auprès de lui, il ne mourut pas seul et sans secours.

IDA.

Hélas ! qu'est-ce qu'un mercenaire auprès d'un lit de mort, quand le mourant roule envain ses yeux autour de lui pour chercher ce qu'il aime!.... On dit qu'il mourut d'une fièvre !

ULRIC.

On dit ? Cela est.

IDA.

Je rêve quelquefois autre chose.

ULRIC.

Tous les rêves sont faux.

IDA.

Et cependant je le vois comme je vous vois.

ULRIC.

Où ?

IDA.

Dans mon sommeil..... Je le vois pâle , sanglant,
auprès de lui un homme armé d'un couteau.

ULRIC.

Mais ne voyez-vous pas son visage ?

IDA , le regardant.

Non.... Oh! mon dieu ! le verriez-vous ?

ULRIC.

Pourquoi cette question ?

IDA.

Parce que vous semblez voir un assassin !

ULRIC , agité.

Ida ! c'est une illusion d'enfant ; je partage votre faiblesse , et j'en rougis ; mais , comme tous vos sentiments me sont communs , vous me causez une vive émotion. Je vous en prie , ma tendre enfant , changeons d'entretien.....

IDA.

Enfant! en vérité, j'ai passé mon quinzième printemps.

(Un cor résonne.)

RODOLPHE.

Seigneur , écoutez le cor !

IDA , avec humeur à Rodolphe.

Qu'avez-vous besoin de le lui dire ; ne l'entendrait-il pas sans vous ?

RODOLPHE.

Daignez me pardonner.

IDA.

Je ne vous pardonnerai pas , à moins que vous ne m'aidiez à dissuader le comte d'Ulric d'aller aujourd'hui à la chasse.

RODOLPHE.

Vous n'avez , madame , nul besoin de mon aide pour cela.

ULRIC.

Je ne puis me dispenser d'y aller ce matin.

IDA.

Oui ; mais vous n'irez pas.

ULRIC.

Je n'irai pas !

IDA.

Non , ou vous n'êtes pas un vrai chevalier... Allons , cher Ulric , cédez-moi un seul jour. Le temps est incertain , et vous êtes devenu pâle et faible !....

ULRIC.

Vous plaisantez.

IDA.

Je ne plaisante pas ; demandez à Rodolphe.

RODOLPHE.

En effet, seigneur, depuis un quart d'heure, vous êtes plus changé que je vous ai vu changer en plusieurs années.

ULRIC.

Ce n'est rien ; mais d'ailleurs, l'air me remettrait. Je suis un vrai caméléon, qui ne vis que de l'atmosphère. Vos fêtes dans les salons, vos banquets joyeux ne nourrissent pas mon âme.... Je suis un enfant des forêts, et je ne respire que sur les monts escarpés, où j'aime tout ce qu'aime l'aigle.

IDA.

Excepté sa proie, j'espère.

ULRIC.

Tendre Ida, souhaitez-moi une bonne chasse, et je vous apporterai dix hures de sangliers pour servir de trophées.

IDA.

Vous persistez donc ? Vous ne partirez pas ; venez, je chanterai.....

ULRIC.

Ida, vous serez difficilement l'épouse d'un soldat.

IDA.

Je ne désire pas l'être ; car, j'espère que nous n'au-

rons plus la guerre, et que vous vivrez en paix sur vos domaines.

Werner entre, en qualité de comte Siégendorf.

ULRIC.

Mon père je vous salue et à la hâte, je le dis avec regret..... Vous avez entendu le cor; les vassaux attendent.

SIÉGENDORF.

Laissez-les.... Vous oubliez que c'est demain qu'on célèbre à Prague le retour de la paix; vous suivez la chasse avec une ardeur qui vous empêcherait d'être de retour ce soir, ou du moins vous seriez trop fatigué pour vous réunir à la noblesse.

ULRIC.

Vous remplirez, comte, ma place et la vôtre: je n'aime guère toutes ces fêtes.

SIÉGENDORF.

Non, Ulric; il ne serait pas bien que seul de toute la jeune noblesse.....

IDA.

Et le plus noble par sa démarche et ses traits.

SIÉGENDORF.

Vous dites la vérité, ma fille, quoique un peu trop franchement peut-être pour une jeune fiancée..... Mais, Ulric, rappelez-vous notre position. C'est depuis peu que nous sommes rétablis dans nos honneurs; croyez-moi, personne ne pourrait s'absenter sans être remarqué dans une telle cérémonie, encore moins un de nous. D'ailleurs, le ciel qui nous a rendu

les domaines de nos aïeux à la même époque où il a accordé la paix à toute l'Allemagne, le ciel a un double droit à nos actions de grâces, d'abord pour notre pays, ensuite pour notre retour, qui nous permet d'en partager le bonheur.

ULRIC, à part.

Dévo! qui plus est..... (A son père.) Eh bien ! seigneur, je vous obéis..... (A un domestique.) Congédiez les vassaux..... (Ludwig sort.)

IDA.

Ainsi donc vous lui accordez en un instant ce que je vous demanderais en vain pendant des heures entières.

SIÉGENDORF, souriant.

Vous n'êtes point jaloux de moi, ma jolie rebelle! Voudriez-vous approuver la désobéissance, excepté contre vous ? mais ne craignez rien ; vous le gouvernerez un jour avec un pouvoir plus doux et plus sûr.

IDA.

Mais je voudrais gouverner déjà !

SIÉGENDORF.

Allez, allez gouverner votre harpe, qui, soit dit en passant, vous attend avec la comtesse dans sa chambre : elle se plaint que vous faites infidélité à la musique.....

IDA.

Eh bien ! bonjour, mes généreux protecteurs ! Ulric, vous viendrez m'entendre ?

ULRIC.

Tout à l'heure.

IDA.

Soyez persuadé que vous préférerez mon chant à vos cors ; soyez donc exact , et je vous jouerai la marche du roi Gustave.

ULRIC.

Pourquoi pas celle du vieux Tilly ?

IDA.

Ce monstre ! non , je croirais tirer de ma harpe des gémissements et non de la musique ; mais venez vite : votre mère sera heureuse de vous voir.

(Ida sort.)

SIÉGENDORF.

Ulric , je désire vous parler à vous seul.

ULRIC.

Vous pouvez disposer de mon temps..... (A Rodolphe à part.) Rodolphe , pars ; exécute mes ordres , et que j'aie une prompte réponse de Rosenberg.

RODOLPHE.

Le comte Siégendorf a-t-il quelque chose à me commander ? je pars pour un voyage au-delà de la frontière.

SIÉGENDORF , tressaille.

Ah !..... Où ?..... Quelle frontière ?

RODOLPHE.

Je traverse la Silésie pour me rendre.... (A part à Ulric.) Où dirai-je ?

ULRIC, à part à Rodolphe.

A Hambourg. (A lui-même.) Ce mot là coupera court à ses questions.

RODOLPHE.

Comte, pour me rendre à Hambourg.

SIÉGENDORF, agité.

Hambourg ! non, je n'ai rien à y faire ; il n'y a rien qui m'intéresse dans cette ville. Allez, que Dieu vous prête son secours !

RODOLPHE.

Adieu, comte Siégendorf.

(Rodolphe sort.)

SIÉGENDORF.

Ulric, cet homme qui vient de partir est un de ces étranges compagnons dont j'avais intention de vous parler.

ULRIC.

Seigneur, il est d'une naissance noble et d'une des premières maisons de Saxe.

SIÉGENDORF.

Je ne veux pas parler de sa naissance, mais de sa conduite ; on n'en dit pas de bien.

ULRIC.

Il en est de même de la plupart des hommes. Le monarque lui-même n'est pas à couvert des médisances du chambellan, ou de l'ironie du dernier courtisan, dont les honneurs viennent de faire un ingrat.

SIÉGENDORF.

Si l faut parler clairement : il court des bruits fâcheux sur ce Rodolphe ; on prétend qu'il est lié avec les bandes noires qui ravagent encore les frontières.

ULRIC.

Et croyez-vous ce qu'on dit ?

SIÉGENDORF.

Dans cette circonstance..... oui.

ULRIC.

Je pensais que l'expérience vous avait appris à ne prendre, dans aucun cas, une accusation pour une sentence.

SIÉGENDORF.

Mon fils !..... je vous comprends : vous me rappelez..... Mais ma destinée m'a tellement enveloppé de ses pièges, que je ne puis fuir, semblable à l'insecte que l'araignée surprend dans ses réseaux. Prenez garde, Ulric ; vous avez vu où les passions m'ont conduit : vingt longues années de malheur et de misère ne purent les éteindre..... Le délire et la honte d'un moment ne seront peut-être ni expiés ni effacés par vingt autres années, dont tous les jours seront des siècles comptés par la douleur. Ulric.... écoutez votre père..... Je n'écoutai pas le mien, et vous me voyez !

ULRIC.

Je vois l'heureux Siégendorf..... maître chéri d'un apanage de prince, et honoré par ceux qu'il gouverne, comme par ceux qui marchent ses égaux.

BYRON. — *Tome VI.*

10

SIÉGENDORF.

Hélas ! pourquoi m'appeler heureux , quand tu m'inspires tant de crainte ? chéri , quand tu ne m'aimes pas ? Que m'importe l'affection de tous les cœurs , si celui de mon fils reste froid !.....

ULRIC.

Qui oserait le dire ?

SIÉGENDORF.

Nul autre que moi qui le vois..... et le sens..... avec plus de douleur que celui qui sentirait dans son cœur le fer de votre glaive. Mon cœur survit..... à sa blessure.

ULRIC.

Vous êtes dans l'erreur ; ma tendresse n'est point expressive : cela doit-il surprendre , quand j'ai été pendant douze années séparé de mon père et de ma mère ?

SIÉGENDORF.

Et n'ai-je pas moi-même souffert douze années de la même absence ? mais c'est en vain que je vous adresserais des reproches ; la nature ne se contraint jamais. Changeons d'entretien. Je voudrais vous faire observer que , si vous continuez à fréquenter ces jeunes nobles , violents , connus par de funestes exploits (oui , des plus funestes , si tout ce qu'en dit la renommée est vrai) , ils vous conduiront.....

ULRIC , avec impatience.

Je ne serai conduit par personne.

SIÉGENDORF.

Et je voudrais être certain que tu ne conduiras jamais de tels hommes ; c'est pour te sevrer des périls de ta jeunesse et de l'orgueil de ton caractère, que j'ai voulu te donner Ida pour épouse..... d'autant plus que tu parais l'aimer.

ULRIC.

J'ai dit que j'obéirai, m'ordonneriez-vous d'épouser Hécate..... Un fils peut-il dire davantage ?

SIÉGENDORF.

Un fils en dit trop en parlant ainsi. Il n'est pas de ton âge, ni de ton sang, ni de ton caractère de parler avec tant de froideur, ou d'agir avec tant d'insouciance dans ce qui décide du bonheur ou du malheur de la vie. Car, la carrière de la gloire n'est pas un lit de repos si l'amour ne la prépare pas au guerrier : quelque penchant impérieux, quelque sombre démon te maîtrise, t'égare, et domine toutes tes pensées ; sinon tu aurais dit d'abord : « J'aime la jeune Ida, et je l'épouserai ; » ou « je ne l'aime pas ; aucune puissance de la terre ne me la fera aimer !.... » Telle eût été ma réponse.

ULRIC.

Seigneur, vous vous choisîtes une épouse par amour.

SIÉGENDORF.

Oui, et ce fut ma seule consolation dans bien des malheurs.

Que de malheurs ne seraient jamais survenus sans ce mariage d'amour !

SIÉGENDORF.

Toujours en contradiction avec ton âge et la nature ! Qui a jamais fait pareille réponse à vingt ans ?

ULRIC.

Ne m'avez-vous pas prévenu contre votre propre exemple ?

SIÉGENDORF.

Jeune sophiste !... aimez-vous, ou n'aimez-vous pas Ida ?

ULRIC.

Qu'importe, si je suis prêt à vous obéir en l'épousant !

SIÉGENDORF.

Peu importe pour vous, à cause de votre indifférence ; mais il s'agit pour elle de toute la vie. Elle est jeune.... belle.... elle vous adore.... elle a tous les dons, gages de ce bonheur qui change la vie en une espèce de songe que les poètes ne sauraient peindre, et capable de suppléer à la sagesse, si ce n'était déjà sagesse d'aimer la vertu. Celle qui promet tant de bonheur en mérite un peu en retour. Je ne voudrais pas que son cœur fût brisé par celui dont le cœur resterait insensible ; je ne voudrais pas la voir se flétrir comme la rose des Contes d'Orient, qui pâlit et se meurt sur sa tige, abandonnée par l'oiseau qu'elle avait cru un rossignol. Ida....

ULRIC.

Est la fille de Stralenheim, votre ennemi. Je l'épouserai, néanmoins ; quoiqu'à vous parler avec franchise, de semblables unions ne me transportent pas en ce moment.

SIÉGENDORF.

Elle vous aime.

ULRIC.

Je l'aime aussi : voilà pourquoi je voudrais y penser deux fois.

SIÉGENDORF.

Hélas ! l'amour n'agit jamais ainsi.

ULRIC.

Il est temps qu'il commence, et qu'il arrache le bandeau de ses yeux, pour y voir avant de s'engager. Jusqu'ici il s'est hasardé dans les ténèbres.

SIÉGENDORF.

Mais, vous consentez ?

ULRIC.

Oui, seigneur.

SIÉGENDORF.

Fixez donc le jour.

ULRIC.

Il est plus digne de notre courtoisie de le laisser fixer par sa dame.

SIÉGENDORF.

Je m'engagerai pour elle.

ULRIC.

C'est ce que je ne ferai pour aucune femme ; et

comme je ne voudrais rien voir changer à ce que je fixe , j'attendrai sa réponse pour donner la mienne.

SIÉGENDORF.

Mais il est de votre devoir de courtiser votre dame.

ULRIC.

Comte , vous faites ce mariage , c'est à vous à faire l'amour , mais , pour vous satisfaire , je vais de ce pas offrir mes hommages à ma mère , auprès de qui vous savez qu'Ida s'est rendue.... Que désirez-vous de plus ? Vous m'avez défendu d'aller goûter de mâles plaisirs hors de l'enceinte du château ; je vous obéis. Vous m'ordonnez de demeurer dans un salon pour ramasser des gants , des éventails ou des aiguilles , écouter des chansons langoureuses , épier des sourires , sourire moi-même à de frivoles badinages , et contempler les yeux d'une belle , comme si c'étaient les étoiles que nos regards impatients voient s'éclipser , au gré de nos désirs , devant l'aurore d'un jour de bataille..... Un fils et un homme peuvent-ils faire davantage ?

(Ulric sort.)

SIÉGENDORF , seul.

Trop !.... trop de soumission et trop peu d'amour ! Il me paie ce qu'il ne me doit pas : telle a été ma fatale destinée , que je n'ai pu jusqu'à ce jour remplir auprès de lui les devoirs d'un père ; mais il me doit son amour , car ma pensée jamais ne l'abandonna ; jamais mes larmes ne cessèrent de couler sur ce fils chéri.... Je l'ai retrouvé enfin , hélas ! obéissant , mais

froid; soumis en ma présence, mais indifférent, mystérieux.... distrait.... réservé..... s'éloignant fréquemment... pour aller..... où personne ne sait..... lié avec les plus dissipés de nos jeunes seigneurs, quoique, pour lui rendre justice, il ne s'abaisse jamais à partager leurs plaisirs grossiers; cependant ils sont unis par un lien que je ne puis définir; leurs yeux sont fixés sur lui.... ils le consultent.... ils l'entourent comme un chef; mais il n'a en moi aucune confiance. Ah! puis-je l'espérer après..... La malédiction de mon père s'étendrait-elle jusque sur mon fils? ou, le Hongrois est-il près d'ici pour répandre encore du sang!.... ou bien serait-ce toi, esprit de Stralenheim, qui planes sur ce château pour y frapper d'une sinistre influence ceux qui ne t'ont pas immolé, mais qui ouvrirent la porte au meurtre dont tu fus victime! Ce ne fut pas notre crime; tu étais notre ennemi, et je t'épargnai cependant, quand ma propre destruction dormait à ton côté pour se réveiller avec toi... Je ne fis que prendre... Or maudit! tu es comme un poison dans ma main; je n'ose ni me servir de toi ni m'en séparer; il me semble que tu soumettrais toutes les mains comme les miennes. Cependant, infame métal, pour expier mon crime et la mort de ton premier possesseur, j'ai fait plus que s'il eût été mon frère; quoiqu'il ne soit mort ni de ma main ni de la main d'aucun des miens, j'ai recueilli son orpheline Ida.... je l'ai aimée comme celle qui doit être ma fille.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

J'annonce à votre excellence que l'abbé qu'elle a fait demander l'attend.

(Le domestique sort.)

(Le prieur Albert entre.)

LE PRIEUR ALBERT.

Paix à ces murs et à tous ceux qui les habitent !

SIÉGENDORF.

Salut, salut, saint père ! puisse votre prière être exaucée ! tous les mortels en ont besoin, et moi....

LE PRIEUR ALBERT.

Vous avez le premier droit à toutes les prières de notre communauté. Notre couvent, fondé par vos ancêtres, fut toujours protégé par leurs enfants.

SIÉGENDORF.

Oui, mon bon père ; continuez à prier pour nous dans ces temps d'hérésie et de sang, quoique le schismatique Gustave ne soit plus de ce monde.

LE PRIEUR ALBERT.

Il a été dans l'éternelle demeure des infidèles, où il y a la douleur, le désespoir, les grincements de dents, des larmes de sang, le feu de l'enfer, et le ver qui ne meurt jamais.

SIÉGENDORF.

Cela est vrai, mon père ; et c'est pour préserver de ces angoisses un pécheur qui, quoique membre de notre sainte église, mourut sans les derniers secours de la religion, par lesquels sont abrégées les

peines du purgatoire , que je vous offre humblement cette donation afin d'obtenir des messes pour son ame.

(Siégendorf offre l'or qu'il avait pris à Stralenheim.)

LE PRIEUR ALBERT.

Comte , si je le reçois... c'est parce que je sais qu'un refus vous offenserait. Soyez sûr que cet or ne sera employé qu'en aumônes, sans nous dispenser pour cela de célébrer les saints mystères pour le défunt. Notre monastère n'a nul besoin de donations, grace à celles de vos nobles ancêtres ; mais il est juste de vous obéir. Pour qui les messes seront-elles dites ?

SIÉGENDORF, hésitant.

Pour..... pour..... un mort.

LE PRIEUR ALBERT.

Son nom ?

SIÉGENDORF.

Ce n'est pas d'un nom , mais d'une ame que je voudrais écarter la perte.

LE PRIEUR ALBERT.

Je ne voulais point pénétrer vos secrets : nous prions pour un inconnu , comme pour le plus noble des princes.

SIÉGENDORF.

Je n'ai point de secret ! mais, mon père , celui qui n'est plus pouvait en avoir..... en deux mots, il légua..... je me trompe..... c'est moi qui donne cette somme dans de pieuses intentions.

LE PRIEUR ALBERT.

C'est un acte de charité pour nos amis qui ne sont plus.

SIÉGENDORF.

Mais celui qui est mort était plutôt mon ennemi le plus cruel et plus acharné.

LE PRIEUR ALBERT.

Mieux encore ! employer nos biens terrestres pour obtenir du ciel le salut de nos ennemis morts, est digne de ceux qui peuvent leur pardonner pendant leur vie.

SIÉGENDORF.

Mais je n'ai pas pardonné à cet homme.... je n'ai pour lui aucune affection..... mais....

LE PRIEUR ALBERT.

Générosité plus louable ! telle est la pure piété ! Vous voudriez racheter de l'enfer celui que vous haïssez..... compassion évangélique !... et cela avec votre propre argent.

SIÉGENDORF.

Mon père, cet argent n'est pas le mien.

LE PRIEUR ALBERT.

A qui donc est-il ? Ce n'est point un legs, disiez-vous.

SIÉGENDORF.

N'importe à qui..... Soyez persuadé que celui à qui il appartient n'a plus besoin que des prières de vos autels....

LE PRIEUR ALBERT.

Il n'y a point de sang sur cet or?

SIÉGENDORF.

Non; mais quelque chose de plus terrible y est attaché.... une honte éternelle.

LE PRIEUR ALBERT.

Et celui qui le possédait est-il mort dans son lit?

SIÉGENDORF.

Hélas ! oui.

LE PRIEUR ALBERT.

Mon fils , vous retombez dans le péché de vengeance, si vous regrettez que votre ennemi n'ait pas péri d'une mort sanglante.

SIÉGENDORF.

Ah ! il ne perdit sa vie qu'avec son sang.

LE PRIEUR ALBERT.

Vous-disiez qu'il était mort dans son lit, et non dans les combats.

SIÉGENDORF.

Il périt..... je le sais à peine..... mais il fut égorgé dans son lit par un assassin... Oui... vous pouvez me regarder ; je ne suis pas le meurtrier. Je puis rencontrer vos regards comme ceux de Dieu.

LE PRIEUR ALBERT.

Et il ne périt par la main d'aucun des vôtres?

SIÉGENDORF.

Non, par le Dieu qui voit et frappe les pécheurs!

LE PRIEUR ALBERT.

Et vous ne connaissez pas celui qui le tua ?

SIÉGENDORF.

C'est quelqu'un que je soupçonne; mais il m'est étranger.... et je ne l'ai connu qu'un jour.

LE PRIEUR ALBERT.

Vous êtes donc innocent de ce crime.

SIÉGENDORF.

Oh! le suis-je ?.... parlez.

LE PRIEUR ALBERT.

Vous l'avez dit, et vous le savez mieux que personne.

SIÉGENDORF.

Mon père, je n'ai dit que la vérité... sinon toute la vérité. Cependant assurez-moi que je ne suis point criminel : car, le sang de cet homme pèse sur moi comme si je l'avais répandu ; mais, par le Dieu qui abhorre le sang humain, ce n'est pas moi..... bien plus, je l'épargnai quand j'aurais pu, et peut-être, quand j'aurais dû le verser pour ma propre sûreté, si l'on est jamais excusable de se prévaloir ainsi du droit de se défendre contre de trop puissants ennemis ; mais priez pour lui, pour moi et pour toute ma maison. Je vous le répète, quoique je sois innocent, je ne sais pourquoi un remords me persécute comme s'il était mort de ma main ou de la main de quelqu'un des miens ; priez pour moi, mon père !..... j'ai moi-même prié en vain.

LE PRIEUR ALBERT.

Je prierai.... consolez-vous.... Vous êtes innocent, et devriez être calme comme l'innocence.

SIÉGENDORF.

Mais le calme n'est pas toujours l'attribut de l'innocence, je le sens!

LE PRIEUR ALBERT.

Vous en jouirez quand votre ame se sera recueillie. Rappelez-vous la grande solennité de demain, où vous devez prendre rang parmi nos premiers seigneurs, ainsi que votre brave fils; ayez un aspect serein; que, dans les actions de grace rendues par tout un peuple pour le terme du carnage, le sang que vous n'avez pas répandu ne vienne pas troubler vos pensées comme un sombre nuage..... Ce serait avoir une sensibilité excessive. Consolez-vous; oubliez ce qui vous inquiète, et laissez les remords aux coupables.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

.....

SCÈNE PREMIÈRE.

(Grande et magnifique salle gothique du château de Siégendorf, décorée de trophées, de bannières et des armes de la famille.)

On voit entrer Arnheim et Meister, vassaux de la suite du comte Siégendorf.

ARNHEIM.

HATEZ-VOUS ! le comte reviendra bientôt ; les dames sont déjà sous le grand portail. Avez-vous envoyé des messagers à la recherche de l'homme désigné ?

MEISTER.

J'ai fait parcourir Prague dans toutes les directions, en donnant la description la plus exacte de son vêtement et de sa figure, d'après ce que vous m'en avez rapporté ; au diable ces banquets et ces processions ! tout le plaisir (s'il y en a) est pour les spectateurs, et non pour nous autres qui faisons le spectacle.

ARNHEIM.

Allons ! Voici madame la comtesse.

MEISTER.

J'aimerais mieux courir tout un jour à la chasse

sur une mauvaise haridelle, que de faire partie de la suite d'un grand seigneur dans ces ennuyeuses cérémonies.

ARNHEIM.

Allez-vous-en faire vos plaintes et vos critiques dans un autre appartement.

(Ils sortent.)

(La comtesse Joséphine de Siégendorf entre avec Ida Stralenheim.)

IDA.

Comment pouvez-vous parler ainsi ? Je n'avais jamais rien imaginé de si magnifique !.... les fleurs, les rameaux verts, les bannières, les seigneurs, les chevaliers, l'éclat des parures, des robes blanches, des panaches; le bonheur sur tous les visages; les coursiers, les nuages de l'encens, le soleil rayonnant à travers les vitraux; les *tombeaux* eux-mêmes, dont l'aspect était si calme; les hymnes religieux, qui semblaient plutôt descendre du ciel qu'y monter; les sons de l'orgue, tels qu'un tonnerre harmonieux; tous les regards tournés vers le ciel; le monde jouissant de la paix, et la paix régnant entre tous..... J'étais ravie.... ô ma tendre mère.... (Elle embrasse Joséphine.)

JOSÉPHINE.

Ma chère fille! car je pourrai bientôt, j'espère, te donner ce nom!

IDA.

Oh! je suis déjà votre fille; voyez comme mon cœur bat!

JOSÉPHINE.

Oui..... mon amie; et puisse-t-il ne jamais battre avec des sentiments plus amers!

IDA.

Oh jamais! et pourquoi? Qui pourrait m'affliger? Je hais d'entendre parler de chagrin. Comment pourrait-on être triste, quand on s'aime aussi tendrement que vous le comte Ulric et votre fille Ida?

JOSÉPHINE.

Pauvre enfant!

IDA.

Vous me plaignez?

JOSÉPHINE.

Non, je ne sais que vous envier, et avec une émotion pénible; mais mon envie ne ressemble pas à ce vice universel qui en porte le nom, s'il est toutefois un vice plus général qu'un autre dans ce monde.

IDA.

Oh! ne parle pas en mal d'un monde qui contient encore vous et mon Ulric; avec vous jamais je n'avais vu rien comme lui! comme il dominait les autres par sa taille! comme tous les yeux le suivaient! Les fleurs pleuvaient à ses pieds plus abondantes de chaque fenêtre, et je croyais que l'impression de ses pas, au lieu de les flétrir, pourrait les rendre immortelles.

JOSÉPHINE.

Vous le gâterez, petite flatteuse, s'il vous entend!

IDA.

Mais il ne m'entendra jamais ; je n'ose pas lui en dire tant..... je le crains.

JOSÉPHINE.

Pourquoi ? Il vous aime !

IDA.

Mais, je ne trouve jamais d'expressions pour lui dire ce que je pense de lui ; d'ailleurs, quelquefois il me fait peur.

JOSÉPHINE.

Comment cela ?

IDA.

Un sombre nuage obscurcit tout à coup ses yeux bleus ; cependant il ne parle pas.

JOSÉPHINE.

Ce n'est rien : tous les hommes , dans ces temps de trouble , ont beaucoup à penser.

IDA.

Mais moi , je ne puis penser qu'à lui.

JOSÉPHINE.

Cependant , il y a d'autres hommes aussi beaux que lui aux yeux du monde... par exemple , le jeune Waldof , qui aujourd'hui a cessé à peine un moment de vous regarder.

IDA.

Je ne l'ai pas vu , je n'ai vu qu'Ulric. Ne l'avez-vous pas remarqué au moment où chacun a fléchi les genoux , et quand j'ai pleuré ? Cependant il m'a

BYRON. — *Tome VI.*

semblé, malgré mes larmes abondantes, que je le voyais me sourire.

JOSÉPHINE.

Je n'ai vu que le ciel, vers lequel mes yeux étaient levés avec ceux du peuple.

IDA.

Je pensais aussi au ciel, quoique je regardasse Ulric.

JOSÉPHINE.

Allons, retirons-nous ; ils seront bientôt ici pour le banquet ; nous déposerons ces plumes flottantes et ces robes à longues queues.

IDA.

Et surtout ces pesants bijoux. Ils fatiguent et blessent mon front et mon sein, qui battent péniblement sous leur éclat. Ma chère mère, je vous suis.

(Elles sortent.)

(Le comte Siégendorf entre en grand costume avec Ludwig.)

SIÉGEN DORF.

N'est-il pas trouvé ?

LUDWIG.

On fait partout d'exactes perquisitions ; et si cet homme est à Prague, sûrement on le trouvera.

SIÉGEN DORF.

Où est Ulric ?

LUDWIG.

Il a dirigé son coursier vers l'autre chemin, avec quelques jeunes seigneurs, qu'il a bientôt quittés. Si

je ne me trompe, il n'y a pas une minute que j'ai entendu son excellence galoper avec sa suite sur le pont-levis de l'ouest.

(Ulric entre avec des vêtements splendides.)

SIÉGENDORF, à Ludwig.

Qu'on ne cesse pas de chercher l'homme que j'ai décrit. (Ludwig sort.) Ah ! Ulric, qu'il me tardait de te parler !

ULRIC.

Eh bien ! me voici.

SIÉGENDORF.

J'ai vu le meurtrier.

ULRIC.

Lequel ? où ?

SIÉGENDORF.

Le Hongrois qui tua Stralenheim.

ULRIC.

C'est un rêve.

SIÉGENDORF.

Je l'ai vu, aussi vrai que je vous vois.... Je l'ai entendu.... il a même osé prononcer mon nom.

ULRIC.

Quel nom ?

SIÉGENDORF.

Werner !.... c'était le mien.

ULRIC.

Ce ne doit plus l'être..... oubliez-le.

SIÉGENDORF.

Jamais, jamais ! toutes mes destinées sont attachées à ce nom ; il ne sera point gravé sur ma tombe ; mais il peut m'y conduire.

ULRIC.

Au fait..... Le Hongrois ?

SIÉGENDORF.

Écoute !.... L'église était remplie ; l'hymne commençait, des nations entières, plutôt que des chœurs, chantaient le *Te Deum*, et s'écriaient : Dieu soit loué par un jour de paix, après trente années d'une guerre de plus en plus sanglante ! Je me levais avec tous les seigneurs ; et en parcourant des yeux la basilique, j'aperçus, du haut de notre galerie ornée d'écussons et de bannières, le visage du Hongrois..... Je le vis, et ce fut pour moi comme un éclair, car je ne le vis qu'un moment, et ne vis plus rien ; mon cœur se troubla, mes genoux chancelèrent ; et quand le nuage qui accablait mes sens se dissipa, et que je regardai de nouveau, il n'y était plus. Le chant d'actions de grace était terminé, et nous revenions en long cortège.....

ULRIC.

Continuez.....

SIÉGENDORF.

Quand nous fûmes arrivés au pont de Muldau, les flots de la foule sur les arches, les innombrables bateaux qui glissaient sur l'onde avec de joyeux citoyens en habits de fête ; la rue décorée, la musique reten-

tissante, et le tonnerre de l'artillerie, qui semblait faire ses longs et bruyants adieux à ses grands exploits; les étendards déployés sur ma tête, les courriers caracolant autour de moi, les acclamations du peuple.... rien..... rien ne put bannir cet homme de mon esprit, quoique mes yeux eussent cessé de l'apercevoir.

ULRIC.

Vous ne l'avez donc pas revu?

SIÉGENDORF.

Mes regards désiraient cet homme comme un soldat mourant soupire après l'onde du ruisseau. Je ne le vis pas; mais au lieu de lui....

ULRIC.

Au lieu de lui?

SIÉGENDORF.

Mes yeux rencontraient sans cesse votre panache superbe, le plus élevé de tous ceux qu'on voyait ondoyer comme des flots dans les rues brillantes de Prague.

ULRIC.

Quel rapport avait cela avec le Hongrois?

SIÉGENDORF.

Beaucoup; car je l'avais presque oublié dans mon fils, lorsqu'au moment où l'artillerie se taisait, ainsi que la musique, et que la foule s'embrassait au lieu de continuer ses acclamations, j'entendis une voix sourde et basse, mais plus distincte à mon oreille que la voix tonnante du bronze, prononcer ce mot : « Werner. »

ULRIC.

Prononcé par....?

SIÉGENDORF.

LUI. Je me tourne, je le vois, et je tombe.

ULRIC.

Et pourquoi? Vous a-t-on vu?

SIÉGENDORF.

Je fus transporté par les soins officieux de ceux qui m'entouraient, et qui, témoins de mon évanouissement, en ignoraient la cause : vous étiez trop loin dans le cortège des jeunes seigneurs pour venir à mon secours.

ULRIC.

J'y viendrai maintenant.

SIÉGENDORF.

Comment ?

ULRIC.

En cherchant cet homme, ou.... Quand nous l'aurons trouvé, qu'en ferons-nous?

SIÉGENDORF.

Je ne sais.

ULRIC.

Pourquoi donc le chercher?

SIÉGENDORF.

Parce qu'il n'est point de repos pour moi que je ne l'aie trouvé. Son destin, celui de Stralenheim et le nôtre, semblent étroitement liés; et jusqu'à.....

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Un étranger attend votre excellence.

SIÉGENDORF.

Qui est-il?

LE DOMESTIQUE.

Il n'a pas dit son nom.

SIÉGENDORF.

Introduisez-le néanmoins. (Le domestique introduit Gabor, et s'en va). Ah!

GABOR.

C'est donc Werner?

SIÉGENDORF, avec hauteur.

Celui que vous avez connu sous ce nom; et vous!

GABOR, regardant Ulric et puis Siégendorf.

Je vous reconnais tous deux : le père et le fils, à ce qu'il semble. Comte, j'ai su que vous me faisiez chercher : me voici.

SIÉGENDORF.

Je vous cherchais, et je vous ai trouvé; vous êtes accusé (ce que votre cœur vous expliquera) d'un crime tel, que.... (Il s'arrête.)

GABOR.

Parlez, et j'en subirai les conséquences.

SIÉGENDORF.

Ah! sans doute.... à moins....

GABOR.

D'abord, qui m'accuse?

SIÉGENDORF.

Le bruit général... ma propre présence sur les lieux..... la scène du crime.... l'heure et toutes les circonstances se réunissent pour vous accuser, vous.

GABOR.

Et *moi seul* ! mon nom seul est-il compromis dans cette affaire ?

SIÉGENDORF.

Insolent scélérat, qui te fais un jeu de ton crime ! De tous les hommes, aucun mieux que toi ne peut attester l'innocence de celui sur qui ta bouche impure voudrait fixer l'opprobre du sang... Mais je n'adresserai plus à un tel misérable d'autres paroles que celles qu'exigera la justice. Réponds d'abord et sans détour à mon accusation.

GABOR.

Elle est fausse.

SIÉGENDORF.

Qui l'ose dire ?

GABOR.

Moi !

SIÉGENDORF.

Et comment la démentir ?

GABOR.

Par la présence de l'assassin.

SIÉGENDORF.

Nomme-le.

GABOR.

Il peut avoir plus d'un nom, comme jadis votre seigneurie.

SIÉGENDORF.

Si c'est moi que tu veux dire, je brave toutes tes dénonciations.

GABOR.

Vous le pouvez, et en sûreté : je connais l'assassin.

(Gabor, montrant Ulric.) Le voilà ! (Ulric se précipite sur Gabor, Siéendorf l'arrête).

SIÉGENDORF.

Mensonge infernal ! mais tu ne périras pas dans les murs où je commande. (Il se tourne vers Ulric.) Ulric, repousse cette calomnie, comme moi. J'avoue que je la trouve si monstrueuse, que je la croyais impossible. Calme-toi : elle se réfutera d'elle-même, mais ne le touche pas.

(Ulric s'efforce de se contenir).

GABOR.

Regardez-le, comte, et puis écoutez-moi.

SIÉGENDORF, à Gabor.

Je t'écoute. (Regardant Ulric.) Grand dieu ! ton visage !

ULRIC.

Eh bien ?

SIÉGENDORF.

Est le même que cette nuit terrible où nous nous rencontrâmes dans ce jardin.

ULRIC, se remet.

Ce n'est rien.

GABOR.

Comte, vous êtes tenu de m'entendre. Je ne suis

venu ici que parce que vous m'avez mandé. Quand je m'agenouillai au milieu du peuple dans l'église, je pensais peu à trouver le pauvre Werner sur le siège des sénateurs et des princes. Mais vous avez voulu me voir, me voici.

SIÉGENDORF.

Continuez.

GABOR.

Auparavant, permettez-moi de demander qui a profité de la mort de Stralenheim? Est-ce moi, aussi pauvre que jamais et que le soupçon rend même plus pauvre? Le baron ne perdit, par ce dernier crime, ni bijou, ni or; on ne fit que lui arracher la vie.... et sa vie seule nuisait aux prétentions de ceux à qui il disputait des honneurs et des domaines dont la possession vous rend presque égaux à des princes.

SIÉGENDORF.

Ces insinuations aussi vagues que vaines ne m'attaquent pas moins que mon fils.

GABOR.

Je ne puis l'empêcher; mais que les conséquences en retombent sur celui de nous qui se sent le coupable! Je m'adresse à vous, comte Siégendorf, parce que je vous sais innocent, et vous crois juste... mais avant que j'achève, dites-moi, osez-vous me protéger? osez-vous m'ordonner de poursuivre?

(Siégendorf regarde d'abord le Hongrois, et puis Ulric, qui a détaché son sabre remis dans le fourreau, et qui trace des lignes sur le plancher avec la pointe).

ULRIC, tourne ses regards vers son père, et dit :
Qu'il continue!

GABOR.

Je suis sans armes, comte... dites à votre fils de déposer son sabre.

ULRIC, le lui offre avec mépris.

Prends-le.

GABOR.

Non, seigneur; il suffit que nous soyons désarmés l'un et l'autre... Je ne voudrais pas tenir un sabre souillé de tout autre sang, peut-être, que de celui des combats.

ULRIC jette son sabre avec mépris.

Ce même glaive... ou un autre... épargna un jour votre vie, lorsque vous étiez désarmé et à ma discrétion.

GABOR.

Cela est vrai... je ne l'ai pas oublié; vous m'épargnâtes pour servir vos vues particulières... pour faire peser sur moi un opprobre qui ne m'appartenait point.

ULRIC.

Poursuivez. Le récit est sans doute digne de l'orateur... (à Siégendorf.) Mais est-il convenable que mon père l'écoute?

SIÉGENDORF, prend son fils par la main.

Mon fils, je connais mon innocence... je ne doute pas de la vôtre...; mais j'ai promis à cet homme de l'entendre. Qu'il continue.

GABOR.

Je ne vous parlerai pas long-temps de moi ; je débutai jeune dans la vie. Je suis ce que le monde m'a fait. Passant un hiver à Francfort-sur-l'Oder, le hasard me conduisit quelquefois dans divers lieux publics, où j'entendis raconter une étrange circonstance. Un bataillon de soldats envoyés par la ville, avait réussi, après une forte résistance, à se saisir d'une troupe d'hommes désespérés, qu'on supposait être des maraudeurs du camp ennemi ; il se trouva ce pendant que c'étaient des bandits, que quelque événement inconnu, ou l'audace avait fait sortir de leur asyle accoutumé.... les forêts de la Bohême.... et amenés jusque dans la Lusace.... Plusieurs d'entre eux appartenaient à de nobles familles... et la loi martiale dormit pendant un temps. Enfin, ils furent escortés jusqu'aux frontières, et placés sous la juridiction de la ville libre de Francfort. J'ignore leur destin.

SIÉGENDORF.

Qu'a cela de commun avec Ulric ?

GABOR.

Parmi eux, il y avait un homme merveilleusement doué par la nature ; on vantait sa naissance, sa fortune, sa jeunesse, sa force, sa beauté peu ordinaire et son incomparable courage. Son ascendant sur ses compagnons, et même sur ses juges, fut attribué à la magie.... Je n'ai guère foi à d'autre sortilège que celui de l'or.... et je le regardai, par conséquent, comme riche.... Mais une curiosité vive et indéfinie me portait à chercher... ce prodige... ne fût-ce que pour le voir.

SIÉGENDORF.

Et le vîtes-vous ?

GABOR.

Vous allez le savoir. Le hasard me favorisa. Un tumulte populaire excité dans une place publique, fit rassembler une foule de citoyens... C'était une de ces occasions où les hommes laissent voir toute leur ame dont leurs visages trahissent toutes les pensées. Du moment que mes yeux rencontrèrent les siens, je m'écriai : « Le voilà ! » quoiqu'il fût au milieu des grands de la ville. J'avais le sentiment intime que je ne m'étais pas trompé, et l'épiai long-temps et de près. J'observai sa taille.... sa démarche... ses traits et ses gestes... et, à travers tous ses dons acquis et naturels, je crus discerner l'œil de l'assassin et le cœur du gladiateur.

ULRIC, souriant.

Le conte est vraisemblable.

GABOR.

Il pourra le devenir davantage...

Il me parut un de ces êtres qui trouvent la fortune docile à leur audace... et de qui dépendent souvent les destinées des autres. D'ailleurs, une sensation inexplicable m'attirait auprès de cet homme, comme si ma propre fortune devait être fixée par lui... En cela je me trompais.

SIÉGENDORF.

Et vous pouvez vous tromper encore.

GABOR.

Je le suivis... Je sollicitai son attention, et l'obtins... mais non son amitié... C'était son dessein de quitter secrètement la ville... Nous partîmes ensemble, et nous arrivâmes dans la pauvre bourgade où Werner était caché.... Stralenheim fut secouru.... Maintenant me voici à la catastrophe... osez-vous m'entendre?

SIÉGENDORF.

Je le dois.... ou j'en ai trop écouté.

GABOR.

Je vis en vous un homme au-dessus de sa situation... et si je ne devinais pas dès lors le haut rang où je vous trouve aujourd'hui.... ce fut parce que j'avais rarement vu des hommes tels que vous, dans les rangs les plus élevés de la grandeur.... Vous étiez pauvre... presque en haillons..... Je voulus partager avec vous ma bourse quelque légère qu'elle fût..... Vous refusâtes.

SIÉGENDORF.

Mon refus est-il une obligation que vous me le rappelez ainsi?

GABOR.

Cependant vous me devez quelque chose, quoique ce ne soit pas pour cela... Et moi, je vous dus ma sûreté, ou du moins en apparence... quand les valets de Stralenheim me poursuivirent sous prétexte que je l'avais volé.

SIÉGENDORF.

Je vous cachai... moi, dont vous voulez percer le cœur, vipère réchauffée dans mon sein!

GABOR.

Je n'accuse personne... que pour ma défense. C'est vous, comte, qui vous êtes fait accusateur... et juge... Votre palais est ma cour, votre cœur, mon tribunal... Soyez juste, et je serai miséricordieux.

SIÉGENDORF.

Vous, miséricordieux! vous, lâche calomniateur!

GABOR.

Moi! Il dépendra du moins de moi de l'être. Vous me fites cacher... dans un secret passage connu de vous et de vous seul, dites-vous. Au milieu de la nuit, fatigué de veiller dans les ténèbres, et incertain de pouvoir reprendre ma route... j'aperçus une lumière qui scintillait dans le lointain à travers les fentes des vieux murs; je la suivis, et je parvins à une porte., issue secrète de la chambre du baron; peu à peu, et d'une main prudente, ayant pratiqué une faible ouverture, je regardai, et je vis un lit sanglant sur lequel était étendu Stralenheim!....

SIÉGENDORF.

Endormi! et tu l'assassinas... misérable!

GABOR.

Il était déjà mort, et saignant comme une victime. Mon propre sang se glaça.

SIÉGENDORF.

Mais il était seul : vous ne vîtes personne? Vous ne vîtes pas le... (Il s'interrompt tout ému.)

GABOR.

Non; *celui* que vous n'osez nommer.... et que j'ose

à peine moi-même reconnaître... n'était pas dans la chambre.

SIÉGENDORF, à Ulric.

Ah! mon fils! tu es innocent encore... tu m'interpellas jadis pour me faire déclarer que je l'étais... C'est à ton tour de le déclarer comme ton père.

GABOR.

Écoutez-moi avec patience....! Je ne puis plus me taire quand les murs devraient s'écrouler au son de ma voix.... Vous vous souvenez... ou du moins votre fils se souvient... que les serrures furent changées sous son inspection... le matin de ce même jour. Comment était-il entré?... c'est à lui de le dire...; mais dans une antichambre dont la porte était entr'ouverte... je vis un homme qui lavait ses mains sanglantes... et dont le regard se tournait souvent avec une sombre inquiétude vers la victime.... dont le cadavre avait cessé de donner signe de vie.

SIÉGENDORF.

Oh Dieu de mes pères!

GABOR.

Je vis son visage comme je vois le vôtre..... mais ce n'était pas celui de Werner, quoiqu'il lui ressemblât.... c'était le visage du comte Ulric! ..oui, d'Ulric lui-même que je reconnus; et tout à l'heure, ses traits ont repris la même expression quand je l'ai accusé du crime...

SIÉGENDORF.

C'est....

GABOR, l'interrompant.

Daignez m'écouter jusqu'à la fin, vous le devez... Je me crus trahi par vous et par lui, car je découvris alors qu'il y avait un lien entre vous... Je pensais que vous ne m'aviez indiqué un lieu de refuge que pour m'y faire surprendre comme un criminel ; ma première idée fut la vengeance. J'avais laissé mon épée... mais, quoique armé d'un poignard, je n'étais pas l'égal d'Ulric, ni par l'adresse, ni par la force, comme le combat du matin me l'avait déjà prouvé. Je revins sur mes pas, et m'enfuis... dans les ténèbres. Le hasard me fit retrouver la porte secrète de la salle, et me conduisit de là dans la chambre où vous dormiez..... Si je vous avais trouvé non endormi, le ciel seul peut dire ce que m'aurait fait faire la vengeance et le soupçon ; mais jamais le sommeil du crime ne ressembla au sommeil de Werner pendant cette nuit.

SIÉGENDORF.

Et cependant des rêves affreux interrompirent ce court sommeil... avant que les étoiles eussent disparu..... Pourquoi m'épargner?..... je rêvais de mon père..... et maintenant mon rêve est expliqué....

GABOR.

Ce n'est pas ma faute si j'en ai révélé le mystère... Je pris la fuite et me cachai.... Après plus d'une année, c'est encore le hasard qui m'a guidé ici.... et qui m'a fait reconnaître Werner dans le comte Siégendorf ; Werner, que j'avais cherché dans les chaumières, habitait le palais d'un souverain ! Vous m'avez

fait chercher.... je me présente.... Vous savez mon secret, et vous pouvez peser ce qu'il vaut.

SIÉGENDORF, après un moment de silence.

Vraiment !

GABOR.

Est-ce la vengeance ou la justice qui est le sujet de votre rêverie ?

SIÉGENDORF.

Ni l'un ni l'autre.... Je calculais le prix de votre secret.

GABOR.

Vous allez le savoir..... Quand vous étiez pauvre et moi aussi, quoique assez riche pour secourir ceux qui l'étaient moins que moi, je vous offris ma bourse.... vous ne voulûtes pas la partager. Je serai plus franc avec vous ; vous êtes dans l'opulence, noble.... investi de la confiance impériale.... vous me comprenez ?

SIÉGENDORF.

Oui.

GABOR.

Pas tout à fait, car vous me croyez vénal et à peine sincère..... il est vrai cependant que ma destinée m'a rendu l'un et l'autre à présent ; vous m'aiderez, je vous aurais aidé.... et d'ailleurs mon nom a essuyé quelque affront pour sauver le vôtre et celui de votre fils.... Pensez bien à ce que j'ai dit.

SIÉGENDORF.

Oserez-vous attendre le résultat d'une délibération de quelques minutes ?

(Gabor jette un regard sur Ulric appuyé contre un pilier.)

GABOR.

Et si j'y consens?

SIÉGENDORF.

Je vous réponds de votre vie sur la mienne... Entrez dans cette tour.

(Il ouvre une porte latérale.)

GABOR , hésitant.

C'est second asyle que vous m'offrez pour...

SIÉGENDORF.

Le premier vous fut utile.

GABOR.

Je n'en sais trop rien, même aujourd'hui..... mais j'essaierai du second.... J'ai encore un autre bouclier; je ne suis pas entré seul à Prague..... et si je partageais le repos de Stralenheim..... il est des gens dont la langue parlerait pour moi..... Que votre décision soit prompte.

SIÉGENDORF.

Elle le sera.... Ma parole est irrévocable et sacrée dans ces murs; mais mon pouvoir ne va pas au-delà.

GABOR.

Je n'en demande pas davantage.

SIÉGENDORF , montre le sabre qu'Ulric a laissé par terre.

Prenez aussi ce fer; je vous ai vu le regarder avec inquiétude, et Ulric avec le même sentiment.

GABOR , relève le sabre.

Je le prends, et je me préparerai à vendre ma vie..... chèrement.

(Gabor entre dans la tour, que Siéendorf ferme.)

SIÉGENDORF s'avance vers Ulric.

Maintenant, comte Ulric! car je n'ose plus t'appeler mon fils.... qu'avez-vous à dire?

ULRIC.

Cet homme a dit la vérité.

SIÉGENDORF.

La vérité, monstre!

ULRIC.

La vérité, mon père; et vous avez bien fait de l'écouter. Nous pouvons nous prévaloir de ce que nous savons; cet homme doit être forcé au silence.

SIÉGENDORF.

Où, avec la moitié de mes domaines; et je donnerais l'autre moitié, si lui et toi vous pouviez rétracter cette infamie.

ULRIC.

Ce n'est pas le temps de plaisanter ou de dissimuler: J'ai dit que son récit était vrai, et qu'il fallait le réduire au silence.

SIÉGENDORF.

Comment?

ULRIC.

Comme Stralenheim. Avez-vous donc tant tardé à y penser? Quand nous nous vîmes dans le jardin, qui avait pu m'apprendre sa mort? Si la maison du prince avait été appelée, aurait-on confié à un étranger comme moi le soin d'avertir la police? et me serais-je amusé en route? Et vous, *Werner*, l'objet de la

haine et des craintes, du baron, auriez-vous pu fuir.... si ce n'est plusieurs heures avant que le soupçon fût éveillé?.... Je vous cherchai et je vous sondai.... incertain si vous étiez dissimulé ou faible. Je reconnus que vous étiez faible; et cependant je vous ai trouvé tant de confiance que je doutais parfois de votre faiblesse.

SIÉGENDORF.

Parricide non moins qu'assassin! quel acte de ma vie, quelle pensée échappée de ma bouche ont pu me faire supposer propre à être ton complice?

ULRIC.

Mon père, n'évoquez pas entre nous la discorde que vous ne pourriez apaiser! C'est le temps de l'union et de la force, non des querelles entre le père et le fils. Pendant que vous étiez tourmenté, pouvais-je être calme? Croyez-vous que j'aie entendu le récit de cet homme sans quelque émotion? Vous m'avez appris à sentir pour vous et pour moi; quel autre intérêt avez-vous jamais inspiré à mon cœur?

SIÉGENDORF.

Oh malédiction de mon père! tu agis maintenant.

ULRIC.

Qu'elle agisse! le tombeau la contiendra. Les cendres des morts sont de faibles ennemis: il est plus aisé de vaincre de tels adversaires, que de contreminer une taupe qui trace sous vos pas les détours de son souterrain. Écoutez-moi: si *vous* me condamnez, rappelez-vous *qui* me conjura jadis de l'écouter!....

qui me proclama qu'il y *avait des crimes* que l'occasion atténuait ; que les passions étaient dans notre nature ; que les trésors du ciel étaient le prix des biens de la fortune ! *qui* me fit voir son humanité soutenue par sa seule faiblesse ! *qui* m'enleva tout moyen de venger moi et ma race à la face du jour ! Rappelez-vous votre fils traité de bâtard , et vous même proscrit et déclaré infame. Celui qui est à la fois faible et passionné invite à faire ce qu'il n'ose lui-même exécuter malgré ses désirs. Est-il étrange que j'exécute ce que vous avez pu *penser* ? Nous n'avons plus à songer au juste et à l'injuste , il s'agit des effets et non des causes. Stralenheim n'a pas été tué par vengeance , mais comme notre ennemi ; Stralenheim , dont j'avais sauvé la vie , par une impulsion spontanée , sans le connaître , comme j'aurais sauvé celle d'un paysan ou d'un chien. C'était un rocher placé sur notre passage , et je l'ai brisé comme eût fait la foudre , parce qu'il était un obstacle entre nous et le but de notre destination véritable. Comme étranger , je le sauvai ; et *il me devait la vie* : je ne fis que reprendre ma dette. Lui , vous et moi , nous étions sur un gouffre , dans lequel j'ai plongé notre ennemi ; vous avez le premier allumé la torche.... vous avez montré le chemin ; maintenant tracez-moi celui de ma sûreté.... ou laissez-moi.

SIÉGENDORF.

J'ai fini avec la vie.

.

ULRIC.

Écartons ce qui fait le poison de la vie.... les querelles de famille et les vaines récriminations sur ce qui est fait. Nous n'avons plus rien à apprendre ou à dissimuler. Je suis au-dessus de toute crainte, et j'ai dans ces mêmes murs des hommes qui, quoique vous ne les connaissiez pas, sauront tout oser. Vous êtes en crédit avec le gouvernement.... ce qui se passera ici n'excitera que légèrement sa curiosité; gardez votre secret, affectez un front serein, ne faites aucun mouvement, ne prononcez pas un mot, laissez-moi le reste. Il ne faut pas qu'un indiscret témoin, se jette entre nous.

(Ulric sort.)

SIÉGENDORF, seul.

Est-ce un songe ! est-ce là le château de mes pères ? est-ce.... mon fils ? *Mon fils ! à moi !* qui ai toujours abhorré le sang ! Hâtons-nous..... ou le sang va couler encore..... celui du Hongrois ! ... Ulric.... il a des partisans, à ce qu'il paraît. J'aurais dû le savoir déjà. Oh insensé ! les loups vont en troupe chercher leur proie.. . Il a, comme moi, la clef de la porte opposée de la tour..... Courons..... ou je suis une seconde fois la cause d'un crime, et le père d'un meurtrier ! Ah Gabor ! Gabor !

(Il entre dans la tour, dont il ferme la porte après lui.)

SCÈNE II.

(L'intérieur de la tour.)

GABOR ET SIÉGENDORF.

GABOR.

Qui appelle!

SIÉGENDORF.

C'est moi... Siégendorf..... Prends ceci et fuis.....
ne perds pas un moment.

(Il ôte un diamant de son doigt... et d'autres bagues, qu'il
remet dans les mains de Gabor).

GABOR.

Que voulez-vous que je fasse de ces choses-là?

SIÉGENDORF.

Tout ce que vous voudrez... Vendez-les, ou gardez-les, et soyez heureux; mais fuyez sans retard, ou vous êtes perdu!

GABOR.

Votre honneur est engagé pour ma sûreté.

SIÉGENDORF.

Je ne puis le racheter autrement. Fuyez! Je ne suis pas maître de mon château.... de mes propres gens... ni même de cette tour... Que ne peut-elle tomber et m'écraser!... Fuyez... ou vous périrez par...

GABOR.

Il en est ainsi? Adieu donc. Cependant, souvenez-

vous, comte, que vous avez cherché cette fatale entrevue.

SIÉGENDORF.

Cela est vrai... Qu'elle ne devienne pas plus fatale!.. Partez.

GABOR.

Par le même chemin?

SIÉGENDORF.

Oui, il est sûr encore : mais ne restez pas à Prague; vous ne savez pas à qui vous avez à faire!

GABOR.

Je ne le sais que trop, et je le savais avant vous, malheureux père!.. Adieu.

(Gabor sort.)

SIÉGENDORF, seul. (Il écoute!)

Le voilà descendu !... Ah! j'entends résonner la porte après lui! Il est sauvé!... sauvé!... Ame de mon père!... je me sens défaillir!

(Il s'appuie dououreusement sur un banc de pierre contre le mur de la tour.)

(Ulric entre armé avec ses partisans, le sabre nu.)

ULRIC.

Hâtez-vous, il est ici!

LUDWIG.

Le comte, seigneur!

ULRIC, reconnaissant Siégendorf.

Vous ici, mon père!

SIÉGENDORF.

Oui; s'il te faut une autre victime... frappe!

ULRIC, s'apercevant qu'il n'a plus ses bijoux.

Où est le scélérat qui vous a volé ? Vassaux, courez à sa poursuite. Vous voyez, je vous l'avais dit... le misérable a dérobé à mon père des bijoux qui valent l'héritage d'un prince... Allez, courez. (Tous sortent, excepté Siégendorf et Ulric.) Qu'est-ce donc ? où est ce traître ?

SIÉGENDORF.

Il y en a deux : lequel cherchez-vous ?

ULRIC.

Cessons ces discours. Il faut qu'on le trouve. Vous ne l'avez pas laissé s'échapper.... ?

SIÉGENDORF.

Il est parti !

ULRIC.

Grace à vous.

SIÉGENDORF.

Je n'ai pas hésité à lui prêter secours.

ULRIC.

En ce cas, adieu.

(Ulric va sortir.)

SIÉGENDORF.

Arrête ! je l'ordonne... je t'en prie... je l'implore !
O Ulric, me laisseras-tu ?

ULRIC.

Quoi donc ? Resterais-je pour être dénoncé.. traîné...

peut-être chargé de fers, et par votre faiblesse, votre demi-humanité, vos égoïstes remords, votre pitié indécise, qui sacrifie toute votre race pour faire profiter un misérable de votre ruine ! Non, comte, désormais vous n'avez plus de fils.

SIÉGENDORF.

Je n'en eus jamais ! plutôt au ciel que tu n'en eusses jamais porté le vain nom ! Où iras-tu ? Je ne voudrais pas te voir t'en aller sans protection.

ULRIC.

Laissez-moi ce soin.... je ne suis pas seul, ni le simple héritier de vos domaines ; mille et même dix mille épées, dix mille cœurs sont à moi.

SIÉGENDORF.

Les bandits de la forêt avec lesquels le Hongrois te vit jadis à Francfort ?

ULRIC.

Oui... des hommes... qui sont dignes du nom. Allez dire à vos sénateurs qu'ils veillent bien à Prague. Leur fête pour la paix était bien précoce pour le temps.... Il y a plus de gens dévoués à nos drapeaux que n'en eut Wallenstein.

(Joséphine et Ida entrent).

JOSÉPHINE.

Qu'avons-nous entendu ?... Mon cher Siégendorf, grace au ciel, vous êtes sauvé !

SIÉGENDORF.

Sauvé!

IDA.

Oui, mon père!

SIÉGENDORF.

Non, non, je n'ai plus d'enfants; ne me donnez plus cet odieux titre de père.

JOSÉPHINE.

Que veut dire mon noble époux?

SIÉGENDORF.

Que vous avez donné le jour à un démon.

IDA, prenant la main d'Ulric.

Qui osera dire cela d'Ulric?

SIÉGENDORF.

Ida, prends garde! il y a du sang sur cette main.

IDA, se baissant pour baiser la main d'Ulric.

Mes baisers l'effaceraient, serait-ce le mien!

SIÉGENDORF.

Vous l'avez dit!

ULRIC.

Éloignez-vous... c'est le sang de votre père!

(Ulric sort.)

IDA.

Oh! grand dieu! et j'ai aimé cet homme!

(Ida tombe évanouie.... Joséphine reste immobile d'horreur.)

SIÉGENDORF.

Le misérable les a tués tous les deux !... Ma Joséphine !... nous sommes seuls maintenant ! que ne l'avons-nous toujours été !... Tout est fini pour moi !... Maintenant ouvre-moi ta tombe, ô mon père ! ta malédiction me frappe cruellement dans mon fils !... La race de Siégendorf n'existe plus.

FIN DE WERNER.



DON JUAN.



Difficile est propriè communia dicere.

Hon. Epist. ad Pison.

CHANT PREMIER.



DON JUAN.

CHANT PREMIER.

I.

AI besoin d'un héros : il est bien extraordinaire
que je ne puisse en trouver, tandis que chaque mois
vous en fournit un nouveau, qui voit toutes les
zettes servir de trompettes à sa gloire, jusqu'à ce
l'enfin le siècle découvre que ce héros n'est pas le
ritable. Je ne me soucie pas de chanter des gens
de cette sorte ; je veux célébrer notre ancien ami don
Juan ; nous l'avons tous vu, sur le théâtre, envoyé au
glaive un peu avant son temps.

II.

Vernon, le boucher Cumberland, Wolf, Hawke,
prince Ferdinand, Granby, Burgoyne, Keppel,
Row, coquins et honnêtes gens, tous ont eu leur
part de louanges, et ont servi d'enseigne, comme au-
jourd'hui Wellesley ; chacun d'eux, à son tour, a
été filé comme les rois de Banquo, courant après la
gloire, et tous enfants de la même mère. La France

aussi a vu Buonaparte et Dumourier remplir les colonnes des *Débats* et du *Moniteur*.

III.

Barnave, Brissot, Condorcet, Marat, Pétion, Cloutz, Danton, Mirabeau, La Fayette, ont été, comme chacun sait, très-fameux en France. Il en est d'autres encore qui ne sont pas oubliés, tels que Joubert, Hoche, Marceau, Lannes, Desaix, Moreau, et mille guerriers inscrits honorablement au temple de Mémoire; mais leurs noms ne pourraient figurer dans mes vers.

IV.

Nelson était naguère le dieu Mars de la Grande-Bretagne: il le serait encore; mais le cours des choses est changé: on ne parle plus de Trafalgar; ce nom dort en silence dans l'urne de Nelson. Aujourd'hui c'est l'armée de terre qui est devenue à la mode; aussi nos marins ont-ils l'air de bouder. Notre prince est tout porté pour les soldats, oubliant Duncan, Nelson, Howe et Jervis.

V.

Avant Agamemnon, il existait sans doute des hommes de mérite; depuis lui, il s'est trouvé plus d'un vaillant capitaine et plus d'un sage digne d'admiration. Que de gens qui valaient le roi de Mycènes, sans lui ressembler positivement! Mais ils n'ont point brillé dans les livres des poètes, et ils sont oubliés. Je ne

veux proscrire personne • mais je ne puis trouver dans notre siècle aucun héros qui soit propre à mon nouveau poëme. Ainsi, comme je l'ai dit, je choisis mon ami don Juan.

VI.

La plupart des poètes épiques se jettent *in medias res* (c'est ce qu'Horace appelle la route vulgaire des faiseurs d'épopées); ensuite le héros vous raconte, quand vous voulez, en forme d'épisode, tous les événements qui ont précédé le début. Pour cela, ils s'assied à son aise, après son dîner, à côté de sa maîtresse, dans quelque charmante demeure, dans un palais, un jardin, un lieu enchanteur, ou une grotte qui sert de taverne au couple fortuné.

VII.

C'est la méthode vulgaire; mais ce ne sera pas la mienne: j'aime mieux commencer par le commencement; la régularité de mon plan me défend tout écart comme une faute impardonnable: j'entrerais donc tout de suite en matière, devrais-je y consacrer une heure; en vous racontant quelque chose du père de don Juan et de sa mère, si vous voulez le permettre.

VIII.

Don Juan naquit à Séville, cité charmante, et célèbre par ses oranges et ses femmes. Bien à plaindre est celui qui ne l'a jamais vue, dit le proverbe, et je suis de son avis: de toutes les villes d'Espagne, il n'en

est point de plus jolie. Cadix peut-être..... mais c'est ce que vous pourrez bientôt décider. Les parents de don Juan habitaient sur les bords du noble Guadalquivir.

IX.

Son père se nommait Jose, don Jose, c'est-à-dire, véritable hidalgo..... Le sang qui coulait dans ses veines n'était souillé d'aucune tache maure ou israélite; il descendait des gentilshommes les plus goths de l'Espagne; jamais plus noble cavalier n'était monté à cheval, ou une fois monté n'en était descendu ! Tel était don Jose, qui engendra notre héros, qui engendra..... Mais, patience, cela viendra plus tard. Revenons à mon récit.

X.

Sa mère était une dame savante, initiée dans toutes les sciences connues chez les peuples chrétiens; son esprit seul égalait ses vertus; ses talents rendaient tout honteux les gens les plus habiles; les bonnes ames elles-mêmes éprouvaient une secrète jalousie en se voyant surpassées en perfections par cette pieuse Castillane.

XI.

Sa mémoire était une mine inépuisable : elle savait par cœur tout Calderon et presque tout Lopez de Vega. Si un acteur avait balbutié dans son rôle, elle aurait pu faire, sans livre, l'office du souffleur. L'art de *Feindre* était pour elle inutile; cet artiste fa-

meux eût été obligé de fermer boutique, en avouant qu'il ne pouvait jamais former une mémoire comparable à celle qui logeait dans le cerveau de dona Inès.

XII.

Les mathématiques étaient sa science favorite ; sa plus noble vertu, la magnanimité ; son esprit (elle y visait parfois) était tout-à-fait attique ; ses propos sérieux étaient obscurs jusqu'au sublime ; bref, elle était, en tout, ce qui s'appelle un prodige. Sa robe du matin était de futaine ; celle du soir était de soie, ou, dans l'été, de mousseline, de linon, et autres étoffes dont je ne veux pas embarrasser mes rimes.

XIII.

Elle savait le latin, c'est-à-dire, le *Pater Noster* ; elle connaissait le grec, ou du moins, j'en suis bien sûr, l'alphabet hellénique. Elle lisait de temps en temps quelques romans français ; mais elle ne parlait pas purement cette langue. Quant à l'espagnol, elle le négligeait beaucoup ; sa conversation était obscure ; ses pensées étaient des théorèmes et ses paroles des problèmes, comme si elle eût cru que le mystère les ennoblissait.

XIV.

Elle aimait l'anglais et l'hébreu, et prétendait trouver de l'analogie entre ces deux langues ; elle le prouvait par quelques passages des livres saints. Je laisse ces preuves à ceux qui y croient ; mais je lui ai

entendu dire, et on en pensera tout ce qu'on voudra, je lui ai entendu dire qu'il était bien singulier que le mot hébreu qui signifie *je suis*, gouvernât toujours *damné* en anglais.

XV. 2

.....

XVI.

En un mot, c'était une encyclopédie ambulante. Les nouvelles de miss Edgeworth, les livres de miss Trimmer sur l'éducation, ou l'épouse de Cœlebs, courant à la recherche d'un amant, sont moins exemplaires que ne l'était dona Inèz. C'était la morale personnifiée; l'envie n'eût pas découvert une paille dans ce diamant des belles. Elle laissait au reste des femmes toutes les erreurs de son sexe. Elle n'avait aucun défaut..... (ce qui est pire que de les avoir tous).

XVII.

Oui, dona Inèz était parfaite; aucune sainte moderne n'eût pu lui être comparée; elle était si supérieure à toutes les tentations perfides de l'enfer, que son ange gardien avait abandonné son âme, où il tenait inutilement garnison. Ses mouvements les plus minutieux étaient réglés aussi juste que la meilleure montre fabriquée par Harrisson. Rien ne pouvait sur la terre la surpasser en vertus, excepté toi, *huile* incomparable de *Macassar*! ³

XVIII.

Elle était donc parfaite ; mais la perfection est assez insipide dans notre monde corrompu, où nos premiers parents n'apprirent à se caresser qu'après s'être fait exiler de leur paradis. Là, tout respirait la paix, l'innocence et le bonheur. (Comment, diable ! passaient-ils toute la journée ?) Aussi don Jose, descendant d'Ève en ligne directe, allait cueillir ça et là divers fruits sans la permission de sa femme.

XIX.

C'était un homme un peu sans souci, n'ayant guère de goût pour la science, ni pour les savants. Il ne se gênait pas pour aller partout où bon lui semblait, sans s'inquiéter de ce qu'en penserait madame. Le monde, qui, selon l'usage, trouve un malin plaisir à voir la guerre dans un royaume ou dans une famille, disait tous bas que don Jose avait une maîtresse ; quelques-uns lui en donnaient deux : mais une suffit pour allumer la guerre dans un ménage.

XX.

Or dona Inèz, avec tout son mérite, avait une haute opinion de ses bonnes qualités ; il faut être une sainte pour supporter le dédain d'un mari : dona Inèz en était bien une ; mais pourtant elle avait une tête qui mêlait souvent les rêves aux réalités : croirait-on qu'elle laissait échapper peu d'occasions de faire tomber son cher époux dans un piège ?

XXI.

C'était une chose facile avec un homme qui était souvent dans son tort et jamais sur ses gardes. Les hommes les plus prudents eux-mêmes ont beau faire, ils ont des moments, des heures, des jours où ils sont si mal préparés, qu'un coup d'éventail de leurs femmes suffirait pour les assommer; et quelquefois les dames frappent assez fort. J'ai vu des éventails se changer en massue dans de jolies mains.... Quand et pourquoi? c'est ce qu'on ignore.

XXII.

C'est péché de marier de savantes demoiselles avec des gens sans éducation, ou avec des messieurs qui, quoique bien nés et bien élevés, s'ennuient des conversations savantes. Je ne veux pas en trop dire sur ce chapitre: je suis un bon homme, et je vis dans le célibat; mais dites-nous vrai, messieurs les maris des dames spirituelles, n'est-ce pas elles qui portent les culottes?

XXIII.

Don Jose et sa femme se prirent de querelle. Pourquoi? C'est ce que personne ne peut deviner, et cependant mille gens officieux voulurent y mettre le nez; ce n'était ni leur affaire ni la mienne. Je hais le vice ignoble de la curiosité; mais, s'il est une chose dans laquelle j'excelle, c'est à arranger les affaires de mes amis, n'ayant moi-même aucun soin domestique.

XXIV.

Je voulus donc me mêler des querelles de don Jose et de sa femme. J'avais les meilleures intentions du monde ; mais je reçus un accueil peu aimable. Je crois que ces deux époux avaient le diable au corps ; car je ne pus jamais les trouver chez eux ; leur portier, il est vrai, m'avoua plus tard..... Mais, peu importe ; ce qu'il y eut de pire pour moi , c'est qu'un jour le petit Juan m'arrosa la tête avec un vase qui ne contenait pas de l'eau de rose.

XXV.

Ce Juan était un petit drôle à cheveux frisés, franc vaurien, et malin comme un singe depuis sa naissance. Ses parents n'étaient jamais d'accord que pour gâter en lui le plus turbulent de tous les petits polissons. S'ils avaient eu le sens commun, au lieu de se quereller, ils vous auraient envoyé à l'école ce mauvais garnement, ou ils lui eussent donné le fouet pour lui apprendre à vivre.

XXVI.

Don Jose et la dona Inèz avaient mené pendant quelque temps un genre de vie bien malheureux, désirant non le divorce, mais la mort l'un de l'autre ; cependant, en apparence, ils vivaient comme mari et femme, d'une manière très-décente ; leur conduite était celle des gens comme il faut, et ne révélait rien des querelles domestiques ; mais enfin le feu,

quelque temps étouffé, éclata au grand jour, et il ne resta plus aucun doute sur la haine que se portaient les époux.

XXVII.

Inèz assemble un beau matin quelques apothicaires et quelques docteurs de la faculté, et veut prouver que son pauvre mari a le cerveau fêlé; mais comme il avait un peu trop souvent des moments lucides, elle se contenta plus tard de déclarer qu'il n'avait qu'un mauvais cœur. Cependant, quand on lui demanda ses preuves, on ne put en tirer aucune explication; elle protestait seulement que son devoir envers Dieu et envers son prochain lui commandait une conduite aussi bizarre.

XXVIII.

Elle tenait un journal où tous les torts de don Jose étaient consignés; elle ouvrit certains livres et certaines lettres qu'on pouvait citer au besoin; d'ailleurs elle avait pour témoins toute la ville; et de plus sa vieille grand'mère (qui radotait). Ceux qui entendirent ses raisons les répétèrent, s'en firent les avocats, les inquisiteurs et les juges, les uns pour s'amuser, les autres pour satisfaire d'anciennes rancunes.

XXIX.

Cette femme, modèle de douceur et de bonté, supporta les chagrins de son mari avec le flegme de ces dames spartiates qui, apprenant la mort de leurs

époux, prirent la noble résolution de ne plus en parler désormais. Elle entendit avec tant de calme les rapports que la calomnie dirigeait contre don Jose, elle vit son affliction avec un courage si sublime, que tout le monde s'écriait : « Quelle magnanimité ! »

XXX.

Ah ! sans doute, il n'est rien de philosophique comme cette patience de nos amis pendant que le monde nous charge de sa malédiction ! Il est doux aussi de passer pour magnanime, surtout en arrivant à nos secrètes fins. Certes, une telle conduite ne nous rend pas coupables de ce que les légistes appellent *malus animus*. La vengeance qu'on prend soi-même n'est certes pas une vertu ; mais si d'autres vous blessent, est-ce ma faute ?

XXXI.

Et puis, si nos querelles ont fait revivre de vieux contes de commères, embellis d'un ou deux petits mensonges additionnels, pouvez-vous m'en blâmer ? pouvez-vous en blâmer qui que ce soit ? Ces histoires sont devenues une tradition ; d'ailleurs elles servent à relever nos vertus par un contraste heureux ; et c'est tout ce que nous pouvions désirer. Les savants peuvent en faire aussi leur profit : un scandale ressuscité est un riche sujet d'épilogue.

XXXII.

Les amis des deux époux tentèrent de les récon-

cilier ; leurs parents voulurent ensuite s'en mêler : ils ne firent que gâter encore les affaires (il serait difficile de dire , dans une occasion semblable , à qui il vaut mieux avoir recours : pour moi je n'ai pas grand'chose à dire en faveur des amis et des parents). Les avocats firent tout ce qu'ils purent pour amener un divorce, mais , malheureusement pour eux , don Jose mourut lorsqu'ils n'avaient encore reçu qu'un léger à-compte sur les frais des premières poursuites.

XXXIII.

Il mourut , et malheureusement , ai-je dit : car , d'après toutes les informations que j'ai pu recueillir des gens habiles dans les procès (quelque obscurs et circonspects que soient ces gens-là), sa mort priva le barreau d'une cause admirable. Ce fut aussi bien malheureux pour la sensibilité du public , qui , dans cette circonstance , se manifesta avec éclat.

XXXIV.

Mais , hélas , il mourut ! Avec lui furent ensevelis les profits des avocats et l'intérêt du public. Sa maison fut vendue , ses domestiques congédiés ; un juif prit une de ses deux maîtresses ; un prêtre se chargea de l'autre , à ce qu'on dit du moins.

Je demandai au médecin quelle était la maladie de don Jose ? Il mourut de la fièvre lente tierce , e laissa sa veuve en proie à la haine qu'elle lui avait vouée. ⁴

XXXV.

C'était un brave homme que don Jose, je puis le dire, moi qui le connaissais bien. Je ne lui chercherai donc plus de défauts ; je ne pourrais guère lui en trouver beaucoup d'autres. Si ses passions l'entraînaient parfois au-delà des bornes de la sagesse, et n'étaient pas aussi calmes que celles de Numa, appelé aussi Pompilius, on peut dire, pour le justifier, que l'éducation de don Jose avait été mal dirigée, et qu'il était né bilieux.

XXXVI.

Quel que soit son mérite ou ses torts, le pauvre homme avait eu aussi sa part de chagrins ; avouons-le, puisque cela ne peut faire ni bien ni mal, avouons que ce fut un moment bien triste que celui où Jose se trouva solitaire et désolé auprès de son foyer et au milieu des débris de tous ses dieux domestiques. Une triste alternative restait à son orgueil et à sa sensibilité ; la mort ou les *doctors commons* : il mourut !

XXXVII.

Comme il était décédé *intestat*, Juan fut l'unique héritier de ses maisons, de ses terres, et d'un procès pendant devant la cour ; ce qui, grâce à une longue minorité et une excellente administration, promettait de lui donner un jour une jolie fortune. Inèz devint sa seule tutrice. Ce titre lui revenait de droit, et la

nature le réclame justement pour une mère. Un fils unique élevé par une veuve est toujours plus sagement dirigé qu'un autre.

XXXVIII.

Inèz, la plus sage des épouses, et même des veuves, résolut de faire de Juan un cavalier accompli, et digne de sa noble origine. (Son père était de Castille et sa mère d'Aragon.) Elle prétendit lui donner tous les talents d'un vrai cavalier, en cas que le roi notre seigneur voulût faire la guerre. Il apprit donc l'équitation et les armes ; on lui enseigna comment on escalade un citadelle ou un couvent.

XXXIX.

Mais il était une chose à laquelle sa mère tenait avant tout ; elle y veillait tous les jours avant l'arrivée des professeurs qu'elle payait pour son fils. Dona Inèz voulait que son éducation fût strictement morale. Elle s'informait donc de tout ce qu'on lui faisait étudier ; et on lui soumettait chaque leçon au préalable ; tout était enseigné à Juan, arts, sciences, etc., tout, excepté l'histoire naturelle.

XL.

On l'endoctrinait dans toutes les langues, surtout dans les langues mortes, dans les sciences les plus abstraites, dans les arts les plus éloignés du vulgaire ; mais, de peur que Juan ne devînt vicieux, on ne mettait jamais entre ses mains aucun ouvrage trop

libre; ou qui fit la moindre allusion à la propagation de l'espèce.

XLI.

Ses études classiques firent naître plus d'un embarras, à cause des indécentes amours de ces dieux et de ces déesses qui firent tant de bruit dans les premiers âges du monde, et qui jamais ne portèrent ni culottes ni cotillons. Ses véridiques pédagogues recevaient plus d'une remontrance, et se voyaient forcés de faire une étrange apologie de leurs Énéides, de leurs Iliades et de leurs Odyssées..... Dona Inèz redoutait la mythologie.

XLII.

Ovide n'est qu'un libertin, comme le prouve la moitié de ses vers; la morale d'Anacréon est encore pire; à peine si Catulle a fait un poème décent; je ne crois pas que l'ode de Sapho soit d'un bon exemple, quoique Longin prétendît qu'il n'est point d'hymne où le sublime prenne un tel essor,⁵ mais les chants de Virgile sont purs, excepté toutefois cette horrible églogue qui commence par : *Formosum pastor Corydon*.

XLIII.

L'irréligion de Lucrèce est trop forte pour que de jeunes estomacs en tirent une nourriture salubre; quoique le but de Juvénal fût louable, je ne puis m'empêcher de croire qu'il avait tort de porter jus-

qu'à la rudesse la franchise qui règne dans ses vers : mais quel honnête homme pourrait aimer les dégoûtantes épigrammes de Martial ?

XLIV.

Juan les lut dans la meilleure édition, faite par des savants qui ont écarté judicieusement tout ce qu'il y aurait d'obscène pour les yeux d'un écolier ; mais craignant de défigurer un peu trop leur modeste poète par ces omissions, et ayant pitié de ses œuvres mutilées, ces messieurs ont eu le soin d'ajouter, en forme d'appendice, les épigrammes retranchées ; ce qui épargne la peine de faire un index. ⁶

XLV.

Par ce moyen, ces épigrammes obscènes sont réunies en masse, au lieu d'être éparpillées dans le courant des pages. Elles sont rangées en bataille, défiant la raison ingénue de l'adolescence, jusqu'à ce qu'un éditeur moins rigide les remette chacune à leur place séparée, et ne les laisse plus se regarder face à face, comme autant de dieux des jardins, ou d'autres plus indécents encore.

XLVI.

Le Missel de don Juan (c'était un Missel de famille) était orné comme le sont tous les anciens livres de messe ; celui-ci renfermait toutes sortes de grotesques figures enluminées. Comment ceux qui voient ces images bizarres sur la marge de leurs livres peuvent-

ils regarder le texte et penser à prier ? Je l'ignore ; mais la mère de don Juan garda un jour ce Missel pour elle, et en donna un autre à son fils.

XLVII.

Il lisait des sermons, et on en composait exprès pour lui. Il lisait des homélies et les vies de tous les saints. Accoutumé à méditer saint Jérôme et saint Chrysostôme, il ne trouvait rien de pénible dans de pareilles études. Mais, pour apprendre comment on acquiert la foi, et comment on la conserve, aucun des saints que je viens de nommer n'est comparable à saint Augustin. Dans ses belles confessions, il fait envier ses erreurs à ceux qui les lisent.

XLVIII.

Or, ce livre était un de ceux qu'on tenait cachés au petit Juan. Je dois dire que sa maman avait raison, si cette éducation est la bonne. Elle ne le perdait que rarement de vue ; ses servantes étaient vieilles ; et, si elle en prenait une nouvelle, vous étiez sûr que c'était un épouvantail. Elle avait déjà cette habitude du vivant de son mari. Je la recommande à toute femme sage.

XLIX.

Le petit Juan se perfectionnait dans la piété et la grace. A six ans, c'était un enfant charmant, et à onze il promettait d'avoir la plus jolie figure du monde. Il étudiait avec zèle, faisait des progrès, et

paraissait du moins marcher dans les vrais sentiers du ciel : car il passait à l'église une moitié de sa journée, et l'autre avec ses pédagogues, son confesseur et sa mère.

L.

A six ans, ai-je dit, le fils d'Inez était un aimable enfant; à douze c'était un beau garçon, et un modèle de sagesse : il avait été un peu espiègle dans son enfance; mais la sainte société dans laquelle il vivait tempérait sa vivacité. Ce ne fut pas en vain qu'on essaya de dompter son caractère naturellement mutin : on le crut du moins, et sa mère triomphait, en répétant partout combien son jeune philosophe était sage, tranquille et appliqué.

LI.

Quant à moi, j'avais conçu certains doutes, que je n'ai peut-être pas abandonnés. Ce que je veux dire n'est pas si mal pensé : je connaissais son père, et je ne me trompe guère quand je forme un jugement... Pourtant ce ne serait pas bien de juger du fils par le père.... sa femme et lui n'étaient pas trop bien assortis..... je hais la médisance..... Je proteste contre toute maligne interprétation, quand même elle serait faite en riant.

LII.

Je ne dis donc rien..... non rien.... mais, ma foi, avouez.... j'ai mes raisons.... oui; si j'avais un fils

unique à élever (et, Dieu soit loué! je n'en ai pas), ce n'est pas avec une dona Inèz que je le laisserais pour apprendre son catéchisme.... non.... je l'enverrais au collège : c'est là que j'ai appris tout ce que je sais.

LIII.

C'est au collège qu'on apprend..... ce n'est pas à moi de dire ce que je sais.... je n'en parlerai donc pas, ni même du grec, que j'ai oublié depuis. Je dis seulement que c'est au collège..... mais *verbum sat*. Je crois bien que c'est là que j'appris aussi, comme tout le monde, certaines choses.... peu importe.... Je ne fus jamais marié..... mais je pense et je sais que ce n'est pas ainsi qu'on doit faire élever son fils.

LIV.

Juan atteignit sa seizième année : il était grand, beau, un peu fluet, mais bien tourné; il était vif, mais pas tout-à-fait aussi éveillé qu'un page; tout le monde, excepté sa mère, le regardait presque comme un homme : mais si quelqu'un osait en faire la remarque, dona Inèz se mettait en colère, et se mordait les lèvres de peur de s'emporter en violentes exclamations; car être précoce c'était à ses yeux la chose du monde la plus criminelle.

LV.

Parmi ses nombreuses connaissances, toutes choisies pour leur sagesse et leur dévotion, était la dona

Julia. Dire qu'elle était jolie, ce serait ne donner qu'une faible idée de mille charmes aussi naturels chez elle que le parfum dans les fleurs, le sel dans l'Océan, la ceinture de la beauté à Vénus, l'arc d'amour à Cupidon (mais cette dernière comparaison est trop commune et triviale).

LVI.

La couleur d'ébène de son œil oriental était un reste de son origine maure. Je dirai en passant que son sang n'était pas du sang pur d'Espagne ! Dans ce pays, comme on sait, c'est une tache..... Lorsque la fière Grenade fut prise, et que, forcé de fuir, Boadbil versa des larmes, plusieurs des ancêtres de dona Julia se retirèrent en Afrique, d'autres restèrent en Espagne : la bisaïeule de sa grand'maman fut de ce nombre.

LVII.

Elle avait épousé (j'ai un peu oublié sa généalogie), elle avait épousé un hidalgo qui transmet à sa postérité un sang moins noble que celui qui coulait dans ses veines. Cette alliance fit enrager sa famille ; car on y était si sévère sur cet article, qu'on s'épousait *entre soi*, et qu'il y avait de ses aïeux qui avaient épousé leurs cousines, leurs tantes, et même leurs nièces : mauvaise habitude qui fait dégénérer l'espèce.

LVIII.

Ce mariage païen renouvela cette race d'hidalgos.

S'il fit tort à sa noblesse, il embellit du moins la chair, tellement que de la tige la plus affreuse de la Vieille-Espagne sortit une branche aussi belle que fraîche. Les garçons cessèrent d'être rabougris, les filles d'être plates ; mais un bruit courait, que je voudrais bien faire taire : la grand-maman de Julia donna, dit-on, à son mari, plus d'héritiers bâtards que d'enfants légitimes.

LIX.

Quoi qu'il en soit, cette race continua de se reproduire, se perfectionnant de génération en génération, jusqu'à ce qu'elle se réduisît à un seul fils, qui ne laissa qu'une seule fille : mon histoire doit avoir déjà suggéré que cette dernière ne peut être que Julia. J'aurai à en parler beaucoup. Elle était charmante, mariée, chaste, et âgée de ving-trois ans.

LX.

Son œil (j'aime à la folie les jolis yeux), son œil était bien fendu et noir, ne laissant échapper qu'une partie de son feu, jusqu'à ce qu'elle parlât. Alors, malgré sa douce retenue, on voyait briller dans ses regards une expression de fierté plutôt que de colère ; mais l'amour y régnait plus que tout le reste : on y entrevoyait quelque chose qui n'était pas le désir, mais qui l'eût été peut-être, si son ame ne lui eût pas imposé silence.

LXI.

Ses noirs cheveux se bouclaient sur un front dont

rien n'égalait la douceur, et qu'animait une noble intelligence. Ses sourcils dessinaient un arc gracieux comme celui d'Iris ; ses joues étaient colorées de l'incarnat de la jeunesse, qui devenait parfois une auréole transparente, comme si un feu subit eût circulé dans ses veines ; en un mot, Julia était douée d'une physionomie et d'une grace au-dessus de toute expression. Sa taille était élancée..... je n'aime pas les femmes trop petites.

LXII.

Elle était mariée depuis quelques années à un homme de cinquante ans. Les maris de cette espèce sont en abondance. Je crois pourtant qu'au lieu d'un homme de cet âge, il vaudrait mieux en avoir deux de vingt-cinq ans, surtout dans les contrées où le soleil est plus voisin de la terre ; et maintenant que j'y pense (*mi vien in mente*), les dames de la plus farouche vertu préfèrent un époux qui soit au-dessous de la trentaine.

LXIII.

C'est une triste chose, il faut l'avouer, et toute la faute en est à ce soleil libertin, qui ne peut laisser tranquille notre misérable *machine*, mais qui nous échauffe, nous grille et nous rôtit tellement, que, nous avons beau suer et jeûner..... la chair est faible, et l'âme s'égare. Ce que les hommes appellent galanterie, et les dieux, adultère, est beaucoup plus commun dans les climats du midi.

LXIV.

Heureuses les nations du climat moral du septentrion ! là règne la vertu, et la saison d'hiver chasse le péché, qui se sauve tout transi pour se couvrir d'un haillon. (Ce fut la neige qui réduisit saint Antoine à la sagesse.) Heureuses ces nations où des jurys décident ce que vaut une femme, en fixant l'amende qu'ils veulent, contre le galant, qui en est quitte pour son argent ! C'est là que la concupiscence est un vice qui se vend au marché.

LXV.

Alfonso était le nom du mari de Julia : c'était un homme qui avait bonne mine pour son âge ; si sa femme ne l'aimait guère, elle ne le haïssait pas non plus : ils vivaient ensemble comme la plupart des époux, supportant, par un mutuel accord, leurs faiblesses réciproques, et n'étant précisément ni *un* ni *deux*. Alfonso était jaloux néanmoins ; mais il n'en laissait rien paraître ; car la jalousie n'aime pas à mettre le public dans sa confidence.

LXVI.

Je n'ai jamais pu deviner pourquoi Julia était si bien avec dona Inèz. Il y avait bien peu de sympathie entre leurs goûts : Julia n'avait jamais touché une plume de sa vie. Quelques gens disent tout bas..... mais ils mentent, à coup sûr, et les mauvaises langues voient partout de criminels motifs ; quelques gens di-

sent qu'avant qu'Alfonso fût marié, Inès avait oublié avec lui sa haute sagesse.

LXVII.

Cultivant toujours, dit-on, cette ancienne amitié, que le temps avait enfin rendue plus chaste, elle avait pris aussi dona Julia en affection : c'était ce qu'elle avait de mieux à faire : elle lui accordait le titre flatteur de sa protégée, et félicitait don Alfonso sur son bon goût. Par ce moyen, si elle ne put pas imposer complètement silence aux médisans, elle leur donna moins de matière à exercer leur méchanceté.

LXVIII.

Je ne puis dire si Julia vit la chose avec les yeux de tout le monde ; si elle fit quelque découverte, elle n'en témoigna rien, et chacun l'ignore : peut-être ne savait-elle rien, en effet ; ou se souciait-elle fort peu de ce qui se passait, soit par indifférence, soit par habitude. Je suis vraiment dans l'embarras pour me décider dans mon opinion : tant elle sut bien dissimuler ses pensées !

LXIX.

Julia vit Juan ; elle le caressait volontiers comme un enfant aimable et joli. Certainement il n'y avait là aucun mal ; rien n'était plus innocent lorsqu'elle n'avait que vingt ans et Juan treize ; mais, ma foi ! je n'aurais guère pu m'empêcher d'en sourire, lorsque Juan fut parvenu à sa seizième année, et Julia à sa

oisième. Quelques années suffisent pour amengrands changements, surtout chez les peuples i.

LXX.

qu'il en fût, Juan et Julia étaient devenus tout Julia se montra plus réservée, le jeune homme ride; tous deux tenaient leurs yeux baissés; ncontres étaient presque muettes, et tout, dans gards, exprimait un grand embarras. Je suis que quelques-uns ne douteront pas que dona sût la raison de tout ceci; mais pour Juan onnaissait rien, pas plus que celui qui n'a u l'Océan ne peut s'en former une idée.

LXXI.

ndant il y avait encore de la bonté dans la de dona Julia; sa main s'éloignait en trem- celle de son jeune ami; mais elle l'avait pres- ord doucement. Cette étreinte était à la fois e et si légère, qu'elle laissait l'ame de Juan doute; jamais la baguette d'Armide n'opéra ngement semblable à celui que ce doux ser- de main fit naître dans le cœur de Juan.

LXXII.

it-elle à le rencontrer, elle ne lui souriait plus; n regard mélancolique avait plus de charme . sourire; comme si son cœur brûlant renfer- lui-même des pensées secrètes qu'elle ne devait

pas révéler, mais que cette contrainte ne lui rendait que plus chères. L'innocence elle-même a ses petites ruses ; elle n'ose pas toujours se livrer à la franchise : en naissant, l'amour apprend déjà à être hypocrite.

LXXIII.

Mais c'est en vain que la passion dissimule ; l'obscurité dont elle s'entoure la trahit elle-même : comme le ciel le plus noir annonce le plus terrible orage, de même elle se trahit par ses yeux qui ~~s'efforcent~~ ^{s'efforcent} en vain. De quelque masque qu'elle veuille se couvrir, c'est toujours la même hypocrisie. Indifférence, colère, haine ou mépris, c'est toujours trop tard qu'elle a recours à une dissimulation ~~maladroite~~.

LXXIV.

Vinrent ensuite les soupirs, qu'on cachait mal en les voulant étouffer ; et puis les regards à la dérobée, que le mystère rendait plus doux ; on rougissait en se voyant, toutefois sans se sentir coupable ; on tremblait quand on se trouvait tête à tête ; on s'attristait quand il fallait se dire adieu. Tels sont les petits préludes qui annoncent que la passion amènera bientôt à des faveurs plus tendres : hélas ! ils ne servent qu'à prouver combien l'amour est embarrassé et craintif quand il s'attache au cœur d'un novice.

LXXV.

Le cœur de la pauvre Julia était dans une étrange situation ; elle le sentait s'échapper, et se promettait

2 bien de faire les plus nobles efforts pour elle-même
4 et pour son époux ; elle appelait à son secours l'hon-
3 neur, l'orgueil, la religion, la vertu : ses résolutions
- étaient certainement très-magnanimes, et auraient fait
hésiter un Tarquin ; elle implora la protection de la
Vierge Marie, comme le meilleur juge de ses peines.

LXXVI.

Un soir elle fit le vœu de ne plus voir Juan, et le
lendemain elle fut rendre visite à sa mère ; on ouvre
la porte, Julia de tourner la tête avec inquiétude :
Louée soit la bonne Vierge ! ce n'est pas lui ! elle re-
mercie la sainte, et se sent triste cependant ; on ouvre
encore ; ce ne peut être que lui..... c'est Juan cette
fois ! non.... Je crois bien que ce soir-là Julia ne pria
plus la bonne Vierge. ●

LXXVII.

Elle se dit enfin qu'une femme vertueuse devait
braver et surmonter la tentation ; la fuite était une
lâcheté indigne d'elle : aucun homme ne ferait plus
naître la moindre émotion dans son cœur, c'est-à-dire
qu'il ne pourrait lui inspirer d'autre pensée que cette
préférence d'usage que tout le monde éprouve dans
l'occasion pour des gens plus agréables que d'autres ;
mais ce n'est qu'une bienveillance purement frater-
nelle.

LXXVIII.

Et si par hasard.... car qui peut dire?.... le diable

est un si rusé compère ! si par hasard elle allait découvrir que tout n'est pas dans l'ordre, et que libre encore toutefois, tel ou tel amant pourrait lui plaire peut-être..... Eh bien ! une femme vertueuse bannit bien vite de telles pensées, et sort avec gloire de cette courte lutte contre son propre cœur.... Mais si cet homme demande..... on refuse..... je conseille aux jeunes dames d'essayer.

LXXIX.

« Et puis, n'y a-t-il pas un sentiment semblable à l'amour divin, brillant d'une flamme pure et innocente, tel que celui des anges du ciel et de ces pieuses matrones qui n'en sont pas moins en sûreté ; n'est-il pas un amour platonique et parfait... un amour tel que le mien, enfin ?.... » Ainsi raisonnait Julia, et elle le croyait sans aucun doute : pour moi, c'est ainsi que j'aurais voulu qu'elle pensât, si j'avais été l'heureux mortel qui lui inspirait ces rêveries célestes.

LXXX.

Un amour de cette espèce est très-innocent, et peut exister sans danger entre de jeunes personnes : on peut baiser une main d'abord, et ensuite une joue. Cela m'est tout-à-fait étranger ; mais on prétend que ces petites libertés sont tout ce que se permettent ceux qu'un tel amour tient sous sa loi ; si on va au-delà, c'est un crime... je vous en avertis ; ainsi ce ne sera pas ma faute si vous l'oubliez.

à marquer les dates avec précision, non - seulement celles du siècle et de l'année, mais encore les dates du mois courant. Ce sont des espèces de maisons de poste où les destins changent de chevaux, forçant l'histoire de changer de ton, piquant des deux sur les royaumes et les empires, et ne laissant sur leurs traces que la chronologie et les *post-obits* de la théologie.

CIV.

C'était le six de juin, à peu près sur les six heures et demie : il était peut-être sept heures; Julia était assise sous un berceau de verdure aussi charmant que ceux qui abritent les houris dans le paradis païen décrit par Mahomet et par Anacréon Moore; Moore, à qui les Muses ont prêté leur lyre, et qu'elles ont couronné du laurier du Pinde. Il a bien mérité tous les trophées de la poésie; puisse-t-il en jouir longtemps!

CV.

Julia était assise, mais elle n'était pas seule; je ne sais pas bien comment ce tête-à-tête avait eu lieu, et si je le savais, je ne le dirais pas; on doit toujours être discret : n'importe comment cela était arrivé, Julia et Juan se trouvaient l'un vis-à-vis de l'autre. Quand deux visages comme les leurs sont ainsi en présence, il serait sage, mais bien difficile, que chacun fermât les yeux.

CVI.

Qu'elle était belle ! l'agitation brûlante de son cœur

était exprimée par les vives couleurs de ses joues, et cependant elle ne se croyait pas coupable. O amour! combien ton art mystique est parfait! tu donnes la force au faible, tu foules aux pieds celui qui se croyait fort. Combien ils aiment à se tromper eux-mêmes, ces sages mortels que tu as fait tomber dans tes pièges séducteurs! Julia se trouvait sur les bords d'un précipice immense; sa confiance dans sa vertu était plus grande encore.

CVII.

Elle pensait à sa force et à la jeunesse de Juan, à la folie des craintes de la prudence, à la vertu triomphante, à la foi conjugale, et enfin..... aux cinquante ans de don Alfonso. J'aurais voulu que cette dernière pensée ne lui fût pas venue; car, en vérité, ce nombre-là inspire rarement de l'affection. Dans tous les climats que brûle le soleil ou que couvrent les neiges, ce nombre sonne mal en amour, quoiqu'il n'en soit pas de même en finances.

CVIII.

Lorsqu'une personne vous dit : « Je vous l'ai répété cinquante fois, » elle a l'intention de vous faire un reproche, et c'en est un. Lorsque les poètes vous soufflent à l'oreille : « J'ai fait cinquante vers, » ils vous menacent de vous les réciter. Les voleurs se mettent volontiers en bandes de cinquante pour commettre leurs crimes. A cinquante ans *amour pour amour* est

une chose rare ; mais alors il est vrai de dire qu'on obtient beaucoup avec cinquante guinées.

CIX.

Julia avait de l'honneur, de la vertu ; elle aimait don Alfonso et lui était fidèle ; elle faisait tout bas le serment de ne jamais faire un affront à l'anneau conjugal qu'elle portait au doigt ; de ne pas se permettre même un désir que la sagesse pût réprouver ; et, tout en prononçant ce serment et d'autres encore, elle laissait négligemment sa main sur celle de don Juan.... C'était une méprise..... elle croyait ne toucher qu'une des siennes.

CX.

La main de Julia avertit peu à peu celle de don Juan de son voisinage par une pression à peine sensible, qui semblait lui dire : « Retenez-moi, si vous voulez. » Cependant je ne doute pas qu'elle n'eût l'intention de serrer les doigts de son jeune ami avec une étreinte purement platonique ; elle eût reculé avec effroi comme à l'approche d'un frelon ou d'un reptile venimeux, si elle se fût imaginé qu'elle risquait d'exciter un sentiment capable de troubler la paix d'une sage épouse.

CXI.

Je ne sais trop ce qu'en pensa Juan ; mais ce qu'il fit, vous l'auriez fait comme lui. Ses lèvres vermeilles

remercèrent cette jolie main par un tendre baiser ; et, soudain, confondu de son bonheur, il se retira, avec une sorte de désespoir, craignant de s'être rendu coupable. L'amour est timide dans un cœur novice ! Julia rougit et ne parut pas fâchée : elle essaya de parler ; mais elle se tut soudain en remarquant l'affaiblissement de sa voix.

CXII.

Le soleil se couche, et la lune aux pâles rayons vient le remplacer..... Je crois que le diable s'est logé dans la lune pour notre malheur. Ceux qui l'ont appelée chaste, s'y sont pris de trop bonne heure pour la qualifier ainsi. Il n'est pas de jour (pas même le plus long de l'année, le vingt-cinq de juin) qui soit témoin d'un aussi grand nombre de péchés que trois heures d'une nuit éclairée par la lune..... et pourtant on admire son aspect modeste pendant qu'elle parcourt les cieux.

CXIII.

A ces heures paisibles il règne un dangereux silence ; l'ame se livre au besoin de se dévoiler tout entière, et bientôt elle ne peut plus se rendre maîtresse d'elle-même. Cette lumière qui donne un charme si puissant aux arbres des forêts et à la tournelle solitaire, qui embellit toute la nature par ses reflets argentés, cette lumière pénètre aussi dans le cœur, et y répand une amoureuse langueur qui n'est pas le calme de l'indifférence.

CXIV.

Julia était donc assise auprès de don Juan ; bientôt, en résistant à demi, elle se trouva serrée par un bras qui tremblait comme le sien sur lequel il s'était posé.... Oui, elle dut croire que ce geste était encore innocent, sinon il lui eût été facile de s'échapper. Mais cette situation avait son charme..... bientôt..... Dieu sait ce qui arriva..... Je ne puis continuer, et j'ai presque regret d'avoir commencé.

CXV.

O Platon, Platon ! tes maudites rêveries, et cet empire prétendu que ton système semble donner au cœur sur lui-même, ont ouvert plus de routes à l'immoralité que toutes les productions des poètes et des romanciers..... Tu es un charlatan, un fat, un empoisonneur..... et pendant ta vie tu as été tout au plus un entremetteur d'intrigues amoureuses.

CXVI.

Julia a perdu la voix : elle ne peut s'exprimer que par des soupirs ; adieu ses beaux projets d'entrepreneurs utiles. Les larmes coulent de ses yeux charnants ; je désirerais de tout mon cœur qu'elle n'eût aucun motif d'en répandre : mais hélas ! qui peut aimer et rester sage ? Ce n'est pas que le remords oublie de s'élever contre la tentation..... elle résista un moment encore, gémit de son imprudence, et ce fut en disant tout bas : Je ne consentirai *jamais* ! qu'elle consentit.

CXVII.

On dit que Xercès offrit une récompense à qui pourrait lui inventer un nouveau plaisir. Ma foi, sa majesté demandait une chose assez difficile, et qui lui eût coûté un immense trésor. Pour moi, je suis un poète modéré dans mes désirs; je ne veux qu'un peu d'amour que j'appelle loisir. Je me soucie fort peu de plaisirs nouveaux..... les anciens me suffisent.... puisent-ils durer!

CXVIII.

O plaisir! tu es vraiment une chose bien douce, quoique nous devions un jour être damnés sans remission par rapport à toi. Chaque printemps je fais un beau projet de réforme que j'oublie dès le premier mois. Quoique j'aie violé souvent ce chaste vœu, je le répète toujours avec la confiance que je l'observerai religieusement: je suis au désespoir, je rougis de moi-même, et je me promets bien de me réformer enfin au prochain hiver.

CXIX.

Ici ma muse scrupuleuse va prendre une petite liberté. Ne tremble pas, lecteur plus scrupuleux qu'elle, ma muse promet de ne jamais oublier la décence. Cette petite liberté n'est qu'une licence poétique qui va occasionner quelque irrégularité dans mon plan; et, comme je respecte infiniment Aristote et ses règles,

Il est juste que je demande pardon au moment où je vais les violer.

CXX.

Quelle est cette licence ? la voici.... J'espère que le lecteur voudra bien supposer que depuis le six de juin (ce jour fatal sans l'époque précise duquel toute ma science poétique serait mise en déroute , faute de faits), que depuis le six de juin, dis-je, témoin du tête à tête de Julia et de don Juan, il s'est écoulé plusieurs mois. Nous serons maintenant en novembre. Je ne puis préciser le jour : cette date est un peu plus obscure que les autres.

CXXI.

Mais j'y vais revenir dans l'instant....

Il est doux , à l'heure de minuit , sur la plaine azurée des flots éclairés par la lune , d'entendre les mouvements cadencés de la rame , et les chants lointains du gondolier de l'Adriatique. Il est doux de voir paraître l'étoile du soir , d'écouter la bise de la nuit glissant sur les feuilles frémissantes du bocage ; il est doux d'admirer Iris traçant dans l'horizon son arc céleste suspendu sur l'Océan.

CXXII.

Il est doux d'entendre les aboiements du fidèle gardien de nos dieux pénates , qui salue de loin notre retour au logis. Il est doux de penser qu'à notre ar-

riyée le sourire y va épanouir tous les visages ; il est doux d'être réveillé par l'alouette, ou endormi par le murmure d'un ruisseau. Il est doux d'écouter le bourdonnement des abeilles, la voix des jeunes filles, le chant des oiseaux, le bégaiement des enfants et leurs premières paroles.

CXXIII.

Il est doux de voir les grappes de la vendange répandre sur la terre des ruisseaux de pourpre. Il est doux de s'échapper des villes tumultueuses pour aller partager la gaieté des campagnes. Il est doux pour l'avare de compter son or. Il est doux pour un père d'apprendre la naissance de son premier fils. Il est doux de se venger.... surtout pour les femmes. Le pillage est doux pour les soldats, et une prise pour les pirates.

CXXIV.

Il est doux de recevoir un héritage, et c'est un bonheur suprême d'apprendre la mort inattendue de quelque vieille douairière, ou d'un vieux cousin de soixante-dix ans accomplis, qui ont trop long-temps fait attendre à de pauvres jeunes gens leur terre, leur coffre-fort ou leur château. Les vieillards sont toujours sur le point de mourir, et ne meurent jamais ; aussi sont-ils cause que tous les Israélites vont insulter leurs héritiers pour leurs maudits billets après décès.

CXXV.

Il est doux de gagner, n'importe comment, un

beau laurier avec la plume ou avec l'épée. Il est doux de terminer une querelle; il est doux quelquefois de chercher noise et de se brouiller, surtout avec un ennuyeux ami. Il est doux d'avoir du vin vieux en bouteilles, de la bière en barils. Il est doux de voir l'infortuné que nous avons défendu contre un monde persécuteur. Doux est pour nous le souvenir du collège où nous passâmes nos jeunes années, quoique chacun nous y oublie.

CXXVI.

Mais plus doux, cent fois plus doux est notre premier amour; il est pour nous, dans le passé, comme le souvenir qu'Adam gardait de sa chute. L'arbre de la science a été dépouillé, tout est connu, et la vie ne nous offre plus rien qui soit digne de ce péché doux comme l'ambroisie. C'est à lui que fait sans doute allusion la fable de ce feu divin que Prométhée alla dérober aux cieux, qui ne lui pardonnèrent jamais.

CXXVII.

L'homme est un bizarre animal, et fait un singulier usage de sa nature et des arts qu'il invente. Il aime toujours à chercher quelque nouvelle expérience pour prouver son génie. Notre âge donne une libre carrière à toutes les singularités; chaque talent trouve son application. Il vaudrait mieux commencer par chercher la vérité; et, lorsqu'on aurait perdu sa

peine, il resterait toujours le commerce assuré des impostures.

CXXVIII.

Combien n'avons-nous pas vu de découvertes contradictoires (indices véritables du génie et du besoin d'argent)! L'un fabrique des nez artificiels, un autre invente la guillotine; celui-ci vous casse les os, celui-là les remet en place. Mais la vaccine a certainement été un excellent antidote des fusées à la Congrève.

CXXIX.

On a pétri un pain passable avec des pommes de terre, et le galvanisme a fait grimacer quelques cadavres; mais il n'a pas répondu à l'attente générale, comme l'appareil de la société philanthropique par le moyen duquel les hommes sont *désasphyxiés* gratis. Que de nouvelles machines miraculeuses ont été trouvées depuis peu!

CXXX.

.....
.....

CXXXI.

C'est le siècle des inventions pour tuer les corps et sauver les âmes, secrets propagés tous avec les meilleures intentions du monde. La lanterne de sir Humphry Davy, par laquelle, selon la méthode qu'il prescrit, on peut tirer en sûreté le charbon des mines; les voyages de Tombuctoo, l'expédition aux pôles, etc., sont pour les hommes des bienfaits aussi sûrs et aussi utiles que les fusillades de Waterloo.

CXXXII.

L'homme est un phénomène difficile à expliquer, une œuvre digne d'admiration et d'une curieuse étude! C'est dommage pourtant que, dans ce monde sublunaire, le plaisir soit un péché, et quelquefois le péché un plaisir. Peu de mortels savent ce qu'ils veulent; mais, s'ils poursuivent la gloire, le pouvoir, l'amour ou la richesse, ils ne marchent que dans des sentiers embarrassants; et, quand le but est atteint, on meurt, comme on sait.... et ensuite....

CXXXIII.

Eh bien! ensuite, qu'arrive-t-il? Je n'en sais rien, ni vous non plus.... ainsi, bon soir. •

Revenons à notre histoire: c'était au mois de novembre, alors que les beaux jours sont rares, et que les montagnes blanchissent dans le lointain, comme si elles couvraient d'un manteau blanc leurs vêtements bleuâtres: la mer pousse ses flots écumeux

contre les rochers, et le soleil devenu sage va se coucher à cinq heures du soir.

CXXXIV.

C'était une nuit de nuages, comme disent les watchmen. Point de lune, point d'étoiles; le vent était muet ou ne soufflait que par intervalles; plus d'un foyer était échauffé par la flamme d'un bois pétillant autour de laquelle se groupait la famille. Il y a quelque chose de gai dans cette clarté du foyer, quelque chose d'aussi gai que le ciel azuré d'un beau jour. J'aime le feu, les cricris, une salade de homards, une bouteille de champagne et la causette.

CXXXV.

Il était minuit.... dona Julia était dans son lit, et dormait probablement.... lorsqu'il s'éleva à sa porte un bruit capable d'interrompre le sommeil des morts, s'ils n'avaient été déjà réveillés; nous avons tous lu comment ils le furent, et comment ils le seront encore, au moins une autre fois... La porte était fermée, une main la heurtait avec violence, une voix s'écriait: « Madame!..... madame!..... répondez-moi donc!

CXXXVI.

« Au nom du ciel, madame! madame! voici mon maître qui accourt avec la moitié de la ville à sa suite! a-t-on jamais entendu parler d'un tel malheur? ce n'est pas ma faute au moins..... je faisais bonne

garde..... bon dieu ! bon dieu ! tirez le verroux un peu plus vite.... les voici au bas de l'escalier , dans un saut ils sont ici ; peut-être qu'il peut fuir encore..... Dieu merci , les fenêtres ne sont pas hautes ! »

CXXXVII.

Don Alfonso était déjà arrivé avec des amis , des domestiques portant des flambeaux : la plupart de ces gens-là avaient courbé la tête sous le joug de l'hymen , et ne se faisaient pas prier pour venir troubler le sommeil de cette méchante femme , qui osait fertiliser en secret le front respectable d'un mari. Les exemples de ce genre ne sont que trop contagieux : si on ne punissait pas de temps en temps une délinquante , toutes les femmes y prendraient goût.

CXXXVIII.

Je ne puis dire ni pourquoi , ni comment , ni quel soupçon était entré dans la tête de don Alfonso ; mais , pour un cavalier de sa condition , c'était sûrement être très-mal élevé que de venir , sans aucun avis préalable , assiéger ainsi le lit de sa dame , et convoquer des laquais armés de torches et d'épées , pour prouver qu'il était *la chose* qu'il avait tant en horreur.

CXXXIX.

Pauvre dona Julia ! comme réveillée en sursaut (remarquez que je ne dis pas qu'elle ne fût pas endormie), elle commence tout à coup à pousser des cris , à gémir , et à verser des larmes ! Sa soubrette

Antonia, qui était dans sa confiance, se hâta de jeter les couvertures du lit en monceau, comme pour faire croire qu'elle venait d'en sortir à l'instant; je ne saurais dire pourquoi elle se donnait ainsi la peine de prouver que sa maîtresse n'avait pas couché seule.

CXL.

Mais madame Julia et mademoiselle Antonia parurent comme deux femmes innocentes qui, ayant peur des revenants, et encore plus des hommes, avaient pensé qu'un audacieux serait plus aisément repoussé par deux femmes. Voilà pourquoi elles s'étaient couchées doucement côte à côte en attendant que monsieur revînt, et jusqu'au moment où ce cher époux de retour dit tendrement : Ma bonne amie, me voici.

CXLI.

Julia retrouve enfin sa voix, et s'écrie tout à coup : « Au nom du ciel, don Alfonso, qu'est-ce que tout cela signifie ? êtes-vous fou ?.... que ne suis-je morte avant de me voir la victime d'un tel monstre !.... que veut donc dire cette violence nocturne ? est-ce un effet de l'ivrognerie ou d'une jalousie furieuse ? oseriez-vous soupçonner une fidèle épouse ? cette pensée seule est capable de me tuer.... Allons, voyons, cherchez partout. » « C'est ce que je veux faire, » répondit don Alfonso.

CXLI.

Les voilà occupés de chercher, lui et les siens ; ils

furent dans tous les coins, dans les cabinets, les garde-robes, les armoires, les embrasures de fenêtres; ils y trouvent beaucoup de linge, des dentelles, des bas, des pantoufles, des brosses, des peignes, et tous les meubles qu'on trouve chez une dame à la mode, qui aime à se parer et à se tenir propre. Ils enfoncent la pointe de leurs épées dans les tapisseries et les rideaux, brisant plus d'un volet et plus d'une table.

CXLIII.

Ils cherchent sous le lit, et ils y trouvent..... peu importe quoi..... certainement ce n'était pas ce qu'ils y cherchaient; ils ouvrent les fenêtres, observent si le sol ne porte aucune trace des pieds d'un homme; il n'y en avait aucune : alors ils se regardent tous d'un air ébahi. Il est singulier qu'aucun de ces *chercheurs* ne songeât à regarder dans le lit, comme ils avaient regardé en dessous..... cela me semble une lourde bétise.

CXLIV.

Pendant cette inquisition, la langue de dona Julia n'était pas engourdie : « Oui, oui, criait-elle, cherchez, cherchez bien, accumulez outrage sur outrage, affront sur affront : voilà donc pourquoi je me suis donné un époux ; voilà donc pourquoi j'ai souffert si long-temps à mon côté un homme tel que don Alfonso ! mais je ne puis l'endurer ni rester davantage dans cette maison : j'en sortirai, s'il y a des lois et des avocats en Espagne.

CXLV.

« Oui , don Alfonso ! dès ce moment vous cessez d'être mon époux : et avez-vous jamais mérité ce titre ? ce que vous faites est-il digne de votre âge ? Vous avez la soixantaine..... cinquante ou soixante..... cela n'y fait rien..... est-il sage, est-il décent de chercher ainsi , sans nul motif , à outrager la vertu d'une femme estimable ? Ingrat , perfide , barbare don Alfonso , comment osez-vous penser que votre femme s'oublie ainsi ?

CXLVI.

« Est - ce pour cela que j'ai dédaigné d'user des privilèges de mon sexe ? que j'ai choisi un confesseur si vieux et si sourd , qu'il eût été insupportable à toute autre femme ? Hélas ! a-t-il jamais eu des reproches à me faire ? mon innocence l'embarrassait tellement, qu'il doutait presque que je fusse mariée.... Vous seriez désolé sans doute que j'eusse fait un faux pas !

CXLVII.

« Est-ce pour cela que je n'ai encore choisi aucun cortejo ¹¹ parmi tous les jeunes gens de Séville ? Est-ce pour cela que je ne vais nulle part , excepté quelquefois aux combats de taureaux , à la messe , à la comédie , et en soirée ? Est-ce pour cela que , quels qu'aient été mes adorateurs , je n'en ai favorisé aucun et que j'ai été presque impolie avec eux ? Est - ce pour cela que le général comte O'Reilly , qui prit

Alger, répète partout que je l'ai cruellement mal-traité ¹².

CXLVIII.

« Le *musico* italien Cazzani ne m'a-t-il pas vainement chanté son amour pendant six mois ? Son compatriote, le comte Corniani, ne m'a-t-il pas proclamé la seule femme vertueuse de toutes les Espagnes ? Combien de Russes et d'Anglais n'ai-je pas rebutés ? J'ai désespéré le comte de Strongstroganoff, et le lord Mount Coffeehouse, ce pair d'Irlande qui, l'année dernière, s'est tué pour l'amour de moi (à force de boire).

CXLIX.

« N'ai-je pas eu deux évêques à mes genoux, le duc d'Ichard et don Fernand Nunèz ? Est-ce ainsi que vous traitez une femme fidèle ? Dans quel quartier de la lune sommes-nous donc ? Je vous trouve encore bien modéré de ne pas me battre, puisque l'occasion vous sourit. O vaillant héros ! avec tous vos pistolets armés, et vos épées dégainées, vous jouez un rôle admirable !

CL.

« Voilà donc pourquoi vous avez fait subitement ce voyage, sous le prétexte d'une affaire indispensable, avec votre coquin de procureur, que je vois là planté comme un nigaud qui se mord les lèvres de sa sottise. Je vous méprise tous les deux, mais lui encore davantage : sa conduite n'a pas d'excuse ; car,

n'en doutez pas, c'est l'appât d'un sordide gain qui le fait agir, plutôt que l'intérêt qu'il nous porte à vous ou à moi.

CL I.

« Si c'est pour faire acte qu'il vient ici, allons, voyons, que ce monsieur fasse son affaire..... l'apparement est bien propre, et cela grâce à vous..... voilà l'encre et les plumes : procédez, verbalisez, monsieur..... consignez tout avec exactitude; je ne voudrais pas que vous fussiez payé pour rien..... mais, comme ma demoiselle est presque toute nue, faites sortir vos alguazils, je vous prie. » — « Oh ! dit Antonia en sanglotant, je me sens le cœur de leur arracher les yeux. »

CL II.

« Voilà le cabinet, voilà ma toilette, voilà l'anti-chambre; cherchez du haut en bas, voilà le sofa, voilà le grand fauteuil et la cheminée..... qui pourrait en effet servir à recéler un galant. Mais je veux dormir, dépêchez-vous, et ne faites pas tant de bruit jusqu'à ce que vous ayez déniché cet amant secret..... Lorsque vous l'aurez trouvé, je vous prie de me le montrer aussi à moi; je suis curieuse de le voir.

CL III.

« Et maintenant, hidalgo, maintenant que vous avez outragé votre femme par vos soupçons, et que vos amis sont là tout confus de votre algarade, je vous prie d'avoir l'extrême bonté de me faire con-

naître l'homme que vous cherchez. Comment l'appellez-vous ? quel est son rang ?.... qu'on me le montre..... j'espère qu'il est jeune et bien fait..... est-il de belle taille ? Voyons, parlez..... et soyez sûr que, puisque vous versez un tel affront sur mon honneur, ce ne sera pas en vain.

CLIV.

« Ce n'est pas au moins un homme de soixante ans ; à cet âge, il serait un peu trop vieux pour valoir la peine d'être tué, ou pour donner de la jalousie à un époux jeune comme vous..... (Antonia apportez-moi un verre d'eau.....) Je suis honteuse de répandre ces larmes ; elles sont indignes de la fille de mon père. Ma pauvre mère ne se doutait pas, en me mettant au monde, que je serais un jour au pouvoir d'un monstre tel que vous.

CLV.

« C'est peut-être d'Antonia que vous êtes jaloux ; vous l'avez trouvée dormant à mon côté lorsque vous êtes venu me surprendre avec vos gens. Regardez partout, monsieur, nous n'avons rien à cacher. Seulement, une autrefois, j'espère que vous nous avertirez, ou que vous resterez un moment à la porte, afin que nous fassions un peu de toilette pour recevoir si bonne compagnie.

CLVI.

« J'ai fini, monsieur, et je ne parle plus ; le peu que j'ai dit pourra servir à vous prouver qu'un cœur

innocent sait dévorer en silence les affronts dont il serait trop vil de vous entretenir..... je vous livre à votre conscience comme auparavant. Elle vous demandera un jour pourquoi vous m'avez ainsi traitée... Dieu veuille qu'alors vous ne sentiez pas les traits poignants d'un plus amer chagrin ! Antonia, où est mon mouchoir de poche ? »

CLVII.

A ces mots elle se jette sur son coussin. Ses yeux noirs, qui brillent à travers le cristal de ses larmes, sont semblables à un ciel qui nous envoie en même temps la pluie et les éclairs. Les ondes de sa noire chevelure ombragent comme une voile ses joues humides et pâles ; mais ses boucles nombreuses ne peuvent cependant cacher tout-à-fait les contours gracieux de ses épaules, blanches comme la neige ; ses douces lèvres frémissent d'émotion, son sein est haletant, son cœur bat avec violence.

CLVIII.

Le seigneur don Alfonso était confus ; Antonia allait çà et là dans la chambre, où tout était sens dessus dessous. Elle relevait le nez avec un air de défi, et jetait des regards impertinents à son maître et à ses mirmidons qui étaient tous mal à leur aise, excepté le procureur. Lui seul, comme Achate, fidèle jusqu'au tombeau, s'inquiétait peu des causes pourvu qu'une dispute eût lieu, sachant bien qu'on s'adresse toujours aux lois pour se mettre d'accord.

CLIX.

Immobile et fronçant le sourcil, il suivait avec ses petits yeux de lynx tous les mouvements d'Antonia. Toute son attitude exprimait le soupçon, il se souciait fort peu des réputations ; pourvu qu'on lui donnât l'occasion d'un procès ou d'un acte, il n'avait guère pitié de la jeunesse et de la beauté ; et ne croyait jamais aux réponses négatives, qu'après qu'on les lui avait prouvées par deux bons faux témoins.

CLX.

Quant à don Alfonso, il restait les yeux baissés, et il faut avouer qu'il faisait une sotte figure. Qu'avait-il gagné après avoir cherché dans tous les coins et recoins, après avoir traité une jeune femme avec tant de rigueur ? Rien, si ce n'est les reproches qu'il s'adressait à lui-même, ajoutés à ceux que sa dame lui avait prodigués si libéralement pendant une demi-heure, et qui étaient tombés sur lui comme la grêle d'un jour d'orage.

CLXI.

Il essaya d'abord de balbutier une excuse : on ne lui répondit que par des larmes, des sanglots, et par des symptômes de défaillance, dont les préludes sont toujours certains gémissements, certaines palpitations, certains soupirs, et tout ce qui plaît à la plaignante.... Alfonso voyait sa femme, et pensait à celle de Job. Il voyait aussi tous ses parents rangés en bataille au-

tour de lui : il fit tous ses efforts pour ne pas laisser échapper sa patience.

CLXII.

Il se préparait à parler, ou plutôt à bégayer ; mais la sage Antonia lui coupa la parole. « Monsieur, lui dit-elle, sortez d'ici, et n'ajoutez pas un mot, ou madame se meurt. » « Que le diable l'emporte ! » marmotta don Alfonso entre ses dents ; mais rien de plus : ce n'était pas l'heure de faire de longues phrases. Il jeta un ou deux regards menaçants et obéit, sans trop savoir ce qu'il faisait

CLXIII.

Son cortège se retira avec lui ; le procureur quitta la place le dernier, s'éloignant à pas lents et s'arrêtant à la porte, jusqu'à ce qu'Antonia l'eût poussé dehors. Désolé de ce contre-temps imprévu, il cherchait à se rendre raison de l'étrange et inexplicable incon séquence de don Alfonso, qui avait bien l'air le plus hébété du monde.... Mais, comme il y rêvait, on ferma la porte sur sa face à chicane.

CLXIV.

A peine le verrou est-il tiré, que soudain !..... O honte, ô crime, ô douleur ! ô sexe féminin ! comment pouvez-vous commettre de tels forfaits et conserver votre bonne réputation ? A moins que l'autre monde et celui-ci ne soient également aveugles, est-il rien de plus précieux qu'une bonne renommée ! Mais je con-

tinue , car j'ai encore beaucoup à dire , et c'est avec une vive répugnance que je vous apprendrai que Juan à demi étouffé sauta tout à coup hors du lit.

CLXV.

Il avait été caché..... Je ne prétends pas expliquer comment , ni le décrire. Jeune , mince , et se pelotonnant aisément , il ne tenait sans doute qu'une petite place ronde ou carrée. Mais s'il avait été suffoqué par ce joli couple féminin , serait-il à plaindre ? Je ne puis ni ne dois en avoir grande pitié. D'abord il valait mieux mourir ainsi , que d'être noyé , comme l'ivrogne Clarence dans un tonneau de Malvoisie.

CLXVI.

Secondement , avait-il besoin de commettre un péché que le ciel nous défend , et que les lois humaines taxent d'une amende ? C'était du moins commencer de trop bonne heure ; mais à seize ans il est rare que la conscience nous gourmande aussi fort que lorsque , parvenus à la soixantaine , nous récapitulons nos vieilles erreurs , et qu'après en avoir fait le compte , nous trouvons que le diable réclame , à bon droit , la plus grande partie de nos actions.

CLXVII.

Je n'ai pas besoin de vous peindre la position de Juan : elle est décrite dans la chronique des Hébreux , qui nous apprend comment les médecins , renonçant aux potions et aux pilules , prescrivirent au vieux roi David , dont le sang était devenu un

peu lourd , de s'appliquer sur l'estomac une jeune fille en guise de topique ! Admirable recette qui eut un plein succès. Peut-être y eut-il quelque différence dans la manière de l'administrer , car elle conserva la vie à David et faillit la faire perdre à Juan.

CLXVIII.

Comment faire ? Alfonso va revenir aussitôt qu'il aura congédié son cortège de sots ; on prie Antonia de chercher , dans sa malicieuse cervelle , quelque ruse qui puisse tirer d'affaire les amants. Elle a beau se frapper le front , elle n'en imagine aucune. Comment soutiendra-t-on la nouvelle attaque qui va être livrée ? D'ailleurs , encore quelques heures , et le jour va poindre ; Antonia ne sait que proposer ; Julia se tait ; mais elle approche ses lèvres décolorées des joues de Juan.

CLXIX.

Les lèvres de Juan vont au-devant des siennes : la main de Julia rejette derrière sa tête les boucles de ses cheveux qui étaient en désordre sur un front d'albâtre. Aucun des deux amants ne peut commander tout-à-fait à son amour : ils oublient à demi leur danger et leur douleur. La patience échappe à Antonia. « Allons , allons ! dit-elle avec colère , c'est bien le moment de batifoler ! Il faut que j'enferme ce petit monsieur dans le cabinet.

CLXX.

« Réservez ; je vous prie , toutes vos balivernes

pour une nuit plus heureuse..... Qui diable a pu faire maître ces soupçons à mon maître ? Qu'en résultera-t-il..... Je suis d'une frayeur !..... Ce petit bonhomme a le diable au corps. Est-ce le temps de faire ces minauderies ? Y pensez-vous ? Ne savez-vous pas que tout ceci peut finir par du sang répandu ? voos. perdrez la vie, moi je perdrai ma place ; et ma maîtresse perdra tout pour ce visage de demoiselle.

CLXXI.

« Si c'eût été du moins pour un beau cavalier de vingt-cinq ou trente ans (allons, monsieur, dépêchez-vous !); mais pour un enfant, bon dieu ! est-il possible ! je suis vraiment étonnée du goût de madame (allons, monsieur, entrez donc !)..... mon maître ne doit pas être loin.... Bien ! voilà le galant sous la clef, et si nous pouvons avoir jusqu'au matin pour tenir conseil..... Senor don Juan, n'allez point dormir au moins ! »

CLXXII.

L'arrivée de don Alfonso, qui cette fois revenait seul, interrompit la harangue de la fidèle soubrette. La voilà qui fait mine de vouloir rester ; monsieur lui donne l'ordre de sortir : elle obéit de mauvaise grace. Hélas ! il n'y avait aucun remède pour le moment ! qu'eût-elle fait de plus si elle fût restée ? Après avoir fixé tour à tour monsieur et madame, elle moucha la chandelle, fit une révérence et partit.

CLXXIII.


Alfonso garda le silence pendant une minute.... il se hasarda ensuite à faire quelques excuses bizarres pour l'esclandre de cette nuit. Il ne chercha point positivement à se justifier : tout ce qu'il pouvait dire de mieux, c'est que s'il s'était conduit comme un cavalier bien mal élevé, il avait eu de fortes raisons; il n'en spécifia aucune dans son plaidoyer. Son discours fut un beau morceau de rhétorique, de l'espèce que les régents appellent *rigmarole*.

CLXXIV.

Julia ne disait mot; toutefois à chaque période du discours d'Alfonso, son esprit lui suggérait une de ces réponses toujours prêtes, qui viennent au secours d'une dame qui connaît le faible de son époux? quelques mots lancés à propos suffisent pour faire tourner le vent de la colère; si on n'impose pas silence; on gagne toujours du temps, et on détourne la question, quand même ce ne serait que par des impostures. Tout l'art consiste à répliquer avec vivacité; un mari reproche un amant à sa femme.... Eh bien, que madame reproche trois maîtresses à son mari.

CLXXV.

Dans le fait, Julia aurait bien su où puiser des preuves : les amours d'Alfonso et d'Inez étaient un bruit public : peut-être le sentiment de sa faute la confondait-elle; mais non, ne venons-nous pas de



prouver qu'une dame a toujours une provision d'apologies? Je croirais plutôt que son silence sur cet article avait pour motif une délicatesse qui ne voulait pas offenser l'oreille de don Juan, à qui elle savait que la réputation de sa mère était précieuse.

CLXXVI.

Peut-être aussi y avait-il un motif de plus; Alfonso n'avait rien dit qui eût trait à don Juan : il avait parlé de sa jalousie ; mais il n'avait point nommé l'heureux amant qui avait excité ses soupçons. Cela signifiait, à la vérité, que son ame ne renonçait pas à dévoiler ce mystère. Parler d'Inez dans ce moment, c'eût été, on peut le dire, jeter Juan à la tête d'Alfonso.

CLXXVII.

Dans les affaires délicates, un rien suffit pour réveiller les soupçons; le silence est bien plus adroit : d'ailleurs (qu'on me permette cette expression qui n'est pas trop anglaise, mais qui me fournit une rime), il y a un certain *tact* chez les femmes qu'un mari ou un amant importune de sa méfiance. Elles savent fort bien se tenir éloignées de la question : ces charmantes créatures mentent avec tant de grace, que rien ne leur sied mieux que le mensonge.

CLXXXIII.

Elles rougissent, et nous les croyons; c'est ainsi du moins que j'ai toujours fait pour ma part. Il est bien inutile dans tous les cas d'essayer une vaine réplique;

c'est donner à leur éloquence l'occasion de devenir encore plus verbeuse ; sont-elles essoufflées, elles soupirent , baissent leurs yeux languissants , laissent tomber une ou deux larmes , et nous voilà rendus ; ensuite..... et ensuite..... et ensuite..... eh bien ! on s'assied à table et l'on soupe !

CLXXIX.

Alfonso termina sa péroraison , et implora de Julia un pardon à demi refusé et à demi accordé : madame y mit des conditions qu'il trouva très-dures ; il ne put rien obtenir de certaines petites choses qu'il demandait. Alfonso était , comme Adam coupable , à la porte du paradis terrestre : il exprimait son repentir et implorait en vain une clémence qu'il promettait de mériter ; tout à coup ses yeux étonnés s'arrêtèrent sur une paire de souliers.

CLXXX.

Une paire de souliers !... eh bien ! qu'est-ce donc ?... pas grand'chose , si c'eût été la chaussure du pied mignon d'une dame ; mais en vérité , je suis désolé de vous le dire ! c'étaient les souliers d'un homme. Les voir et s'en emparer , ce fut pour don Alfonso l'affaire d'un moment..... Ah ! grand dieu ! grand dieu ! je commence à frémir , mon sang se glace !.... Alfonso les examine d'abord , et puis il entre dans une fureur épouvantable.

CLXXXI.

Il sort pour aller chercher son épée , Julia vole aus-

sitôt vers le cabinet : « Fuyez , Juan , fuyez , pour l'amour du ciel , fuyez ! point de vaines paroles ; la porte est ouverte... vous pouvez vous glisser dans un passage que vous avez si souvent parcouru... voilà la clef du jardin.... fuyez.... adieu ! dépêchez-vous !... j'entends accourir Alfonso.... le jour n'a pas encore lui.... il n'y a personne dans la rue. »

CLXXXII.

Qui pourrait me dire que ce ne fût pas là un très-bon avis ?... il était seulement dommage qu'il fût donné trop tard. C'est le prix ordinaire de toute expérience, c'est une sorte de taxe imposée sur nous par la destinée. En un saut Juan avait atteint la porte de l'appartement ; il eût pu se sauver par le jardin , mais il rencontre don Alfonso en robe de chambre , il s'entend menacer de la mort... il n'hésite pas à le renverser par terre.

CLXXXIII.

Le combat fut terrible ; la lumière s'éteignit. Antonia de crier : « au rapt ! » et Julia : « au feu ! » mais aucun valet ne bougea pour venir se mêler aux combattants. Alfonso , rossé de la plus belle façon , jurait , en enrageant , qu'il serait vengé avant le matin ; Juan blasphémait une octave plus haut. Il avait le sang bouillant. Tout jeune qu'il était , c'était un démon , et il ne se sentait pas disposé à devenir martyr.

CLXXXIV.

L'épée d'Alfonso avait échappé à sa main avant

qu'il eût pu la tirer du fourreau ; heureusement que Juan ne l'aperçut pas ; car si , pendant qu'ils jouaient ainsi des poings tous les deux , il eût vu ce fer homicide , Alfonso n'eût pas vécu long-temps..... O épouses criminelles , songez à la vie de vos maris et de vos amants ! vous êtes sans cesse menacées d'un double veuvage !

CLXXXV.

Alfonso ne voulait pas lâcher prise , Juan étouffait Alfonso pour pouvoir s'échapper. Le sang commençait à couler , mais ce n'était que du nez. Enfin , leurs forces sont épuisées , et la lutte n'est plus si violente.

Juan se prépare à donner un dernier coup à son adversaire , mais le seul vêtement qu'il eût se déchire.... Il fuit comme Joseph en l'abandonnant.... Je doute que l'on pût pousser plus loin le parallèle entre ces deux héros.

CLXXXVI.

Les lumières arrivent enfin. Les servantes , les laquais , sont surpris du singulier spectacle qu'ils ont sous les yeux. Antonia est dans les convulsions ; Julia est évanouie ; Alfonso est étendu sans respiration auprès de la porte ; des lambeaux de vêtements sont épars sur le parquet souillé de gouttes de sang , et les traces de pas d'homme y sont imprimées cà et là.

Juan a gagné le jardin ; il met une clef dans la serrure et ferme la porte sur lui.

CLXXXVII.

Ici se termine mon premier chant..... Ai-je besoin de chanter ou de dire comment Juan se sauva dans une nudité presque complète, favorisé par la nuit, qui favorise souvent les mauvais sujets, et comment il parvint à sa maison dans le plus bizarre accoutrement ?

Le scandale qui circula le lendemain ; tous les caquetages qui suivirent cet événement, la demande en divorce que fit don Alfonso, tout cela fut inséré dans les gazettes anglaises, sans aucune omission.

CLXXXVIII.

Si vous êtes curieux de connaître toute l'affaire, les dépositions de tous les témoins, et leurs noms, les plaidoyers des avocats, les consultations des jurisconsultes pour et contre, il en existe plusieurs éditions ; les détails en sont très-variés, et tous très-piquants. Je vous recommande surtout l'édition de *Gurnley*, qui fit exprès le voyage de Madrid pour recueillir toutes les pièces du procès.

CLXXXIX.

Mais dona Inèz, pour distraire le public de l'événement le plus scandaleux qui, pendant plusieurs siècles, ou du moins depuis l'expulsion des Vandales, eût excité les caquets de la médisance espagnole, dona Inèz fit vœu de brûler plusieurs livres de cierges à la chapelle de la Vierge Marie (elle ne faisait jamais

de vœux sans les observer scrupuleusement) ; et, d'après l'avis de quelques vieilles dames, elle se décida à envoyer son fils à Cadix, pour s'y embarquer.

CXC.

Elle voulait que Juan voyageât par terre et par mer, dans toutes les contrées de l'Europe, pour se corriger de ses défauts, pour faire des progrès dans la pratique de la vertu, et se fortifier dans les principes de morale, surtout aux écoles de France et d'Italie. C'est là du moins que vont étudier la plupart des jeunes gens.

Julia fut enfermée dans un couvent ; elle y entra avec douleur : la lettre suivante fera peut-être mieux connaître ses sentiments secrets.

CXCI.

« On me dit qu'il est décidé que vous allez partir, « écrivait-elle à Juan. Vous faites sagement.... vous « faites bien ; mais ce n'en est pas moins un chagrin « pour moi. Je n'ai plus de droit désormais sur votre « jeune cœur ; le mien est seul victime et consentirait « à l'être encore. J'ai trop aimé..... Voilà l'unique ar- « tifice dont j'aie fait usage.... Je vous écris à la hâte. « Si une tache souille ce papier, ce n'est pas ce qu'elle « paraît être ; mes yeux sont brûlants, mais ils n'ont « point de larmes.

CXCI.

« J'aimais ; j'aime encore : j'ai sacrifié à cet amour, « mon rang, le bonheur, le ciel, l'estime du monde

« et la mienne..... Cependant je ne regrette rien de
 « ce qu'il m'a coûté, tant est doux pour moi le sou-
 « venir de ce rêve de mon cœur!.... Si je parle ici
 « de mes fautes, ce n'est point pour m'en glorifier.
 « Nul ne peut penser plus défavorablement de moi que
 « moi-même. Je trace ces lignes parce que le repos
 « me fuit..... Je n'ai aucun reproche, aucune demande
 « à vous faire.

CXCIII.

« L'amour n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme;
 « il est toute l'existence de la femme. Les dignités de
 « la cour et de l'église, les lauriers de la guerre, les
 « dons de la fortune sont le partage de l'homme; l'or-
 « gueil, la gloire, l'ambition, lui offrent de quoi rem-
 « plir le vide de son cœur. Ils sont en bien petit
 « nombre ceux qui ne s'y laissent pas séduire. Telles
 « sont les ressources de l'homme. Notre sexe n'en a
 « qu'une : aimer..... aimer encore..... et se perdre en-
 « core une fois.

CXCIV.

« Vous parcourrez la carrière des honneurs et des
 « plaisirs; vous serez aimé, et vous aimerez : tout est
 « fini pour moi sur la terre, sauf quelques années,
 « pendant lesquelles je vais cacher au fond de mon
 « cœur ma honte et mes chagrins. Je pourrais tout
 « supporter; mais je ne puis bannir cette fatale passion
 « qui me consume comme auparavant. Adieu donc....
 « pardonnez-moi, aimez-moi..... non; ce mot est inu-
 « tile aujourd'hui..... mais je ne l'effacerai pas.

CXC.V.

« Mon cœur a été tout faiblesse.... il l'est encore ;
« mais je crois pouvoir réunir toutes les forces de mon
« âme. Je sens circuler mon sang avec vitesse, et re-
« naître mon courage ; ainsi coulent les ondes dociles,
« lorsque le souffle des vents est réglé. Mon cœur est
« celui d'une femme timide, et ne peut oublier.... il est
« aveugle pour tout, excepté pour une seule image :
« comme l'aiguille qui se tourne toujours vers le pôle,
« mon cœur toujours épris est fixé sur une idée chérie.

CXC.VI.

« Je n'ai plus rien à dire, et je ne puis quitter la
« plume ; je n'ose poser mon cachet sur ce papier.
« Qu'ai-je donc à craindre ou à espérer de plus ? mon
« infortune ne peut guère s'accroître : je ne vivrais
« déjà plus, si le chagrin terminait nos jours ! La mort
« fuit le malheureux qui court volontiers au-devant
« de ses coups. Je suis réduite à survivre à ce dernier
« adieu, et à supporter la vie pour vous aimer et prier,
« pour vous. »

CXC.VII.

Cette lettre fut écrite sur du papier doré sur tranche, avec une petite plume neuve et légère. La blanche main de Julia pouvait à peine s'approcher du flambeau pour amollir la cire, et tremblait comme une aiguille aimantée. Cependant, Julia ne laissa pas tomber une larme : son cachet portait un tournesol, gravé sur une cornaline blanche, avec cette devise :

le vous suit partout. La cire était superfine et du
is charmant vermillon.

CXC VIII.

Telle fut la première intrigue de don Juan. Con-
querrai-je le récit de ses aventures? c'est ce qui
pendra du public. Nous verrons ce qu'il dira de
l'échantillon. Sa faveur est comme un beau plu-
t qu'un auteur attache à son chapeau, et son
rice n'est jamais bien funeste. S'il daigne donc
accorder son approbation, peut-être dans un an
arrrai-je le régaler du second chant de mon
ime.

CXC IX.

sachez au moins que c'est une épopée que je com-
e. Je la diviserai en douze livres. Chacun d'eux
tiendra des **promesses** d'amour et de guerre; nous
ons des voyages sur mer, une liste de vaisseaux,
capitaines et de monarques; mes caractères seront
iveaux, il n'y aura que trois épisodes: je donnerai
panorama de l'enfer, dans le style de Virgile et
lomère.... Vous voyez bien que je n'ai pas tort de
tendre aux honneurs du poème épique.

CC.

Chaque chose sera bien amenée, je suivrai scrupu-
sement les règles d'Aristote, ce *vade-mecum* du
i sublime, qui produit tant de poètes et quelques
s. Les poètes prosaïques aiment les vers blancs;

pour moi, j'ai un faible pour les rimés. Un bon ouvrier ne cherche jamais querelle à ses outils ; j'emploierai une nouvelle mythologie, un merveilleux d'un nouveau genre, et des situations et des coups de théâtre extraordinaires.

CCI.

Il n'y aura qu'une légère différence entre les poètes mes prédécesseurs et moi ; et je crois qu'ici tout l'avantage sera de mon côté (non que je n'aie d'autres mérites encore, mais celui-ci sera plus tôt en évidence). Ces messieurs brodent et embellissent tellement leur sujet, qu'il devient impossible de trouver un fil pour sortir du labyrinthe de leurs fables, tandis que mon récit est véritable et bien constaté.

CCII.

Si quelqu'un en doute, j'en appellerai à l'histoire, à la tradition et aux faits, aux journaux dont la véracité est connue et appréciée, aux comédies en cinq actes et aux opéras en trois. En voilà bien assez pour confirmer mon assertion ; mais ce qui m'attirera plus de confiance, c'est que moi-même et plusieurs témoins vivants encore à Séville, nous avons vu le dernier enlèvement de don Juan par le diable.

CCIII.

Si jamais je descends jusqu'à la vile prose, j'écrirai des *commandements* poétiques, qui, je n'en doute pas, laisseront bien loin tous ceux qu'on a composés

avant moi. Je saurai enrichir mon texte de mille choses que personne ne connaît, et je donnerai les préceptes les plus sublimes. J'intitulerais mon ouvrage : *Longin sur une Bouteille*, ou *l'Art d'être soi-même son Aristote*.

CCIV.

Tu croiras en Milton, en Pope et en Dryden *mêmement*; tu ne vanteras ni Wordsworth, ni Coleridge, ni Southey ¹³, parce que le premier radote; le second est ivre, et le troisième n'a que du pathos et de l'affectation; il serait difficile d'égaler Crabbe ¹⁴, l'hippocrène de Campbell est quelquefois une eau dormante; tu ne voleras rien à Samüel Rogers ¹⁵, tu ne commettras aucun péché avec la muse de Moore ¹⁶.

CCV.

Tu n'envieras point l'Apollon de Sotheby ¹⁷, ni son régase, ni rien de ce qui lui appartient. Tu ne porteras aucun faux témoignage comme la coterie des *bleus* (j'en connais qui ne se le font pas dire deux fois). Bref, tu n'écriras que ce que je prescrirai. Voilà l'échantillon d'une critique bien frappée, et vous pouvez saluer respectueusement le sceptre du bel esprit, ou vous en moquer, *ad libitum*; mais, dans le dernier cas, prenez garde à vous, morbleu! prenez garde!

CCVI.

Si quelqu'un avait l'audace de prétendre que cette histoire n'est pas morale, je le prierais d'abord de

ne pas crier avant de se sentir blessé. Qu'il me lise une seconde fois, et qu'il essaie de dire encore que mon poëme n'est pas moral parce qu'il est gai ; mais qui serait assez impertinent pour cela ? D'ailleurs, je veux montrer, dans mon douzième livre, le lieu où vont tous les méchants.

CCVII.

Si, après tout, il est encore quelques personnes assez aveugles sur leurs propres intérêts pour mépriser cet avertissement, et qui, égarées par un esprit mal tourné, ne veulent en croire ni mes vers, ni leurs yeux, en s'écriant « qu'elles ne trouvent point cette prétendue moralité, » je leur dirai ; si elles portent la robe, qu'elles en ont menti, et, si ce sont des gens à épaulettes ou des critiques, je leur ferai observer que c'est une erreur ¹⁸.

CCVIII.

J'attends les applaudissements du public, et je le prie de compter sur la morale de mon livre. Je saurai la mêler avec son amusement (comme on donne un joujou de corail à un enfant qui fait ses dents) ; mais qu'on n'oublie pas mes prétentions au laurier épique !

Du reste, de peur que quelques lecteurs scrupuleux ne prissent de l'ombrage, j'ai gagné à prix d'argent le journal de ma grand'mère, *la Revue britannique*.

CCIX.

J'ai envoyé mon petit cadeau dans une lettre à l'éditeur, qui m'a remercié poliment par le retour du courrier. Il me doit un article flatteur. Mais s'il lui plaisait de dauber sur ma muse docile et de rompre sa promesse qu'il lui a faite, et que, niant d'avoir reçu le prix convenu, il vint à répandre sur sa feuille les flots de bile au lieu de flots de miel, tout ce que je pourrais dire, ce serait que j'ai payé.

CCX.

Soutenu par cette nouvelle Sainte-Alliance, je pense être sûr du public, et pouvoir défier tous les autres magasins d'arts et de sciences, soit quotidiens, soit mensuels ou qui ne paraissent qu'au bout du trimestre. Je n'ai pas voulu me faire aussi leur client, parce qu'on m'a dit qu'il serait inutile de le tenter, et que *l'Edinburgh review* et le *Quarterly review* martyrisent impitoyablement un auteur qui commet quelque faute.

CCXI.

Non ego fetrem calidâ juventâ,
 Consule Planco,

disait Horace, et je le dis comme lui : le sens de cette citation est que, il y a six ou sept bonnes années, long-temps avant que je songeasse à dater mes lettres des bords de la Brenta, j'étais assez prompt à riposter. Non, je n'aurais pas supporté si

facilement toutes les invectives des *revues* dans ma bouillante jeunesse.... alors que Georges III régnait¹⁹.

CCXII.

Mais aujourd'hui à trente ans, mes cheveux grisonnent... (je ne sais trop ce qu'ils seront à quarante, j'en pensais déjà à commander une perruque). Mon cœur a vieilli, et en un mot, ayant dissipé toutes les forces de mon été avant la fin de mon printemps, je ne me sens plus le courage de repousser les attaques. J'ai dépensé ma vie, intérêt et principal; j'ai cessé de croire, comme jadis, que mon ame était invincible.

CCXIII.

C'en est fait! jamais mon cœur ne sentira plus descendre sur lui cette fraîche rosée qui retire de tout ce que nous voyons d'aimable, des émotions nobles et nouvelles; trésor semblable à celui que l'abeille porte dans son sein! Croyez-vous que le miel croît avec ces objets? Non, sans doute; mais il était en votre pouvoir de doubler même la suavité d'une fleur.

CCXIV.

C'en est fait.... c'en est fait.... o mon cœur, tu as cessé d'être pour moi tout l'univers; tu fus jadis mon unique bien; tout s'absorbait en toi.... désormais tu ne peux plus être ni ma félicité, ni la source de mes douleurs. L'illusion s'est évanouie pour toujours; tu es devenu insensible.... mais tu n'en

es pas plus mauvais; et , à la place de tes inspirations, j'ai acquis quelques grains de jugement.... Dieu, sait comment le jugement a pu se loger dans ma cervelle !

CCXV.

²⁰. Les jours de l'amour sont finis pour moi : adieu les charmes des jeunes beautés, de l'hymen, et à plus forte raison ceux d'une veuve ! ils ne pourront plus m'abuser comme jadis. En un mot, je ne dois plus vivre comme j'ai vécu. J'ai perdu l'espoir d'une tendresse mutuelle ! le vin de Bordeaux m'est aussi défendu : jetons-nous sur quelques-uns des défauts des vieillards : je crois que je ferai bien de choisir l'avarice.

CCXVI.

L'ambition fut mon idole ; elle a été brisée sur les autels de la douleur et du plaisir : ces deux déités m'ont laissé plus d'un gage sur lesquels la réflexion peut s'exercer à loisir. Aujourd'hui j'ai dit, comme la tête d'airain du moine Bacon : « *Le temps est, le temps fut, le temps n'est plus.* »

La jeunesse est un trésor que j'ai prodigué de trop bonne heure.... mon cœur s'est épuisé à force d'amour, et ma tête à force de rimés.

CCXVII.

A quoi aboutit la gloire ? à remplir peut-être une petite page de papier. Les uns la comparent à une colline dont le sommet se perd dans les nuages comme

celui de tous les monts. Pourquoi les hommes écrivent-ils, parlent-ils, prêchent-ils? pourquoi les héros égorgent-ils leurs semblables? pourquoi les poètes consomment-ils l'huile de leur lampe? Pour obtenir, quand l'original ne sera plus que poussière, un mauvais portrait, un buste encore pire, et un nom.

CCXVIII.

Quelles sont les espérances de l'homme? Un roi de la vieille Égypte, nommé Chéops, fit élever la première et la plus grande des pyramides, croyant qu'il lui fallait un tel monument pour conserver sa mémoire tout entière et sa momie : un jour un voyageur, fouillant dans la pyramide, s'amusa à briser le cercueil du monarque. Quel monument pourrait nous faire espérer dans l'avenir, puisqu'il ne reste pas une pincée des cendres de Chéops!

CCXIX.

Quant à moi, aimant par goût la vraie philosophie, je me dis très-souvent : « Hélas ! tout ce qui a été « créé doit finir ! l'homme, que la mort fauche comme « l'herbe des prés, se convertit en gazon. Tu as passé « ta jeunesse assez agréablement, et si c'était à re- « commencer.... tu ferais de même..... Remercie donc « ton étoile de n'être pas plus malheureux ; lis la « Bible, mon ami, et prends soin de ta bourse. »

CCXX.

Pour le présent, aimable lecteur, et toi, cher acheteur, plus aimable encore, le poète (c'est moi) veut,

avec votre permission, vous toucher cordialement la main, se dire votre très-humble serviteur, et vous souhaiter le bonjour. Nous nous reverrons si nous nous entendons..... et dans le cas contraire, je ne laisserai pas plus long-temps votre patience; cet échantillon suffira..... Que nous serions heureux, si tous les auteurs suivaient cet exemple!

CCXXI.

« Va, petit livre, quitte ma solitude, je te confie aux ondes, fais ton chemin; et si, comme je le crois, tu es une œuvre admirable, tu seras encore vanté après de longues années. »

Lorsque Southey se fait lire, et que Wordsworth se fait comprendre, je ne puis m'empêcher de prétendre aussi à la gloire.... Les quatre premières lignes sont de Southey; pour l'amour de Dieu, cher lecteur, n'allez pas me les attribuer.

FIN DU CHANT PREMIER.

DON JUAN.

CHANT SECOND.

I.

O vous qui élevez la jeunesse des nations, pédagogues de la Hollande, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, ou de l'Espagne, je vous recommande de donner souvent les écrivains à vos écoliers ! Cela corrige leurs mœurs ; ne vous inquiétez pas des crises que leur fera pousser la ferveur. La plus douce des mères et la meilleure des éducations n'ont-elles pas échoué pour don Juan, puisque, malgré toute la sollicitude dont il fut l'objet, nous l'avons vu oubliant tout à coup la modestie et l'innocence de son âge ?

II.

S'il eût été placé dans un collège, et qu'on l'eût occupé à faire sa troisième ou sa quatrième, une tâche journalière aurait empêché son imagination de s'exalter, si du moins il eût été dans un climat du Nord ! L'Espagne pourrait bien être une exception à la loi générale ; mais ce sont les exceptions qui troublent les règles..... Un enfant de seize ans occasionner un divorce !..... Ce fut une chose bien embarrassante pour ses professeurs.

III.

Quant à moi, je ne vois là rien de bien extraordinaire, si l'on veut tout considérer : à qui Juan avait-il à faire ? d'abord à une mère entichée des mathématiques et..... je n'en dirai pas davantage ; à un précepteur qui n'était qu'un âne ; à une jeune dame (fort jolie, car sans cela il eût été difficile qu'un tel événement eût lieu) ! enfin à un mari un peu trop âgé et fort peu du goût de sa femme ; puis le temps, l'occasion.....

IV.

Ma foi, qu'y voulez-vous faire ? il faut que la boule du monde tourne sur son axe, et que tout le genre humain fasse la culbute avec elle. Il nous faut vivre et mourir, faire l'amour et payer nos impôts, et diriger nos voiles suivant le caprice du vent. Le roi nous gouverne, le médecin fait avec nous le charlatan, le prêtre nous endoctrine, et notre vie file tout doucement. Qu'est-ce que la vie ! un souffle, un peu d'amour et de vin, un peu d'ambition, de gloire, de dévotion, enfin de la poussière..... et peut-être un nom.

V.

J'ai dit que Juan avait été envoyé à Cadix..... ville charmante, je m'en souviens..... c'est le marché de tout le commerce des colonies (ce l'était du moins avant que le Pérou s'avisât de s'insurger) ; et il y a des filles si douces, je veux dire des dames si gracieuses, que leur démarche seule fait palpiter le cœur.

Je ne puis la décrire , quelque impression qu'elle ait pu faire sur moi. A quoi la comparer ? je n'ai rien vu de pareil !

VI.

Un cheval arabe , un cerf agile , un cheval barbe nouvellement dressé , un caméléopard , une gazelle.... non , ce n'est pas encore cela.... et leur costume ! leur voile.... leur robe.... hélas ! il me faudrait consacrer tout un chant pour vous en faire la peinture.... et leurs petits pieds et leurs chevilles mignonnes.... Ma foi ! remerciez le ciel que je n'aie point ici des métaphores toutes prêtes. (Allons , ma chaste muse , dépêchons-nous !)

VII.

Quel admirable tableau pourtant que ces vierges castillanes écartant un moment leur voile avec une main délicate , et vous lançant un regard qui vous fait pâlir et enflamme votre cœur !

Terre chère à Phébus et au dieu d'amour , si jamais je vous oublie , puisse-je oublier aussi.... de dire mes prières !

Jamais costume ne fut plus favorable aux œillades amoureuses , excepté pourtant les fazzioli des Vénitiennes.

VIII.

Revenons à notre histoire ! Dona Inèz n'envoya son fils à Cadix que pour l'y faire embarquer. Il n'entra point dans ses projets que Juan y séjournât ? Mais quels étaient donc les projets de la veuve de

don Jose ? ne les laissons pas ignorer au lecteur. Dona Inèz voulait que son fils entreprît un long voyage sur mer : comme si un navire espagnol était une autre arche de Noé, dans laquelle il serait sevré de la méchanceté de la terre , et d'où il sortirait un jour comme une colombe d'espérance.

IX.

Don Juan commanda donc à son domestique de faire son paquet ; sa mère lui adressa un sermon et lui donna de l'argent : il devait être absent pendant quatre années. Inèz fut affligée en le voyant partir ; il n'est point d'adieu qui n'ait son moment douloureux ; mais elle espérait, elle croyait même qu'il se ferait bon sujet. Elle lui remit une lettre remplie de bons conseils (il ne la lut jamais), et deux ou trois lettres de crédit.

X.

Cependant , pour passer son temps à quelque chose, la sage Inèz institua une école de dimanche pour de petits drôles, qui auraient mieux aimé jouer qu'écouter ses leçons ; elle rassembla une troupe d'enfants de trois ans. Ceux qui ne se montraient pas appliqués étaient fouettés ou mis en pénitence sur un tabouret. Elle avait si bien réussi dans l'éducation de Juan !.... sans doute c'était l'espoir d'un pareil succès qui l'excitait à consacrer ses soins à une autre génération.

XI.

Juan s'embarqua.... un vent propice poussa d'abord

le vaisseau, l'onde mugit sillonnée par la proue. C'est une mer du diable que celle qui coule dans cette baie ! moi qui l'ai traversée maintes fois, je puis en donner des nouvelles. Quand on est sur le tillac, l'écume des flots jaillit sur votre front et refroidit l'air qu'on respire ; Juan y monta pour faire ses adieux , ses derniers adieux peut-être , à la terre d'Espagne.

XII.

Je dois avouer que c'est un spectacle bizarre que de voir sa terre natale fuir au loin sur les eaux : on s'attendrit à cette vue , surtout aux jours de la jeunesse. Je me rappelle que la côte de la Grande-Bretagne paraît blanche ; mais presque toutes les autres contrées nous paraissent bleues lorsque , embarqués sur l'humide élément, nos yeux sont trompés par la distance.

XIII.

Pendant que Juan soupirait en voyant s'éloigner sa terre natale, les vents sifflaient, les cordages montaient et descendaient, les matelots juraient, le vaisseau craquait, et la ville ne parut bientôt plus qu'un point dans l'horizon : tant la proue fendait rapidement l'onde amère ! Le meilleur de tous les remèdes contre le mal de mer, c'est un beef-steak..... Vous riez ? Eh bien, essayez, et vous verrez si j'ai tort : un beef-steak a toujours été pour moi un remède souverain.

XIV.

Don Juan ne pouvait détourner ses yeux attristés.

des côtes d'Espagne : un premier départ est une leçon amère ; c'est un sentiment qu'éprouvent même des peuples entiers en allant aux combats. On est agité par une émotion indéfinissable ; le cœur est brisé par une espèce de coup inattendu. Quelque désagréable qu'aient été les gens et les lieux que vous quittez , on ne peut s'empêcher de regarder d'un air attendri le clocher de la ville ou du hameau.

XV.

Tout ce que laissait don Juan lui était cher ; c'était une mère , une amante , et point d'épouse. Aussi avait-il , pour être ému , plus de raisons que n'en ont maintes personnes plus avancées en âge. Si un soupir nous échappe quelquefois lorsque nous nous éloignons de ceux mêmes qui nous déplaisent , il est bien juste de verser des larmes si nous laissons derrière nous des personnes dignes de toute notre tendresse. Plus tard , hélas ! de plus vifs chagrins viennent tarir la source de nos larmes !

XVI.

Juan pleurait donc , comme les Hébreux , captifs sur les bords du fleuve de Babylone , pleuraient au souvenir de Sion. Je pleurerais bien aussi ; mais ma muse n'est point une muse larmoyante , et des chagrins si légers ne valent pas la peine qu'on en meure. J'aime que la jeunesse voyage , ne serait-ce que pour s'amuser ; et la première fois qu'un jeune lord se mettra en route , peut-être que son laquais glissera mon poëme dans le porte-manteau , derrière la voiture.

XVII.

Juan ne pouvait cesser de pleurer, de soupirer et de rêver, en voyant tomber ses larmes dans la mer ; la pénible idée de l'absence attristait son cœur. Il se rappela ses fautes, en poussant de douloureux sanglots ; il fit aussi de sérieuses réflexions sur sa situation présente et sur l'avenir, et se promit bien de songer à changer de conduite.

XVIII.

« Adieu ! s'écria-t-il, o ma patrie, adieu ! Peut-être ne te reverrai-je plus ; peut-être suis-je destiné à mourir du regret de ne plus te revoir, comme tant d'exilés dont le cœur s'est brisé sur une terre étrangère. Adieu, ondes brillantes du Guadalquivir ! adieu, ma mère ! et puisque tout est fini pour nous, adieu, aussi tendre Julia ! » (Ici Juan, tira sa lettre de son sein et la relut tout entière.)

XIX.

« Ah ! si jamais, continua-t-il, je pouvais t'oublier, je jure..... T'oublier ! non, non, jamais. C'est supposer l'impossible..... O ma bien-aimée ! les flots d'azur de l'Océan se convertiront en air, la terre elle-même se fondra en vagues écumeuses, avant que ton image soit effacée de mon cœur, avant que je cesse un moment de penser à toi. Est-il un remède capable de guérir un cœur malade d'amour ? » (Ici le vaisseau reçut une secousse, et le mal de mer saisit notre jeune amoureux.)

XX.

« Le ciel s'écroulera sur la terre avant..... (Le mal de mer augmente.) O Julia, quelle douleur peut être comparée à celle d'un amant éloigné de toi !..... (Pour l'amour du ciel, donnez-moi un verre de liqueur !.... Pedro ! Batista ! descendez-moi bien vite.) Julia, objet de la plus vive ardeur ! (Coquin de Pedro, veux-tu bien te hâter ?) O Julia !..... (Au diable ce chien de vaisseau.) Tendre Julia, écoute les prières de mon cœur ! » Oh ! ma foi, ici, le vomissement lui coupa la parole.

XXI.

Juan sentit cette froide pesanteur d'estomac qui est au-dessus de l'art de tous les apothicaires, cette sensation ne peut être surmontée par la douleur d'un amour déçu, ni par la perfidie d'un ami, ni par la mort de ceux qui nous furent chers, et qui ont emporté dans la tombe une partie de nous-mêmes. Sans doute que Juan aurait fait une apostrophe de plus en plus pathétique ; mais la mer opéra sur lui comme un émétique violent.

XXII.

La puissance de l'amour est bien capricieuse ; je l'ai vu résister à un accès de fièvre qu'il avait lui-même déterminé ; mais je l'ai vu bien embarrassé dans un rhume, une toux, et surtout dans une esquinancie. L'amour est fier et fort dans les maladies nobles, mais il se soucie peu des indispositions vul-

gaires. Il ne peut souffrir qu'un éternuement vienne interrompre ses soupirs, ni qu'une inflammation borde ses yeux aveugles d'un ruban cramoisi.

X X I I I.

Ce qu'il trouve encore pire, c'est la nausée, ou une douleur dans les basses régions des entrailles. L'amour, qui voit couler le sang avec un courage héroïque, a peur de l'application d'une serviette chaude sur le ventre. Les purgatifs sont dangereux à son règne, et le mal de mer est mortel pour lui.

L'amour de don Juan était des plus parfaits : autrement, comment eût-il résisté à une telle secousse ; car notre jeune homme n'avait jamais été en mer et il entendait mugir les vagues pour la première fois.

X X I V.

Le vaisseau, qu'on nommait *la Très-Sainte Trinité*, faisait voile pour le port de Livourne : c'était là que la famille espagnole de Moncada s'était établie longtemps avant que le père de Juan fût né. Des liens de parenté existaient entre ces deux familles, et Juan avait pour les Moncada une lettre de recommandation. Le matin de son départ, il l'avait reçue de ses amis d'Espagne qui l'adressaient à leurs amis d'Italie.

X X V.

La suite de don Juan était composée de trois domestiques et d'un précepteur, le licencié Pedrillo. Ce savant pédagogue parlait plusieurs langues ; mais, dans ce moment, le mal de mer le tourmentait telle-

ment, qu'il en avait perdu la parole, et qu'étendu sur son hamac, il regrettait la terre, et maudissait entre ses dents chaque nouvelle vague qui redoublait son malaise. L'eau salée qui entraît par les sabords venait mouiller sa couche, et lui faisait une peur d'enfer.

XXVI.

Il n'avait pas tant de tort d'être épouvanté, car le vent augmenta sur le soir, et se convertit en brise fraîche. C'était peu de chose pour des marins; mais plus d'un homme étranger à la mer aurait pâli: il est vrai que les marins sont d'un autre caractère. Lorsque le soleil fut couché, on commença d'amener les voiles: le ciel menaçait les matelots d'un vent violent, qui pourrait bien emporter un mât ou deux.

XXVII.

Il était une heure après minuit: un coup de vent frappa soudain le navire; la secousse et la résistance des flots lui firent une large crevasse; l'étambot fut écarté, la proue tout entière fut fracassée; et, avant qu'on pût parer à ce pressant danger, le gouvernail fut brisé: c'était le moment de recourir aux pompes, déjà le vaisseau avait fait quatre pieds d'eau.

XXVIII.

Une partie des matelots se mit donc de suite à pomper, et le reste s'occupa à chercher la voie d'eau pour la fermer, s'il était possible, avec les marchandises de la cargaison. Après avoir tout bouleversé et

bien cherché, ils la trouvèrent enfin ; mais ce n'était pas encore être hors de danger : l'eau entrait avec une abondance effrayante. Nos gens avaient beau vouloir fermer l'ouverture avec des chemises, des vestes, des ballots de toile et de mousseline !

XXIX.

Tous leurs efforts eussent été vains ; malgré tous les expédients qu'ils imaginèrent, ils auraient été coulés à fond sans le secours des pompes. Je suis bien aise de les faire connaître à tous les marins qui seraient dans le cas d'en avoir besoin. Elles tirent cinquante barils d'eau par heure : tout l'équipage de *la Trinidad* dut la vie à M. Mann de Londres, qui en est l'inventeur.

XXX.

A l'approche du jour, le mauvais temps sembla vouloir se calmer, et l'on parvint à fermer complètement la voie d'eau. Le navire fut remis à flot, quoiqu'on ne cessât pas encore de faire jouer la pompe à chapelet. La brise fraîche recommença de nouveau à souffler ; une rafale survint ; et, pendant que quelques plats-bords se détachaient, une bouffée de vent, que je ne puis décrire, tourna tout à coup le vaisseau sur sa proue.

XXXI.

Le vaisseau resta immobile dans cette position. L'eau abandonna le fond de la cale, et vint laver les ponts. Ces fut un de ces spectacles terribles que les

hommes n'oublient jamais. Il est rare, en effet, qu'on perde le souvenir de tous les évènements qui sont une source de regrets, tels que les combats, les incendies et les naufrages, tout ce qui met en danger les jambes et le cou, et tout ce qui détruit nos espérances. Voyez combien ceux qui savent nager et plonger aiment à rappeler les malheurs de la mer !

XXXII.

Dans le même moment les mâts furent brisés et emportés ; celui de misaine d'abord, et ensuite le grand mât. Le vaisseau n'en restait pas moins planté comme une simple poutre, malgré tout ce qu'on pouvait faire ; le mât de beaupré fut coupé : cette opération remit enfin le navire en équilibre par une violente secousse. On n'en vint à cette extrémité que lorsque tout autre espoir fut perdu.

XXXIII.

Il est facile de croire que, pendant que tout ceci se passait, il y avait plus d'une personne dans l'inquiétude. Ce n'était pas une chose fort agréable pour les passagers de se voir menacés de perdre la vie, ou tout au moins la ration journalière. Les marins les plus déterminés sont disposés à s'étourdir par l'ivresse, lorsqu'ils voient approcher le fatal moment. Dans de semblables occasions le matelot demande à grands cris l'eau-de-vie, et va quelquefois lui-même boire le rum au tonneau.

XXXIV.

Il faut convenir que rien n'est propre à calmer le

désespoir comme le rum et la véritable religion ; aussi les uns se mirent à prier , les autres à boire : ceux-ci chantaient des chansons de table , ceux-là entonnaient des psaumes , le vent qui ne cessait de siffler , et les vagues mugissantes mêlaient leur sauvage harmonie à ces concerts. La frayeur mit tout à coup un terme aux transes de ceux qui étaient pris du mal de mer. Les gémissements , les blasphèmes , les pieuses exclamations retentissaient au milieu de l'Océan.

XXXV.

De plus grands malheurs seraient arrivés , sans doute , si notre héros n'eût montré un sang-froid au-dessus de son âge. Il courut à la chambre où l'on tenait des liqueurs , et se posta devant la porte avec une paire de pistolets. Épouvantés par lui , comme si la mort était plus terrible par le feu que par l'eau , les matelots s'arrêtèrent ; ils eurent beau le menacer en jurant , ou le supplier par leurs larmes , il fut inflexible. Ces gens-là croyaient qu'avant de couler à fond il fallait mourir dans l'ivresse.

XXXVI.

« Qu'on nous donne encore du rum , criaient-ils ! dans une heure d'ici , en serez-vous plus riche ? »
« Non , répondit Juan ; non..... Je sais que la mort m'attend comme vous ; mais mourons en hommes , et non comme des brutes , » et il se tint courageusement dans ce poste périlleux : aucun n'osa courir le risque d'une mort anticipée. Pedrillo lui-même , son

vénérable pédagogue, implora vainement un verre de rum.

XXXVII.

Le vieux bon homme était tout effaré, poussant des cris et de pieuses lamentations ; il se repentait de tous ses péchés et faisait le vœu irrévocable d'une sévère pénitence. Rien ne devait plus le décider (une fois ce péril passé) à quitter ses occupations académiques et les cloîtres de Salamanque, pour suivre don Juan dans ses voyages maritimes, comme un autre Sancho Pança.

XXXVIII.

Une lueur d'espérance vint consoler encore l'équipage. Le jour parut et le vent se calma. On n'avait plus de mâture, la voie d'eau augmentait ; on était environné de bas-fonds, et aucun rivage ne s'offrait à la vue ; mais enfin, le navire surnageait encore. On employa de nouveau les pompes ; et, quoiqu'un moment auparavant tout leur semblât perdu, séduits par un faible rayon d'espérance, les uns se mirent à pomper, et les plus faibles à tirer une voile.

XXXIX.

On passa cette voile sous la quille du vaisseau, et pour l'instant, ce ne fut pas sans effet. Mais que pouvait-on attendre ? L'eau entra à force, et l'on n'avait plus ni mâts, ni voiles. Cependant il vaut encore mieux ne rien négliger : il n'est jamais trop tard pour être noyé complètement. Et s'il est vrai que l'homme ne doit mourir qu'une fois, ce n'est pas

une chose fort agréable que de finir sa vie dans le golfe de Lyon.

XL.

C'était en effet dans ces parages que les vents et les vagues avaient poussé Juan et ses compagnons ; ils furent entraînés beaucoup plus loin , sans savoir où ils allaient : il fallait renoncer à consulter la boussole. Ils n'avaient pas un seul moment pour prendre du repos , ou pour essayer de fabriquer un gouvernail et un mât de ressource. A peine s'ils eussent osé espérer que le vaisseau surnagerait encore une heure. Il nageait pourtant..... quoique pas tout-à-fait aussi bien qu'un canard.

XLI.

Cependant le vent avait bien baissé ; mais le navire était dans un si piteux état , qu'il n'était guère possible de naviguer plus long-temps. La détresse était déjà fort grande. On n'avait plus d'eau potable ; les provisions solides commençaient à diminuer ; c'était en vain que tous consultaient le télescope , ils ne découvraient ni vaisseau , ni rivage ; leurs yeux ne rencontraient que la vaste mer et la nuit.

XLII.

La tempête les menaça de nouveau , la bise souffla avec plus de violence , et l'eau entra dans la cale par l'avant et par l'arrière. Quoique l'équipage ne l'ignorât pas , la plupart des marins souffraient avec patience ; quelques-uns conservèrent encore tout leur courage , jusqu'à ce qu'enfin les chaînes et les cuirs

des pompes fussent usés. On fut menacé d'un naufrage complet ; et l'on resta à la merci des vagues, qui sont aussi susceptibles de compassion que les hommes dans le temps de guerres civiles.

XLIII.

Ce fut alors que l'on vit le charpentier, les larmes aux yeux, venir dire au capitaine que tout était perdu. C'était un vieillard qui avait long-temps voyagé et vu bien des tempêtes ; s'il pleurait aujourd'hui, disait-il, ce n'était point ses propres craintes qui lui arrachaient des larmes ; mais le pauvre homme avait une femme et des enfants, deux choses qui font le désespoir de ceux qui se voient à leur dernière heure.

XLIV.

Le désordre est complet dans le vaisseau. Plus de distinction de grades, de rangs. Les uns redoublent leurs prières et promettent à leurs saints patrons des cierges pour leurs chapelles ; hélas ! ces vœux ne furent pas exaucés. D'autres se tiennent sur l'avant du vaisseau pour porter au loin leurs regards. Plusieurs s'occupent à hisser les chaloupes, tandis qu'un passager vient demander l'absolution à Pedrillo qui, dans son trouble, l'envoie à tous les diables.

XLV.

Ceux-ci se balancent dans leurs hamacs, ceux-là mettent leurs plus beaux habits comme s'ils allaient à une foire. L'un maudit le jour où il vint au monde, grince des dents et s'arrache les cheveux en hurlant ;

un autre va se joindre à ceux qui continuaient de préparer les chaloupes, convaincu qu'une chaloupe bien armée peut résister dans une mer orageuse..... à moins que les vagues et le vent n'aient juré sa perte.

XLVI.

Ce qu'il y avait de pire dans leur position, c'était que la détresse durait depuis plusieurs jours. Il leur eût été difficile d'emporter assez de provisions pour alléger les longues souffrances qui les attendaient encore. Les hommes, même lorsqu'ils vont mourir, n'aiment pas l'inanition; le mauvais temps avait gâté leurs vivres. Deux tonneaux de biscuits et un baril de beurre fut tout ce qu'ils purent jeter dans le canot.

XLVII.

Mais ils mirent dans la grande chaloupe quelques livres de pain, tout moisi qu'il était; environ une vingtaine de litres d'eau, six bouteilles de vin, un quartier de bœuf salé, et un maigre jambon qui ne pouvait leur durer long-temps. Ajoutez à cela huit litres de rum contenus dans un grand pot.

XLVIII.

Les autres bateaux (la petite chaloupe et la pinasse) avaient été coulés à fond dès que le vent avait commencé de souffler. La grande chaloupe n'était pas dans un très-bon état. Deux couvertures lui servaient de voiles, le mât était une rame qu'un mousse avait jetée par hasard. Elle ne pouvait con-

tenir la moitié de l'équipage qui était à bord, comment aurait-elle pu être suffisamment munie de vivres ?

XLIX.

Le temps était sombre ; le jour s'écoulait sans soleil au-dessus du vaste abîme des flots. Semblables à un voile qui nous cache le visage irrité d'un ennemi, les ténèbres dérobaient la vue du ciel à ces malheureux naufragés ; le front pâle et le désespoir dans les yeux, ils fixaient des regards effrayants et douloureux sur les vagues menaçantes. Depuis douze jours ils s'étaient familiarisés avec la terreur.... aujourd'hui c'est la mort elle-même qui vient s'offrir à eux.

L.

Ils avaient essayé de faire un radeau, entreprise folle au milieu d'une mer orageuse ; ils auraient ri eux-mêmes de concevoir l'espérance d'échapper au trépas par un tel moyen, si, dans des malheurs pareils, il pouvait exister un autre rire que celui de ces forcenés que la boisson enivre, et qui s'abandonnent à une gaieté sauvage et semblable à un délire convulsif.

Un miracle pouvait seul les sauver.

LI.

A huit heures et demie, les poutres, les poutilliers, les planches, enfin tout ce qui pouvait servir à soutenir les pauvres naufragés sur les vagues, leur avait été livré : malgré l'inutilité de leurs efforts,

ils cherehaient encore à lutter contre une destinée inévitable. Quelques étoiles brillaient au firmament, mais ne répandaient qu'une faible clarté. Les bateaux s'étaient éloignés, surchargés de monde. Le vaisseau s'inclina, fit comme un faux bond, et s'engloutit en un instant.

LII.

Alors s'éleva jusqu'aux cieux le cri terrible du dernier adieu! Les hommes timides firent entendre des plaintes déchirantes; ceux qui étaient plus courageux gardaient un morne silence. Quelques-uns s'étaient déjà précipités dans les flots, avec un hurlement épouvantable, comme s'ils eussent voulu aller au-devant de la mort. La mer s'entrouvrit comme un gouffre infernal, et le vaisseau entraîna avec lui la vague dévorante: tel on voit un gladiateur vaincu renverser son ennemi qu'il essaie d'étouffer avant de mourir.

LIII.

Un cri général s'était élevé, d'abord plus bruyant que le choc des vagues, et semblable à un coup de tonnerre; soudain on n'entendit plus que le sifflement de l'aquilon et le mugissement de l'Océan impitoyable; par intervalle, un léger tourbillon se traçait sur la surface de la mer; un cri solitaire retentissait au loin, et l'on voyait la dernière agonie d'un nageur, luttant encore contre le flot courroucé.

embarqua dans la chaloupe son précepteur et son épagueul.

LX.

La nuit était rude , et le vent était si terrible et si changeant , qu'on n'osait pas faire usage de toute la voile. Chaque coup de mer inondait la chaloupe , et forçait l'équipage à ne pas cesser un moment de l'égoutter. Tous les habits étaient trempés d'eau. L'espérance diminuait à chaque instant , et le pauvre canot fut bientôt submergé.

LXI.

Neuf hommes disparurent avec lui. La chaloupe flottait encore ; une rame lui servait de mât , et deux couvertures cousues ensemble y furent attachées , pour faire , tant bien que mal , les fonctions de voile. Quoique chaque nouvelle vague menaçât d'anéantir les gens de l'équipage , et que le danger présent surpassât de beaucoup tous ceux qu'ils avaient courus , ils donnèrent des regrets à leurs compagnons qu'ils virent périr avec le canot ; ils en donnèrent aussi aux tonneaux de biscuit et de beurre.

LXII.

Le soleil se leva , entouré de nuages rouges , présage certain de la continuation du vent. Se laisser aller au gré de la mer jusqu'à ce que le temps changeât , c'était tout ce qu'on pouvait faire. Quelques cuillerées de rum et de vin furent distribuées à chacun de ces malheureux qui commençaient à devenir bien faibles.

Ils étaient réduits à leur pain moisi, et la plupart d'entre eux n'étaient couverts que de haillons.

LXIII.

Ils étaient trente, serrés dans un espace qui leur permettait à peine de faire quelque mouvement. Ils essayèrent tout ce qui leur fut possible pour adoucir leur position. Une moitié s'étendit sur les bancs de la chaloupe, et les autres, quoique engourdis par l'eau salée, se tinrent debout, en se partageant les soins de la garde. C'est ainsi que, tremblants comme dans l'accès d'une fièvre tierce, ils étaient entassés dans leur nacelle, sans autre abri que le manteau des cieux.

LXIV.

Il est certain que le désir de vivre prolonge la vie; c'est une chose connue des médecins qui voient tous les jours des malades, dont on désespère, échapper à la mort, pourvu que des amis et une femme ne viennent point les assommer de leur douleur, et qu'ils aiment mieux se flatter d'une heureuse guérison, que de se figurer devant les yeux la faux du trépas ou les ciseaux d'Atropos. Désespérer de son état, est le plus sûr moyen d'abrégier sa vie et de terminer bientôt toutes ses misères dans ce bas monde.

LXV.

On prétend qu'une rente viagère, placée sur la tête d'un vieillard, est pour lui un brevet de longue vie : qui sait si ce n'est pas un mauvais tour que le

diable joue aux hommes qui achètent à fonds perdus. Il y a de ces gens qui semblent vous menacer de ne mourir jamais. Les juifs qui sont, sans contredit, les plus diaboliques de tous les créanciers, aiment beaucoup à prêter à ces conditions. J'ai eu à faire dans ma jeunesse à l'un de ces usuriers qui me mit bien dans l'embarras.

LXVI.

Il en est de même des gens qui sont sur une chaloupe, en pleine mer ; ils vivent de l'amour de la vie, et sont capables de supporter plus de malheurs qu'on ne peut croire. Aussi durs que des rochers, ils sont en vain assaillis par les tempêtes les plus furieuses ; ils peuvent résister à tout ce que les marins ont éprouvé de pire depuis l'arche vagabonde du patriarche Noé. C'était une chose assez curieuse que l'équipage et la cargaison de ce vaisseau. Vous rappelez-vous aussi l'*Argo*, ce premier bâtiment corsaire des anciens Grecs ?

LXVII.

Mais l'homme est un animal carnivore ; il faut qu'il mange, et cela, au moins une fois par jour. Il ne peut guère vivre par la succion comme les bécasses ; une proie lui est aussi nécessaire qu'au requin et au tigre. On a beau dire que sa construction anatomique le rend propre à brouter les végétaux ; des gens affamés décideront sans hésiter que le bœuf, le veau et le mouton sont d'une digestion plus facile.

LXVIII.

C'est ce que pensaient nos malheureux naufragés. Un calme survint le troisième jour, qui renouvela d'abord leurs forces, et versa sur leurs membres fatigués un baume réparateur. Ils purent jouir de quelques heures de sommeil ; mais lorsqu'ils se réveillèrent, ils se sentirent un accès de voracité ; et au lieu de ménager leurs vivres avec précaution, ils dévorèrent aussitôt tout ce qui leur restait.

LXIX.

On devinera sans peine quelle en fut la conséquence. Lorsqu'ils auront achevé tous leurs mets solides et avalé tout leur vin, malgré les conseils de quelques-uns d'entre eux plus prudents que les autres, comment pourront-ils dîner le lendemain ? Les insensés ! n'espéraient-ils pas que le vent docile allait se lever et les transporter près de quelque rivage ? Espérance très-agréable ; mais aussi, n'ayant qu'une rame fragile, ils eussent bien mieux fait de ménager leurs provisions.

LXX.

Le quatrième jour parut ; mais aucun vent ne souffla, et l'Océan resta comme dans un profond sommeil ; le cinquième jour trouva encore leur chaloupe flottant sur les ondes ; le temps était doux et serein ; et l'azur de la mer se confondait au loin avec celui du ciel : que faire avec une rame ? Le murmure de la faim commençait à se faire entendre :

aussi Juan eut-il beau supplier, son épagneul fut tué et distribué par rations à l'équipage.

LXXI.

Le sixième jour, la peau de l'animal fut leur ressource, et Juan, qui avait jusque là refusé de prendre part au festin, par amour pour le chien de son père, éprouvant aujourd'hui la rage d'un vautour affamé, accepta enfin avec quelque remords, comme une grande faveur, une des pâtes de devant, qu'il partagea avec Pedrillo ; celui-ci la dévora avidement, regrettant de n'en recevoir que la moitié.

LXXII.

On était au septième jour. Le vent ne soufflait pas encore. Les rayons brûlants du soleil dardaient sur ces hommes décharnés, qui se trouvaient immobiles au milieu des flots comme dans une eau stagnante. Ils appellent en vain le vent inflexible, leur seule espérance ; ils se regardent avec un air de férocité.... Plus d'eau, plus de vin, plus de provisions..... Leurs yeux sauvages expriment un désir de cannibale, qu'ils n'osent encore se communiquer.

LXXIII.

Enfin il y en eut un qui dit ce qu'il pense à l'oreille de son compagnon, celui-ci le répète à un autre, et l'affreuse proposition est bientôt connue de tous. Un murmure effrayant se fait entendre, comme la voix sinistre du désespoir ; chacun reconnaît sa propre pensée dans celle de son camarade ; et l'on

commence à s'entretenir de chair et de sang humain, en se demandant qui d'entre eux servira de nourriture aux autres.

LXXIV.

Mais avant d'en venir à cette extrémité, ils se partagèrent, ce jour-là, quelques vêtements de peau et le cuir de leurs chaussures; et puis, promenant ses regards autour de soi, chacun vit avec désespoir qu'il n'y avait personne qui fût prêt à se sacrifier. Que faire? On propose de tirer au sort, on prépare les billets qui désigneront la victime..... Ma muse frémit de raconter que, faute de papier, on arracha à don Juan la lettre de Julia.

LXXV.

Les billets sont faits, marqués et mêlés. Pendant qu'on les distribue, un horrible silence règne parmi ces furieux, qui oublient dans ce fatal moment la rage dévorante qui leur crie de se nourrir de chair humaine: ce n'était point ici le complot d'un homme; la nature était l'unique coupable, elle seule les avait tous poussés à une action si atroce.....

Le sort tomba sur le précepteur de Juan.

LXXVI.

L'infortuné demanda comme une grace, qu'on voulût bien le saigner. Le chirurgien du vaisseau avait ses instruments; il ouvrit l'artère de Pedrillo, qui expira si tranquillement, qu'on aurait pu avoir de la peine à se persuader qu'il ne vivait plus. Il mourut

comme il avait vécu, dans la religion catholique. C'est ainsi que fait, en général, le commun des hommes. Il baisa d'abord, avec un pieux recueillement, un petit crucifix, et puis tendit la gorge et le poignet.

LXXVII.

Le chirurgien réclama pour sa peine le choix des morceaux ; mais, pressé par une soif brûlante, il préféra s'abreuver du sang, encore bouillant, qui jaillissait des veines du pauvre licencié. On ne garda qu'une partie du cadavre, l'autre fut jetée à la mer avec les entrailles et la cervelle. Deux requins qui suivaient la chaloupe, en firent leur régal. Les matelots apaisèrent leur faim avec ce qui resta du corps de Pedrillo.

LXXVIII.

Tous dévorèrent avec une rage forcenée ces horribles mets ; tous, excepté trois ou quatre auxquels il faut joindre don Juan, qui, ayant la veille refusé de se nourrir de la chair de son épagueul, écouta encore moins sa faim dans cette circonstance. Comment aurait-il pu consentir, quelle que fût l'extrémité où il se trouvait, à porter une dent sacrilège sur le cadavre de l'homme qui avait été son précepteur et son curé !

LXXIX.

Il fut heureux d'avoir écouté l'inspiration de son cœur ; car les suites de ce repas de cannibales furent épouvantables : tous ceux qui avaient été les plus

voraces tombèrent dans un délire complet. Les voilà qui blasphèment, écument, se roulent dans le bateau, en proie aux convulsions les plus cruelles ; ils avalent à grands traits l'eau salée de la mer, comme s'ils se croyaient près d'un fleuve ; et grinçant des dents, hurlant, portant sur eux-mêmes leurs ongles déchirants, ils meurent dans le désespoir, et au milieu des accès d'un rire féroce.

LXXX.

Le nombre de ces infortunés fut bien réduit par cette punition du ciel. Ceux qui survécurent étaient d'une maigreur extrême ; quelques-uns perdirent tout à coup la mémoire, plus heureux que ceux qui avaient encore le sentiment de leurs maux. Mais il s'en trouva qui complotèrent un second assassinat, n'étant pas suffisamment avertis par le spectacle affreux de l'agonie de leurs camarades.

LXXXI.

Ils jetèrent les yeux sur le contre-maître, comme le plus gras de la troupe ; mais, outre sa répugnance pour une telle destinée, certaines raisons particulières contribuèrent à le sauver. On se rappela, entre autres, qu'il avait été malade dernièrement, et il dut surtout son salut à un petit cadeau que lui avaient fait avant son départ les dames de Cadix, par une souscription générale.

LXXXII.

Il restait encore quelque chose du pauvre Pedrillo ;

on s'en nourrit avec épargne. Quelques-uns avaient peur ; et les autres , imposant silence à leur appétit , se contentaient de prendre de temps en temps un léger morceau de chair ; le seul Juan s'abstint toujours d'y toucher , et trompa sa faim en mâchant un morceau de bambou et un peu de plomb. Ils attrapèrent enfin trois *nigauds* , et cessèrent de se nourrir du cadavre.

LXXXIII.

Si le sort de Pedrillo vous fait horreur , rappelez-vous ce comte Ugolin , qui se remet à dévorer la tête de son ennemi , aussitôt après avoir poliment conté son histoire. Si le corps d'un ennemi peut servir de nourriture aux enfers , il est permis , au milieu des flots , d'apaiser sa faim avec le cadavre d'un compagnon , lorsqu'elle se fait sentir à la suite d'un naufrage. Je ne vois rien là qui soit plus horrible que le récit du Dante.

LXXXIV.

Ce même soir il tomba une pluie bienfaisante , qui fut reçue dans ces gosiers altérés , comme l'eau qui tombe au mois d'août dans les crevasses arides de la terre. Il faut que le malheur apprenne aux hommes la valeur de la bonne eau. Si vous aviez habité l'Espagne et la Turquie , si vous vous étiez trouvés au milieu d'un équipage échappé à la mer , ou si vous aviez entendu jamais le son de la clochette des chameaux dans les sables de la Syrie , vous auriez plus

d'une fois désiré d'être dans l'endroit où se cache, dit-on, la vérité..... au fond d'un puits.

LXXXV.

La pluie tombait par torrents, mais ils n'en furent pas plus riches ; enfin ils trouvèrent une vieille toile en lambeaux qui fut pour eux une espèce d'éponge, et lorsqu'ils la crurent complètement imbibée, ils la tordirent et se désaltérèrent. Un misérable fossoyeur au gosier sec eût préféré un pot de *porter* ; mais nos gens prétendaient n'avoir jamais connu jusqu'à ce moment le plaisir de boire.

LXXXVI.

Cette eau semblait des flots de nectar à leurs lèvres arides et sillonnées par des gerçures sanglantes. Leurs gosiers étaient comme des fours brûlants, et leurs langues enflées étaient noires comme celle du mauvais riche qui, du fond des enfers, demandait en vain au mendiant bienheureux une goutte d'eau qui aurait eu pour lui la douceur du paradis..... Si ce conte est vrai..... ma foi ! il y a quelques chrétiens qui ont une croyance consolante !

LXXXVII.

Parmi les infortunés abandonnés au milieu des flots, étaient deux pères qui avaient chacun leurs fils avec eux. Le fils de l'un d'eux était plus robuste et en apparence plus capable de supporter la fatigue, mais il ne vécut pas long-temps : lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, son plus proche camarade le dit à

son père, qui le regarda en disant : que la volonté du ciel soit faite ! je n'y puis rien ; et il vit jeter le cadavre à la mer, sans verser une larme et sans laisser échapper un sanglot.

LXXXVIII.

L'autre avait un fils moins robuste, dont le teint était plus délicat et les formes plus douces. Ce jeune homme résista long-temps et supporta son sort avec patience et résignation, parlant peu et souriant quelquefois, comme pour soulager le cœur de son père qu'il voyait de plus en plus accablé de la pénible pensée de leur séparation prochaine.

LXXXIX.

Celui-ci ne quittait pas le côté de son fils, ses yeux restaient fixés sur les siens, et il essuyait l'écume qui souillait ses lèvres décolorées. 'Lorsqu'enfin la pluie tant désirée vint à tomber, les yeux du jeune homme déjà glacés et vitreux brillèrent un moment et semblèrent rouler dans leurs orbites : le père exprima quelques gouttes d'eau dans la bouche de son fils mourant..... il était trop tard !

XC.

Son fils n'était plus : il tint long-temps encore son cadavre dans ses bras ; il ne pouvait en détacher ses yeux, interrogeant avec douleur son poulx insensible. Lorsqu'il ne lui fut plus permis de douter de sa mort et qu'il sentit ce poids glacé peser sur son cœur, il souffrit qu'on le jetât à la mer, et le suivit d'un

œil inquiet jusqu'à ce qu'il disparut emporté par les vagues : alors il tomba lui-même sans vie ; un frémissement agita encore ses membres pendant quelques instants.

XCI.

Un arc-en-ciel parut à l'horizon : la base de ce brillant météore reposait sur l'azur mobile des flots ; tout ce qu'il comprenait dans son cercle radieux contrastait par son éclat avec tout ce qui était au dehors ; il semblait s'étendre et flotter comme une bannière ; puis il se changea en arc tendu , et disparut enfin aux yeux de nos malheureux naufragés.

XCII.

Un arc-en-ciel est un véritable caméléon céleste , enfant aérien des vapeurs et du soleil ; passant de la couleur du pourpre au pur vermillon ; brillant tantôt plus sombre et semblable à ces croissants placés sur les pavillons des Turcs ; soudain toutes ses couleurs se fondent en une seule , comme un œil poché dans une dispute. (Car quelquefois on est obligé de boxer sans manchon.)

XCIII.

Les compagnons de don Juan saluèrent cet arc-en-ciel comme un heureux présage..... on n'a pas tort de le croire comme eux quelquefois. C'était un vieil usage chez les Grecs et chez les Romains , qui peut être utile quand on a affaire à des gens découragés. Certainement les naufragés de la *Trinidad* en avaient

besoin plus que personne : ce signe céleste leur sembla l'espérance elle-même..... un véritable caléidoscope aérien.

XCIV.

Quelques instants après, un bel oiseau blanc, dont les pates étaient garnies de duvet, et assez semblable à une colombe par la forme et le plumage, vint voltiger au-dessus de leurs têtes. Cet oiseau s'était probablement égaré dans son vol ; il essaya de se percher sur la chaloupe, quoiqu'il y aperçut les hommes qui le regardaient ; il vint et revint sans cesse en battant des ailes jusqu'à ce que la nuit parut. Ce présage fut regardé comme plus heureux encore que le premier.

XCV.

Mais je dois remarquer que cet oiseau de bon augure fut très-bien avisé de ne pas se reposer sur les cordages de la chaloupe ; il ne s'y fût pas arrêté aussi sûrement que sur la flèche d'un clocher, et c'eût été la colombe de l'arche de Noé revenant de son heureux message, qu'elle eût été dévorée sans pitié, et avec elle sa branche d'olivier.

XCVI.

A l'entrée de la nuit le vent commença à souffler, mais faiblement ; la voûte céleste était parsemée d'étoiles ; mais l'équipage était dans un tel état de détresse qu'il ne savait plus ce qu'il faisait. Les uns croyaient voir la terre, les autres s'écriaient dououreusement : non!... C'étaient les vapeurs de l'atmo-

sphère qui les trompaient : ceux-ci juraient qu'ils entendaient des brisants, ceux-là prétendaient qu'on avait tiré des coups de canon, et il y eut un moment où tous crurent que ces derniers avaient raison.

XC VII.

Au point du jour, le vent tomba : tout à coup le matelot qui était de garde s'écria qu'il voyait la terre, et jura que pour cette fois c'était bien elle : « Que je ne la revoie jamais si je me trompe ! » disait-il. Ses compagnons se frottèrent les yeux et reconnurent une baie vers laquelle ils dirigèrent la chaloupe. C'était bien un rivage, en effet, qui devenait de plus en plus distinct à mesure qu'ils en approchaient.

XC VIII.

A cette vue, l'un fondit en larmes, l'autre laissa lire dans son regard stupéfait que la crainte se mêlait encore à l'espérance : il semblait être devenu insensible à tout ; un troisième priait (pour la première fois, peut-être, depuis bien des années). Au fond de la chaloupe, trois hommes restaient endormis ; on voulut les tirer par la main et leur secouer la tête pour les réveiller..... ils étaient morts.

XC IX.

Le jour précédent, les naufragés avaient surpris une tourterelle de l'espèce à bec d'épervier, qui était endormie sur l'eau, et ils furent assez heureux pour glisser doucement auprès d'elle et s'en emparer. Ce fut pour eux une ressource qui leur prolongea la vie

d'un jour, et leur donna de plus espérance et bon courage ; ils s'imaginèrent que, dans leur infortune, ce n'était pas au seul hasard qu'ils étaient redevables d'un semblable secours.

C.

La terre, qu'ils voyaient enfin, leur parut une côte rocailleuse : entraînés avec rapidité par un courant, ils reconnurent bientôt de hautes montagnes qui se dessinaient à l'horizon. Les voilà qui se perdent en conjectures, ignorant tous dans quelle partie du globe ils se trouvaient : tant les vents avaient changé de direction ! Celui-ci voulait que ce fût le mont Etna, celui-là prétendait reconnaître l'île de Candie, de Chypre ou de Rhodes.

CI.

Cependant le courant, aidé d'une brise qui se leva, les poussait toujours vers ce rivage consolateur ; en voyant ces spectres pâles et décharnés, on eût pris la chaloupe pour la barque de Caron. Elle ne contenait plus que quatre hommes encore vivants, et les trois derniers morts, qu'ils n'avaient plus la force de jeter dans la mer avec ceux qui y avaient déjà trouvé leur tombeau. Les deux requins ne cessaient point de les suivre, et faisaient parfois jaillir l'écume des flots sur leurs visages.

CII.

La soif, la famine, le désespoir, le froid et la chaleur les avaient tellement exténués et rendus mécon-

naissables, qu'une mère n'eût pu distinguer son fils parmi ces squelettes vivants. L'humide froidure des nuits, les rayons brûlants du soleil, avaient réduit peu à peu l'équipage à quelques hommes; mais ce fut surtout l'horrible festin des membres palpitants de Pedrillo qui coûta la vie à la plupart de ses misérables assassins.

CIII.

En s'approchant de la terre, dont ils remarquaient l'aspect irrégulier, ils sentirent la douce fraîcheur du feuillage qui, en se balançant dans la forêt, purifiait l'air d'alentour. Avec quel ravissement ils reposèrent sur le vert rideau des arbres leurs yeux vitrés, que fatiguaient depuis si long-temps la surface brillante des vagues et un ciel nu et brûlant!.... ils trouvaient un charme tout puissant à contempler les objets qui leur faisaient oublier le vaste abîme de l'onde amère.

CIV.

Le rivage leur paraissait sauvage et inhabité; l'Océan l'environnait du terrible rempart de ses flots; mais ils étaient affamés de la terre, et ils continuèrent à s'abandonner aux vagues, quoique le courant les poussât droit vers un récif, qui commença bientôt à leur montrer au milieu de l'onde sa tête couronnée d'écume bouillonnante: n'apercevant aucun lieu pour aborder plus sûrement, ils ne détournèrent point leur chaloupe, et la firent submerger.

CV.

Heureusement pour Juan qu'il avait l'habitude de

se baigner dans le Guadalquivir, et qu'ayant appris à nager dans ce noble fleuve, il avait eu plusieurs fois l'occasion de s'en applaudir. On eût difficilement trouvé un nageur plus habile ; il eût peut-être traversé l'Hellespont comme Léandre, M. Ékenhead et moi l'avons fait (exploit dont nous avons été fiers).

CVI.

Notre jeune héros, quoiqu'il fût maigre, nu, et très-affaibli, osa confier ses membres aux vagues, et essaya de gagner, avant la nuit, la plage qu'il avait devant lui. Le plus grand danger qu'il eut à courir, ce fut la voracité d'un requin qui emporta un de ses compagnons par la jambe ; les deux autres se noyèrent, et Juan fut le seul qui put atteindre le rivage.

CVII.

Il ne serait peut-être jamais arrivé sans la rame que la Providence lui envoya au moment où ses tremblantes mains ne pouvaient plus fendre les vagues. Il allait être englouti, lorsqu'elle vint flotter devant lui ; il la saisit, et s'y soutint malgré le choc répété des lames. Enfin, à force de jouer des jambes, il roula sur le rivage, presque sans mouvement.

CVIII.

Là, respirant à peine, il creusa avec ses ongles dans le sable pour s'y cramponer, de peur que la vague qui semblait mugir de colère en le laissant échapper, ne revînt le reprendre, et le plonger dans

le gouffre insatiable. Il resta étendu devant l'entrée d'une grotte taillée dans le rocher; il conservait assez de vie pour sentir ses maux, et croire que ce serait peut-être en vain qu'il aurait échappé à ce dernier naufrage.

CIX.

Il essaya de se relever avec un long et pénible effort; mais il retombait aussitôt sur ses genoux ensanglantés et sur ses mains tremblantes. Il chercha ensuite des yeux, ses compagnons d'infortune: aucun n'arrivait pour partager sa destinée. Il reconnut seulement le cadavre de l'un des trois derniers morts, que les flots avaient jeté sur cette plage étrangère.

CX.

Tout à coup les yeux de Juan se troublèrent; un vertige s'empara de son cerveau, et il tomba en croyant voir tourner le sable autour de lui. Tous ses sens l'abandonnèrent, il resta étendu sur le côté, retenant encore, dans ses mains humides la rame qui avait été son salut après avoir servi de mât à la chaloupe. Semblable à un lis flétri, son corps pâle et exténué conservait encore quelque chose de sa beauté et de ses formes gracieuses.

CXI.

Juan ne put jamais se rappeler combien avait duré cet évanouissement; son sang était glacé et le sentiment, endormi chez lui, ne pouvait plus compter les pas du temps, ni distinguer la nuit du jour. Il ignora

aussi comment se termina son insensibilité passagère, lorsqu'il se réveilla avec la sensation douloureuse de ses membres brisés et des battements convulsifs de son cœur qui semblait résister avec peine à la froide impression de la mort.

CXII.

Il ouvrait les yeux, les fermait pour les ouvrir encore ; tout ce qu'il éprouvait lui paraissait douteux et confus. Il croyait être dans la chaloupe et sortir d'un pénible sommeil pour lutter encore contre son désespoir et regretter de n'être pas enseveli dans le sommeil de la mort. Peu à peu le sentiment lui revint, ses idées s'éclaircirent, et ses yeux, perçant les nuages qui les obscurcissaient, aperçurent la figure d'une fille de dix-sept ans.

CXIII.

Elle était penchée sur lui, et sa jolie bouche semblait chercher s'il respirait encore. La douce chaleur de sa main acheva de le rappeler à la vie. Elle mouillait ses tempes, pour exciter son sang à circuler de nouveau dans ses veines, lorsqu'un soupir lui apprit le succès de sa tendre sollicitude.

CXIV.

Alors elle fit avaler à Juan, quelques gouttes d'une liqueur cordiale, et jeta un manteau sur ses membres à demi nus. Son bras gracieux releva sa tête penchée ; elle appuya sur son front couvert de la pâleur de la mort, une joue brillante de la fraî-

cheur et du coloris de la rose. Elle exprima aussi l'onde amère des touffes humides de ses longs cheveux, en épiant avec inquiétude chaque nouveau soupir qui s'échappait du cœur de Juan, auquel le sien répondait aussitôt.

CXV.

Cette fille bienfaisante était accompagnée d'une autre, jeune aussi, quoique plus âgée qu'elle, et dont les traits avaient quelque chose de moins grave et de moins délicat. Toutes deux portèrent Juan avec précaution dans la grotte et commencèrent à allumer du feu. Au moment où les flammes répandirent une brillante clarté sous ces voûtes ignorées des rayons du soleil, la jeune fille parut dans tout l'éclat de ses charmes.

CXVI.

Son front était orné de bijoux d'or qui brillaient sur l'ébène de sa chevelure, dont les flots descendaient en boucles pendantes jusqu'à ses pieds. Sa taille était cependant assez élevée pour une femme, et on voyait dans sa physionomie un air d'autorité qui indiquait qu'elle tenait un rang dans cette contrée.

CXVII.

Ses yeux, plus noirs encore que ses cheveux, étaient voilés par de longues paupières; ce sont ces yeux-là qui font les plus profondes blessures: les regards qu'ils laissent échapper soudain, atteignent notre cœur, plus promptement qu'une flèche lancée d'une main

sûre. Tel un serpent déroule tout à coup ses longs anneaux cachés sous l'herbe , et nous fait sentir à la fois sa force et son venin.

CXVIII.

Son front avait la blancheur de la neige , les couleurs de ses joues ressemblaient à celles de ces nuages du soir , que le soleil couchant teint en rose. Ses lèvres vermeilles..... lèvres charmantes, vous nous coutez bien des soupirs !..... en un mot , elle eût pu servir de modèle à un statuaire. (Ces gens-là font un métier d'imposteurs ! J'ai connu des femmes cent fois plus belles et mieux tournées que toutes les beautés idéales qu'un sculpteur sait tirer du marbre.)

CXIX.

Que je vous explique ma parenthèse , car il est juste de dire pourquoi j'en veux aux sculpteurs. J'ai connu une lady irlandaise, dont on n'a pu former un buste ressemblant. Combien de fois n'a-t-elle pas en vain servi de modèle aux plus habiles artistes ! Lorsque le temps et la nature graveront leurs rides sur ses traits tant admirés, nous les verrons flétrir un visage qui n'a jamais pu être saisi par la pensée mortelle, ni copié par le ciseau.

CXX.

Telle était la *dame de la grotte*. Ses vêtements différaient de ceux des Espagnoles ; ils étaient plus simples, mais d'une couleur moins grave ; car l'on sait que les belles Castillannes bannissent de leur parure

toute couleur brillante. Ah ! pourtant (mode , qui j'espère ne passera jamais), lorsqu'elles drapent autour d'elles la basquigna et la mantille , il y a tout à la fois en elles quelque chose de mystique et de gai.

CXXI.

Ce n'était pas là le costume de notre belle. Sa robe était de toutes couleurs , et d'un tissu très-fin. Ses cheveux erraient négligemment autour de son front ; mais l'or et les pierres précieuses brillaient avec profusion au milieu de leurs boucles pendantes. Sa ceinture avait un nœud de diamants , et son voile était de la plus riche dentelle. Des bagues du plus grand prix ornaient ses jolis doigts ; mais ce qu'il y avait de choquant , c'est que ses jambes n'avaient point de bas , quoique ses petits pieds , blancs comme la neige , fussent enfermés dans des souliers.

CXXII.

Les vêtements de l'autre jeune fille ressemblaient assez à ceux de la première ; mais ils étaient d'une étoffe inférieure. Elle portait moins de bijoux et d'ornemens. Ce n'était point de l'or , mais de l'argent , qui brillait sur sa tête. Son voile était d'une gaze plus grossière. Il y avait autant d'assurance dans ses regards , mais moins de supériorité. Sa chevelure était plus épaisse , et moins longue. Ses yeux étaient aussi noirs , mais plus vifs et plus petits.

CXXIII.

Ces deux personnes prodiguaient leurs soins à don

Juan : elles lui donnèrent des vêtements et de la nourriture ; il en reçut aussi ces petites attentions qui, je dois l'avouer, ne sont connues que des femmes, toujours ingénieuses dans les inventions délicates. Elles firent un excellent bouillon : c'est un plat que la poésie se permet rarement de nommer ; mais, depuis le repas que l'Achille d'Homère commanda pour ses nouveaux hôtes, jamais on n'avait préparé un mets plus exquis.

CXXIV.

Je veux vous apprendre quel était ce couple féminin, de peur que vous n'alliez croire que c'étaient des princesses déguisées. Je hais les contes mystérieux et les coups de théâtre, qui sont si fort du goût de nos poètes modernes. Je vais donc, sans plus tarder, faire paraître devant vos yeux ces deux beautés telles qu'elles étaient réellement. L'une était la maîtresse, et l'autre la soubrette. La première était la fille unique d'un vieillard qui vivait dans l'île.

CXXV.

Il avait été pêcheur dans sa jeunesse, et c'était bien encore une espèce de pêcheur ; mais d'autres spéculations l'attiraient sur la mer, spéculations moins honorables, il est vrai, que la pêche. Un peu de contrebande, et un peu de piraterie l'avaient, au bout du compte, rendu propriétaire d'un million de piastres assez mal acquises.

CXXVI.

C'était donc un pêcheur ; mais un pêcheur d'hom-

mes, comme l'apôtre saint Pierre..... et il allait à la pêche des vaisseaux marchands qui, parfois, tombaient en assez grand nombre dans ses filets. Il confisquait les cargaisons, et faisait aussi ses petits profits dans le négoce des esclaves : excellente branche du commerce turc, où l'on trouve beaucoup à gagner.

CXXVII.

C'était dans une des îles Cyclades qu'il avait bâti une très-jolie maison du fruit de ses rapines ; là, il vivait dans une heureuse aisance. Dieu sait tout l'or qu'il avait volé, et tout le sang qu'il avait répandu ! Il était Grec d'origine, assez avancé en âge, et d'un caractère fort sérieux. Ce dont je me souviens surtout, c'est que sa maison était un bâtiment spacieux, rempli de sculptures, de tableaux et de dorures dans le goût oriental.

CXXVIII.

Il n'avait qu'une fille appelée Haïdée, la plus riche héritière des Cyclades, et si belle que sa dot n'était rien en comparaison de son sourire. Elle s'élevait dans sa maison, comme une jolie plante ; parvenue à sa dix-septième année, elle avait déjà rejeté plusieurs amants, apprenant ainsi comment elle ferait pour accepter plus tard celui qui saurait lui plaire.

CXXIX.

Elle se promenait sur le rivage, au coucher du soleil, lorsqu'elle rencontra près de la grotte le pauvre don Juan sans mouvement, et presque mort de faim

et de fatigue. Il était nu ; elle recula d'abord avec dégoût , comme on pense bien. Cependant elle crut que l'humanité lui faisait une loi de recueillir un étranger qui se mourait , et qui avait la peau si blanche.

CXXX.

Mais le conduire dans la maison de son père, ce n'était guère le moyen de le sauver , pas plus qu'on ne sauverait une souris , en la livrant au chat , ou un homme en léthargie , en l'enterrant. Le vieux pirate avait tant de cupidité que , bien différent de ces honnêtes voleurs arabes , il eût guéri d'abord son hôte , et l'eût ensuite vendu , dès qu'il aurait été hors de danger.

CXXXI.

Aidée des conseils de sa suivante (une jeune fille se confie toujours à sa soubrette), elle résolut , pour le moment , de déposer Juan dans la grotte ; et , lorsqu'il ouvrit enfin ses yeux noirs , leur charité s'intéressa davantage à l'étranger , et leur compassion s'accrut à un tel degré , qu'elle aurait pu leur faire ouvrir les portes du ciel. Saint Paul nous apprend que c'est là le droit d'entrée qu'on exige là-haut.

CXXXII.

Elles allumèrent du feu comme elles purent , avec les combustibles qu'elles recueillirent dans les alentours de la baie , tels que des planches et des débris de vaisseaux , qui étaient si secs et si moulus , qu'un mât était réduit à la grosseur d'une béquille : Dieu merci ! les naufrages étaient si fréquents dans ces

parages, qu'elles auraient trouvé de quoi allumer vingt feux au lieu d'un.

CXXXIII.

Juan fut déposé sur un lit de fourrures, et couvert d'une pelisse, car Haïdée se dépouilla de ses vêtements pour faire sa couche : afin qu'il fût plus à l'aise et plus chaudement en cas qu'il vînt à se réveiller pendant leur absence, Haïdée et sa suivante lui laissèrent chacune un jupon ; elles promirent de lui rendre visite au lever de l'aurore, et de lui porter pour son déjeuner, des œufs, du café, du poisson et du pain.

CXXXIV.

Elles le laissèrent donc seul dans cet appartement d'un nouveau genre, où il dormit comme une toupie, ou comme les morts qui dorment plus profondément peut-être (car Dieu seul le sait), en attendant le grand jour du réveil. Aucun songe ne vint troubler son paisible repos en lui retraçant ses infortunes passées : visions maudites qui nous offrent un tableau si vrai de nos douleurs, que l'œil trompé s'ouvre tout à coup humide de larmes !

CXXXV.

Don Juan dormit donc sans rêver : mais Haïdée, qui avait arrangé son coussin, tourna la tête pour le regarder encore une fois avant de sortir de la grotte, et elle s'arrêta, croyant qu'il l'appelait.... Juan était assoupi déjà, mais elle avait cru entendre

son nom; elle le dit du moins, oubliant que le jeune étranger l'ignorait encore. (Hélas! notre cœur nous échappe bien vite!)

CXXXVI.

Elle s'en retourna toute pensive à la maison de son père, recommandant le plus grand secret à Zoé, qui au fond connaissait mieux qu'elle ce qui se passait dans son ame. Zoé était d'un an ou deux plus savante que sa maîtresse; deux ans valent un siècle, lorsqu'ils sont bien employés; or Zoé avait profité de son temps, comme la plupart des femmes, pour acquérir cette utile science que l'on puise à l'école de la bonne nature.

CXXXVII.

Le matin parut et trouva Juan dormant encore dans sa grotte, où rien n'avait troublé son profond sommeil. Le murmure d'un ruisseau voisin, les premiers rayons du soleil, rien ne put l'interrompre; il se reposa tranquillement de ses longues fatigues: le sommeil, comme on pense bien, lui était nécessaire. Qui avait jamais souffert comme lui? On ne peut rien trouver de comparable à ses infortunes, si ce n'est dans les relations de mon grand-père.

CXXXVIII.

La nuit n'avait pas été si douce pour Haïdée: elle se tournait de tous côtés dans son lit; elle se réveillait en sursaut..... et s'endormant de nouveau, elle rêvait mille naufrages dont elle était témoin, et voyait de jeunes inconnus étendus à demi-morts sur le sable.

Elle courut réveiller sa soubrette de si bonne heure, que celle-ci en fut de mauvaise humeur ; elle appelait, les uns après les autres, tous les esclaves de son père, Arméniens, Turcs et Grecs, qui juraient, chacun dans leur langue, qu'ils ne savaient que penser de cette singulière lubie.

CXXXIX.

Mais Haïdée voulut se lever et fit lever tout le monde, sous le vain prétexte d'admirer le soleil dont les premiers et les derniers feux embellissent toujours un paysage. Ma foi, j'en conviens, rien n'est beau à voir comme le lever du blond Phébus, lorsque les montagnes sont encore humides des vapeurs du matin, lorsque les oiseaux se réveillent en gazouillant, et que le voile de la nuit est jeté de côté, comme un vêtement de deuil porté pour la mort d'un époux ou d'un autre animal de cette espèce.

CXL.

Oui, c'est un beau spectacle que celui du soleil levant ; j'y ai souvent assisté : dernièrement encore, j'ai passé tout exprès la nuit à l'attendre. Les médecins disent pourtant que rien n'est plus funeste à la santé. Vous donc qui voulez ménager votre vie et votre bourse, commencez la journée aux premiers rayons de l'aurore, et, lorsqu'à l'âge de quatre-vingts ans vous descendrez dans la tombe, faites-y graver que vous vous êtes levé tous les jours à quatre heures.

CXL I.

Haïdée voulut donc voir le visage vermeil du matin ; le sien était plus frais encore , quoique l'agitation de ses sens l'eût teint de ce vermillon que le sang d'un cœur tendrement ému fait naître sur les joues de la beauté. Tel un torrent est borné dans sa course par une montagne , et forme un lac aux vagues onduleuses.... telle encore la mer Rouge.... mais c'est dommage qu'il n'y ait pas de mer de cette couleur.

CXL II.

La jeune insulaire descendit le rocher et dirigea ses pas légers vers la grotte ; le soleil éclairait Haïdée des feux de son premier regard , et l'aimable aurore, la prenant pour une sœur, versait la douce rosée sur ses lèvres. Vous auriez commis la même méprise en la voyant avec cette différence pourtant, que la vierge mortelle, aussi belle et aussi fraîche, avait sur l'autre l'avantage de n'être pas une beauté aérienne.

CXL III.

Lorsque Haïdée fut entrée dans la grotte ; timide et empressée à la fois , elle vit que Juan dormait aussi paisiblement qu'un jeune enfant , et s'arrêta comme frappée de respect (le sommeil a quelque chose de solennel !). Puis elle s'avance sur la pointe du pied, et enveloppe soigneusement son jeune inconnu , de peur que l'air trop froid ne gelât ses membres endormis. Silencieuse et immobile comme la mort , elle se

penche sur son visage et le contemple, en aspirant le léger souffle qui s'échappe de ses lèvres.

CLXIV.

Semblable à un ange incliné sur un mortel vertueux qui s'endort du dernier sommeil des justes, elle admire le pauvre naufragé, pendant que Zoé prépare quelques œufs, comptant que le jeune couple demandera sans doute à déjeuner. Pour prévenir les désirs de sa maîtresse, elle tire ses provisions de la corbeille où elles étaient renfermées.

CLXV.

Elle savait que les meilleurs sentimens ne nous dispensent pas d'alimens, et qu'un jeune homme échappé au naufrage doit être pressé par la faim. D'ailleurs, moins amoureuse de l'inconnu que sa maîtresse, Zoé s'ennuyait un peu, et se sentait gelée par l'air humide de la mer. Elle se dépêcha donc de faire cuire le déjeuner. Je ne puis vous dire si elle fit du thé; mais il y avait des œufs, du fruit, du café, du pain, du poisson, du miel et du vin de Scio.... Repas donné par l'amour et gratuitement.

CLXVI.

Lorsque les œufs furent prêts, ainsi que le café, Zoé aurait bien voulu réveiller Juan, mais Haïdée l'arrêta par le geste impatient de sa petite main; et sans dire un mot, elle fit un signe avec son doigt, posé sur ses lèvres. Zoé la comprit; et le premier déjeuner étant perdu, elle se mit à en préparer un

second, puisque sa maîtresse lui défendait d'interrompre un sommeil qui lui semblait éternel.

CLXVII.

Juan ne cessait pas de dormir ; ses joues , un peu amaigries , étaient colorées d'une légère teinte de pourpre , semblable à celle dont brillent les neiges des montagnes aux dernières clartés du jour. Les traces de ses longues souffrances restaient empreintes sur son front , où ses veines bleuâtres se dessinaient à peine ; sa noire chevelure était humide de l'écume des flots , mêlée aux vapeurs des voûtes de la grotte.

CLXVIII.

Haïdée se tenait penchée sur lui , et Juan semblait endormi comme un jeune enfant sur le sein de sa mère : affaissé comme le saule , lorsqu'aucun vent ne souffle ; immobile comme l'Océan aux jours de calme ; beau comme la rose qui couronne une guirlande ; doux comme le cygne nouveau-né dans son nid ; en un mot c'était un très-joli garçon , quoique ses souffrances l'eussent rendu un peu jaune.

CLXIX.

Il se réveille enfin , et ouvre de grands yeux surpris. Il eût volontiers fait un autre somme ; mais le joli visage que rencontrèrent ses regards l'empêcha de dormir davantage. Les fatigues qu'il avait essuyées lui eussent rendu le repos bien doux ; mais ce n'était jamais sans émotion que Juan voyait les traits d'une femme. Quand il faisait ses prières , il ne s'adressait

point à ces saints farouches, à ces martyrs à la grande barbe ; mais il aimait à contempler les douces images de la vierge Marie.

C L.

Juan se releva donc sur son coude , et regarda la jolie personne , sur les joues de laquelle le vermillon de la rose semblait le disputer à la pâleur des lis. Lorsqu'elle fit un effort pour parler , ses yeux furent éloquents , et ses paroles charmèrent le jeune homme. Elle s'exprima en bon grec moderne avec l'accent ionien , lent et doux , pour lui dire qu'il était bien faible , et qu'il devait prendre quelque nourriture , mais ne point parler.

C L I.

Or Juan ne pouvait comprendre un mot de son discours , n'étant point né Grec ; mais il avait de l'oreille , et la voix d'Haïdée était comme le gazouillement d'un oiseau si tendre , si délicat , si simple , qu'il n'avait jamais entendu musique plus touchante. C'était cette espèce de son qui fait couler les larmes sans qu'on sache pourquoi.... mélodie toute-puissante , qui s'empare de notre imagination comme par une influence magique.

C L I I.

Juan contemplait la jeune Grecque , comme celui qu'a réveillé le son lointain d'un orgue , et qui doute dans son extase s'il rêve encore , jusqu'à ce que le charme soit interrompu par la voix glapissante du

crieur de nuit *, ou par la main maudite d'un valet qui frappe à la porte. Au diable alors les importuns ! j'aime le sommeil du matin , car la nuit embellit pour moi les femmes et la voûte étoilée.

CLIII.

Juan fut tiré de son extase par le sentiment vif d'un prodigieux appétit. La fumée de la cuisine faite par Zoé agit probablement sur ses sens ; et la vue de la flamme qu'entretenait la soubrette agenouillée devant le feu pour avoir soin de ses plats, contribua aussi à le réveiller complètement , et à lui faire désirer de quoi se sustenter : un bifeck aurait surtout été fort de son goût.

CLIV.

Mais le bœuf est rare dans les îles de la Grèce. On y trouve abondamment des boucs , des chevreaux et des moutons. Lorsque l'on célèbre une fête , on sait fort bien mettre un gigot à la broche. Mais quelques-unes de ces îles sont d'arides rochers , où l'on trouve à peine une hutte ; les autres sont riantes et fertiles.... Celle où se trouvait notre héros n'était pas très-étendue , mais elle était des plus riches.

CLV.

Le bœuf est rare , ai-je dit , et je ne puis m'empêcher de songer à la vieille fable du Minotaure.... Nos moralistes modernes ont raison de déclamer contre le goût bizarre de cette royale dame qui se

* Watchman.

rivale des génisses..... Mais tirons au clair cette rie. Elle nous apprend tout bonnement que Haïdé favorisa la propagation des bestiaux , pour servir les Crétois.

CLVI.

Is savons tous que le peuple anglais se nourrit de bœuf..... Je ne parle pas de la bière , ce n'est qu'une liqueur , et elle n'a rien de commun avec le sujet..... Or le peuple anglais est grand amateur de la guerre..... C'est un plaisir comme un autre..... Il n'est pas si peu cher. Tels devinrent les Crétois..... J'en suis sûr que le bœuf et les combats furent introduits dans l'île par Pasiphaé.

CLVII.

Is revenons à notre histoire. Juan releva sa tête étonnée , et vit trois ou quatre mets qui depuis longtemps n'avaient réjoui sa vue ; tout ce qu'il avait vu depuis la perte du vaisseau avait été entièrement différent , et il loua le Seigneur de son changement de fortune. Dans la faim canine qui l'excitait , il se rassura tout ce qu'on lui offrit , avec la gloutonnerie ordinaire , d'un requin , d'un alderman ou d'un autre poisson.

CLVIII.

Haïdé adorait : Haïdé l'admirait avec la complaisance d'une mère. Elle l'eût laissé se remplir l'estomac de toutes les bornes , souriant de voir un poisson si vif à celui qu'elle avait cru mort ; mais

Zoé, plus âgée qu'Haidée, savait (par tradition, car elle n'avait jamais lu) qu'un homme affamé doit se nourrir avec modération et manger par cuillerées, s'il ne veut s'exposer à une mort inévitable. •

CLIX.

Elle prit donc la liberté de faire entendre à sa maîtresse que ce jeune étranger, qui était cause qu'elle avait quitté son lit de si bon matin, devait s'abstenir de manger davantage, de peur de rester sur la place; ce qu'elle exprima plutôt par ses gestes que par ses paroles, vu l'urgence du cas: elle arracha le morceau que Juan allait porter à sa bouche, et refusa de lui en donner un autre, disant qu'il avait déjà mangé plus qu'il n'en faudrait pour rendre un cheval malade.

CLX.

Juan n'avait pour tout vêtement qu'un large pantalon à peine décent; nos deux Grecques s'occupèrent donc de l'équiper: elles jetèrent ses haillons dans le feu, et le vêtirent comme un Turc ou comme un Grec; c'est-à-dire, ce qui fait seulement une légère différence, qu'elles ne lui donnèrent ni turban, ni pantoufles, ni pistolets, ni dagues; du reste il eut, à part quelques nippes, un costume complet, une chemise propre et de vastes culottes.

CLXI.

Haidée se mit alors à babiller: Juan ne comprenait pas un mot; mais il écoutait si attentivement que,

dans son empressement, elle continuait de parler, sans prendre haleine, à son protégé qui se gardait bien de l'interrompre, jusqu'à ce qu'enfin, s'arrêtant tout essoufflée, elle s'aperçut qu'il n'entendait pas la langue romaine.

CLXII.

Elle s'avisa d'avoir recours aux gestes et aux signes, aux sourires et aux œillades expressives, en lisant dans les traits de Juan, la réponse qu'elle demandait; la sympathie la lui fit trouver éloquente : l'ame se peignit rapidement dans un regard; et Haïdée devina dans ceux de Juan un million de choses qu'elle n'eut pas de peine à interpréter. •

CLXIII.

Alors, par le mouvement de ses doigts et de ses noires prunelles, par le moyen de mots qu'il répétait après elle, Juan prit sa première leçon dans la langue d'Haïdée; sans doute qu'il faisait bien plus d'attention à ses regards qu'à ses paroles, comme celui qui étudie les astres, tourne plus souvent les yeux vers la voûte étoilée que vers son livre. Juan apprit plus vite son alpha-bêta par les œillades de sa maîtresse, qu'il ne l'eût fait avec des lettres imprimées.

CLXIV.

Il est charmant d'être initié dans une langue étrangère, par les yeux et les lèvres d'une femme.... c'est-à-dire, bien entendu lorsque la maîtresse et l'écolier sont jeunes l'un et l'autre; c'est du moins ainsi que

j'ai été enseigné jadis : une femme vous sourit si tendrement lorsqu'on dit bien ! elle sourit encore lorsqu'on dit mal ; puis vient un doux serrement de mains , et peut-être même un chaste baiser..... Le peu que je sais , je le dois à cette méthode.

CLXV.

C'est ainsi que j'appris quelques mots de turc , de grec et d'espagnol ; pour l'italien je n'en sais guère , n'ayant point eu de maîtres. Je n'ose me vanter d'être très-fort pour parler anglais , ayant principalement appris cette langue dans les livres des prédicateurs , Barrow , South , Tillotson et Blair , que j'étudie chaque semaine , comme les auteurs les plus éloquents par leur piété et leur prose..... Quant à vos poètes , messieurs les Anglais , je les déteste et ne les lis jamais.

CLXVI.

Quant à vos dames , je n'ai rien à dire. Déserteur de vos cercles à la mode , où , comme tous les jeunes fats , j'ai eu mes beaux jours , comme tous aussi j'ai eu peut-être mes passions..... mais le souvenir en est effacé pour moi. Tous ces incroyables de la Grande-Bretagne , à qui je pourrais bien sangler quelques coups de fouets de ma satire , ennemis , amis , hommes , femmes , tous sont pour moi comme le rêve du passé qui ne reviendra plus.

CLXVII.

Retournons auprès de don Juan : le voilà qui commence à entendre des mots nouveaux pour lui , et à

les répéter ; mais il éprouve en même temps un sentiment aussi universel que le soleil , et qui ne pouvait pas plus être tenu caché dans son cœur que dans celui d'une nonne *. Il était amoureux..... allons , lecteurs , avouez que vous l'auriez été comme lui d'une jeune bienfaitrice..... L'amour vint à Juan comme il vient à tout le monde.

CLXVIII.

Chaque jour , au lever de l'aurore (c'était un peu matin pour don Juan qui aimait assez à dormir) , Haïdée se rendait à la grotte , mais c'était tout simplement pour contempler son ami dans son sommeil. Elle soulevait les boucles de sa chevelure d'une main si légère , qu'elle ne le réveillait pas , et sa tête restait penchée en silence sur le visage de don Juan , semblable au zéphyr qui s'arrête sur un lit de roses.

CLXIX.

Chaque jour cependant , la fraîcheur revenait sur les joues de Juan , chaque jour sa santé se rétablissait ; heureusement , car la santé est le premier besoin de l'homme et l'essence du véritable amour. La santé et l'oisiveté sont pour une passion ce que l'huile et la poudre sont pour le feu. On doit aussi beaucoup à Cérès et à Bacchus ; et sans ces deux auxilliaires , Vénus a bientôt cessé d'être redoutable.

* Désir de nonne est un feu qui dévore.

CLXX.

Tandis que Vénus occupe notre cœur (sans le cœur, l'amour est bon encore sans doute, mais beaucoup moins), Cérès nous présente une excellente soupe; car un amant de chair et d'os a besoin d'être restauré, et Bacchus verse les flots de son divin nectar. Une bonne gelée, des œufs, des huîtres aussi, sont très-propices à ceux qui jouent aux jeux de Cythère. Pan et Neptune sont là-haut les pourvoyeurs des dieux.

CLXXI.

Lorsque Juan se réveillait, il trouvait toujours de bons mets tout prêts. Il prenait un bain, déjeunait et admirait les plus beaux yeux qui eussent jamais inspiré le cœur d'un jeune homme; sans compter les yeux fripons de la soubrette, qui étaient fort jolis, malgré leur petitesse; mais j'en ai déjà parlé. Rien n'est maussade comme les répétitions.... Je dis donc, en deux mots, que Juan, après s'être baigné dans la mer, revenait prendre le café auprès d'Haïdée.

CLXXII.

Haïdée était si innocente, et ils étaient si jeunes tous deux, que le bain n'avait rien qui lui fit peur. Juan était, aux yeux de la jeune Grecque, cet être que ces vœux appelaient depuis deux ans, et qui lui avait souvent apparu dans ses songes; c'était le mortel qu'elle devait rendre heureux, destiné à être aimé par elle, et à faire son bonheur. Qui veut connaître

les vrais plaisirs doit les partager. Le bonheur devrait être représenté par deux jumeaux.

CLXXIII.

Il était si doux pour Haïdée de voir Juan ! C'était doubler son existence que de jouir avec lui du spectacle de la nature , de sentir sa main frémir sous la sienne , de contempler son sommeil , et de lui sourire lorsqu'il se réveillait... Vivre à jamais avec lui , lui semblait une félicité si parfaite , qu'elle n'osait y croire ; et l'idée d'une séparation la faisait trembler....

Juan était son trésor sauvé de l'Océan , et jeté sur la plage comme le riche débris d'un naufrage..... C'était son premier et son dernier amour.

CLXXIV.

Un mois s'écoula ainsi. La belle Haïdée rendait tous les jours visite à son ami , et prenait des précautions si sévères , qu'il resta inconnu au milieu de ces rochers. Enfin le père de la jeune fille fit un voyage sur mer. On l'avait averti du passage de certains vaisseaux marchands. Ce n'était pas ici une expédition qui eût pour but d'enlever une Io , comme autrefois ; il s'agissait de trois navires de Raguse allant à Scio.

CLXXV.

Haïdée demeura entièrement libre : elle n'avait point de mère ; et lorsque son père était absent , elle pouvait disposer d'elle , comme une femme mariée , ou toute autre femme qui peut faire tout ce qui lui plaît ,

Aucun frère n'était là pour la régenter : jamais femme n'eût plus de liberté. Je la compare aux dames des pays chrétiens, où, comme on sait, les épouses sont rarement mises en surveillance.

CLXXVI.

Elle en profita pour prolonger ses visites et ses entretiens ; car il fallait bien qu'ils causassent ensemble, et Juan avait appris assez le grec pour lui proposer une promenade..... Il ne s'était guère promené depuis le jour où, tel qu'une jeune fleur arrachée à sa tige, il avait été trouvé étendu à demi-mort sur la plage. Ils allèrent donc se promener dans la soirée, au moment où la lune se levait vis-à-vis le soleil couchant.

CLXXVII.

La côte de l'île était hérissée de rochers, et la mer venait se briser sur le rivage défendu par des écueils et des bas-fonds. Ça et là, on voyait quelques anses, dont l'aspect moins terrible offrait un asyle à la barque poursuivie par la tempête. La voix menaçante des vagues cessait rarement de se faire entendre, excepté dans les longs jours d'été, où la surface de l'Océan brille comme un lac immobile.

CLXXVIII.

L'écume que les flots en se retirant laissaient sur le sable ressemblait à la mousse qui couronne un verre de champagne rempli jusqu'au bord. Essence du nectar consolateur ! rosée bienfaisante qui ranime nos

ens !..... Peu de choses sont au-dessus du bon vin..... Qu'on prêche tant qu'on voudra ; puisqu'on prêche raisonnablement..... Commençons par honorer Bacchus, l'amour et la gaieté, et demain nous irons au sermon et chez l'apothicaire.

CLXXIX.

Puisque l'homme est raisonnable, il faut qu'il s'enivre : les moments d'ivresse sont les meilleurs de la vie. La gloire, le vin, l'amour et l'argent, voilà où se rallient les espérances de tous les hommes et de tous les peuples ; voilà la sève de l'arbre de la vie ! sans elle, ses branches si fertiles parfois seraient flétries et desséchées. Mais je le répète, buvez jusqu'à l'ivresse, et si vous vous réveillez avec le mal de tête, vous verrez ce que vous aurez à faire.

CLXXX.

Sonnez, dites à votre valet d'aller chercher du vin du Rhin, et de l'eau de soude. Vous goûterez un plaisir digne de Xercès le grand roi. Ni le sorbet exquis, ni la mousse du vin de dessert, ni le Bourgogne aux flots de pourpre, après les fatigues d'un voyage, de l'ennui, de l'amour ou d'une bataille, ne pourraient le disputer à la boisson divine du vin du Rhin et de l'eau de soude*.

CLXXXI.

Le rivage..... je crois du moins que c'est là que j'en étais..... oui..... le rivage était alors aussi tran-

* Hock and soda water.

quille que le ciel ; le sable n'était pas bouleversé par l'ouragan ; les vagues n'étaient pas en courroux ; un profond silence régnait au loin , interrompu seulement par le cri de l'oiseau de mer , le saut du dauphin ou une vague qui , perdue dans un creux de rocher ou un écueil , bouillonnait avec bruit contre l'enceinte qui la tenait captive.

CLXXXII.

Juan et son amie erraient sur le rivage , se félicitant de l'absence du vieillard. Haïdée n'avait plus d'autre surveillant que Zoé ; la suivante était exacte , il est vrai , à se trouver auprès de sa maîtresse au lever du soleil ; mais elle pensait que son service consistait uniquement à lui apporter de l'eau chaude , à tresser ses longs cheveux , et à lui demander de temps en temps les robes qu'elle ne portait plus.

CLXXXIII.

C'était l'heure la plus fraîche du jour , alors que le disque du soleil descend derrière la colline azurée , qui semble borner toute la terre. D'un côté le croissant de la montagne encore couronnée des feux de pourpre que laissaient les derniers rayons de Phébus , formait un rempart escarpé ; de l'autre , la mer silencieuse et calme bornait l'horizon , et à la voûte du ciel brillait un seul astre qu'on aurait pris pour le diadème de la nuit.

CLXXXIV.

Les deux amants marchaient , en se tenant par la main , sur les cailloux polis et les coquillages des

ords de la mer ; ils pénétrèrent dans les grottes creu-
ées par les tempêtes dans la pierre des rochers ; on
croirait reconnaître le ciseau d'un artiste dans ces
appartements et ces cellules qui se continuent avec
une irrégularité fantastique. C'est là que Juan et
Haïdée se reposaient , avec leurs mains entrelacées ;
c'est là qu'ils contemplaient le tableau ravissant du
crépuscule.

CLXXXV.

Ils admiraient le ciel suspendu sur leurs têtes
comme un autre Océan aux flots de pourpre ; ils por-
taient ensuite leurs regards sur la mer , où déjà le
soleil était remplacé par les rayons argentés de la
lune ; ils écoutaient le murmure des vagues ; et les
soupirs de la brise du soir , et puis , surprenant leurs
yeux qui se regardaient mutuellement avec amour ,
leurs lèvres se rapprochaient et se réunissaient par
un baiser.

CLXXXVI.

C'était un baiser prolongé , brûlant des feux cé-
lestes de la jeunesse et de l'amour ; baiser qui n'ap-
partient qu'aux jours de nos premières émotions ; alors
que l'ame et les sens se confondent ; alors que le sang
circule en laves dévorantes dans nos veines , et que
le contact de nos lèvres avec celles de l'objet aimé ,
ravit le cœur dans une longue extase.

CLXXXVII.

J'appelle un baiser prolongé celui qui dure long-
temps. Dieu seul sait combien dureraient ceux de Juan

et de Haïdée; sans doute qu'ils ne s'amusaient pas à le calculer. S'ils l'avaient essayé, auraient-ils pu analyser leurs sensations pendant une seconde? Ils ne se parlaient pas; mais leurs lèvres et leurs ames se sentaient réciproquement attirées et ils restaient ainsi réunis comme un essaim d'abeilles groupé sur une fleur.

CLXXXVIII.

Ils étaient seuls; mais non comme ceux qui se renferment dans leur chambre, et se croient dans la solitude. L'Océan silencieux, et la voûte étoilée, les dernières lueurs du crépuscule, les rochers muets suspendus sur les flots immobiles, tout ce qui les entourait semblait leur annoncer qu'ils étaient les seuls êtres vivants sous le ciel, et que la vie concentrée dans leurs ames ne devait plus finir.

CLXXXIX.

Ils ne craignaient sur cette plage solitaire ni les yeux, ni les oreilles d'un indiscret témoin. La nuit ne les épouvantait pas de ses ténèbres. Ils étaient tout, l'univers l'un pour l'autre; leur entretien consistait en phrases interrompues; mais ils devinaient le reste. Tout ce qu'inspire le feu de la passion était exprimé pour eux dans un soupir, interprète le plus sûr du premier amour.... seule félicité qu'ait laissée à ses filles Ève coupable et déshéritée.

CXC.

Haïdée ne parlait point de ses scrupules; elle ne faisait aucun serment et n'en demandait aucun; elle

n'avait jamais entendu parler de promesses trahies, ni des périls que court une amante crédule, elle ignorait la perfidie des hommes : dans sa simplicité ; elle se jetait dans les bras de son ami comme une colombe innocente ; et, n'ayant jamais pensé à l'infidélité, elle ne prononçait même pas le mot de constance.

CXCI.

Elle aimait, elle était aimée ; elle adorait, et était adorée. Suivant la loi de la nature les ames des deux amants se confondaient l'une dans l'autre ; et si les ames pouvaient mourir elles se seraient éteintes dans cette extase de la passion ; mais par degrés leurs sens se ranimèrent pour être encore anéantis et se réveiller encore. Haïdée sentant battre le cœur de Juan contre le sien rêva qu'ils ne pourraient plus battre que l'un contre l'autre.

CXCI.

Hélas ! ils étaient si jeunes, si beaux, si tendres, si seuls ! Il arrive ce moment où le cœur trop plein d'un sentiment indéfinissable, ne peut plus se commander à lui-même, et nous excite à ces actions dont l'éternité ne pourra détruire le souvenir, mais qu'elle punira, dit-on, par les feux inextinguibles de l'enfer, séjour destiné à tous ceux qui, dans ce bas monde, se donnent réciproquement du plaisir ou du chagrin.

CXCI.

Pauvre Juan ! pauvre Haïdée ! ils étaient si tendres et si aimables ! depuis nos premiers parents, jamais

plus joli couple n'avait couru le risque de se damner ! Haïdée dévote autant que belle avait sans doute entendu parler de l'enfer et du purgatoire... mais elle oublia ce qu'on lui en avait dit, au moment critique où elle aurait dû se le rappeler.

CXCIV.

Ils se jettent des regards pleins de feu, le bras d'Haïdée entoure la tête de Juan, celui de Juan se perd dans les boucles nombreuses des cheveux de son amie ; elle s'assied sur ses genoux : tous deux semblaient aspirer leurs soupirs, et dans cette attitude, ils formaient le groupe antique de deux amants à demi-nus, réunis par l'amour et la nature.

CXCV.

Lorsque ces moments de délire furent passés, Juan s'endormit dans les bras de la jeune Grecque, qui soutint son front sur son sein et dans ses bras caressants ; elle portait tour à tour ses regards vers le ciel et les ramenait sur le visage de celui qu'elle réchauffait sur son cœur ; elle palpait en songeant à tout ce qu'elle accordait encore.

CXCVI.

Un enfant qui admire la lumière, un nourrisson lorsqu'il prend le sein de sa mère, un fanatique à l'aspect de l'armée des impies, un Arabe donnant l'hospitalité à un étranger, un matelot lorsqu'il a fait une riche prise, un avare qui remplit son coffre fort, éprouvent un ravissement ; mais il n'en est

point de comparable au bonheur de ceux qui contemplent le sommeil de l'objet qu'ils aiment.

CXCVI.

Cette solitude de l'amour, de la nuit et de l'Océan remplissait l'ame de Haïdée d'un sentiment indéfinissable. Au milieu de cette plage sablonneuse et de ses arides rochers, elle se sentait heureuse de s'être créé avec son amant un véritable Éden où rien ne pouvait venir troubler leur tendresse, dont les étoiles du firmament étaient les seuls témoins.

CXCVIII.

Haïdée était la fille de la nature ! Haïdée était l'enfant de l'amour, et, née dans ces climats où la femme ne sait qu'aimer, elle ne vivait que dans l'ami de son choix : tout le reste du monde n'était rien pour elle. Elle ignorait les vaines craintes d'une méfiance fatale au repos de ceux qui aiment.

CXCIX.

C'en était fait.... les cœurs des deux amants s'étaient donnés l'un à l'autre sur le rivage solitaire. Flambeaux de leur hymen, les astres embellissaient de leurs brillantes clartés ce couple déjà si charmant ; leur témoin fut l'Océan ; une grotte leur lit nuptial ; le dieu de la solitude consacra leurs nœuds, et ils furent époux : heureux sans doute, puisque chacun était un ange pour l'autre, et ce lieu leur paradis !

CC.

Mais Juan a-t-il donc oublié Julia ? Aurait-il dû l'ou-

blier si vite? La question m'embarrasse, je l'avoue. Sans doute c'est la lune qu'il faut accuser de toutes ces infidélités humaines: c'est à elle qu'il faut s'en prendre de chaque palpitation nouvelle dont notre cœur est agité. Comment, diable, autrement serions-nous si sensibles aux appas de tous les nouveaux visages qui viennent nous tenter!

CCI.

Amour! toi dont le grand César fut le favori, Titus le maître, Antoine l'esclave, Horace et Catulle les écoliers, Ovide le précepteur, et Sapho.... que dirai-je de Sapho? que ceux qui veulent en finir s'élancent dans sa tombe: le rocher de Leucade domine encore les vagues! Amour! tu es le dieu du mal, car, après tout, nous ne pouvons t'appeler un diable.

CCII.

Tu te plais à rendre précaire le chaste lien du mariage, et tu outrages en riant le front des plus illustres mortels. César et Pompée, Bélisaire et Mahomet, ont donné du travail à la muse de l'histoire; leur vie et leurs aventures ne se ressemblent guère; jamais de pareils noms ne seront offerts à l'admiration de la postérité! mais ces quatre grands hommes eurent cela de commun, que tous les quatre furent héros, conquérants et cocus.

CCIII.

Tu fais des philosophes de vrais matérialistes, tels qu'Épicure et Aristippe, qui voudraient nous entraî-

ner à une vie immorale par les théories d'une pratique facile; ah! s'ils pouvaient seulement nous *assurer* contre le feu de l'enfer, que cette maxime qui, du reste, n'est pas nouvelle, serait douce à suivre: « Mange, bois et fais l'amour, qu'importe tout le reste! » C'était ce que disait souvent le sage roi Sardanapale.

CCIV.

Hélas! l'amour est pour les femmes une chose tout à la fois délicieuse et redoutable, car elles mettent tout ce qu'elles ont sur ce dé trompeur; s'il tourne contre elles, la vie n'a plus à leur offrir que le souvenir cruel du passé. Leur vengeance est comme celle du tigre, prompte, mortelle et sans retour; mais elles n'en ressentent pas moins une torture réelle et partagent la douleur des coups qu'elles portent.

CCV.

Ont-elles tort? non, l'homme, si souvent injuste pour l'homme, l'est toujours pour la femme; la même destinée les attend toutes; on ne les paie que de trahisons.

Habiles à dissimuler, leurs cœurs désolés regrettent leur idole dans un vrai désespoir, jusqu'à ce qu'un riche voluptueux les achète à titre d'épouses... Qu'en résulte-t-il? un mari ingrat, un autre amant infidèle, les distractions de la toilette, de la maternité, de la dévotion, et tout est fini.

CCVI.

L'une prend un amant, l'autre préfère la bouteille;

celle-ci se tient dans son ménage, celle-là court après les dissipations du beau monde. Il en est qui s'enlèvent avec un séducteur et qui ne font que changer de souci en perdant de plus les avantages de la vertu. Il est peu de vicissitudes qui puissent améliorer leur sort. Leur position n'est jamais naturelle dans l'ennuyeux palais comme dans la sale chaumière.

CCVII.

Je n'aime pas l'inconstance.... je hais, je déteste, j'abhorre, je condamne, je maudis le mortel dans la composition duquel il est entré tant de vif-argent, qu'on ne peut compter nullement sur la stabilité de son cœur. L'amour, l'amour constant a toujours été mon compagnon chéri, et cependant la nuit dernière, me trouvant à un bal masqué, j'ai rencontré la plus jolie créature du monde, arrivée fraîchement de Milan, et qui m'a causé quelques velléités amoureuses.

CCVIII.

Mais bientôt la philosophie est venue à mon secours, et m'a dit à l'oreille: «Pense au saint nœud de l'hyménée! — J'y penserai, ma chère philosophie, » ai-je répondu, mais pourtant vois quel est l'émail de ses dents, et l'expression céleste de ses yeux, je ne veux que lui demander si elle est femme ou fille: «elle n'est peut-être ni l'une ni l'autre.... ce n'est qu'une simple curiosité. — Arrête, » s'est écrié la philosophie avec un ton tout-à-fait grec....

CCIX.

« Arrête! » et je me suis arrêté. Mais pour conti-

nuer ce que je disais, ce que les hommes appellent inconstance, n'est autre chose qu'une admiration pour un objet préféré, que la riche nature a libéralement doué de tous les appas; et comme nous adorons presque une belle statue dans sa niche, cette espèce de culte rendu à la réalité, n'est qu'un raffinement du *beau idéal*.

CCX.

C'est la perception du vrai beau, une extension de nos facultés, sentiment platonique, universel, admirable, exprimé des étoiles et filtré à travers les cieux, sans lequel la vie serait très-ennuyeuse. Bref, c'est l'exercice de nos yeux, avec un ou deux petits sens de plus, tout juste suffisants pour nous avertir que la chair fut extraite d'une argile enflammée.

CCXI.

Pendant c'est un sentiment pénible et involontaire; oui, certainement, si nous pouvions toujours apercevoir dans le même objet la grace irrésistible qui nous charma lorsqu'il nous apparut pour la première fois comme un autre Ève, cela nous épargnerait plusieurs maux de cœur, et maintes paroles: car il faut que nous possédions celles qui nous séduisent, ou que nous soyons au désespoir; tandis que si une seule et unique femme nous captivait à jamais, ce serait une chose charmante pour le cœur et pour le foie.

CCXII.

Le cœur est comme l'horizon, une partie du ciel;

mais comme l'horizon, il change nuit et jour. Tantôt ce sont des nuages et des tonnerres qui le parcourent, la destruction et les ténèbres s'en emparent; mais lorsque les orages l'ont sillonné et bouleversé, ils se perdent en pluies. C'est ainsi que les yeux répandent le sang du cœur changé en larmes; ce qui fait le climat anglais de notre vie.

CCXIII.

Le foie est le lazaret de la bile; mais il exécute rarement ses fonctions, car la première passion s'y arrête si long-temps, que toutes les autres y coulent lentement et y croupissent comme des nœuds de vipères sur un fumier. La rage, la crainte, la haine, la jalousie, la vengeance, le remords y sont entrelacés; de sorte que tous les maux s'échappent de ce cratère, comme les tremblements de terre viennent du feu caché appelé feu central.

CCXIV.

Cependant sans m'étendre davantage sur cette anatomie, je viens de finir, sans qu'il y paraisse, deux cents et quelques stances, comme dans le chant précédent. C'est le nombre que je ne dépasserai guère dans chacun des douze ou vingt-quatre chants de ce poème. Je dépose ma plume, je tire ma révérence au lecteur, et je laisse à don Juan et à Haïdée le soin de plaider pour eux et pour moi, auprès de tous ceux qui daigneront me lire.

FIN DU CHANT SECOND.

DON JUAN.

CHANT TROISIÈME.

I.

SALUT , muse ! *et cætera*. — Nous avons laissé Juan endormi ; un sein heureux lui servait de coussin ; il était veillé par des yeux qui ignoraient encore les larmes , et aimé par un jeune cœur trop charmé de sa félicité pour sentir le poison qui s'y glissait déjà : l'ennemi du repos des mortels avait porté atteinte à la pureté de son innocence , et menaçait de lui faire verser des torrents de pleurs.

II.

O Amour ! qu'y a-t-il donc dans ce bas-monde qui nous rend si fatal le don d'être aimé ? Ah ! pourquoi as-tu enlacé dans tes berceaux des branches de cyprès ! pourquoi as-tu fait d'un soupir ton meilleur interprète ? — Comme ceux qui cueillent les fleurs odorantes , et ne les posent sur leur sein que pour les y laisser faner ; de même notre amour est fatal aux êtres frêles que nous voudrions unir à notre destinée.

III.

Dans sa première passion , la femme aime son amant ; dans toutes les autres , elle n'aime plus que

l'amour ; l'amour devient pour elle une habitude qu'elle ne peut surmonter, et qui ne l'assortit plus qu'au hasard, comme un gant bon à toutes les mains. Éprouvez-le, vous verrez que je dis vrai : un seul homme, d'abord, peut toucher son cœur ; elle préfère ensuite l'homme au pluriel, trouvant que les additions ne la gênent pas beaucoup.

IV.

Je ne sais pas si c'est la faute des hommes ou la leur : mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une femme qui a une fois goûté les plaisirs de l'amour, à moins qu'elle ne se jette dans la dévotion pour la vie, doit nécessairement être courtisée après l'intervalle qu'exige la décence ; sans aucun doute, sa première affaire en amour a occupé exclusivement son cœur ; il en est cependant, dit-on, qui commencent tard, et celles-là finissent par une seule passion.

V.

C'est une chose triste, c'est un signe terrible de la fragilité, de la folie et de la méchanceté des hommes, que l'amour et le mariage ne puissent que bien rarement s'allier entre eux, quoique l'un et l'autre soient nés dans le même climat. Le mariage est à l'amour ce que le vinaigre est au vin ; c'est un breuvage de tempérance peu flatteur au goût ; il s'aigrit avec le temps, et son bouquet céleste dégénère dans le ménage en une insipide saveur.

VI.

Il y a, en quelque sorte, de l'antipathie entre le

présent et l'avenir de ces deux choses : on fait usage d'une flatterie peu franche jusqu'à ce que la vérité arrive..... trop tard. Et que peut-on faire pourtant, excepté de se désespérer ? Autre bizarrerie ! La passion est louable dans un amant , et, dans un mari , elle n'est plus qu'une lâche complaisance pour sa femme.

VII.

Les hommes deviennent honteux d'être si épris ; quelquefois aussi ils s'en lassent (mais ceci est rare), et les voilà découragés. Les mêmes objets ne peuvent être admirés sans cesse : pourtant, graces au contrat, le mari et la femme sont liés jusqu'à ce que le mari ou la femme meure. Douloureuse pensée de perdre l'épouse qui était l'ornement de notre vie, et de faire porter le deuil à notre livrée !!!

VIII.

Il est sans doute quelque chose dans les habitudes domestiques, qui est, l'antithèse du véritable amour. Les romans peignent en grand la tendresse de deux amoureux, et ne nous donnent le mariage qu'en buste ; car personne ne se soucie des roucoulements matrimoniaux : il n'y a pas de péché dans une caresse conjugale. Pensez-vous que si Laure avait été la femme de Pétrarque, il aurait passé sa vie à rimer des sonnets ?

IX.

Toutes les tragédies finissent par une mort, toutes les comédies par un mariage ; l'avenir des unes et des autres est abandonné à la foi, les auteurs craignant

que la description ne fasse mépriser leur monde futur, ou ne reste au-dessous du sujet, ce qui les exposerait à la malveillance de l'un et de l'autre monde; laissant donc à chacun son prêtre et son livre de messe, ils ne disent plus rien de la mort ou de la dame.

X.

Les seuls auteurs, s'il m'en souvient, qui aient chanté le ciel, l'enfer ou le mariage, sont le Dante et Milton; tous deux furent malheureux dans leur tendresse conjugale, grâces à quelque défaut de conduite ou de tempérament; et il n'en faut pas beaucoup pour rompre le charme! Mais la Béatrix du Dante et l'Ève de Milton ne furent point peintes d'après leurs femmes, comme vous le pensez bien.

XI.

Quelques-uns disent que le Dante voulut personnifier dans Béatrix la théologie, et non sa maîtresse. Pour moi, quoique mon opinion puisse avoir besoin d'apologie, je croirai que ce n'est là qu'une imagination de commentateur, jusqu'à ce que ceux qui le prétendent me donnent de bonnes raisons pour me convertir à leur avis. Selon moi, en attendant, le Dante, dans ses rêveries obscures, voulait personnifier les mathématiques.

XII.

Juan et Haïdée ne furent pas mariés; mais ce fut leur faute, et non la mienne. Il n'est donc pas bien, chaste lecteur, vous qui voudriez qu'ils l'eussent été,

il n'est pas bien de m'en attribuer le blâme. Si vous le voulez mari et femme, fermez le livre qui parle de ce couple en état de péché, avant que les conséquences deviennent trop effrayantes : il est dangereux de lire l'histoire d'un amour illégitime.

XIII.

Cependant ils étaient heureux, heureux dans la satisfaction de leurs innocents désirs. Mais, devenue de plus en plus imprudente à chaque visite, Haïdée oublia que l'île appartenait à son père. Quand nous avons ce que nous aimons, il est dur de s'en passer, du moins dans le commencement. Elle allait donc souvent voir Juan, et ne le quittait guère pendant que son papa le pirate était en croisière.

XIV.

Que son moyen de ramasser de l'argent ne vous paraisse pas étrange, quoiqu'il arborât les pavillons de tous les peuples ; changez son titre en celui de premier ministre, ses pirateries ne sont plus que des taxes. Mais notre Grec, plus modeste, prit un état plus humble ; et suivant une vocation plus honnête, il parcourait les routes humides des mers, et se contentait d'être un procureur-maritime.

XV.

Le retour du brave homme avait été retardé par les vents, les flots et quelques prises importantes. L'espérance d'un meilleur butin encore le retenait sur mer : quoiqu'une rafale ou deux eussent diminué

ses transports en faisant submerger une de ses captures, il enchaîna ses prisonniers, et les divisa, en les numérotant comme les chapitres d'un livre. Ils avaient tous des manchettes et des colliers, et valaient pièce depuis dix jusqu'à cent dollars.

XVI.

Il en plaça une partie au-delà du cap Matapan, chez ses amis les Mainottes ; il en vendit d'autres à ses correspondants de Tunis, excepté un qui, trop vieux pour être vendu, fut jeté dans la mer. Quelques-uns des plus riches furent réservés à fond de cale, pour être mis à la rançon un peu plus tard, et le reste fut enchaîné indistinctement, le dey de Tripoli ayant donné à notre pirate la commission de lui procurer des esclaves pour le service des turcs de bas étage.

XVII.

Les marchandises furent de même envoyées dans différents marchés du Levant, excepté une partie de celles qui sont des articles indispensables et classiques pour une femme, comme des étoffes de France, des dentelles, des pincettes, des cure-dents, une cuiller à thé, des guitares et des castagnettes d'Alicante ; il mit à part tous ces objets volés par le meilleur des pères pour une fille chérie.

XVIII.

Parmi plusieurs animaux, il choisit un singe, un mâtin hollandais, deux perroquets, une chatte de

Perse, avec tous ses petits, et un chien basset, qui avait autrefois appartenu à un anglais ; celui-ci étant mort sur la côte d'Ithaque, des paysans nourrirent la pauvre bête. Pour conserver ces animaux dans la tourmente, le pirate les enferma tous ensemble dans un grand panier d'osier.

XIX.

Ayant ainsi arrangé ses affaires maritimes, il s'aperçut que son navire avait besoin d'être radoubé ; il dépêcha de divers côtés des croisières ; et fit voile pour l'île où sa fille persévérait dans ses soins hospitaliers ; mais la partie de la côte où s'élevait son habitation, était pleine de bas-fonds, et de récifs à plus d'un mille à l'entour ; le havre était à la rade opposée.

XX.

Il y débarqua sans retard, n'ayant point de douanes à payer, ni de quarantaine à faire ; point d'importun qui le questionnât sur les lieux qu'il avait visités, et sur le séjour qu'il y avait fait ! Il laissa ses ordres pour que le lendemain son navire fût abattu en carène : de sorte que tous ses gens étaient occupés à décharger les denrées, le lest, les canons et l'argent.

XXI.

Pour lui, arrivé au sommet d'une colline qui dominait les blanches murailles de sa maison, il s'arrêta. Que de singulières émotions remplissent le cœur de ceux qui ont été errer loin de chez eux ! que de

doutes s'y succèdent tour à tour ! que d'amour , que de craintes ! Tous ces sentiments franchissent les années écoulées depuis long-temps , et ramènent nos cœurs au jour du départ.

XXII.

Après de longs voyages , sur terre ou sur mer , l'approche du logis inspire naturellement quelques petits soupçons aux époux et aux pères. Une famille de femmes , est une chose sérieuse. (Personne n'estime et n'admire le beau sexe plus que moi ; mais il hait la flatterie , aussi jamais je ne le flatte.) En l'absence de leurs maris , les femmes se font plus fines ; en l'absence de leur père , les filles s'enlèvent quelquefois avec le sommelier.

XIII.

Un mari , à son retour , peut fort bien n'avoir pas le bonheur d'Ulysse ; toutes les femmes solitaires ne gémissent pas sur leurs époux , et ne montrent pas le même dégoût que Pénélope pour les caresses des prétendants. Le cher homme risque de trouver une urne élégante , consacrée à sa mémoire , et deux ou trois jeunes demoiselles , engendrées par un ami , possesseur de sa veuve et de sa fortune ; peut-être même , son Argus , le mordra-t-il à son arrivée.

XXIV.

S'il est garçon , sa fiancée a probablement épousé en son absence quelque riche avare ; mais c'est pour le mieux : car ce couple heureux peut se brôuiller ,

la dame devenir plus sage, accepter encore ses soins comme cavalier servant, ou s'en faire mépriser ; et, pour ne point rester muet dans son chagrin, il écrira des odes sur l'inconstance des femmes.

XXV.

Et vous, messieurs, qui avez déjà quelque chaste liaison de cette sorte, je veux dire une honnête amitié avec une femme mariée, la seule liaison qui fût jamais durable, la plus solide de toutes, et le seul hymen digne de ce nom (le premier n'étant qu'un paravent pour abriter l'autre) ; eh bien, messieurs, n'allez pourtant pas trop rester dehors ; j'ai connu des absents de votre classe, oubliés quatre fois par jour.

XXVI.

Lambro, notre écumeur de mer, qui avait moins d'expérience de la terre que de l'Océan, se sentit joyeux en voyant la fumée de son toit ; mais ignorant la métaphysique, il n'eut aucune idée de la véritable raison de sa joie, comme il n'en eut jamais de toute autre émotion ; il aimait sa fille, et il aurait pleuré sa perte : mais savait-il pourquoi ? Non, pas plus qu'un... philosophe.

XXVII.

Il vit le soleil resplendir sur sa blanche maison, et les ombrages verts de son jardin ; il entendit le léger murmure du ruisseau, et les aboiements du chien fidèle ; il aperçut aussi, à travers les arbres du riant bosquet, des figures mouvantes, l'éclat étincelant des armes (chacun est armé dans l'Orient) et

des habits de toutes couleurs , aussi brillants que des papillons.

XXVIII.

A mesure qu'il approchait , surpris de ces indices de fête, qui lui semblaient extraordinaires , il entendit, hélas ! ce ne fut point la musique des sphères célestes, mais les accords terrestres et profanes d'un violon ! mélodie qui lui fit douter de ses oreilles : tant la chose lui parut incompréhensible ! il distingua bientôt aussi le son d'une flûte , d'un tambour , et puis soudain un éclat de rire très-peu oriental.

XXIX.

S'avancant toujours , et descendant en doublant le pas , il écarte les branches , en regardant sur la pelouse ; il découvre , entre autres marques de fête , une troupe de ses domestiques en train de danser la danse des derviches , et tournant comme un pivot ; il reconnaît la danse pyrrhique , exercice martial fort à la mode au Levant.

XXX.

Plus loin , un groupe de jeunes Grecques se tenant par la main , ressemblait à un collier de perles ; la première et la plus grande faisait flotter son voile blanc sur la tête des autres ; chacune d'elles avait une chevelure noire , dont les boucles descendaient sur l'albâtre de ses épaules ; une seule de ces boucles , eût suffi pour faire délirer dix poètes. Le coryphée de la bande chantait , et ses compagnes lui répondaient en dansant.

XXXI.

D'un autre côté, les jambes croisées autour de leur assiette, d'autres groupes commençaient à dîner. Lambro vit des pelaux et des mets de toutes sortes, des flacons de vins de Samos de Chio, et des sorbets tenus frais dans leurs vases poreux ; au-dessus de la tête des convives, le dessert était encore sur la tige, l'oranger et le grenadier, inclinant leurs rameaux, laissaient tomber presque d'eux-mêmes le trésor de leurs fruits dorés.

XXXII.

A quelque distance, une bande d'enfants entouraient un belier aussi blanc que la neige ; et couronnaient de fleurs son front redoutable. Doux comme un agneau non sevré, le patriarche du troupeau baisse la tête avec une complaisance pleine de majesté : tantôt il prend la nourriture que la main lui offre ; tantôt il se fait un jeu de fléchir ses cornes comme s'il allait déclarer la guerre, et puis, cédant à de faibles bras, il reprend son attitude paisible.

XXXIII.

Le profil classique de ces enfants, leur élégant costume, leurs grands yeux noirs, la douceur séraphique de leurs joues rouges comme la grenade entr'ouverte, leurs longues tresses, leurs gestes enchanteurs, leurs yeux expressifs, l'innocence de leur âge, tout faisait de ces petits Grecs un véritable tableau ; et le philosophe, en le contemplant avec un soupir doulou-

reux, eût oublié que ces enfants pouvaient un jour devenir hommes.

XXXIV.

Un cercle de vieux fumeurs écoutait attentivement les histoires d'un bouffon : c'était un nain, qui les entretenait de trésors trouvés dans d'obscures vallées, et des saillies piquantes des plaisants de l'Arabie. Il leur parlait d'un charme pour faire de l'or et guérir les malades ; d'un rocher enchanté qui s'ouvrait par le contact d'une baguette, et de ces dames magiciennes qui, d'un seul coup, transformaient leurs maris en bêtes. Mais ceci n'est plus un conte.

XXXV.

Il ne manquait donc aucune des récréations innocentes qui séduisent l'imagination où les sens : musique, chant, danse, vin, contes persans, enfin tous les passe-temps qu'on peut se permettre sans crime ; mais Lambro vit tout cela avec dégoût, fâché qu'on fit tant de frais pendant son absence ; car il redoutait par-dessus tout, le pire des maux de ce monde, un mémoire trop chargé.

XXXVI.

Ah ! qu'est-ce que l'homme ! que de périls entourent les plus heureux pécheurs, jusqu'après leur dîner. — Un jour d'or après un siècle de fer, voilà tout ce que la vie accorde aux plus favorisés ; le plaisir (quand il chante du moins) est une sirène qui séduit le novice pour l'écorcher tout vivant. La

réception du pirate au banquet de ses gens fut celle que fait à la flamme une couverture humide.

XXXVII.

Lambro (c'était un homme qui disait rarement un mot de trop) désirait surprendre agréablement sa fille (lui qui, en général, surprenait les hommes avec le glaive); il n'avait donc point envoyé d'exprès pour annoncer son arrivée, de sorte que personne ne bougea : il s'arrêta long-temps pour s'assurer de ses yeux, étant dans le fait plus étonné que content de trouver tant de joyeux convives. . .

XXXVIII.

Il ne savait pas (hélas ! que les hommes sont menteurs et surtout les Grecs !), il ne savait pas qu'une fause nouvelle l'avait fait passer pour mort. (C'est une recette pour ne jamais mourir.) Après quelques semaines de deuil, les yeux et le gosier de ses gens étaient secs ; le vermillon avait coloré de nouveau les joues d'Haidée : les larmes étaient retournées à leur source, et elle tenait la maison pour son compte.

XXXIX.

De là cette joie, ce festin, ces danses, ce vin, ce violon, qui métamorphosaient l'île en un séjour de plaisir ; tous les domestiques jouaient ou s'enivraient : genre de vie qui les rendait heureux outre mesure. L'hospitalité du père n'était plus que mesquinerie, comparée à l'usage qu'Haidée faisait de ses trésors ; c'était une chose admirable de la voir si prodigue de

ses revenus, elle qui n'eût pas voulu perdre une heure de son amour.

XL.

Peut-être pensez-vous que Lambro, survenant dans cette fête, se mit en colère, et il faut l'avouer, il n'avait pas trop de motifs d'être content ; peut-être vous prédisiez quelque exécution soudaine, le fouet, la torture, ou du moins la prison, pour apprendre l'exactitude à ses gens ; peut-être vous attendez-vous à le voir agir sévèrement et montrer les inclinations royales d'un pirate.

XLI.

Vous vous trompez. — C'était l'homme le plus doux qui eût jamais équipé un vaisseau ou égorgé un ennemi. Il avait des manières si conformes au bon ton du jour, que vous ne pouviez jamais deviner sa véritable pensée. Jamais courtisan..... Jamais femme peut-être ne cacha plus de ruse sous un jupon. C'était dommage qu'il aimât si fort la variété d'une vie aventureuse ; c'était une grande perte pour la bonne société.

XLII.

Il s'approche du premier groupe, frappe sur l'épaule du premier convive qui s'offre à lui, et avec un sourire qui, soit dit en passant, ne présageait rien de bon, quelque chose qu'il exprimât, il lui demande pourquoi cette fête ; le buveur à qui il s'adresse était trop gai pour deviner le questionneur, il remplit un verre,

XLIII.

Et sans tourner la tête, le lui présente de l'air facétieux d'un homme pris de vin, en lui disant : « De vains discours sèchent le gosier, je n'ai pas de temps de reste. »

Un second ajoute, avec le hoquet : « Notre vieux maître est mort, allez demander plutôt à notre maîtresse qui est son héritière. — Notre maîtresse, dit un troisième, bah ! c'est notre maître que tu veux dire. — Non pas l'ancien, mais le nouveau. »

XLIV.

Ces marauds étaient de nouveaux venus, et ne connaissaient pas celui à qui ils répondaient ainsi. — Le visage de Lambro se rembrunit un moment, et son regard lançait déjà la menace ; mais il prit sur lui d'affecter un air plus courtois, et de sourire pour demander encore le nom et la qualité du nouveau patron, qui semblait avoir fait une femme d'Haidée.

XLV.

« Je ne sais, lui dit-on, qui il est, ni d'où il vient, et je ne m'en soucie guère ; tout ce que je sais, c'est que ce chapon est exquis et que le bon vin n'arrosa jamais un meilleur diné. Si cela ne vous contente pas, adressez-vous à mon camarade, ici tout près, il vous répondra tout au long, bien ou mal, car jamais personne n'aima davantage à s'écouter parler. »

XLVI.

J'ai dit que Lambro était un homme patient, et certes il donna ici la preuve d'une éducation comme

on en trouverait à peine deux en France, la première des nations pour la politesse. Il supporta avec calme ces railleries contre ses plus proches parents, contre sa propre inquiétude et son cœur cruellement blessé ; il supporta de même les insultes de ces gloutons serviles qui se régalaient aux dépens de sa basses-cour.

XLVII.

Or, il peut paraître étrange de trouver tant de complaisance dans un homme habitué à donner des ordres, à dire à ses gens d'aller, de venir, et de retourner, — habitué, dis-je, à être obéi en un clin d'œil, qu'il condamnât un homme à mort ou seulement aux fers. — Mais c'est la vérité, que je ne puis expliquer, quoique, sans doute celui qui peut se maîtriser lui-même, soit propre à gouverner.... aussi bien qu'un Guelfe ².

XLVIII.

Ce n'est pas qu'il ne fût quelquefois emporté ou à peu près, mais jamais dans son humeur sérieuse ; alors il restait calme, concentré et lent à agir, comme le boa replié sur lui-même dans un bois : il ne s'agissait jamais avec lui d'un mot et d'un coup ; une fois sa menace lâchée, il ne répandait pas le sang ; mais il y avait quelque chose de fatal dans son silence, et un seul de ses coups ne laissait pas beaucoup à faire à un second.

XLIX.

Il ne fit plus de questions et continua de s'avancer, par un sentier détourné, de sorte que le petit

nombre de ceux qui le rencontrèrent ne fit guère attention à lui : tant on s'attendait peu à le voir ce jour-là ! Je ne saurais dire si l'amour paternel plaidait pour Haïdée dans son cœur ; mais certes à quelqu'un qui passait pour mort, cette fête devait sembler une singulière façon de deuil.

L.

Si tous les morts pouvaient aujourd'hui revenir dans le monde (Dieu nous en préserve !) ; s'il en revenait quelques-uns ou beaucoup , par exemple , un mari et une femme (les exemples matrimoniaux sont tout aussi bons que d'autres) , sans doute quelles que fussent leurs précédentes querelles , le temps serait encore plus à l'orage : y aurait-il eu des torrents de larmes versés avant la mort , la résurrection n'en ferait pas verser moins.

LI.

Lambro entra dans sa maison , qui n'était plus la sienne ; épreuve la plus dure pour le cœur de l'homme , épreuve plus cruelle que les angoisses du trépas : trouver la pierre de notre foyer changée en pierre funéraire , et toutes nos espérances éteintes , c'est un chagrin que ne peut concevoir un célibataire.

LII.

Il entra dans sa maison , qui n'était plus la sienne ; car sans le cœur il n'est plus de maison , et il sentit la douleur de franchir le seuil de sa porte , sans recevoir l'accueil qu'attend un père. C'était ce toit qu'il avait long-temps habité ; c'était là que s'était écoulé

le petit nombre de ses jours paisibles ; c'était là que son cœur déchiré aimait jadis à s'attendrir sur l'innocence de cette tendre fille , qui seule était pour lui l'objet d'un culte pur.

LIII.

Lambro était un homme d'un caractère étrange, des mœurs douces , quoique d'une humeur farouche ; modéré dans tous ses goûts , tempérant dans le plaisir comme dans ses repas ; ferme dans l'adversité , destiné enfin à être meilleur , s'il n'était pas tout-à-fait bon ; les outrages de sa patrie et le désespoir de la sauver lui avaient fait préférer de priver les autres de leur liberté au sort d'être lui-même esclave.

LIV.

La soif du pouvoir et un accroissement rapide de fortune , la dureté que produit une longue habitude du genre de vie dans lequel il avait vieilli ; sa clémence souvent abusée , les spectacles dont il était tant de fois témoin , les mers impitoyables et les hommes avec lesquels il était en croisière , avaient fait connaître son repentir à ses ennemis. C'était un bon ami , et une mauvaise connaissance.

LV.

Mais un reste de l'esprit de l'ancienne Grèce répandait sur son ame quelques rayons d'héroïsme , tels que ceux qui guidèrent à la toison d'or ses ancêtres du temps de la Colchide : il est vrai qu'il n'aimait guère la paix ; hélas ! sa patrie n'ouvrait aucun sentier à la gloire : il prit le monde entier en haine , et

déclara la guerre à tous les peuples, en vengeance de sa dégradation.

LVI.

Néanmoins, l'influence du climat avait communiqué à son ame le caractère de la grace ionienne, qu'il trahissait malgré lui maintes fois. Le goût avec lequel il avait choisi le lieu de son habitation, sa passion pour la musique et pour les scènes sublimes, le charme qu'avaient pour lui le murmure et le cristal d'un ruisseau qui arrosait ses jardins, et son enthousiasme pour les fleurs, prouvaient assez quels auraient été ses penchans dans une vie calme.

LVII.

Mais tout ce qu'il avait d'amour reposait sur sa fille chérie: c'était le seul objet qui avait empêché son cœur de se fermer au milieu des sanglants exploits dont il avait été le héros ou le témoin. Son amour était pur, et jusqu'alors sans partage, et paisible. Il ne lui manquait plus que la perte de ce sentiment pour le sevrer du lait de toute affection humaine, et le rendre comme le Cyclope, furieux par la privation du seul œil que la nature lui avait donné.

LVIII.

La tigresse à qui le chasseur a dérobé ses petits est terrible dans sa rage pour le berger et le troupeau; l'Océan écumeux, quand il déclare la guerre aux éléments, menace le navire trop près du rocher; mais la violence du tigre et de l'Océan se calmera plutôt, parce que leur fureur s'épuise elle-même, et sera

moins à craindre que ce courroux inflexible, silencieux et concentré dans un cœur outragé, surtout dans le cœur d'un père.

LIX.

Il est cruel, quoique ce ne soit pas rare, de trouver rebelles ces mêmes enfants, en qui nous aurions voulu recommencer nos jours de bonheur, et la reproduction de notre individu, formée d'une argile plus choisie : eh bien, quand l'âge arrive à grands pas, et que les nuages obscurcissent le soir de notre vie ; ils nous délaissent tendrement, mais rarement seuls, c'est-à-dire, dans la bonne compagnie de la goutte et de la gravelle.

LX.

Cependant une petite famille est une jolie chose (pourvu qu'elle ne vienne pas après dîner) ; on aime à voir une mère nourrir ses enfants (si ce soin maternel ne la maigrit pas). Ils se groupent auprès du foyer, semblables à des petits chérubins autour d'un autel ; ce spectacle est capable de toucher un pécheur. Une dame avec ses filles ou ses nièces brille à mes yeux comme une guinée accompagnée de sept shillings.

LXI.

Le vieux Lambro passa, inaperçu, par une porte dérobée, et se trouva chez lui sur le soir. Cependant Haïdée et son amant présidaient au festin dans tout l'orgueil de la jeunesse et de la beauté : devant eux était une table d'ivoire richement servie, et des esclaves dociles les entouraient ; de tous côtés resplen-

dissaient les pierreries, l'or, l'argent, la nacre de perle et le corail.

LXII.

Le dîner était composé de près de cent plats : agneau, pistaches, soupes de safran, sucreries, poissons frais et superbes s'il en fût jamais, dignes de la cuisine d'un Sybarite : on trouvait tout dans le festin ; la boisson consistait en divers sorbets de raisin, d'oranges et de grenades, dont le jus avait été exprimé à travers l'écorce, ce qui le rend plus délicat.

LXIII.

Tous ces breuvages étaient rangés avec ordre dans des carafes de cristal ; des fruits de toutes sortes parurent au dessert, qui fut terminé par l'extrait de la fève de Moka, servi dans des tasses de porcelaine de la Chine ; des soucoupes en filigrane d'or servaient à préserver la main du contact brûlant de la liqueur d'Arabie ; mais des clous de girofles, de la canelle et du safran, qu'on faisait bouillir aussi avec le café, ne sont bons, selon moi, qu'à le gâter.

LXIV.

L'appartement était tapissé en velours de diverses couleurs ; des broderies de soie y figuraient des fleurs, et une bordure jaune les terminait en haut et en bas ; sur la bordure supérieure, travaillée avec art et bordée de bleue, étaient tracées des sentences en caractères lilas : c'étaient des citations des poètes ou des meilleurs moralistes de la Perse.

LXV.

Ces sentences orientales gravées sur les murs sont très-communes dans ces contrées : ce sont des espèces de moniteurs, comme les crânes des banquets de Memphis ; elles rappellent les paroles mystérieuses qui firent trembler Balthasar dans son palais et lui ravirent son royaume : en vain les philosophes vous prodiguent les trésors de leur sagesse, il n'est pas de moraliste plus sévère que le plaisir.

LXVI.

Une belle devenue étique à la fin de la *saison*, un grand génie qui meurt ivre de vin, un libertin qui se fait méthodiste ou Électique (car c'est le nom qu'ils aiment à porter pour faire leur salut), mais surtout un alderman frappé d'apoplexie, voilà des exemples qui étourdissent et prouvent que les excès de la nuit, le vin et l'amour font autant de ravages que la bonne chère.

XLVII.

Haïdée et Juan reposaient leurs pieds sur un tapis de satin cramoyse bordé d'azur. Leur sofa occupait trois parties de l'appartement, il avait l'air d'être neuf; leurs coussins de velours (dignes d'un trône) étaient écarlate; dans leur centre éblouissant, un soleil d'or déployait ses rayons comme ceux du méridien, et semblait jeter des éclats de lumière.

LXVIII.

Le cristal, le marbre, l'argenterie et la porcelaine contribuaient à la splendeur de la fête; des nattes

de l'Inde et des tapis de Perse, que le pied effleurait à peine, de peur de les souiller, couvraient tous les planchers ; des gazelles, des chats, des nains, des nègres, et tout ce qui gagne son pain en qualité de ministre ou de favori (c'est-à-dire en se dégradant), étaient réunis là, en aussi grand nombre que dans une cour ou dans une foire.

LXIX.

Il ne manquait ni miroirs, ni tables. Celles-ci étaient d'ébène pour la plupart, ornées de nacre, d'ivoire ou d'écailles de tortues, et de bois rares, incrustés d'or et d'argent ; presque toutes étaient couvertes de viandes, de sorbets glacés, et de vins offerts à tous ceux qui arrivaient.

LXX.

De tous les costumes je ne parlerai que de celui d'Haïdée ; sous sa tunique, où se confondaient les nuances de l'azur, du blanc et du cramoisi, son sein se soulevait comme une petite vague : elle portait deux jelicks : le premier était d'un jaune pâle ; le second, de couleur d'or et de pourpre, avait pour boutons des perles grosses comme des pois ; et la gaze blanche qui terminait sa ceinture flottait autour d'elle comme les nuages blancs qui accompagnent la lune.

LXXI.

Un large bracelet d'or ornait chacun de ses bras ; le métal en était si pur et si flexible, que la main l'ouvrait et le fixait sans effort ; il était si artistement travaillé, que la forme seule suffisait pour charmer

la vue ; il s'adaptait si bien au bras qui lui servait de moule, qu'il semblait l'entourer de lui-même avec plaisir ; jamais or plus pur ne servit d'ornement à une peau plus blanche ³.

LXXII.

Comme héritière souveraine des domaines de son père, Haïdée portait aussi au bas de la jambe un autre anneau d'or, indice de son rang ⁴. Douze bagues ornaient ses mains ; ses cheveux étaient garnis de pierres précieuses ; un nœud de perles d'une valeur inappréciable fixait les plis de son voile au-dessous de son sein, et ses pantalons turcs, en soie orange, se terminaient autour de la plus gracieuse cheville du monde.

LXXIII.

Les ondes de sa noire chevelure descendaient jusqu'à ses talons, comme un torrent des Alpes que le soleil colore de sa lumière matinale..... Elles auraient caché toute sa personne ⁵, si elles avaient pu s'étendre en liberté ; elles semblaient s'indigner du réseau de soie qui les tenait captives, et cherchaient à lui échapper chaque fois qu'un zéphyr offrait à Haïdée son aile pour éventail.

LXXIV.

Elle répandait autour d'elle une atmosphère de vie ; ses regards semblaient communiquer à l'air plus de suavité : tant ses yeux étaient doux, célestes et purs ! comme ceux de Psyché avant qu'elle cessât d'être vierge..... trop purs même pour le plus saint de tous

les liens terrestres ; le charme irrésistible de sa présence vous eût persuadé que ce n'était point une idolâtrie que de fléchir le genou devant elle.

LXXV.

Ses sourcils, quoique noirs comme la nuit, étaient teints suivant la mode du pays, mais vainement ; car ils étaient d'un noir si prononcé, qu'ils se refusaient à briller d'une couleur factice et l'éclipsaient par leur teinte naturelle. L'extrémité de ses doigts était colorée par l'henna ; mais l'art ici était encore inutile, car il ne pouvait parvenir à les rendre d'un incarnat plus doux.

LXXVI.

L'art aurait dû donner à l'henna des vertus nouvelles pour le rendre propre à relever un teint déjà si beau. Haïdée n'avait nullement besoin de ce secours ; le jour n'éclaira jamais de neige plus blanche qu'elle. En la contemplant, l'œil doutait de lui-même, tant elle ressemblait à une apparition céleste ; je m'égarerais, si Shakspeare ne nous avertissait que c'est folie de vouloir dorer l'or ou blanchir le lis.

LXXVII.

Juan portait un shawl noir d'un tissu si blancet si transparent, que vous aperceviez au travers les diamants étinceler comme des étoiles au milieu de la voie Lactée ; les plis gracieux de son turban étaient surmontés d'une aigrette en émeraude avec des cheveux d'Haïdée..... Elle avait la forme d'un croissant lumineux, qui jetait un rayon tremblant, mais continu.

LXXVIII.

Dans ce moment ils étaient divertis par leur suite, composée de nains, de danseuses, d'eunuques noirs et d'un poète qui complétait leur nouvel établissement. Ce dernier était d'une grande renommée, et il aimait à le faire voir. Ses vers ne péchaient guère par le nombre des pieds ; et quant à ses sujets , il restait rarement au-dessous , étant payé pour flatter ou faire des satires , comme dit le psaume , selon l'occasion.

LXXIX.

Il louait le présent et censurait le passé , se déclarant contre les coutumes des anciens temps ; il s'était fait en un mot un anti-jacobin oriental , parce qu'il préférait un dîner à la disette de toute louange. Pendant quelques années son sort avait été peu fortuné : il était alors poète indépendant ; mais aujourd'hui il chantait le sultan et le pacha , aussi sincère que Southey , et versifiant comme Crashaw.

LXXX.

C'était un homme qui avait vu de grands changements politiques , et qui changeait toujours ; fidèle comme l'aiguille aimantée , son étoile polaire n'était pas fixe , mais variable..... Il lui avait donc fallu apprendre à tourner. Trop vil pour recevoir le châtiment qui tombe souvent sur ceux de son espèce , il était si fécond (excepté quand on le payait mal) , il mentait avec tant de ferveur , qu'il méritait bien sa pension de poète lauréat.

LXXXI.

Cependant il avait du génie. — Quand un homme qui a tourné casaque en a, le *vates irritabilis* a soin de ne pas laisser passer de lune sans le montrer..... même les honnêtes gens aiment à émerveiller le public..... Mais revenons à mon sujet..... Voyons..... Qu'était-ce ? Ah ! le troisième chant..... Notre joli couple..... Leur amour, leur festin, leur costume et la manière de vivre de ces amants insulaires.

LXXXII.

Leur poète, triste nageur entre deux eaux, mais très-aimable en compagnie, avait été jadis le favori de plus d'un club, où il faisait ses discours quand on était en train de boire; et quoiqu'on devinât rarement sa pensée, on daignait encore lui adresser au milieu des hoquets le prix glorieux des applaudissements populaires.

LXXXIII.

Maintenant élevé dans la haute société, ayant glané çà et là dans ses voyages quelques pensées de liberté, il crut, pour varier, qu'étant dans une île solitaire, parmi des amis, sans aucun danger de sédition, il pouvait se dédommager de ses longs mensonges, et, en chantant comme il chanta dans sa jeunesse, conclure un court armistice avec la vérité.

LXXXIV.

Il avait voyagé chez les Arabes, les Turcs et les Francs : il connaissait la vanité de chaque peuple ; et, ayant vécu avec des gens de toutes les classes, il avait

toujours quelque chose de prêt pour toutes les occasions, ce qui lui valait quelques cadeaux et des remerciements; il variait avec assez d'adresse ses adulations : vivre à Rome comme les Romains, était le plan de conduite qu'il avait adopté en Grèce.

LXXXV.

Aussi, habituellement, quand on le priait de chanter, il offrait à chaque nation quelque chose de national; c'était tout un pour lui que *God save the king*, ou *Ça ira*, selon la mode. Sa muse trouvait partout des sujets, depuis la haute partie lyrique jusqu'aux arguments rationnels. Si Pindare chanta des chevaux de courses, pourquoi ne pouvait-il pas être aussi souple que Pindare ?

LXXXVI.

En France, par exemple, il eût composé une chanson ; en Angleterre, un poème en six chants, in-4°; en Espagne, il aurait fait une ballade ou une romance sur la dernière guerre, et de même en Portugal : en Allemagne, son Pégase eût été celui de Goëthe (voyez ce qu'en dit M^{me} de Staël) ; en Italie, il eût singé les Trescentisti ; en Grèce, il eût chanté un hymne comme celui que je vais vous citer.

I.

Îles de la Grèce, îles de la Grèce, où la brûlante Sapho aima et chanta son amour ! patrie de tous les arts, où s'éleva Délos, où naquit Phébus ! un éternel été vous embellit encore ; mais tout est éclipsé, excepté votre soleil.

2.

La muse de Scio , la muse de Téos , la harpe du héros , le luth de l'amant , ont trouvé la gloire que leur refusent vos rivages ; leur terre natale , seule , est muette pour des chants que l'écho répète au-delà des *îles Fortunées* , de vos ancêtres.

3.

Du haut des montagnes on aperçoit Marathon ; de Marathon on aperçoit la mer : c'est là que , rêvant seul pendant une heure , je pensai que la Grèce pourrait encore être libre ; car en me voyant sur la tombe des Perses , je ne pouvais me croire esclave.

4.

Un monarque s'assit sur le rocher qui domine Salamine , fille de la mer ; ses yeux s'arrêtèrent sur des milliers de vaisseaux et sur des nations entières , qui attendaient ses ordres souverains..... Il les compta au lever de l'aurore..... Où étaient-ils au coucher du soleil ?

5.

Où sont-ils aujourd'hui ? et où es-tu toi-même , o ma patrie ? tes rivages silencieux ne répètent plus l'hymne des héros..... Le cœur des héros a cessé de battre..... Faut-il que ta lyre , si long-temps digne des dieux , s'avilisse dans des mains comme les miennes.

6.

C'est quelque chose encore dans cette disette de gloire , quoique je partage les fers d'une nation enchaînée ; c'est quelque chose de sentir du moins , en chantant , une rougeur patriotique colorer mon

visage..... Hélas ! que reste-t-il ici au poète ?... Un sentiment de honte pour la Grèce..... Une larme sur elle.

7.

Nous contenterons-nous de pleurer sur des jours plus heureux ? Nous contenterons-nous de rougir ? ... Nos pères répandirent leur sang. Terre , entr'ouvre ton sein et rends-nous quelques anciens Spartiates. Ne nous en rends que trois des *trois cents* , pour renouveler l'exploit des Thermopyles.

8.

Quoi ! tu ne réponds pas ? Morts , vous gardez le silence ? Oh non !.... La voix des morts retentit comme un torrent lointain , et me crie : « Qu'un seul vivant « lève la tête , un seul.... , nous accourons , nous accourons !!! » ... Les vivants seuls sont muets.

9.

« C'est en vain , c'est en vain : préludez à d'autres accords ; remplissez la coupe du vin de Samos ; laissez les combats aux hordes tartares ; exprimez la grappe des vignes de Scio : » — Écoutez , à cet appel honteux répondent les bacchanales des Grecs !

10.

« Vous avez encore la danse pyrrhique ; où est la phalange qui portait ce même nom ? De ces deux exercices pourquoi avez-vous oublié le plus noble et le plus glorieux ? Vous avez les lettres de Cadmus ; croyez-vous qu'il les inventa pour un peuple esclave ? »

11.

« — Nous ne voulons pas réveiller de semblables sou-

venirs. Remplissez la coupe du vin de Samos, qui divinisa les chants d'Anacréon; Anacréon servit Polycrate. » — Oui, il servit Polycrate, il servit un tyran; mais nos maîtres alors étaient du moins nos concitoyens.

12.

Le tyran de la Chersonèse fut l'ami le plus généreux de la liberté, ce tyran c'était Miltiade! Ah! que ne voyons-nous reparaître en ce jour un autre despote tel que lui! des fers comme les siens étaient sûrs d'enchaîner.

13.

Remplissez la coupe de vin de Samos! sur les rochers de Suli, sur le rivage de Parga, existe le reste d'une race digne de nos mères d'Orient, et peut-être y trouverions-nous quelque rejeton que pourrait avouer le sang des Héraclides.

14.

Ne comptez pas sur les Francs pour votre délivrance: ils n'ont que des rois dont l'ame est vénale. C'est dans l'épée du citoyen que vous reste la dernière espérance du courage; mais la force des Musulmans aidée de la ruse des Latins briserait votre bouclier le plus épais.

15.

.... Remplissez la coupe du vin de Samos; nos vierges dansent sous l'ombrage j'admire l'éclat de leurs yeux noirs. Mais quand je contemple leurs incomparables attraits, je sens des larmes brûlantes

sillonner mes joues, en pensant que leurs seins si beaux doivent un jour allaiter des esclaves.

16.

Portez-moi sur les marbres de Sunium..... Là, sans témoins, les vagues et moi nous pourrons mêler nos gémissements. Là, tel qu'un cygne, laissez-moi chanter et mourir; une terre d'esclaves ne sera jamais ma patrie..... Brisez cette coupe pleine de vin de Samos.

LXXXVII.

C'est ainsi que chanta ou du moins qu'aurait voulu ou dû chanter en vers passables notre Grec moderne; sinon aussi bien qu'Orphée aux premiers âges de la Grèce, du moins il aurait pu faire plus mal encore dans ces temps dégénérés. Son hymne prouvait de la sensibilité bien ou mal placée, et la sensibilité du poète trouve un écho fidèle dans tous les cœurs des autres. Hélas! ces poètes ne font que mentir, et prennent toutes les couleurs;..... comme les mains des teinturiers.

LXXXVIII.

Mais les mots sont des choses, et une goutte d'encre tombant, comme la rosée, sur une pensée, la féconde et produit ce qui fait penser des milliers et peut-être des millions d'hommes. Il est étrange que la lettre la plus courte qu'un auteur écrive, au lieu de parler, puisse devenir un anneau durable dans la chaîne des âges. A quelles extrémités le vieux Temps réduit l'homme si frêle..... quand le papier et même un chiffon sur lequel je griffonne survit à l'homme, à son tombeau et à tout ce qui lui appartient!

LXXXIX.

Quand ses os ne sont plus que poussière, quand son tombeau n'est plus, que son sang, sa génération, sa nation même tiennent à peine un coin dans les tablettes chronologiques, quelque lourd manuscrit long-temps enterré dans l'oubli, ou une inscription trouvée dans les fondements d'une chaumière, peuvent tout à coup ennoblir son nom comme un monument précieux.

XC.

Aussi la gloire a-t-elle long-temps fait sourire les sages; c'est quelque chose, rien, un mot, une illusion, un souffle; elle dépend plus du style de l'historien que du nom que le héros laisse après lui. Ilion doit à Homère ce que le jeu de whist doit à Hoyle; le siècle actuel allait oublier le grand Marlborough et son habileté à tailler des croupières à l'ennemi, lorsque sa vie a été publiée par Coxe.

XCI.

Milton est le prince des poètes..... disons-nous; un peu ennuyeux, mais sans être moins divin : ce fut un libéral de son temps, un érudit, un homme pieux et sobre en amour et à table; mais dans son histoire que Johnson s'est avisé d'écrire, nous voyons que ce pontife des muses avait été fouetté au collège, qu'il fut père dur, et mari difficile, car la première mistress Milton fut obligée de quitter le logis.

XCII.

Ce sont là, certes, d'intéressantes anecdotes comme

celle de Shakspeare déroband un daim, les épiques reçues par lord Bacon, la jeunesse de Titus, les premiers exploits de César, la jeunesse de Burns (d'après le docteur Currie), et les fredaines de Cromwell — Mais quoique la vérité exige tous ces récits d'un historien, comme très-essentiels dans la vie de ses héros, ils ne contribuent guère à sa gloire.

XCIII.

Tous les auteurs ne sont pas moralistes comme Southey, lorsqu'il entretint le monde de sa *Pantésocratie*, ou comme Wordsworth qui, pas encore salarié, assaisonnait alors de démocratie ses poèmes de colporteur ⁶, ou comme Coleridge, long-temps avant que sa plume volage prêtât au Morning-Post sa verve aristocratique, et lorsque, suivant la même route que Southey, ils épousèrent les deux sœurs (marchandes de modes à Bath).

XCIV.

Ces messieurs font maintenant la figure des coupables convaincus; ils forment la *Botany-Bay* de la géographie morale. Leur loyale trahison, leur énergie de renégat, sont d'excellents matériaux pour leur biographie stérile. Et, soit dit en passant, le dernier in-4° de Wordsworth est le plus gros de tous ceux qui ont paru depuis le berceau de la typographie; c'est un assommant poème appelé l'*Excursion*, écrit d'un style que j'ai en horreur.

XCV.

C'est là qu'il construit une digue formidable entre

son intelligence et celle des autres ; mais le poëme de Wordsworth et ceux de ses disciples, comme le *Shiloh* de Joanna-Southcote et sa secte, sont des choses qui, dans ce siècle, ne séduisent pas le public : tant est petit le nombre des élus ! Les fruits nouveaux de leur virginité surannée n'ont été que l'effet d'une hydro-pisie, que l'on prenait pour la conception d'une divinité.

XCVI.

Mais revenons à mon histoire ; je dois avouer que, si j'ai un défaut, c'est celui des digressions ; laissant aller mes héros tout seuls, tandis que je fais des soliloques longs outre mesure. Ce sont là mes *adresses du trône*, qui remettent les affaires à la prochaine session, oubliant que je pourrais abrégér sans faire un grand tort à mes lecteurs.

XCVII.

Je sais que ce que nos voisins appellent *longueurs* (nous n'avons pas en anglais un mot aussi juste, mais nous avons la chose elle-même dans sa perfection, chaque fois que Southey accouche d'un nouveau poëme au retour du printemps), je sais, dis-je, que les longueurs ne sont pas ce qui séduit le lecteur ; mais il ne serait pas difficile de lui prouver par de beaux exemples que le grand ingrédient de l'épopée c'est l'ennui.

XCVIII.

Horace nous apprend qu'Homère dort quelquefois ; nous sentons, sans le secours d'Horace, que quel-

quefois Wordsworth se réveille, pour nous montrer avec quelle complaisance il se traîne autour des lacs avec ses chers *charretiers* ? ; il demande soudain un bateau pour parcourir les sentiers..., de l'Océan ? et non ceux de l'air ; et puis il fait une seconde exclamation en demandant une petite nacelle , bavant en suffisante quantité pour la mettre à flots.

XCIX.

S'il faut absolument qu'il fende les plaines de l'air, et que Pégase se montre rétif quand il l'attelle à la charrette, ne pourrait-il pas demander le chariot de la Grande-Ourse ; ou prier Médée de lui prêter un de ses dragons ? et si , craignant de se casser le cou sur cette monture trop élastique pour son cerveau vulgaire , il persiste à vouloir monter dans la lune, que notre idiot demande un ballon.

C.

« Colporteurs, bateaux et charrettes ! » O vous, ombres de Pope et de Dryden , en sommes-nous réduits là ? cette friperie non-seulement est à l'abri du mépris , mais encore elle flotte , comme l'écume au-dessus des vastes abîmes du Bathos , et ces *Jacques Cades* du bon sens et des vers viennent siffler sur vos mausolées ; le « *petit batelier* » , et son *Peter bell* » raillent amèrement le génie que dessina Architopel.

CI.

A notre histoire !... Le banquet était terminé, les esclaves sortis, les nains et les danseuses s'étaient retirés ; le poète avait cessé son chant , et l'Arabe ses

montes. Haïdée et son amant, laissés seuls, admireraient
 la lumière couleur de rose, dont le soleil couchant
 baignait l'horizon. *Ave Maria*, salut Marie, sur la
 terre et la mer ! cette heure céleste du jour mourant
 est la plus digne de toi.

CII.

Ave Maria, bénie soit cette heure charmante,
 bénis soient le temps, le climat, les lieux chéris où
 j'ai si souvent senti l'influence de ce moment se ré-
 pandre sur la terre avec tant de charme et de douceur !
 La cloche de la tour antique retentissait dans le loin-
 tain, le son mourant de l'hymne du soir s'élevait encore
 dans les cieux ; aucun souffle ne glissait à travers
 l'air couleur de rose, et pourtant les feuilles de la forêt
 semblaient ébranlées par une prière religieuse.

CIII.

Ave Maria, c'est l'heure de la prière ; ave Maria,
 c'est l'heure de l'amour ; ave Maria, puissent nos ames
 s'élever jusqu'à toi et jusqu'à ton fils ! ave Maria, oh
 que ton visage est plein de charmes, que j'aime à
 contempler tes yeux baissés, pendant que la colombe
 mystique plane sur ta tête ! N'est-ce là qu'un tableau ?
 non c'est devant la réalité que je me prosterne.

CIV.

Quelques bonnes ames de casuistes ont bien voulu
 imprimer, dans d'obscurs écrits, que je n'ai point de
 religion ; mais que ces personnes-là se mettent à ge-
 noux et en prières avec moi, nous verrons qui de

nous connaît la voie la plus courte pour aller au ciel; mes autels sont les montagnes et l'Océan, la terre, l'air et les astres, tout ce qui dérive du Grand-Tout qui a créé l'ame, et qui la recevra dans son sein.

C V.

Heure si douce du soir! Dans la solitude des forêts, sur le rivage silencieux qui borne le bois mémorable de Ravenne, dont les racines s'entre-croisent où jadis flottaient les ondes de l'Adriatique, jusqu'à la dernière forteresse de César; forêt verdoyante, que les contes de Boccace, et les vers de Dryden, rendaient pour moi un séjour consacré; combien j'aimais, et le crépuscule, et tes ombrages!

C V I.

L'écho n'était réveillé que par la cigale, habitante des pins, qui fait de sa vie d'été un chant continu; par le bruit de mes pas, et de ceux de mon coursier, ou par le son de la cloche qui tintait à travers les branches. Je voyais apparaître le fantôme, chasseur de la race d'Onestie, sa meute infernale, et cette troupe de belles qui apprit, par cet exemple, à ne point éviter un amant sincère.

C V I I.

⁸ O Hespérus, nous te devons nos plaisirs les plus doux; le voyageur fatigué te doit sa demeure hospitalière; celui qui a faim, son repas du soir; le jeune oiseau, l'aile protectrice de sa mère, et le bœuf, son retour à l'étable; tout ce qu'il y a de bonheur au-

tour de notre foyer, tout ce qui nous rend nos dieux pénates si chers, nous est accordé par l'effet de ton paisible retour; c'est encore toi qui replaces l'enfant sur le sein de sa nourrice.

CVIII.

Heure charmante 9, qui réveille les désirs, et attendris le cœur de ceux qui parcourent les mers, le premier jour témoin de leurs adieux; toi qui remplis d'amour le pèlerin tressaillant au son de la cloche, dont la voix semble pleurer le jour mourant..... est-ce là une illusion que la raison censure? Ah! certainement, rien ne meurt sans exciter quelques regrets.

CIX.

Quand Néron périt, par le plus juste décret qui ait anéanti un tyran, au milieu des clameurs de Rome redevenue libre, des nations délivrées et de l'univers dans la joie, quelques mains inaperçues, semèrent des fleurs sur sa tombe ¹⁰; peut-être attestaient-elles la faiblesse d'un cœur reconnaissant de quelque bienfait qu'il avait reçu d'un tyran, à qui sa toute puissance accorda, parfois, une heure exempte de crime.

CX.

Mais me voilà dans les digressions. Qu'a donc à faire Néron, ou tout autre comédien sur le trône comme lui, avec mon héros? pas plus, ma foi, que l'homme de la lune; je sens que cette ennuyeuse méthode ne réussira pas, je me fais trop épique : il me faut di-

386 DON JUAN, CHANT TROISIÈME.

viser, en révisant mon manuscrit, ce long chant en deux; j'ai besoin de l'avouer, car, excepté quelques malins, personne ne s'en douterait; cela passera pour une correction utile; je prouverai que c'est l'opinion du critique Aristote. — Voyez Ποντιυής.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

DON JUAN.

CHANT QUATRIÈME.

I.

EN poésie, rien n'est aussi difficile qu'un commencement, excepté la fin, peut-être; car souvent, lorsque Pégase semble approcher du but de sa carrière, il se donne une entorse à l'aile; et nous voilà dégringolant comme Lucifer, que son attentat précipita du ciel. Notre sort est le même, et, comme le sien; difficile à corriger : c'est l'orgueil qui excite, l'esprit à prendre un essor trop élevé, jusqu'à ce que notre faiblesse nous avertisse de ce que nous sommes.

II.

Mais le temps, qui réduit toute chose à son niveau, et l'inflexible adversité, apprennent enfin, à l'homme, et, nous le voudrions bien, au diable aussi peut-être, que l'intelligence de l'un et de l'autre n'est pas si vaste qu'ils le croient. Tant que les bouillants desirs de la jeunesse font bondir le sang dans nos veines, nous ignorons cette vérité; mais dès que le torrent s'avance, plus calme et plus large, vers l'Océan, nous réfléchissons profondément sur chaque émotion passée.

III.

Dans ma première jeunesse, je me croyais un habile homme, et je désirais que les autres eussent de moi la même opinion; il en fut de même quand mon âge devint plus mûr, et d'autres esprits reconnurent la supériorité du mien. Maintenant mon imagination comme la feuille d'automne, elle traîne de l'aile; et la triste vérité, qui plane sur mon pupitre, change en burlesque tout ce qu'il y avait jadis en moi de romantique.

IV.

Si je ris de la pauvre humanité, c'est quand je ne puis pleurer; et si je pleure, c'est que notre nature ne peut pas toujours se réduire à l'apathie : il nous faut la plonger d'abord dans les glaces profondes du Léthé, avant d'endormir ce que nous voudrions le moins voir. Thétis, baptisa son fils mortel dans les eaux du Styx : une mère mortelle eût choisi le Léthé.

V.

Il en est qui m'ont accusé d'un complot étrange contre la croyance et la morale de ma patrie, et qui le trouvent à chaque ligne de ce poëme. Je ne prétends pas comprendre parfaitement ce que je veux dire quand je vise à l'effet; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai jamais eu d'autre projet que d'être un moment en gaieté : mot nouveau dans mon vocabulaire.

VI.

Au bon lecteur de notre climat sérieux cette sorte

de composition paraîtra exotique. Le créateur de cette poésie demi-sérieuse fut Pulci , qui écrivit du temps que la chevalerie était digne de don Quichotte , et qui se joua des caprices du temps , des chevaliers fidèles , des dames sages , des géants énormes , et des rois despotes. Mais toutes ces choses , excepté la dernière , étant aujourd'hui surannées , je choisis un sujet moderne comme plus convenable.

VII.

Comment l'ai-je traité ? c'est ce que je ne sais pas ; peut-être guère mieux que ne m'ont traité ceux qui m'attribuent des intentions dont ils voudraient me voir coupable , plutôt qu'ils ne pourraient m'en convaincre ; mais si cela vous amuse , ainsi soit-il ! nous sommes dans un siècle libéral et les pensées sont libres. Cependant Apollon me tire par l'oreille et me dit de reprendre mon récit.

VIII.

Le jeune Juan et son amie furent laissés à la douce société de leur propre cœur. Le temps lui-même , l'impitoyable temps , séparait à regret , avec sa cruelle faux des cœurs aussi tendres. Il soupirait de les voir privés des heures qu'il leur eût volontiers réservées , tout ennemi qu'il est de l'amour ; mais ils n'étaient point faits pour connaître la vieillesse. Ils devaient mourir dans leur heureux printemps , avant d'avoir vu fuir un seul de leurs charmes , une seule de leurs espérances.

IX.

Leurs traits n'étaient point faits pour les rides, leur sang pour devenir stagnant, et leur cœur généreux pour s'abaisser. La neige de l'âge ne devait pas blanchir leurs cheveux; mais, tel que des contrées qui ne connaissent point les frimas, leur amour devait n'avoir qu'un été. La foudre pouvait les atteindre et les mettre en poussière; mais traîner une existence monotone et languissante, tel n'était pas leur partage: il y avait en eux trop peu de la boue qui forme le commun des mortels.

X.

Ils étaient seuls encore une fois, c'était pour eux jouir d'un autre Éden. Ils ne se lassaient que d'être séparés. L'arbre arraché de ses antiques racines, l'onde qu'un bassin emprisonne et détourne de sa source, l'enfant sevré tout à coup du sein de sa mère, se dénaturent moins vite que Juan et Haïdée séparés. Hélas! il n'est point d'instinct comme celui du cœur.

XI.

Le cœur..... Il peut se briser : heureux, trois fois heureux celui dont le cœur se brise à la première chute! le cœur, cet organe fragile, extrait d'une argile plus précieuse que le reste des éléments qui nous composent; celui-là ne verra point de longs jours s'accumuler sur lui, ni tout ce que souffrent en silence ceux qui survivent; car, le principe bizarre de la vie

jette souvent des racines plus profondes dans le sein de ceux qui désirent le plus la mort.

XII.

Celui qui meurt jeune est aimé des Dieux, disait-on jadis ¹; il échappe par là à plus d'une mort; la mort de ses amis, et de ce qui nous tue plus sûrement encore.... la mort de l'amitié, de l'amour, de la jeunesse, toutes choses qui existent sans respirer, puisque les rives du silence attendent toujours ceux que n'atteint pas la flèche du grand archer ²; peut-être un trépas précoce qui fait couler nos larmes n'est-il qu'un bienfait d'en-haut.

XIII.

Haidée et Juan ne songeaient pas à la mort. Les cieux, la terre, l'air semblaient faits pour eux : ils ne trouvaient au temps d'autre tort que celui de passer trop vite; ils ne voyaient en eux-mêmes rien qui méritât le blâme. Chacun d'eux servait de miroir à l'autre. Ils voyaient dans leurs yeux la joie étinceler comme un diamant, et savaient que tant d'éclat n'était que la réflexion des regards échangés par leur tendresse.

XIV.

Les étreintes caressantes, le frémissement de leurs mains enlacées, l'expression si éloquente de leurs regards, qui disaient tout et ne disaient jamais trop; et un langage aussi, mais semblable à celui des oiseaux, connu des seuls amants ou du moins n'ayant un sens que pour eux; ces phrases, qui font sourire,

et qui sembleraient absurdes à ceux qui ont cessé de les entendre ou qui ne les ont jamais entendues,

XV.

Tels étaient leurs plaisirs, car c'étaient encore deux enfants, et ils eussent restés enfants toute leur vie. Ils n'étaient point faits pour remplir un rôle important sur la scène ennuyeuse du monde réel ; mais comme deux êtres nés d'un ruisseau, une nymphe et son bien-aimé, toujours inaperçus, ils eussent passé leur vie dans les fontaines et parmi les fleurs, sans jamais connaître le fardeau des heures terrestres.

XVI.

Les lunes changeantes auraient amené de nouveaux mois et de nouvelles années, sans jamais trouver de changement dans les félicités de ces deux cœurs, et leurs félicités n'étaient point de celles qui rassasient ; car Juan et Haïdée avaient deux âmes, se suffisant entre elles et jamais enchaînées par les seuls liens des sens. Ce qui détruit surtout l'amour, la possession, ne faisait que rehausser le prix de chacun de leurs charmes.

XVII.

O félicité aussi rare que touchante !.... mais ils devaient la leur à cet amour dans lequel l'âme aime à se perdre quand le monde la fatigue, et qu'elle est dégoûtée de tout ce qu'on y voit comme de tout ce qu'on y entend ; de ses intrigues, de ses aventures communes, de ses petites passions, de ses mariages, de ses enlèvements..... alors que la torche de l'hymen

ne fait que flétrir une catin de plus , dont l'époux seul ignore les débordements.

XVIII.

Le mot est dur, la vérité importune ; mais qui osera la nier?... Quant à ce couple si beau et si fidèle, qui ne trouva jamais une seule heure trop lente, à quoi devait-il d'être aussi exempt de souci?.... Nous avons tous reconnu l'instinct de ces sentiments innés en nous et qui se perdent avec les autres, mais en eux ces sentiments étaient inhérents..... ces sentiments, appelés romanesques et enviés des mortels, quoiqu'ils les regardent comme un délire.

XIX.

Ce qui dans les autres n'est qu'un état factice, un rêve produit par la jeunesse et la lecture d'un roman, était dans leur nature ou dans leur destinée ; aucun livre n'avait jamais révélé à leur cœur les peines de l'amour, car l'érudition d'Haïdée était bien peu de chose, et Juan était un jeune homme élevé dans la piété ; aussi n'est-il point d'autre raison à donner de leur amour que de celui des rossignols ou des tourterelles.

XX.

Ils contemplaient le coucher du soleil ; cette heure du jour est chère à tout le monde, mais elle était plus chère encore à leurs yeux, car elles les avait rendus ce qu'ils étaient : c'était d'un ciel semblable que le pouvoir de l'amour était descendu sur eux, alors que le bonheur avait été leur seule richesse, et que le crépuscule les vit dans les liens de la passion.

Charmés l'un de l'autre, ils étaient ravis de tout ce qui leur rappelait le passé, aussi doux pour eux que la pensée présente.

XXI.

Je ne sais pourquoi, mais ce soir-là, pendant qu'ils avaient les yeux fixés sur le ciel, un tremblement soudain vint comme interrompre l'ivresse de leurs cœurs; ce fut comme l'effet du vent sur une harpe quand il en fait vibrer les cordes, ou sur une flamme quand il la déroule à notre vue. Une espèce de pressentiment les fit frémir l'un et l'autre; Juan soupira tristement, et Haïdée laissa tomber une larme.

XXII.

Ses yeux semblèrent se dilater et suivre la trace du soleil, comme si tout leur bonheur disparaissait avec son orbe resplendissant. Juan regarda Haïdée, comme pour l'interroger sur son destin..... Il se sentait triste; mais ne pouvant deviner pourquoi, son regard cherchait dans celui d'Haïdée quelque motif pour ce sentiment sans cause ou du moins inexplicable.

XXIII.

Haïdée se tourna vers lui en souriant; mais avec un de ces sourires qui n'excitent point ceux des autres, et puis elle se détourna; quel que fût le sentiment qui l'agitait, il parut peu durable et surmonté par sa sagesse ou son orgueil..... Quand Juan lui parla..... (peut-être en badinant).... de ce sentiment mutuel, elle répondit : — « Ce ne saurait être

mais..... ce ne peut être..... ou du moins je ne survivrai pas pour voir..... »

XXIV.

Juan voulut insister ; mais elle colla ses lèvres sur les siennes, et le fit taire par ce tendre baiser, qui lui donna à elle-même le courage de braver ce mélancolique présage et de le bannir de son cœur..... Certainement de toutes les méthodes elle adopta la meilleure ; quelques personnes préférèrent le vin..... C'est encore un bon moyen : j'ai essayé l'un et l'autre ; ceux qui veulent se décider n'ont qu'à choisir entre le mal à la tête et le mal au cœur.

XXV.

Suivant votre choix de la femme ou du vin, vous aurez à souffrir de l'un des deux. Ces maladies sont nos trouble-fêtes ; mais que préférer ? je n'en sais trop rien ; et si j'étais forcé de donner ma voix, je pourrais dire de bonnes raisons des deux côtés, et ensuite décider (sans beaucoup nuire à l'un ni à l'autre) qu'il vaudrait mieux avoir la femme et le vin, que ni le vin ni la femme.

XXVI.

Juan et Haïdée se regardèrent l'un l'autre avec des yeux humides de tendresse. Leur amour était un mélange de tous les sentiments, qui se confondent dans deux cœurs purs, lorsqu'ils aiment trop et ne sauraient aimer moins..... sanctifiant presque cet excès d'ivresse par le désir d'éterniser le bonheur de l'objet aimé.

XXVII.

Dans les bras l'un de l'autre, cœur contre cœur pourquoi ne moururent-ils pas alors?... Ils avaient trop vécu, puisque l'heure de leur séparation allait sonner. L'avenir ne pouvait leur apporter que des malheurs; le monde et ses artifices méprisables n'étaient pas faits pour ces amants aussi passionnés que les chants de Sapho. L'amour était né avec eux, il faisait partie de leur être; c'était leur ame, et non un simple sens.

XXVIII.

Ils auraient dû vivre invisibles dans l'épaisseur des bois, comme les rossignols mélodieux; ils n'auraient jamais pu habiter ces vastes solitudes appelées sociétés, où tout est vice et haine! Chaque créature née libre se plaît dans un secret asyle. Les oiseaux les plus doux ne nichent qu'avec une compagne; l'aigle prend seul son essor; la mouette et le corbeau se réunissent en troupes sur les cadavres, comme font les mortels.

XXIX.

Appuyant sa joue sur celle d'Haïdée, Juan s'endormit du sommeil de l'amour; Haïdée s'y livra comme lui; mais leur repos était bien léger, car de temps à autre quelque chose agitait Juan, et tout son corps frémissait; tandis que les lèvres d'Haïdée murmuraient comme un doux ruisseau des sons inarticulés; son visage était ému par son rêve comme une rose par le souffle d'un timide zéphyr;

XXX.

Où comme le mouvement d'une source dans un ravin des Alpes, quand le vent glisse sur sa surface : tel était l'effet du rêve mystérieux qui s'était emparé de son ame..... La puissance des songes nous livre au caprice de l'imagination, qui fait de nous ce que bon lui semble ; étrange état de notre existence ; car c'est exister encore, que de sentir en restant privé de nos sens, et de voir avec nos yeux fermés.

XXXI.

Elle rêva qu'elle était seule sur le bord de la mer, enchaînée à un rocher, sans savoir comment ; elle ne pouvait faire un pas pour fuir ; les flots s'élançaient en la menaçant d'une voix toujours plus terrible ; ils avaient déjà atteint ses lèvres ; Haïdée se sentait oppressée de leur poids humide ; bientôt ils écumaient sur sa tête solitaire prêts à l'engloutir, et cependant elle ne pouvait mourir encore.

XXXII.

Elle est enfin sauvée..... Elle erre sur les rochers aigus, dont les saillies ensanglantent ses pieds ; elle se heurte et risque de tomber à chaque pas ; quelque chose se déroule devant elle comme un linceul qu'elle poursuit malgré son effroi..... C'est quelque chose de blanc qu'elle ne peut distinguer, qui s'éloigne sans cesse et trompe sa main ; sa main se hâte en vain pour saisir cet objet fugitif.

XXXIII.

Le songe n'est plus le même ; elle se trouve dans

une caverne dont les voûtes sont hérissées de glaçons suspendus. L'ouvrage du temps se reconnaît sur ses murs sillonnés par l'onde ; les vagues viennent les battre, et les veaux marins pourraient y cacher leurs petits. Les cheveux d'Haidée sont humides ; ses noires prunelles ne sont plus que deux sources de pleurs. Elle croit voir tomber ses larmes sur les angles des rochers, dont le froid contact les convertit soudain en glaçons nouveaux.

XXXIV.

A ses pieds Juan est étendu, glacé, sans vie, et pâle comme l'écume dont son front insensible est couvert, son front qu'elle voudrait en vain essuyer ! (Ah que ses soins étaient doux jadis, ces mêmes soins inutiles aujourd'hui !) Rien ne peut plus réveiller le mouvement de son cœur inanimé ; et la lugubre voir des vagues résonne à son oreille attristée, comme le chant d'une sirène. — Ce songe lui parut aussi long que toute sa vie.

XXXV.

En regardant son amant glacé par la mort, il lui semble tout à coup voir son visage disparaître ou se transformer en un autre..... Ce sont les traits de son père ; peu à peu c'est Lambro lui-même avec son sévère sourcil et sa physionomie grecque..... Haidée tressaille, s'éveille..... qu'aperçoit-elle ? ô puissance du ciel ! quel regard rencontre le sien ?.... C'est celui de son père fixé sur elle et sur Juan !

XXXVI.

Elle se lève, et pousse un cri, expression de la joie et du chagrin, de l'espérance et de la crainte, en voyant ce père, qu'elle croyait habiter la tombe humide des flots, apparaître soudain pour apporter peut-être le trépas à celui qu'elle adore. Quelque cher qu'eût été le père d'Haïdée à sa fille, ce fut pour elle un de ces moments terribles..... J'en ai vu de semblables..... mais je ne dois pas les rappeler.

XXXVII.

Juan s'élance au cri douloureux d'Haïdée, la retient près de tomber, et saisit son sabre suspendu à la muraille, se préparant à venger son amie sur celui qui était la cause de son effroi. Alors Lambro qui jusqu'à ce moment avait gardé le silence, sourit avec dédain, et lui dit « A la portée de ma voix, mille cimenterres attendent mon signal; laisse là, jeune homme, laisse ton inutile glaive. »

XXXVIII.

Haïdée le retient dans ses bras : « Juan, s'écrie-t-elle, c'est..... Lambro..... c'est mon père ! Jette-toi comme moi à ses genoux..... il nous pardonnera..... oui..... il le faut..... oui. Mon tendre père, dans cette angoisse de joie et de douleur..... au moment même où je baise avec transport le pan de ton manteau, se peut-il que le doute et la crainte se mêlent à ma joie filiale ? Fais de moi tout ce que tu voudras ; mais épargne ce jeune homme. »

XXXIX.

Le vieillard restait impénétrable, le calme régnait dans son accent et son regard..... indice qui ne témoignait pas toujours le sang-froid de son âme. Il écoute Haïdée, mais sans lui répondre ; et puis il se tourne vers Juan, dont le visage devenait pâle et enflammé tour à tour. On le voyait décidé à périr ; du moins il avait le fer à la main, prêt à s'élancer sur le premier ennemi qu'appellerait le signal de Lambro.

XL.

« Jeune homme, dépose ton sabre, dit encore une fois Lambro. Juan répondit : Jamais, tant que ce bras sera libre. » Le vieillard pâlit, mais ce ne fut pas de peur, et prenant un pistolet à sa ceinture, il reprit : « Que ton sang retombe donc sur ta tête. » Il approcha la pierre de l'œil pour voir si elle était en bon état..... car il y avait peu de temps qu'elle avait servi ; et cela fait, il se mit tranquillement à armer son pistolet.

XLI.

C'est une étrange sensation que produit sur l'oreille e bruit qu'on fait en armant un pistolet, quand vous savez que le moment d'après votre sein va être visé à douze toises de distance ou à peu près ! C'est une distance honorable, si vous vous êtes fait un ennemi d'un ancien ami ; mais après deux ou trois coups de feu, l'oreille s'aguerrit comme celle d'un Irlandais, et n'est plus si neuve.

XLII.

Lambro mit son pistolet à la hauteur de sa tête, et un instant de plus allait terminer ce chant et la vie de notre héros, lorsqu'Haidée se jeta entre son père et son amant. Aussi résolue que le vieux pirate : « Que la mort, s'écria-t-elle, ne frappe que moi..... c'est moi qui suis coupable..... Il n'a point cherché ce rivage, le hasard seul l'y conduisit. Je lui ai donné ma foi ; je l'aime, je mourrai avec lui. Je connaissais votre caractère inflexible, connaissez celui de votre fille! »

XLIII.

Une minute auparavant, elle n'aurait su que verser les larmes de l'enfance et de la tendresse ; mais alors elle se montra, bravant toutes les terreurs..... Pâle, immobile, inébranlable, elle allait au-devant du coup fatal ; d'une taille au-dessus de celle de son sexe, elle semblait se grandir encore pour offrir un but plus facile au plomb meurtrier. Elle arrête son regard sur le front de son père, mais sa main ne cherche point à arrêter la sienne.

XLIV.

Ils se regardent l'un l'autre. Leur ressemblance était étrange ! la même expression animait leur physionomie, farouche et sereine, avec une légère différence dans la flamme que lançaient leurs grands yeux noirs ; car elle aussi paraissait capable de vengeance si on l'eût irritée..... C'était encore une lionne, quoi.

que apprivoisée. Le sang bouillant de son père colorait par moments son visage et attestait sa naissance.

XLV.

J'ai dit qu'ils se ressemblaient; il n'y avait en effet dans leurs traits et leur stature que la différence du sexe et de l'âge. Jusque dans la délicatesse de leurs mains, on remarquait cette même conformité qui prouve un sang généreux; les voilà donc divisés, farouches l'un et l'autre, quand des larmes de joie et de douces satisfactions auraient dû seules signaler le retour d'un père. Tel est l'effet des passions extrêmes.

XLVI.

Lambro hésita un moment, baissa son arme, et la reprit; mais toujours sans paraître ému, et regardant sa fille comme pour pénétrer sa pensée: « Ce n'est pas moi, dit-il, qui ai cherché la perte de cet étranger; ce n'est pas moi qui suis cause de cette scène de désespoir; peu de pères supporteraient mon outrage et suspendraient la mort du coupable; mais je dois faire mon devoir..... Comment as-tu rempli le tien? Le présent est le gage du passé.

XLVII.

« Que ce jeune homme se désarme, ou, par la tête de mon père, la sienne va rouler à tes pieds avec la balle de cet instrument de mort. » Il leva son sifflet en achevant ces mots, et l'approcha de sa bouche; un autre répondit à son signal; et fondant en désordre dans l'appartement, quoique guidés par un chef, une vingtaine de ses gens armés de pied-en-cap parais-

sent et entourent Lambro, qui s'écrie : Arrêtez ce Franc, mort ou vif.

XLVIII.

Alors , avec un mouvement soudain, il enlève sa fille, pendant que sa bande se met entre elle et Juan. C'est en vain qu'Haidée se débat dans les bras de son père, elle est serrée comme par les anneaux d'un serpent. Les pirates s'élancent avec fureur sur leur proie, excepté le premier, qui était tombé avec son épaule fendue par le sabre de Juan.

XLIX.

Le second eut le crâne ouvert ; mais le troisième, ancien soldat, plein de sang-froid, reçut tous les coups sur son sabre et dirigea si bien les siens, qu'en un clin d'œil son homme fut renversé à ses pieds. Le sang de Juan coulait, comme un ruisseau, de deux blessures, dont l'une lui avait été faite au bras et l'autre à la tête.

L.

On enchaîna alors Juan et on l'emporta. Lambro fit signe à ses gens d'aller le déposer sur un de ses navires qui devaient partir à neuf heures. On le mit dans un bateau, on fit jouer la rame, et on atteignit quelques galiotes à l'ancre. Ce fut sur la première que Juan fut confié aux gardes et descendu dans les écoutilles.

LI.

Le monde est rempli d'étranges vicissitudes , et celle-ci en était une des plus désagréables. Un gen-

26.

l'homme si riche des biens de ce monde, bien fait, jeune, jouissant du présent, se voit, lorsqu'il y pense le moins, embarqué tout à coup, blessé, chargé de chaînes à ne pouvoir bouger; et tout cela, parce qu'une femme est devenue amoureuse de lui.

LII.

Il faut que je l'abandonne ici, car je me fais pathétique, attendri par la nymphe chinoise des larmes, le thé vert. Cassandre fut moins prophétique qu'elle! car si mes pures libations vont au-delà de trois, je sens mon cœur si plein de sympathie, que je suis forcé d'avoir recours au thé noir, dit Bohéa..... C'est dommage que le vin soit si délétère, car le thé et le café nous rendent beaucoup plus sérieux.

LIII.

A moins qu'ils ne soient accompagnés de toi, chère Cognac, douce naïade des rives du Phlégéon! Ah! pourquoi attaques-tu donc le foie? pourquoi, semblable aux autres nymphes, rends-tu tes amants malades? Je m'adresserais volontiers au punch affaibli, si le rum, quand j'en remplis mon verre, ne me réveillait le lendemain avec des douleurs d'entrailles.

LIV.

Je laisse pour le moment don Juan en lieu sûr, mais non pas en parfaite santé, le pauvre diable! puisqu'il était blessé; hélas! ses douleurs physiques pouvaient-elles se comparer à celles qui déchiraient le cœur de son Haïdée! Elle n'était pas de ces femmes qui pleurent, se fâchent, et se consolent, cédant à

la nécessité. Sa mère était une Maure de Fez ; là , tout est un Éden ou un désert.

LV.

L'olivier y verse sa liqueur parfumée dans des bassins de marbre ; les moissons , les fleurs et les fruits y couvrent la terre ; mais là aussi maint arbre empoisonné prend racine ; le silence de la nuit est troublé par les rugissements du lion ; de vastes déserts y déchirent le pied du chameau , ou , soulevant leurs sables , engloutissent la malheureuse caravane..... Tel est le sol , tel est le cœur de l'homme.

LVI.

L'Afrique appartient tout entière au soleil : ses habitants sont de feu comme ses rivages. Énergique pour le bien ou le mal , brûlant dès l'enfance , le sang du Maure est sous l'influence de l'astre tout puissant , comme la terre sa patrie. La beauté et l'amour furent la dot de la mère d'Haïdée ; mais ses grands yeux noirs exprimaient toute la violence des passions , quoiqu'elles y fussent endormies comme un lion près d'une source.

LVII.

Haïdée , née sous un rayon plus doux , était comme un de ces nuages argentés aux formes gracieuses qui suivent doucement les sentiers azurés des cieux , jusqu'à ce que , se chargeant peu à peu de la foudre , ils menacent de la tempête la terre et l'air ; exaspéré par la passion et le désespoir , le sang numide d'Haï-

dée éclate enfin dans ses veines , comme on voit le Simoon se lever soudain dans les campagnes.

LVIII.

Le dernier objet qui a frappé ses regards, c'est Juan ensanglanté, terrassé et vaincu. Son sang rougit ce même appartement qu'il traversait naguère avec le titre de son bien-aimé. Elle le voit et.... un gémissement convulsif termine ses efforts; elle tombe sur le bras de son père , qui tout à l'heure avait peine à la retenir; elle tombe comme le cèdre abattu par la cognée.

LIX.

Une veine s'était éclatée dans son sein³; et ses lèvres, si douces et si vermeilles , étaient souillées par le sang noir qui s'en échappait. Sa tête était penchée comme un lis fatigué par la pluie. On appelle ses suivantes qui , les larmes aux yeux, la transportent sur sa couche; tous les cordiaux, toutes les plantes salutaires sont mises en usage. Mais elle reçut en vain tous ces soins.

LX.

Elle demeura quelques jours dans le même état; déjà glacée, il n'y avait rien en elle de livide, ses lèvres conservèrent leur vermillon. Son cœur avait cessé de battre, et la mort paraissait absente; aucun signe hideux ne l'indiquait : la putréfaction ne vint point détruire l'espérance de ceux qui cherchaient à prolonger ses jours. En regardant son doux visage, on croyait à un reste de vie; l'ame y parlait encore,

quand déjà le tombeau réclamait le corps qu'elle avait animé.

LXI.

On y reconnaissait la passion dominante de son cœur; mais, semblable à l'expression que prête au marbre un' habile ciseau, expression fixe, comme celle de la belle *Vénus*, qui n'est que toujours belle: telles sont encore les éternelles douleurs de *Laocoon*, et l'aspect du Gladiateur, toujours mourant; on admire leur énergie semblable à la vie, mais qui en diffère, parce que ces statues sont toujours les mêmes.

LXII.

Elle se réveilla enfin, mais non comme celui qui vient de dormir, et plutôt comme les morts; car la vie lui sembla quelque chose de nouveau, une sensation étrange et forcée; tout ce que rencontraient ses yeux ne frappaient point sa mémoire, et toutefois un poids invisible accablait son cœur, dont le premier battement, toujours fidèle, lui fit éprouver une douleur sans cause connue.

LXIII.

Elle fixa sur plusieurs personnes un regard distrait; sans les reconnaître; elle vit qu'on l'épiait, sans qu'elle demandât pourquoi, et ne s'occupa nullement de ceux qui étaient assis autour de son chevet. Elle n'avait point perdu la parole, quoiqu'elle ne parlât plus; aucun soupir ne la soulagea du poids de ses pensées; un morne silence et de vives questions furent en vain tour à tour mis en usage par celles

qui la servaient; excepté le souffle qui s'échappait de son sein, elle ne donna aucun signe d'avoir quitté le tombeau.

LXIV.

Ses suivantes lui offrirent leurs soins empressés, elle ne fit point attention à elles; son père la regarda, elle ne détourna point les yeux; elle ne reconnut personne, ni aucun des lieux qu'elle avait le plus chéris naguère; on la transporta d'un appartement dans un autre: tout était oublié; elle se prêtait à tout avec douceur, mais sa mémoire avait fui sans retour; et cependant ces yeux, qu'on eût voulu rappeler à d'anciens souvenirs, paraissaient par moments animés d'une expression terrible.

LXV.

Enfin, une esclave lui parla d'une harpe: le harpiste vint, et accorda son instrument. Dès les premières notes, aiguës et irrégulières, Haïdée fixa sur lui des yeux brûlants, qu'elle tourna bientôt vers la tapisserie, comme pour arracher son cœur à quelque pensée déchirante. Le musicien commença un chant insulaire, composé dans les anciens jours, avant que la tyrannie pesât sur la Grèce.

LXVI.

Soudain les doigts pâles d'Haïdée battirent la mesure contre la muraille. Le harpiste changea de sujet, et chanta l'amour; ce mot ébranla cruellement sa mémoire; dans le rêve d'un instant elle vit ce qu'elle fut naguère, ce qu'elle était à présent, si c'est être,

que d'exister ainsi ; ses larmes s'échappèrent soudain par torrents, comme les nuages qui , arrêtés sur la cime des monts , se dissolvent enfin en pluie abondante.

LXVII.

Court et inutile soulagement !.... Sa pensée se réveilla trop brusquement et agita son cerveau jusqu'au délire ; elle se leva comme si elle n'eût jamais été malade, et s'élança sur tous ceux qui étaient autour d'elle comme sur des ennemis ; mais elle ne prononça aucune parole, ne poussa aucun cri, quoique son paroxysme approchât de sa fin ; sa folie dédaigna de délirer , même quand on la frappa , dans l'espoir de la ramener à la raison.

LXVIII.

Cependant elle laissait échapper par moments un éclair de jugement ; rien ne put la faire regarder son père, quoiqu'elle fixât des yeux attentifs sur tout autre visage, sans pouvoir en reconnaître aucun. Elle refusa de la nourriture et des vêtements ; on ne put la persuader sous aucun prétexte d'en accepter ; ni le changement du lieu, ni le temps de la nuit, ni la ruse, ni les ressources de l'art, ne purent procurer le sommeil à ses sens..... Le sommeil avait perdu tout son pouvoir sur elle.

LXIX.

Elle languit ainsi douze jours et douze nuits ; sans un soupir, sans un regard qui annonçât sa dernière angoisse , son ame prit l'essor vers les cieux ; et ceux

qui la veillaient de plus près ne purent en savoir le moment précis ;.... une espèce de nuage se répandit sur ses traits , et une ombre terne sur ses yeux , tout à l'heure si noirs et si beaux ! Après tant d'éclat..... quel triste changement !

L X X.

Elle mourut , mais non pas seule ; elle portait en elle un autre germe de vie , qui aurait pu croître un jour , l'enfant innocent d'une mère coupable. Mais il finit sa courte existence sans voir la lumière , et descendit sans être né , dans le tombeau , où la branche et la fleur se flétrirent ensemble , frappées du même coup ; vainement la rosée du ciel descendit sur cette tige sanglante et sur ce fruit malheureux de l'amour.

L X X I.

Ainsi vécut , ainsi mourut Haïdée ; elle est désormais hors des atteintes de la douleur et de la honte ; elle n'était point faite pour supporter pendant des années entières ce fardeau accablant des regrets dont la vieillesse seule délivre des cœurs plus froids. Ses jours et son bonheur furent courts , mais délicieux ; tels qu'ils n'auraient pu durer avec sa destinée , mais elle dort en paix sur le rivage de l'île dont elle aima le séjour.

L X X I I.

Cette île est aujourd'hui aride et déserte , ses maisons abattues , ses habitants dispersés ; il n'y a plus que le tombeau d'Haïdée et celui de son père ; rien n'y rappelle le passage des mortels ; vous ne pourriez

même savoir où repose cette amante si belle : aucune pierre ne l'indique, aucune langue ne dit où elle fut, aucune voix ne gémit sur la beauté des Cyclades, si ce n'est la voix des flots.

LXXIII.

Mais son nom est répété avec un soupir, par la jeune Grecque, dans des chants d'amour ; et maint insulaire abrège les longues soirées d'hiver avec l'histoire de son père. La valeur fut son partage, comme la beauté celui de sa fille. Si elle aima imprudemment, la perte de la vie en fut le prix..... Un châtiment est réservé à tous ceux qui se rendent coupables : qu'aucun ne songe à fuir le péril, tôt ou tard l'amour est son propre vengeur.

LXXIV.

Mais changeons de sujet ; celui-ci devient trop triste : passons à un autre feuillet. Je n'aime pas beaucoup à décrire la folie des autres, de peur d'être soupçonné moi-même..... D'ailleurs, je n'ai plus rien à ajouter ; et comme ma Muse est un lutin capricieux, nous allons virer vent-devant avec Juan, que nous avons laissé à moitié mort quelques stances plus haut.

LXXV.

Blessé, chargé de fers, enfermé, il laissa passer quelques jours et quelques nuits avant de pouvoir se retracer le passé ; et quand il en vint à bout, il se trouva en mer, filant six nœuds par heure. Il avait devant lui le rivage d'Ilion : dans une autre cir-

constance, il aurait été ravi de le contempler; mais, actuellement, il ne se souciait guère du cap Sigéum.

LXXVI.

Sur une colline, et près d'un hameau, l'Hellespont d'un côté, et la mer de l'autre, c'est là qu'est enseveli le brave des braves, Achille, à ce qu'on dit (Brisant dit le contraire), et plus loin, s'élève un autre tumulus; c'est le tombeau de qui? Dieu le sait, peut-être celui de Patrocle, d'Ajax, de Protésilas; tous héros qui, s'ils vivaient, feraient métier de nous tuer.

LXXVII.

Quelques éminences, sans marbre ou sans nom, une plaine vaste, inculte, et bornée par un rideau de montagnes, Ida qu'on reconnaît toujours dans le lointain, et le vieux Scamandre (si c'est lui), voilà tout ce qui reste; c'est un site qui semble encore fait pour la gloire. Cent mille hommes pourraient s'y égorger à leur aise; mais là où je cherchai les murs d'Ilion, le paisible troupeau broute l'herbe, et la tortue se traîne en rampant.

LXXVIII.

Des troupeaux de chevaux sauvages, çà et là quelques petits hameaux dont les noms sont nouveaux et barbares, quelques bergers (bien différents de Pâris) qui viennent regarder d'un air ébahi les Européens, que leurs souvenirs de l'école conduisent dans ces lieux; un Turc enthousiaste, son rosaire à la main

et sa pipe à la bouche, voilà tout ce que j'y ai trouvé ;
mais, le diable, si j'y ai vu un Phrygien.

LXXIX.

Juan à qui on permit, dans ces parages, de monter sur le tillac, se trouva esclave, contemplant les vagues bleuâtres sur lesquelles descendaient les ombres des tombeaux de maints guerriers ; affaibli par la perte de son sang, il put à peine faire quelques questions, et les réponses qu'il reçut ne le satisfirent qu'imparfaitement sur sa situation passée ou présente.

LXXX.

Il vit quelques captifs comme lui, qui paraissaient Italiens et qui l'étaient en effet. Il apprit du moins de leur bouche leurs aventures qui étaient singulières. C'était une troupe qui allait débiter en Sicile, et composée de chanteurs, tous très-propres à leur vocation ; ils n'avaient point été attaqués par le pirate dans la traversée de Livourne, mais l'*impresario* les avait vendus à bas prix ⁴.

LXXXI.

Le bouffon de la troupe fut celui qui raconta à Juan leur histoire curieuse ; quoiqu'il fût destiné à figurer au marché turc, il conservait encore la gaieté de son esprit ou du moins de son masque. Ce petit homme avait un air de courage et supportait sa mauvaise fortune avec quelque grace, paraissant beaucoup plus résigné du moins que la prima donna et le tenor.

LXXXII.

Il fit son récit en peu de mots : « Notre machiavélique impressario, dit-il, donnant un signal près d'un promontoire, hêla un brick étranger ; *corpo di Caio Mario* : nous y fûmes transférés en désordre sans un seul *scudo di salario* ; mais si le sultan a du goût pour la musique il fera bientôt notre fortune.

LXXXIII.

« La prima donna n'est pas sans talent, quoiqu'un peu vieille, épuisée par une vie dissipée et sujette à s'enrhumer quand la salle est vide. La femme du ténor n'a pas beaucoup de voix, mais elle est belle à voir. Le carnaval dernier elle fit du bruit à Boulogne, en enlevant à une vieille princesse romaine le comte César Cicogna.

LXXXIV.

« Nous avons aussi nos danseuses : d'abord, la *Nini*, qui, avec plus d'une profession, ne perd dans aucune. Ensuite cette grosse rieuse, la *Pelegri*, qui fut encore très-heureuse le carnaval dernier, et fit au moins cinq cents bons sequins ; mais elle dépense si vite qu'elle n'a plus un liard. Et puis il y a la *Grottesca* : qu'elle danseuse ! elle aura joliment à répondre des amès qu'elle a damnées.

LXXXV.

« Quant aux figurantes, elles sont comme toutes celles de la clique..... par-ci, par-là une jolie personne qui peut séduire par hasard, et le reste vaut à

peine un coup d'œil. Il y en a une qui est grande et roide comme une pique; elle a pourtant une espèce d'air sentimental qui irait loin, mais elle ne danse pas avec vigueur; c'est dommage avec une figure comme la sienne!

LXXXVI.

« Quant aux hommes; ils sont médiocres; le musico n'est plus qu'un vieux bassin fêlé; mais il lui reste encore une qualité, grace à laquelle il peut être admis au sérail et y obtenir de l'avancement; quant à son chant je n'y compte guère pour lui. Parmi tous les chanteurs que fait le pape ⁵ tous les ans, il serait difficile de trouver trois gosiers parfaits du troisième sexe.

LXXXVII.

« La voix du tenor est gâtée par son affectation; quant à la basse, l'animal peut tout au plus beugler. Dans le fait il n'eut jamais d'éducation chantante: c'est un ignorant, sans voix et sans oreille; mais étant cousin de la prima donna, qui jurait que son talent était riche, il fut engagé, quoiqu'en l'écoutant, vous croiriez entendre une âne s'exercer au récitatif.

LXXXVIII.

« Il ne me conviendrait guère de m'arrêter sur mon propre mérite, et quoique jeune, je vois, monsieur, que vous avez un air de voyageur qui m'assure que l'opéra n'est pas pour vous une chose nouvelle; vous avez entendu parler de Raucocanti? c'est moi-même; le temps pourra venir que vous m'enten-

dre. Vous n'étiez point l'an dernier à la foire de Lugo ; mais la première fois que je m'engagerai pour aller y chanter..... venez-y.

LXXXIX.

« J'avais presque oublié notre Baritone , aimable garçon , mais gonflé d'amour-propre : gracieux dans ses gestes , ignorant on ne peut plus ; sa voix n'a guère d'étendue ni de douceur ; il se plaint toujours de son sort , et à dire vrai , il est à peine bon pour chanter des ballades dans la rue ; dans les rôles d'amoureux , afin de montrer plus de passion , comme il ne peut montrer de cœur , il montre ses dents. »

XC.

Ici le récit éloquent de Raucocanti fut interrompu par les pirates qui , à des heures marquées venaient faire rentrer les captifs ; chacun d'eux jeta un mélancolique regard sur les vagues ; qui bondissaient en liberté au soleil , et dont l'azur s'embellissait de la réflexion de l'azur plus brillant des cieux. Après quoi , tous descendirent un à un sous les écouteilles.

XCI.

Le lendemain , dans le détroit des Dardanelles , ils apprirent qu'en attendant le firman de la Sublime-Porte , le plus impératif de tous les ordres souverains , et dont se passent tous ceux qui le peuvent , ils seraient , pour plus de sûreté , enchaînés , femme avec femme et homme avec homme , et disposés deux à deux pour le marché de Constantinople.

XCII.

Il arriva, après cet arrangement des captifs, qu'un mâle et une femelle se trouvèrent dépareillés..... on les lia donc ensemble, le mâle c'était don Juan qui, chose inconvenante à son âge, fut le compagnon d'une bacchante au visage rubicond. Il faut dire aussi que cela n'eut lieu qu'après une discussion douteuse sur le sexe du soprano, qu'on se décida à placer comme espion auprès des femmes.

XCIII.

Malheureusement Raucocanti fut accouplé avec le tenor; ces deux bouffes se haïssaient d'une haine qu'on ne trouve qu'au théâtre, et chacun d'eux se désolait plus d'avoir un tel voisin que de son esclavage; il s'éleva entre eux un triste débat, car ils étaient si fort à contre-poil que chacun tirait de son côté en jurant de tout leur cœur;.... *Arcades ambo*, c'est-à-dire, aussi gueux l'un que l'autre.

XCIV.

La compagne de Juan était de la Romagne, mais avait été élevée dans les Marches d'Ancône; outre les attributs d'une *bella donna* elle avait des yeux qui perçaient l'ame comme un trait, des yeux noirs plus brûlants que le charbon; et sa physionomie de brunette exprimait un grand désir de plaire..... moyen très-attractif surtout quand il s'adresse bien.

XCV.

Mais tous ces charmes étaient perdus pour notre héros, car le chagrin seul dominait tous ses sens; les

yeux de l'Italienne agaçaient en vain les siens, il restait également insensible, et quoique, enchaînés comme ils étaient, leurs mains se joignissent mutuellement, ni la main douce de la donna, ni aucun autre de ses membres gracieux (et ses formes avaient des attraits irrésistibles) ne purent agiter le poulx de Juan ou ébranler son cœur fidèle : peut-être ses blessures encore fraîches y faisaient-elles quelque chose.

XCVI.

N'importe, nous ne devrions jamais en trop demander, mais les faits sont des faits ; aucun chevalier n'aurait pu être plus fidèle, aucune dame désirer une constance plus ferme ; nous nous dispenserons de donner des preuves, excepté une ou deux ; on dit que personne ne peut tenir un charbon dans la main en pensant aux frimas du Caucase ; je crois, certes, que peu de gens le pourraient ; cependant l'épreuve de Juan fut plus victorieuse encore et tout aussi réelle.

XCVII.

Ici je pourrais entamer une chaste description, ayant moi-même résisté à la tentation dans ma jeunesse ; mais on m'a dit que plusieurs personnes me censurent d'avoir été trop franc dans mes deux premiers livres ; je vais donc bientôt faire quitter le navire à don Juan parce que le libraire me déclare qu'il serait plus facile d'introduire un chameau par le trou d'une aiguille, que mes deux premiers chants dans certaines maisons.

XC VIII.

Cela m'est égal ; j'aime à céder , et je renvoie donc mes critiques aux pages de Smollet , de Prior , de l'Arioste , de Fielding , qui disent d'étranges choses ⁶ pour un siècle aussi sévère que le nôtre. J'avais jadis une grande promptitude à mettre la plume à la main , et je me faisais plaisir d'une guerre littéraire ; je me rappelle un temps où toute cette tartuferie aurait provoqué des remarques que je supprime aujourd'hui.

XC IX.

Autant les enfants aiment un tambour , autant ma jeunesse aimait le bruit d'une querelle ; mais actuellement je préfère m'en aller en paix , laissant à la canaille poétique de discuter si la gloire de mes vers mourra avec la main qui les écrivit , ou soutiendra son essor pendant des siècles : le gazon de ma tombe peut avoir cette durée et soupirer avec le vent de la nuit sinon avec les accords d'une lyre.

C.

Pour les poètes qui , nourrissons de la Renommée , nous sont parvenus malgré la différence des temps et des langues , la vie n'est que la plus faible partie de l'existence. Quand vingt siècles entourent un nom , la vie n'est plus qu'une boule de neige , qui s'accroît de chaque flocon et cependant reste toujours la même ; deviendrait-elle une montagne , elle n'en serait pas moins une neige glacée , rien de plus.

CI.

Les grands noms ne sont rien que des noms, l'amour de la gloire un désir vague ; devenu peu à peu une passion furieuse, il entraîne tous ceux dont la présomption voudrait en quelque sorte privilégier leur poussière au milieu de cette vaste destruction qui, féconde en vicissitudes, s'en va ensevelissant tout jusqu'au jour du jugement. Je me suis trouvé sur la tombe d'Achille, et j'y ai entendu douter de l'existence de Troie : les âges à venir douteront de celle de Rome.

CII.

Les générations des morts sont effacées du monde. Les tombeaux héritent des tombeaux jusqu'à ce que la mémoire d'un siècle s'éteigne et disparaisse sous les ruines de celui qu'il a précédé : où sont ces épitaphes que lisaient nos pères ? il en reste à peine quelques-unes échappées à la nuit sépulcrale dans laquelle des myriades de mortels ont perdu leurs noms dans la mort universelle.

CIII.

Chaque après-midi je vais composer mes vers près du lieu où périt dans sa gloire ce jeune héros qui vécut trop pour les hommes et trop peu pour la vanité humaine, le jeune Gaston de Foix ! Une colonne brisée, sculptée avec art, mais abandonnée à la main destructive du temps, raconte le carnage de Ravenne et des ronces et des immondices en entourent la base ?.

CIV.

Je passe chaque jour près du mausolée du Dante; une petite coupole, plus simple que majestueuse, protège sa cendre; mais la tombe du barde reçoit un hommage qu'on refuse à celle du guerrier: le temps viendra qu'également oubliés, le trophée du capitaine et le livre du poète partageront le sort des vers et des exploits qui précédèrent la mort du fils de Pélée et la naissance d'Homère.

CV.

Cette colonne fut cimentée de sang humain; elle est souillée aujourd'hui par les immondices de l'homme, comme si le paysan exprimait grossièrement son mépris pour celui qui apporta jadis à ses pères une guerre injuste. Tel est l'hommage que reçoit ce trophée, tels sont les regrets que devraient exciter toujours ces limiers cruels dont l'instinct de sang et de gloire fit éprouver à la terre les souffrances que le Dante n'avait vues qu'aux enfers.

CVI.

Il y aura pourtant toujours des poètes; quoique la gloire ne soit que fumée, cette fumée est de l'encens pour l'homme; et le sentiment inquiet qui inventa les premiers vers, cherchera toujours ce qu'il cherchait jadis. Comme les vagues se brisent en écume sur les grèves, de même les passions parvenues à leur terme se fondent en poésie; la poésie n'est que la passion, ou du moins elle fut telle jusqu'à ce qu'elle devînt une mode.

CVII.

Si dans le cours d'une vie à la fois aventureuse et contemplative, les hommes qui sont en passant le jouet de toutes les passions, acquièrent la faculté bien amère de répéter leurs images, comme dans une glace, en leur donnant des couleurs qui imitent la vie, vous ferez sagement de leur défendre de les montrer; mais je crois que vous nous priverez d'un bon petit poème.

CVIII.

O vous, qui faites la fortune de tous les livres, Benignes *bleues* ⁸ de l'autre sexe! Vous qui annoncez les nouveaux poèmes par vos regards, ne m'accorderez-vous pas votre *imprimetur*? Dois-je être la victime de nos pillards des naufragés du Parnasse, et serai-je donc le seul poète privé de goûter votre thé de Castalie?

CIX.

Quoi! ne suis-je plus un lion? un poète de bals, un Apollon de ruelle, un papier complaisant, pour être l'interprète des hommages de maint lourdaud, et soupirer en chantant comme le sansonnet d'Yorick: *Je ne puis sortir.....* Eh! bien, je jurerai comme le poète Wordy (furieux de la négligence du monde), je jurerai que le goût est perdu, que la gloire n'est qu'une loterie tirée par les jeunes *bleues* d'une coterie.

CX.

Oh! « *Bleues si profondément, si obscurément,*

si parfaitement bleues, comme l'a dit du ciel un de nos poètes, et comme moi je le dis de vous; savantes dames, on dit que vos bas sont bleus, Dieu sait pourquoi, car je n'en ai guère vu à vos jambes de cette couleur; on les dit bleus comme les jarrettières qui entourent la jambe patricienne qu'on voit figurer à la fête de la nuit et au grand lever du matin.

CXI.

Pourtant il est parmi vous des créatures célestes; mais les temps sont bien changés depuis qu'amant ri-mailleur, je vous faisais lire mes stances en étudiant l'expression de vos traits; et puis.... n'importe, tout cela est fini..... Je n'ai pas de goût pour les femmes savantes, il en est qui cachent des mondes de vertus. Je connais une femme de cette sorte qui est la plus aimable, la plus chaste, la meilleure..... Mais c'est une folle.

CXII.

Humboldt, le premier des voyageurs (non, c'est le dernier), inventa, dit-on, j'ai oublié le nom et la date de cette découverte sublime, inventa un instrument pour juger l'état de l'atmosphère, en mesurant « *l'intensité du bleu.* » 9 O lady Daphné, que ne puis-je vous mesurer!

CXIII.

Revenons à mon récit. Le vaisseau chargé d'esclaves fit voile pour la capitale des Turcs; et suivant l'usage, mit à l'ancre sous les murs du sérail; sa car-

gaison, exempte de la peste, fut débarquée au marché; tous nos gens furent mis en vente avec des Géorgiens, des Russes, des Circassiens, pour satisfaire différents buts et différentes passions.

CXIV.

Quelques-uns furent vendus cher. On donna jusqu'à quinze cents dollards d'une jolie Circassienne, qui fut garantie vierge; les plus brillantes couleurs lui prêtaient une expression toute céleste. Cette vente désappointa quelques infatigables criards qui avaient enchéri jusqu'à onze cents; mais quand l'offre fut portée à quinze, ils reconnurent que c'était au sultan qu'elle était destinée, et ils regagnèrent leur maison.

CXV.

Douze négresses de la Nubie furent estimées à un prix dont on eût été épouvanté dans un marché américain, quoique Wilberforce ait doublé le prix des noirs par l'abolition de la traite; et la chose ne doit pas trop surprendre, car le vice est toujours plus splendide qu'un roi. Les vertus (et même la plus désintéressée de toutes, la charité) sont économes... Le vice n'épargne rien pour se procurer une rareté.

CXVI.

Quant à la destinée de notre troupe de chanteurs, les uns furent achetés par des pachas, et d'autres par les juifs; ceux-ci furent obligés de se courber sous des fardeaux, ceux-là s'élevèrent au commandement

d'une galère en se faisant renégats, tandis que les femmes choisies une à une, attendaient leur lot, en espérant de ne pas tomber en partage à quelque vieux visir qui en fît une maîtresse, une quatrième femme ou une victime.

CXVII.

Mais il faut réserver tout cela pour la suite du poëme; quant au sort de notre héros, quelque triste qu'il fût, ce chant est déjà devenu trop long, il faut donc discrètement en différer le récit; je sens que les superfluités sont un défaut; mais je n'ai pu réduire ma muse à la concision; je retarde les autres aventures de don Juan jusqu'au *Duan* cinquième, comme dirait Ossian.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.



DON JUAN.

CHANT CINQUIÈME.

I.

QUAND les poètes érotiques chantent leurs amours en vers doux comme le miel, et accouplent leurs rimes deux à deux, comme Vénus ses colombes, ils songent peu à tout le mal qu'ils vont faire : plus grand est leur succès, plus grand aussi est le danger, comme les vers d'Ovide le prouvent ; Pétrarque lui-même, si on le juge avec une juste sévérité, Pétrarque est le Pindare ¹ platonique de toute la postérité.

II.

Je dénonce donc tout ouvrage érotique, excepté ceux qui, ne cherchant point à séduire, sont simples, courts, nullement attrayants, attachent une morale à chaque erreur, sont composés plutôt pour instruire que pour plaire, et attaquent toutes les passions à leur tour : or, si mon Pégase n'est pas mal ferré, ce poème-ci va devenir un modèle de morale.

III.

Le rivage de l'Europe et celui de l'Asie, bordés de

palais ; le cours de l'Océan ², hérissé çà et là d'un soixante-quatorze ; la coupole de Sainte-Sophie, resplendissante comme l'or ; les bocages de cyprès ; l'antique sommet de l'Olympe ; les douze îles , et plus que je ne puis rêver et encore moins décrire : tel est le spectacle qui , aux approches de Stamboul , ravit la charmante Marie Montague.

IV.

J'ai une passion pour le nom de Marie ; il fut jadis un mot magique pour moi ³ ; et encore aujourd'hui il me rappelle seul ces lieux enchantés où je vis ce qui ne devait jamais être vu : tous mes sentiments ont changé ; celui-ci fut le dernier fidèle : le nom de Marie est un charme qui n'a pas encore perdu toute son influence sur moi. Mais me voilà près de devenir mélancolique , et de rendre froide une histoire qui ne veut pas être raconté sur un ton pathétique.

V.

Le vent soulevait le Pont-Euxin , et les vagues allaient se briser en écume sur les symplégades. C'est un beau coup d'œil , quand vous êtes en sûreté vous-même , d'observer du tombeau du Géant ⁴ les ondes qui se déroulent entre le Bosphore , et baignent à la fois l'Europe et l'Asie. De toutes les mers qui donnent des nausées aux passagers , aucune n'est plus dangereuse que le Pont-Euxin.

VI.

C'était un des premiers jours de la pâle automne , où les nuits sont égales , mais non les jours : c'est alors

Que les parques tranchent le fil de la destinée des matelots, c'est alors que les bruyantes tempêtes bouleversent les vagues, et réveillent le repentir des anciens péchés dans le cœur de tous ceux qui voyagent sur le grand abîme. Ils font le vœu d'amender leur vie, et ne tiennent jamais parole; car s'ils se noient, ce sera faute de pouvoir la tenir, et s'ils se sauvent, faute de le vouloir.

VII.

Une foule d'esclaves tremblants, de toutes les nations, de tous les âges, de tous les sexes, étaient rangés en ordre dans le marché, chaque bande à part avec son marchand. Pauvres créatures! que de tristesse dans leurs regards! Excepté les noirs, tous paraissent accablés de douleur, en pensant à leurs amis, à leur patrie et à la liberté. Les nègres montraient plus de philosophie, habitués à être esclaves, comme les anguilles à être écorchées.

VIII.

Juan était jeune, et comme tous ceux de son âge, il était plein d'espérance et de santé. Cependant je dois avouer qu'il avait l'air un peu triste, et qu'une larme s'échappait parfois comme à la dérobée, de ses yeux humides; peut-être le sang qu'il venait de perdre contribuait à abattre son courage, et puis la perte de sa fortune, de sa maîtresse et de la maison confortable où il avait vécu avant d'être admis à l'encan au milieu des Tartares, auraient suffi pour ébranler un stoïcien.

IX.

Cependant sur le tout son air était serein ; la noblesse de son maintien et la splendeur de ses vêtements, dont il lui restait quelques débris galonnés, attiraient tous les yeux sur lui, et témoignaient qu'il était au-dessus du vulgaire ; d'ailleurs il était si beau, quoique pâle ! de plus on comptait sur sa rançon.

X.

Comme la table d'un jeu de trictrac ; mais moins régulièrement, la place était bigarrée de blancs et de noirs, en groupes distincts. Les uns achetaient les noirs, d'autres choisissaient les blancs. Il se trouvait parmi tous ces gens à vendre un homme de trente ans, robuste, dont l'œil gris annonçait un cœur résolu, et qui attendait à côté de Juan qu'il plût à quelque chaland de le marchander.

XI.

Il avait l'air Anglais, c'est-à-dire, les épaules carrées, un teint coloré, de belles dents, des cheveux bouclés tirant sur le châtain, et soit l'effet de la pensée, des fatigues ou de l'étude, son front ouvert était un peu ridé par le souci. Il avait un de ses bras en écharpe, et son sang froid était tel, qu'un simple spectateur n'en eût pas montré davantage.

XII.

Mais se voyant coude à coude avec un jeune homme dont l'aspect annonçait un cœur élevé, quoiqu'il fût pour le moment abattu par un destin qui aurait accablé des hommes faits, il commença à exprimer une

sorte de compassion brusque pour son compagnon d'infortune, tandis qu'il semblait ne regarder sa propre mésaventure que comme un accident naturel.

XIII.

« Jeune homme, lui dit-il, parmi ce mélange de Géorgiens, de Russes, de Nubiens, et je ne sais combien d'autres misérables, avec qui le hasard nous a confondus, et qui ne diffèrent entre eux que de couleur et de nom, je vois qu'il n'y a que vous et moi de gens comme il faut : faisons donc connaissance comme de raison. Je serais charmé si je pouvais vous consoler. Je vous prie, de quelle nation êtes-vous ? »

XIV.

Juan répondit : « Je suis Espagnol. » — « Je pensais bien, reprit l'autre, que vous ne pouviez être Grec ; ces chiens d'esclaves n'ont pas le regard si fier ; la fortune vous a joué un de ses mauvais tours, mais elle en fait autant à tous les hommes tôt ou tard. Ne vous en inquiétez pas, peut-être, la semaine prochaine, vous servira-t-elle mieux. Elle m'a traité moi-même comme vous, excepté qu'elle m'a accoutumé à ses caprices. »

XV.

« Monsieur, dit Juan, oserais-je vous demander qui vous a conduit ici ? » — « Oh ! rien d'extraordinaire, six Tartares et une chaîne. » — « Mais c'est la cause de votre malheur et non les gens qui vous ont conduit ici qui sont l'objet de ma question, si je puis la répéter sans être indiscret. » — « J'ai servi quelques

mois dans l'armée russe, et dernièrement en prenant une ville par les ordres de Suwarow, j'ai été pris moi-même au lieu de Widin. »

XVI.

— « N'avez-vous pas d'ami ? » — « J'en avais, mais dieu merci, je n'en ai guère été importuné dans ces derniers temps. Maintenant que j'ai, sans me faire prier, répondu à toutes vos questions, je vous requiers de me satisfaire avec la même courtoisie. » — « Hélas ! dit Juan, ce serait un récit lamentable et bien long. » — « Oh ! si cela est, je vous sais gré de retenir votre langue, un tel récit attriste doublement quand il dure long-temps. »

XVII.

— « Mais ne vous désespérez pas, à votre âge ! La fortune, quoique femme passablement inconsistante, n'étant pas votre épouse, ne vous laissera pas long-temps dans l'embarras où vous vous trouvez : se révolter contre notre destinée serait une lutte aussi insensée que celle de l'épi contre la faucille. Les hommes sont le jouet des circonstances, alors même que les circonstances semblent le jouet des hommes. »

XVIII.

« Ce n'est pas, dit Juan, sur mon sort présent que je m'afflige, c'est sur le passé : — J'aimais une maîtresse.... » Il se tut et son regard se remplit de tristesse ; une larme s'arrêta un moment sur sa paupière et tomba bientôt sur sa joue.... « Pour revenir à ce que je disais, ajouta-t-il, ce n'est pas le présent qui

me désole , car j'ai supporté sur mer des détreesses auxquelles de plus courageux que moi n'ont pu résister.

XIX.

« Mais ce dernier coup..... » Et à ces mots il s'arrêta encore en détournant le visage. — « Ah ! dit son ami , je devinais qu'une dame se trouverait dans l'aventure , et c'est là une chose qui exige de tendres larmes , comme j'en aurais versé à votre place. Je pleurai quand ma première épouse mourut , et je pleurai encore quand la seconde prit la fuite.

XX.

« Ma troisième..... » — « Votre troisième ! dit Juan , en se retournant brusquement , vous êtes à peine à votre trentième année ; avez-vous trois femmes ? » — « Non , je n'en ai que deux à présent sur la terre : certes , ce n'est rien de bien étrange que de voir un homme engagé trois fois dans le lien sacré du mariage. » — « Eh bien ! votre troisième , reprit Juan , que fit-elle ? A-t-elle pris la fuite , comme la seconde , parlez , monsieur ? » — « Non , ma foi. » — « Eh bien ? » — « C'est moi qui ai fui loin d'elle. »

XXI.

« Vous prenez les choses avec sang froid , monsieur , dit Juan. » — « Quoi donc ! reprit l'autre , que peut faire un homme ? Il y a encore plus d'un arc-en-ciel dans votre firmament ;... dans le mien il n'y en a plus. Nous commençons notre première jeunesse avec des sentiments pleins d'ardeur et de hautes

espérances ; mais le temps décolore toutes nos illusions , qui , une à une , chaque année , nous révèlent une grande erreur et se dépouillent , comme le serpent , de leurs enveloppes brillantes.

XXII.

« Il est vrai qu'elles en acquièrent une autre quelquefois plus belle , mais au bout de l'année , celle-ci va rejoindre la précédente , et souvent même c'est au bout d'une ou de deux semaines. L'amour est le premier qui nous prenne à son hameçon ; viennent ensuite , l'ambition , l'avarice , la vengeance , la gloire qui préparent la glu et les filets autour desquels nous allons voltiger pour chercher l'or ou la louange. »

XXIII.

— « Voilà qui est fort beau , et peut-être très-vrai , dit Juan , mais je vous avoue que je ne vois guère que cela puisse améliorer le présent pour vous ou pour moi. » — « Non , sans doute , dit son compagnon , mais vous conviendrez qu'en mettant les choses dans leur vrai jour , on acquiert du moins l'expérience ; par exemple , nous savons maintenant ce qu'est l'esclavage , et nos malheurs nous apprendront à mieux nous conduire envers ceux qui nous obéiront un jour. »

XXIV.

— « Que ne pouvons-nous , dès aujourd'hui , faire sur ces païens l'essai de la leçon qu'ils nous donnent ! dit Juan , en dévorant un soupir qui lui déchirait le cœur. Dieu soit en aide au disciple à qui sa fortune donne de tels maîtres ! » — « Peut-être ne serons-nous

pas si mal, reprit son compagnon..... si notre sort devient meilleur ; en attendant je désire que quelqu'un nous achète. (Cet eunuque noir semble nous regarder.)

XXV.

« Mais après tout quel est notre état présent ? il est triste, il peut devenir meilleur, c'est le sort de tout le genre humain : presque tous les hommes sont esclaves, personne ne l'est plus que les grands, qui le sont de leurs caprices, de leurs passions, etc. La société elle-même, qui devrait inspirer la bienveillance mutuelle, détruit le peu que nous en avons. Ne s'intéresser à personne, tel est le principe social des stoïciens du monde, hommes qui n'ont pas de cœur. »

XXVI.

Dans ce moment, un vieux personnage du sexe neutre s'avança, et considérant les captifs, parut étudier leurs airs, leur âge et leur capacité, comme pour voir s'ils étaient propres à la cage qu'il leur destinait. Jamais dame n'est lorgnée par un amant, un cheval par un maquignon, un drap par un tailleur, l'argent par un avocat, un voleur par un geolier, comme l'est un esclave par celui qui veut l'acheter.

XXVII.

C'est une chose plaisante que d'acheter nos semblables, et tous sont à vendre, si vous étudiez leurs passions, et si vous êtes adroits. Ceux-ci se vendent à un joli minois, ceux-là à un recruteur, quelques-uns à une place, selon leur âge ou leur caractère, et le plus grand nombre pour de l'argent comptant ; mais

tous ont leur prix , depuis des écus jusqu'à des coups de pied ; suivant leurs vices.

XXVIII.

L'eunuque ayant observé attentivement nos deux esclaves , se tourna vers le maître et commença à en marchander un , et puis tous les deux ; ils contestèrent , disputèrent , jurèrent , comme s'ils eussent été dans une foire chrétienne marchandant un bœuf , un âne , un agneau ou un chevreau , de sorte que l'achat de ce couple d'animaux d'espèce supérieure , causa autant de bruit qu'une bataille.

XXIX.

Enfin , ils se contentèrent de murmurer entre leurs dents , et tirèrent chacun leur bourse comme à regret , retournant toutes les pièces d'argent , faisant sonner les unes , pesant les autres dans la main , et mêlant par erreur des paras avec des sequins jusqu'à ce que toute la somme fût examinée soigneusement ; alors le marchand donna de la monnaie , et , signant les reçus , commença à songer à son dîner.

XXX.

Je m'étonne s'il avait bon appétit , ou du moins si sa digestion fut facile. Il me semble à moi , qu'en mangeant , quelques pensées étranges durent le troubler et sa conscience pouvait lui adresser plus d'une question curieuse , sur le droit divin de vendre la chair humaine. Quand le dîner pèse sur l'estomac , c'est peut-être , je crois , l'heure la plus triste des vingt-quatre dont se compose le jour.

XXXI.

Voltaire prétend le contraire: il dit que Candide trouvait la vie plus tolérable après ses repas; il a tort. A moins de faire de l'homme un pourceau, la plénitude d'estomac ajoute à tout ce qui le chagrine; s'il est ivre c'est une autre affaire, car alors il est libre de l'oppression de la tête, tant qu'elle tourne. Je suis, sur le manger, de l'opinion du fils de Philippe, ou plutôt du fils d'Ammon (peu satisfait d'un seul monde et d'un seul père).

XXXII.

Je pense avec Alexandre, que l'acte de manger, avec deux ou trois autres actes, nous fait mieux sentir notre nature mortelle. Quand un rôti, un ragoût, un poisson et une soupe flanquée de quelques entremets peuvent nous procurer peine ou plaisir, qui voudrait se piquer d'une intelligence qui dépend si fort du suc gastrique?

XXXIII.

L'autre soir (vendredi dernier), ceci est un fait et non pas une fable poétique: je venais de jeter autour de moi ma robe de chambre, mon chapeau et mes gants étaient encore sur la table, j'entendis un coup de feu; il était huit heures sonnées; courant aussi vite que je pus ⁵, je trouvai le commandant militaire étendu dans la rue et pouvant à peine respirer.

XXXIV.

Le pauvre homme! pour quel motif, injuste sans

doute, venait-on de lui tirer cinq coups de fusil, et de le laisser expirant sur le pavé? Je le fis porter dans mon appartement, pour le déshabiller et examiner ses blessures; mais qu'ajouterai-je à ce récit! tous les soins furent inutiles, l'homme n'était plus, grâces à cinq balles, et victime d'une querelle italienne.

XXXV.

Je le considérai, car je le connaissais; j'ai vu plus d'un homme mourant, jamais aucun qui parût plus calme après une telle aventure; quoiqu'il eût l'estomac, le cœur et le foie traversés, il semblait dormir; comme son sang coulait intérieurement, rien n'indiquait s'il était mort.... aussi en le contemplant, je pensais et je disais :

XXXVI.

Est-ce bien la mort que je vois là! qu'est-ce donc que la mort ou la vie? réponds-moi..... Mais il gardait le silence..... Réveille-toi, il continuait à dormir. Hier encore, et qui avait plus d'énergie que cet homme? mille guerriers respectaient jusqu'à ses moindres paroles. Il disait, comme le centurion : Va, et l'on allait! venez, et l'on venait à lui. La trompette et le cor étaient muets jusqu'à ce qu'il eût parlé : il ne lui reste plus que le tambour tendu de crêpe.

XXXVII.

Et ceux qui naguère le révéraient comme leur chef, les voilà rassemblés autour du lit, regardant avec douleur ce corps blessé pour la dernière fois, quoique ce ne soit pas pour la première. Telle devait donc être la

fin de celui qui avait si souvent affronté et mis en fuite les ennemis de Napoléon ; lui qui fut toujours en avant dans les charges et les sorties , faut-il donc qu'il soit égorgé dans une cité paisible !

XXXVIII.

A côté de ses nouvelles blessures , étaient les cicatrices des anciennes , ces honorables cicatrices qui firent sa gloire ; ce contraste était affreux pour la vue. Mais changeons de sujet , de tels spectacles appellent peut-être trop mon attention. Je contemplais celui-ci , comme j'en avais souvent contemplé de pareils , pour tâcher de trouver dans la mort quelque chose qui pût confirmer , ébranler , ou créer une croyance.

XXXIX.

Mais c'est un impénétrable mystère : nous voici ! nous allons... où ? Cinq morceaux de plomb , ou trois , ou deux , ou un seul , nous envoient bien loin ; notre sang ne coule-t-il dans nos veines , que pour être répandu ? Chaque élément peut-il donc détruire les nôtres ; l'air , la terre , l'eau , le feu , résistent , et nous mourons ; nous , dont l'ame comprend toute chose ! Je m'arrête et reviens à mon histoire.

XL.

L'acquéreur de Juan et de son compagnon conduisit ses acquisitions vers une barque dorée , s'y embarqua avec eux , et ils filèrent aussi vite qu'ils purent , grâces aux rames et aux vagues. Les deux captifs avaient l'air de deux condamnés qui vont au supplice

jusqu'à ce que la caïque entra dans une petite crique, près d'une muraille que dominaient de sombres cyprès.

XLI.

Là, leur conducteur frappant au guichet d'une petite porte de fer, elle s'ouvrit, et ils entrèrent d'abord sous une allée basse, formée par de grands arbres à droite et à gauche; ils perdirent presque leur route, qu'ils retrouvèrent en tâtonnant, car la nuit était venue avant qu'ils eussent abordé. L'eunuque avait fait un signe aux rameurs, qui s'étaient éloignés sans dire un seul mot.

XLII.

Ils marchaient donc à tâtons, à travers des berceaux d'orangers, de jasmin et d'autres arbres (dont je pourrais parler long-temps, car il n'y a guère, dans le Nord, de ces arbustes et de ces plantes d'Orient, etc.; mais depuis qu'un de nos rimailleurs a été en Turquie, tous croient devoir mettre les couches de tout un jardin dans leurs poèmes).

XLIII.

Pendant qu'ils s'avançaient, il vint une pensée dans la tête de Juan, qui la communiqua tout bas à son compagnon; c'était la même qui vous serait peut-être venue à vous comme à moi. « Il me semble, dit-il, que ce ne serait pas un grand péché, de frapper un coup pour nous rendre libres; assommons ce vieux nègre, et décampons; ce serait plutôt fait que dit. »

XLIV.

— « Oui, reprit l'autre, mais après que ferons-nous? Comment sortir d'ici? Comment y sommes-nous entrés? Quand nous serions dehors, et que nous aurions sauvé notre peau, le jour de demain nous verrait peut-être dans quelque autre caverne, et plus mal à notre aise que nous n'avons été jusqu'ici; d'ailleurs j'ai faim, et comme Ésaü, j'échangerais maintenant volontiers mon droit d'aînesse contre un beef-steak.

XLV.

« Nous ne devons pas être loin de quelque lieu habité; la confiance avec laquelle ce vieux nègre se glisse avec ses deux captifs, dans un chemin si étroit, nous prouve qu'il sait que ses amis ne dorment point; un seul cri les mettrait tous à nos trousses: il vaut donc beaucoup mieux y regarder à deux fois avant de sauter, et voyez où ce sentier nous a conduits, quel beau palais! que de lumières! »

XLVI.

C'était en effet un vaste édifice qui s'offrait à leur vue. Suivant l'usage turc, la façade en était dorée et peinte de diverses couleurs, usage d'un goût ridicule; car les Turcs sont peu habiles dans les arts dont la contrée qu'ils habitent fut jadis le berceau. Chaque maison de plaisance sur le Bosphore a l'air d'une enseigne nouvellement peinte, ou d'une coulisse d'opéra.

XLVII.

A mesure qu'ils approchaient, le parfum savoureux de certains mets, de rôtis, de pelaux, et autres objets qui flattent le goût de tout homme affamé, fit trêve aux intentions belliqueuses de Juan, et le rendit plus pacifique. Son ami ajouta encore une clause qui le satisfit : « Au nom du ciel, dit-il, soupçons, et puis je suis à vous, si vous êtes pour la fuite. »

XLVIII.

Quelques-uns veulent faire appel aux passions, d'autres aux sentiments des hommes, d'autres encore à leur raison : ce dernier moyen n'est guère de mise, car la raison croit que tout raisonnement est hors de propos. Quelques orateurs prennent le ton dolent, et d'autres s'arment du fouet de la censure, mais tous, plus ou moins, nous ennuiant de leurs arguments favoris, aucun ne songe à être bref.

XLIX.

Mais je suis dans les digressions... de tous les appels.... quoique je convienne du pouvoir du pathétique, de l'or, de la beauté, de la flatterie, des menaces dans certaines occasions, aucun n'est plus sûr pour se faire écouter des hommes, aucun n'est plus persuasif que cette voix toute puissante, ce tocsin de l'ame... la cloche du dîner.

L.

Il n'y a pas de cloches en Turquie, et cependant on y dine. Juan et son ami, quoiqu'ils n'entendissent

point le signal chrétien du repas, et ne vissent aucun laquais prêt à servir, sentirent pourtant le rôti, virent la flamme d'un grand feu, des cuisiniers en action avec leurs bras nus jusqu'à l'épaule, et en un mot ils regardèrent à droite et à gauche avec l'œil prophétique de l'appétit.

LI.

Abandonnant toute idée de résistance, ils suivirent de près leur guide éthiopien, qui ne pensait guère que sa pauvre vie courait de grands risques. Il leur fit signe de s'arrêter, frappa à la porte, qui s'ouvrit; et un salon vaste et magnifique déploya toute la pompe asiatique de l'orgueil ottoman.

LII.

Je ne veux plus faire de description : les descriptions sont mon fort ; mais il n'est pas de sot en ce siècle de lumières qui ne décrive son merveilleux voyage dans une cour étrangère, et n'accouche d'un in-4° en quêteant vos louanges.... c'est la ruine du libraire, c'est un jeu pour lui ; et la pauvre nature torturée de vingt mille façons se résigne avec une patience exemplaire à figurer dans les guides du voyageur, les voyages, les poèmes, les esquisses, les gravures et les litographies.

LIII.

Dans le salon de ce palais quelques personnes par-ci par-là étaient accroupies sur leurs hanches, en jouant aux échecs ; d'autres causaient par monosyllabes ; ceux-ci semblaient s'occuper amoureusement de

leur parure ; ceux-là fumaient dans de superbes pipes ornées de becs d'ambre , d'un prix plus ou moins élevé ; il y en avait beaucoup qui se promenaient en se carrant ; d'autres qui dormaient , et quelques autres qui se préparaient au souper , en avalant un verre de rum.... ⁶

LIV.

Quand l'eunuque noir entra avec son couple d'infidèles achetés , quelques-uns levèrent un moment les yeux sans ralentir leur pas , ceux qui étaient assis ne bougèrent nullement ; un ou deux regardèrent les captifs en face , comme on regarde un cheval pour deviner son prix ; d'autres firent un signe de tête à l'eunuque ; mais personne ne l'importuna de ses questions.

LV.

L'Éthiopien leur fit traverser la salle et puis une suite d'autres appartements riches mais silencieux , excepté un seul où le jet d'eau d'une fontaine réveillait l'écho dans l'obscurité , et un autre où quelques femmes jetèrent leurs yeux curieux à travers le grillage d'une porte , comme surprises du bruit de leurs pas.

LVI.

La faible lumière de quelques lampes suspendues aux voûtes suffisait pour guider leur marche incertaine , mais non pour éclairer ces appartements royaux et découvrir tout leur éclat. Peut-être il n'est rien , je ne dirai pas qui épouvante , mais qui attriste plus , soit la nuit , soit le jour , qu'un vaste appartement

sans une ame pour jeter quelque vie sur ses splendides lambris.

LVII.

Deux ou trois personnes semblent si peu de chose ! une seule n'est rien. Dans les déserts, dans les forêts, dans les foules, sur les rivages de l'Océan, la solitude est à sa place ; elle est là, nous le savons, dans ses domaines ; mais dans une vaste salle , le long d'une galerie, que l'édifice soit antique ou moderne, une espèce de mort se répand sur nous quand nous nous trouvons seuls à l'aspect d'une enceinte destinée à contenir un grand nombre d'hôtes.

LVIII.

Un cabinet propre et commode, un livre, un ami, une dame seule ou un verre de Bordeaux et un bon appétit, voilà ce qui fait passer la soirée à un Anglais, quoique certes ce ne soit pas là un aussi grand spectacle que celui d'un théâtre éclairé par le gaz hydrogène ;... moi, je passe mes soirées seul, dans de longues galeries, et voilà pourquoi je suis si mélancolique.

LIX.

Hélas ! l'homme agrandit ce qui le rapetisse, je vous accorde que cela va bien pour une église. L'édifice qui parle du ciel ne devrait jamais être mesquin ; qu'il soit grand et durable jusqu'à ce que les noms de ceux qui le construisirent soient oubliés ; mais de grandes maisons conviennent peu, et de grands tombeaux encore moins aux fils d'Adam, depuis la

chute de leur premier père. Il me semble que l'histoire de la tour de Babel pourrait le leur apprendre mieux que moi.

LX.

Babel était le rendez-vous de chasse de Nemrod, et devint une ville merveilleuse par sa grandeur, ses murailles et ses richesses. Nabuchodonosor, roi des hommes, y régna jusqu'à ce qu'un soir il s'en fut paître; et Daniel y apprivoisa les lions dans leur fosse, à la grande admiration du peuple; Babel fut fameuse aussi par Pyrame et Thisbé, et par Sémiramis, cette reine calomniée.

LXI.

.....

LXII.

Mais continuons; s'il y avait (et que peut-il ne pas y avoir aujourd'hui!), s'il y avait quelques infidèles, qui ne pussent trouver le lieu où fut cette Babel, ou qui ne le voulussent pas, malgré Claudius Rich, écuyer, qui a rapporté des briques et composé dernièrement deux mémoires sur ce sujet, qu'ils en croient les Juifs, ces incrédules, qu'il nous faut croire, quoiqu'ils ne nous croient pas.

LXIII.

Qu'ils se rappellent, en même temps, qu'Horace a

exprimé avec une élégante précision la folie maçonnique de ceux qui, oubliant le lieu du grand repos, se livrent entièrement à l'architecture; nous savons où les choses et les hommes doivent finir un jour; morale triste (comme toutes les morales), et le *sepulchri immemor struis domos*) nous dit que nous bâtissons quand nous devrions nous enterrer ⁸.

LXIV.

Enfin les captifs et leur guide parvinrent à un appartement plus retiré, où l'écho se réveillait comme d'un long sommeil; quoique ce lieu fût rempli d'objets qui étaient tous désirables, on s'étonnait de cette quantité d'articles que personne ne demandait. La richesse avait fait tout ce qu'elle avait pu pour encombrer de meubles un appartement charmant; la nature était fort embarrassée pour deviner ce que l'art avait voulu faire.

LXV.

Il semblait cependant que ce n'était que le vestibule qui précédait une suite d'autres chambres par lesquelles on allait, Dieu sait où; mais dans celle-ci les meubles étaient d'une richesse extraordinaire; c'était péché de s'étendre sur les sofas, tant ils étaient magnifiques; le travail des tapis était si précieux, qu'il vous faisait naître le désir de glisser dessus comme un poisson doré!

LXVI.

Cependant l'eunuque, sans daigner à peine laisser tomber un regard sur ce qui remplissait les esclaves

d'admiration, foulait sous ses pieds ce qu'ils osaient à peine toucher de la pointe des leurs, comme s'ils eussent cru marcher sur la voie Lactée et toutes ses étoiles. Il s'approcha d'une armoire ou garde-robe, nichée dans le coin que vous pouvez voir, ou sinon la faute est à vous, car je cherche à être clair.

LXVII.

Le nègre, dis-je, ouvrant cette armoire, en tira une quantité de vêtements dignes de parer le musulman le plus distingué ; il y avait là toutes sortes de costumes, et malgré cette abondance il se donna la peine de choisir lui-même ceux qu'il jugea les plus convenables aux chrétiens qu'il venait d'acheter.

LXVIII.

Celui qu'il choisit pour le plus âgé et le plus fort des deux, fut un manteau candiot, qui descendait jusqu'aux genoux, et un pantalon, non pas étroit jusqu'à se déchirer, mais comme ceux qui couvrent un postérieur asiatique ; un shawl dont le tissu venait de Cachemire, des pantoufles jaunes, une dague, et bref tout ce qui entre dans la toilette d'un petit-maître turc.

LXIX.

Pendant que l'esclave s'habillait, Baba, le guide éthiopien, faisait entrevoir aux deux chrétiens les grands avantages qu'ils pourraient obtenir avec le temps, s'ils voulaient seulement suivre le sentier que leur ouvrait la fortune, et il ne manqua pas d'ajouter,

comme de raison, « que leur sort s'améliorerait encore davantage, s'ils voulaient se soumettre à la circoncision.

LXX.

« Quant à lui, il serait réellement charmé de les voir de vrais croyants, mais il n'en laisserait pas moins la proposition à leur choix. » Le chrétien le remercia de son excessive bonté de vouloir bien les laisser libres sur cette bagatelle; il ne pouvait lui exprimer suffisamment, dit-il, son approbation de tous les usages de la nation polie des Turcs.

LXXI.

Il ne voyait guère d'objections contre cette coutume antique et respectable; aussi après avoir pris une légère collation, à laquelle il avouait que son appétit l'invitait, il ne doutait pas que quelques heures de réflexion ne le réconciliasent avec cette opération. — « Oui! dit Juan, avec un ton d'humeur, ils me tueront, moi, plutôt; j'aimerais mieux me laisser circoncire la tête, et mille têtes avec la mienne, avant..... »

LXXII.

— « Allons, je vous prie, répliqua l'autre, n'interrompez pas; vous me faites perdre le fil de ce que j'allais dire..... Monsieur, disais-je, dès que j'aurai soupé, je verrai si votre proposition peut m'agréer, pourvu toutefois que votre extrême bonté laisse toujours la chose à notre libre arbitre. »

LXXIII.

Baba se tourna vers Juan : « Ayez la complaisance de vous habiller », dit-il, en lui montrant du doigt un costume dont un prince se fût parée avec plaisir ; mais Juan, immobile et muet, n'étant pas d'humeur de se masquer, repoussa ces vêtements avec la pointe de son pied chrétien, et quand le vieux nègre lui dit : « Dépêchez-vous : » il reprit : « Bonhomme, je ne suis pas une femme. »

LXXIV.

— « Je ne sais pas ce que vous pouvez être, et ne m'en soucie guère, dit Baba ; mais faites, je vous prie, ce que je vous invite à faire, je n'ai ni temps ni paroles à perdre. » — « Au moins, répondit Juan, je puis demander la cause de ce singulier travestissement. » — « Gardez-vous d'être curieux, dit Baba, vous le saurez en temps et lieu ; je n'ai pas la permission de vous en dire davantage. »

LXXV.

— « Si j'y consens, je serai donc..... ajouta Juan.... » — « Chut, dit le nègre, ne me fâchez pas, ce courage va bien, mais il pourrait devenir trop bouillant, et vous ne nous trouveriez pas trop ami du badinage. » — « Quoi donc ! monsieur, sera-t-il dit que j'aie revêtu les habits d'un autre sexe.... » ; Mais Baba, mettant un terme à cette discussion : « Achevez de me pousser à bout, dit-il, et j'appelle quelqu'un, qui rendra votre sexe désormais douteux. »

LXXVI.

« Je vous offre un costume charmant ; c'est celui d'une femme , il est vrai , mais il y a une raison pour vous obliger à le porter. » — « Quoi ! malgré tout le dégoût qu'inspire à mon ame ce vêtement efféminé ! » Ainsi parla, Juan ; après une pause , et en jurant entre ses dents , il ajouta : « Que diable ferais-je de toute cette gaze ? » C'est par ces mots , que le profane désignait la plus jolie dentelle qui eût jamais orné une fiancée un jour de noces. \

LXXVII.

Il jurait donc , et en soupirant il entra dans un pantalon de soie couleur de chair , puis il s'entoura les reins d'une ceinture virginale , qui fixait les plis d'une tunique aussi blanche que le lait ; mais en mettant son jupon , il faillit tomber , ce qui..... (mais comment faire ma rime ⁹ , je suis réduit à parler écos-sais , les rois ne sont pas plus impérieux que les rimes),

LXXVIII.

Ce qui (ou comme vous voudrez) était dû à la nouveauté de son accoutrement , et à sa gaucherie. Enfin il termina sa toilette , quoiqu'en boudant ; le nègre Baba l'aidait , quand cela était nécessaire ; après avoir passé ses deux bras dans une robe , il se regarda des pieds jusqu'à la tête.

LXXIX.

Une difficulté restait encore : ses cheveux n'étaient guère longs ; mais Baba trouva tant de tresses postiches , que bientôt sa tête en fut complètement garnie,

d'après le mode du moment dans cette contrée. Cette chevelure empruntée fut ornée de pierreries, pour assortir l'ensemble de la toilette. Baba l'obligea aussi à se peigner, et à se mettre de la pommade.

LXXX.

Enfin, équipé complètement, grace aux ciseaux, au fard, et aux pincettes à friser, il eut tout l'air d'une jeune fille, et Baba s'écria avec un sourire : « Vous voyez, messieurs, une métamorphose, et maintenant vous allez me suivre, c'est-à-dire, vous, madame ! » Il frappa des mains, et dans un clin d'œil quatre noirs parurent.

LXXXI.

« Vous, monsieur, dit Baba, en faisant signe au compagnon de Juan, vous voudrez bien aller avec ces messieurs pour souper ; mais vous digne vierge chrétienne, vous me suivrez ; point de plaisanterie, monsieur, car aussitôt que j'ai dit une chose, il faut qu'elle se fasse : que craignez-vous ? prenez-vous ce lieu-ci pour l'antre d'un lion ? c'est un palais, où les vrais sages jouissent, par anticipation, du paradis du grand Mahomet.

LXXXII.

« Allons, folle que vous êtes, je vous dis qu'aucun de ces messieurs ne vous veut de mal. » — « Tant mieux pour eux, dit Juan, car ils sentiraient le poids de mon bras, qui n'est pas si faible qu'on pourrait le croire. Je veux bien céder ; mais j'aurais bientôt rompu le charme, si quelqu'un me prenait pour ce que je

parais être ; j'espère donc, dans l'intérêt de tout le monde, que ce déguisement n'amènera pas de méprise.»

LXXXIII.

— « Imbécille ! viens et tu verras, dit Baba. » Don Juan se tourna vers son camarade qui, bien qu'un peu chagrin, ne put retenir un sourire sur la métamorphose dont il était témoin. « Adieu, s'écrièrent-ils tous deux ensemble ; ce pays semble fertile en aventures étranges et nouvelles : un de nous est à demi musulman, et l'autre est déjà fille, graces au secours inattendu de ce noir magicien.

LXXXIV.

« Adieu, répéta Juan, si nous ne devons plus nous revoir, je vous souhaite bon appétit. » — « Adieu, reprit l'autre, j'en suis désolé ; mais nous aurons à notre première rencontre, une histoire à nous conter ; maintenant il nous faut obéir à notre destinée ; conservez votre honneur, quoiqu'Éve elle-même ait jadis péché. » — « Oh ! dit la nouvelle fille, le sultan lui-même ne me violerait pas, quand sa hauteesse me promettrait le mariage. »

LXXXV.

Là-dessus ils se séparèrent ; chacun prit une porte différente. Baba conduisit Juan d'appartements en appartements ; il lui fit traverser de brillantes galeries pavées de marbre, jusqu'à ce qu'une porte gigantesque apparût à leurs regards au milieu des ténèbres, et des vapeurs d'un riche parfum ; il semblait

qu'ils s'approchaient d'un temple, car tout était vaste, silencieux, odoriférant et divin.

LXXXVI.

Le grand portail était de bronze doré et sculpté avec art. Des guerriers y étaient représentés au moment d'une bataille furieuse; là s'avancait fièrement le vainqueur, ici le vaincu mordait la poussière; d'un autre côté, des captifs baissant les yeux étaient conduits en triomphe; et, dans le lointain, des escadrons prenaient la fuite: ce travail paraissait l'ouvrage d'un artiste qui avait précédé l'époque où Rome, transplantée en Grèce, y périt avec le dernier des Constantin.

LXXXVII.

Ce portail massif était placé à l'entrée d'une vaste salle; deux nains de la plus petite taille, semblables à deux lutins hideux, étaient accroupis, l'un à droite, l'autre à gauche, comme pour former un contraste risible avec l'arceau qui s'élevait au-dessus d'eux. Aussi sublime que les orgueilleuses Pyramides, cette porte était si belle dans tous ses traits¹⁰, que vous n'aperceviez pas ces avortons jusqu'à ce que vous fussiez sur le point de les fouler aux pieds.

LXXXVIII.

Alors vous reculiez en tressaillant à l'aspect de l'horrible laideur de ces petits hommes dont le teint qui n'était ni noir, ni blanc, ni gris, formait un étrange mélange que le pinceau seul pourrait peut-être retracer. C'étaient deux pygmées informes, sourds et

muets , monstres qui avaient coûté une somme non moins monstrueuse qu'eux.

LXXXIX.

Leur fonction (car, tout petits qu'ils étaient , ils exécutaient les tours de force des hommes les plus robustes), leur fonction était d'ouvrir cette porte près de laquelle on les avait postés , et dont il est vrai de dire que les gonds étaient aussi doux que les vers de Rogers ; il entraînait aussi de temps en temps dans leurs attributions de porter à quelque pacha rebelle une de ces cravates en usage en Orient , et que ces muets sont généralement chargés d'aller leur offrir .

XC.

Ils parlaient par signes , c'est-à-dire qu'ils ne parlaient pas du tout ; et tels que deux incubes , ils regardaient Baba qui , du geste , leur ordonnait d'ouvrir les battants de la porte . Juan frissonna un moment lorsque les petits nains le considérèrent avec leurs yeux de serpent ; on eût dit que leur seul coup d'œil pouvait empoisonner ou fasciner celui sur qui il était dirigé .

XCI.

Avant d'entrer , Baba s'arrêta pour donner , en guide fidèle , quelques avis à Juan . « Si vous pouviez , lui dit-il , essayer seulement de modifier cette démarche majestueuse , mais un peu trop mâle , ce serait tout aussi bien ; et (quoiqu'il n'y ait pas grand mal à cela) vous devriez aussi vous tremousser un peu moins , ce

qui vous donne parfois une tournure des plus étranges; il serait convenable aussi de prendre un air un peu plus modeste.

XCII.

« Car ces muets ont des yeux perçants comme des aiguilles ; ils pourraient pénétrer à travers ces robes, et si votre déguisement venait à être découvert, vous savez que le Bosphore n'est pas loin ; vous et moi, nous pourrions fort bien avant le matin arriver sans bateau à Marmora, cousus dans des sacs, mode de navigation pratiquée ici au besoin. »

XCIII.

Après cet encouragement, il introduisit Juan dans une salle plus magnifique encore que la dernière dont nous avons parlé ; un amas confus de richesses y éblouissait l'œil qui pouvait à peine saisir une partie isolée, tant l'éclat de chaque objet se réfléchissait dans l'éclat d'un autre ; c'était une masse de piergeries et d'or, sans ordre dans sa magnificence.

XCIV.

La richesse avait fait merveille..... le goût peu de chose. Il en est de même dans tous les palais d'Orient, et souvent dans ceux des rois d'Europe, meublés avec plus d'art (j'en ai vu six ou sept) ; je ne peux dire que l'or et les diamants y brillent beaucoup, et il y a pourtant beaucoup à redire ; si j'avais le temps, je pourrais critiquer des groupes de mauvaises statues, certaines tables, certaines chaises et certains tableaux.

XCV.

Revenons à l'appartement impérial où nous suivons notre héros; sous un dais, à quelque distance, une dame était couchée avec l'air aisé d'une reine. Baba s'arrêta et, fléchissant le genou, fit signe à Juan qui, sans être très-habitué à prier, s'agenouilla aussi par instinct, surpris en lui-même de voir l'eunuque si humblement prosterné : il resta dans cette posture jusqu'à la fin de la cérémonie.

XCVI.

La dame se levant avec la grace de Vénus sortant de l'onde, attacha sur eux deux yeux vifs comme ceux de la gazelle, qui éclipsèrent toutes les pierreries d'alentour; et levant un bras aussi blanc qu'un rayon de la lune, elle fit un geste à Baba qui, après avoir baisé le bas de sa robe de pourpre, lui parla tout bas en montrant Juan demeuré en arrière.

XCVII.

Tout l'aspect de la dame était aussi noble que son rang; et sa beauté avait ce charme tout puissant que la description ne ferait qu'affaiblir. J'aime mieux l'abandonner à votre imagination que de lui faire tort par tout ce que j'en pourrais dire; vous seriez ébloui à en perdre la vue si je pouvais vous en détailler les attraits à ma satisfaction; heureusement pour vous et pour moi les phrases me manquent.

XCVIII.

Il faut pourtant que j'ajoute ceci : Elle avait passé la première jeunesse et pouvait avoir vingt-six prin-

temps ; mais il est des beautés que le temps épargne, pour tourner sa faux contre des êtres vulgaires ; telle fut Marie Stuart : il est vrai que l'amour et les larmes nuisent à la beauté, et la douleur en flétrit les charmes ; mais il est des femmes qui ne sont jamais laides, par exemple, Ninon de Lenclos.

XCIX.

La dame dit quelques mots à ses suivantes, qui formaient un chœur de dix ou douze filles costumées toutes de même, et comme Juan, à qui Baba avait donné leur uniforme. Elles semblaient une véritable troupe de nymphes, qui aurait pu traiter de sœurs les suivantes de Diane, à ne les juger qu'extérieurement. Je ne voudrais pas être caution du reste.

C.

Elles firent un salut respectueux et se retirèrent, mais non par la même porte qu'avaient franchie Baba et Juan. Celui-ci restait debout à quelques pas, contemplant tout ce qu'il voyait dans cet étrange salon, bien digne d'inspirer l'admiration et la surprise, car l'une ne va pas sans l'autre ; et je dois avouer que je ne comprends pas le grand bonheur du *Nil admirari*.

CI.

Ne rien admirer, voilà tout l'art que je connais « (la simple vérité, cher Murray, n'a guère besoin « des fleurs du discours) pour rendre les hommes « heureux ou les conserver tels. » (Je cite les propres expressions de Creech). Ainsi l'a dit Horace, il y a long-temps, comme nous le savons, et Pope l'a cité

comme moi dans la traduction ; mais si personne *n'avait admiré*, Pope aurait-il fait des vers, Horace aurait-il été inspiré ?

CII.

Quand toutes les suivantes furent sorties, Baba fit signe à Juan d'approcher, et puis une seconde fois lui dit de s'agenouiller pour baiser le pied de la dame. Juan se fit répéter cette instruction, et se relevant de toute sa hauteur, répondit en fronçant le sourcil : « qu'il était bien fâché, mais qu'il ne pouvait baiser « aucun soulier, excepté celui du pape. »

CIII.

Baba, indigné de cet orgueil hors de saison, lui fit de sévères remontrances, et le menaça (mais tout bas), en parlant du fatal cordon, Juan persista à ne point s'abaisser ; il n'en aurait rien fait quand il se serait agi du soulier de la femme de Mahomet. Il n'est rien dans le monde comme l'étiquette des appartements royaux et impériaux, ou comme celle des courses et des bals de province.

CIV.

Juan resta immobile comme Atlas, la tête chargée d'un monde ; inflexible, il refusa de se courber. Le sang de tous ses ancêtres castillans bouillonnait dans ses veines, et plutôt que de souiller sa noblesse, il eût bravé mille glaives et mille morts ; enfin s'apercevant que *le pied* ne prenait pas, Baba lui proposa de baiser la main.

CV.

Ce fut là un honorable compromis, un accommodement diplomatique qui les mit plutôt d'accord. Juan exprima sa bonne volonté à s'acquitter de toutes les courtoisies convenables, ajoutant que celle-ci était la plus facile et la meilleure; car dans notre Europe la coutume ordonne encore au gentilhomme de baiser la main des dames.

CVI.

Il s'avança donc; mais avec mauvaise grace, quoique jamais lèvres n'eussent laissé leur impression passagère sur une main plus belle et *plus noble*¹¹. Ah! sur de semblables mains la bouche s'arrête avec amour, et d'un baiser elle en ferait volontiers deux....., comme vous l'éprouverez, si la beauté que vous adorez place sa main en contact avec la vôtre! et quelquefois celle d'une étrangère mettra en danger une constance d'une année.

CVII.

La dame considéra Juan depuis les pieds jusqu'à la tête, et dit à Baba de se retirer, ce qu'il fit comme un homme habitué à battre en retraite; en train de donner de bons avis, il dit tout bas à Juan de n'avoir par peur, et le regardant avec une espèce de sourire, il prit congé de lui avec l'air satisfait de ceux qui viennent de faire une bonne action.

CVIII.

Quand il fut parti, il y eut un changement soudain. J'ignore quelle pouvait être la pensée de la

dame ; mais une émotion étrange se trahit sur son beau front , et ses joues se couvrirent d'une rougeur semblable à celle de ces nuages qui flottent au coucher du soleil dans le ciel d'été. On devinait dans ses yeux noirs un mélange de sensations, qui exprimait en partie la volupté et en partie la fierté qui commande.

CIX.

Ses formes avaient toute la grace des formes de son sexe , et ses traits l'air séduisant du démon quand il fit le chérubin pour attraper Ève et nous ouvrir (Dieu sait comme) le chemin du mal. L'œil aurait aussi bien pu trouver des défauts au soleil qu'à elle. Cependant il lui manquait quelque chose..... comme si elle avait plutôt paru *commander* que *céder*.

CX.

Quelque chose d'impérial ou d'impérieux mettait une chaîne sur tout ce qu'elle faisait ; c'est - à - dire, une chaîne était comme jetée autour du cou de celui à qui s'adressait sa voix ; l'ivresse du bonheur semblerait elle-même une peine, si on avait devant les yeux quelque chose qui ressemblât au despotisme. Nos âmes du moins sont libres, et c'est en vain que nous voudrions faire obéir le corps malgré elles..... L'âme au bout du compte veut en agir à sa guise.

CXI.

Son sourire était fier, quoique si doux ; son signe de tête même n'était pas une inclinaison ; il y avait de l'orgueil jusque dans ses petits pieds, comme s'ils

eussent aussi compris son rang..... Ils semblaient marcher sur des têtes humiliées; enfin (suivant la coutume de sa nation), un poignard ornait sa ceinture, signe qui annonçait qu'elle était l'épouse d'un sultan (et non la mienne, dieu merci).

CXII.

Écouter et obéir était la loi de tous ceux qui l'avaient entourée depuis le berceau; satisfaire tous ses caprices avait été le premier plaisir de ses esclaves. Son sang était noble, sa beauté appartenait à peine à la terre. Jugez si jamais ses caprices devaient dormir; si elle eût été chrétienne, je crois, ma foi! que nous aurions enfin trouvé le mouvement perpétuel.

CXIII.

Tout ce qu'elle voyait et désirait lui était apporté; tout ce qu'elle ne voyait pas, pourvu qu'elle en supposât l'existence, était aussitôt cherché partout, et acheté à tout prix si on le trouvait; il n'y avait pas de fin aux choses qu'elle demandait, ni à l'embarras que causaient ses fantaisies: pourtant sa tyrannie avait tant de grace, que ses femmes lui pardonnaient tout, excepté sa figure.

CXIV.

Juan, le dernier de ses caprices, avait séduit ses yeux quand il passa pour aller au marché. Elle commanda de suite qu'on le lui achetât, et Baba qui n'avait jamais refusé son ministère à aucun mauvais tour, reçut ses instructions pour agir. Elle n'avait point de

prudence, mais il en avait pour elle. Ce qui explique le costume que Juan n'avait revêtu qu'à contre-cœur.

CXV.

La jeunesse et les traits de Juan favorisèrent le déguisement; et si vous me demandez comment la femme d'un sultan se hasardait à avoir de tels caprices, c'est un point que je laisse décider aux sultanes elles-mêmes; les empereurs ne sont que des maris aux yeux de leurs femmes, et les rois et les reines sont souvent mystifiés, comme nous pouvons tous l'attester par l'expérience ou par la tradition.

CXVI.

Mais revenons à notre objet principal..... La sultane se croyait au bout de toutes les difficultés et s'estimait très-complaisante, lorsque, Juan étant devenu sa propriété, elle jeta sur lui un regard d'amour et d'autorité, et lui dit sans autre préambule: « Chrétien, peux-tu aimer? » se figurant que cette phrase était plus que suffisante pour le toucher.

CXVII.

Elle aurait bien suffi en temps et lieu; mais Juan, qui avait encore l'ame pleine d'Haïdée et de son doux visage ionien, sentit refouler jusqu'à son cœur le sang qui lui colorait le visage, et une froide pâleur en remplaça l'incarnat. Ces paroles le pénétrèrent comme auraient fait des lances arabes, de sorte qu'au lieu de parler il fondit en larmes.

CXVIII.

La sultane fut scandalisée, non pas des larmes, car les femmes en font usage avec plaisir; mais il y a quelque chose de désagréable et de choquant dans l'œil humide de l'homme. Les larmes d'une femme attendrissent; celles d'un homme sont un vrai plomb fondu qui flétrit ses joues, comme si on les avait arrachées de son cœur avec un fer aigu; car (pour abrégé) les larmes sont pour les femmes un soulagement, et une torture pour nous.

CXIX.

Gulleyaz aurait voulu consoler Juan, mais elle ne savait comment s'y prendre; n'ayant point d'égaux, rien n'avait pu lui faire connaître encore la sympathie; quoique son front pût bien être parfois couvert du nuage passager de quelque petit souci, cependant, comme elle n'avait jamais su ce que c'était qu'un chagrin sérieux, elle fut surprise de voir un autre œil que le sien se permettre de verser une larme si près d'elle.

CXX.

Mais la puissance ne peut effacer toutes les inspirations de la nature, et quand une sensation forte quoique inconnue les émeut, les cœurs des femmes sont une terre féconde en tendre sentiments. Quelle que soit leur nation, elles versent *le vin et l'huile* sur les blessures, toujours prêtes à faire comme le Samaritain. C'est ainsi que Gulleyaz, sans savoir pourquoi, sentit ses yeux s'humecter tout à coup.

CXXI.

Mais les larmes ont une fin comme toute autre chose. Juan avait été attendri douloureusement par la question de celle qui lui demandait *s'il avait aimé*; bientôt il rappela son courage stoïque; dans ses yeux embellis étaient encore les preuves de la faiblesse qu'il se reprochait; mais quoique sensible à la beauté, il n'en eut que plus d'indignation de ne pas être libre.

CXXII.

Gulleyaz, pour la première fois de sa vie, fut très-embarrassée, n'ayant jamais rencontré que des suppliants ou des flatteurs; et comme aussi elle risquait la mort en voulant donner une leçon de tête-à-tête, perdre son heure était pour elle un martyre; or il y avait quinze minutes de passées.

CXXIII.

Je veux aussi conseiller de profiter du temps aux messieurs qui se trouvent dans une telle circonstance, c'est-à-dire, dans une contrée méridionale; chez nous on jouit d'un plus grand privilège; mais dans ces climats du sud, tout délai est un grand crime: souvenez-vous donc que par grace on ne vous accorde que deux minutes pour faire votre déclaration. Votre réputation souffrirait du retard d'un moment de plus.

CXXIV.

Celle de Juan était bonne, et aurait pu devenir meilleure; mais il s'était mis Haïdée en tête; quelque étrange que cela fût, il ne pouvait pas encore l'ou-

blier, ce qui le rendait très-mal élevé. Gulleyaz qui le regardait comme son débiteur pour avoir été amené dans son palais, commença à rougir jusqu'au blanc des yeux, puis à pâlir et à rougir encore.

CXXV.

Enfin, d'une façon impériale, elle posa ses mains sur les siennes, et lui adressant un tendre regard avec des yeux qui n'avaient pas besoin d'un empire pour persuader, elle chercha l'amour dans les siens, et ne le trouva pas. Son front s'obscurcit, mais elle s'abstint de menacer; car c'est la dernière chose que fait une femme fière; elle se leva, et hésitant pendant un chaste moment, se jeta sur le sein du captif et y demeura.

CXXVI.

C'était une épreuve embarrassante, comme Juan le reconnut; mais il était cuirassé par la douleur, la colère et l'orgueil. Il écarta avec de faibles efforts les bras d'albâtre de Gulleyaz et l'assit toute languissante à son côté. Puis se levant fièrement, il la regarda en face et s'écria : « L'aigle captif refuse de s'accoupler, et moi, de servir les caprices sensuels d'une sultane.

CXXVII.

« Tu demandes si je puis aimer? Je te prouve combien j'ai aimé par le refus que je te fais de mon amour; dans ce vil travestissement, les fuseaux et la quenouille me conviendraient mieux : l'amour est pour les cœurs libres; je ne suis point ébloui par ce toit

splendide ; quelle que soit ta puissance, et elle semble grande , les fronts s'humilient, les genoux fléchissent, les yeux veillent, les bras obéissent autour d'un trône..... nos cœurs sont encore à nous. »

CXXVIII.

C'étaient là des vérités très-communes pour nous autres Européens ; mais non pour Gulleyaz , qui n'avait rien entendu de semblable. Elle croyait que le moindre de ses ordres devait être un plaisir pour celui à qui elle l'adressait, la terre n'étant faite que pour les rois et les reines. Elle savait à peine si le cœur était à droite ou à gauche : tant est grande la perfection à laquelle la légitimité amène les princes quand ils connaissent leurs droits sur les homme !

CXXIX.

D'ailleurs , comme nous l'avons dit , elle était si belle, que dans une situation plus humble, elle eût créé partout un royaume ou fait naître l'anarchie. On peut bien présumer aussi qu'elle comptait sur ces charmes qui sont rarement dédaignés par celles qui les possèdent. Elle estimait que les siens lui donnaient un double *droit divin*, et je suis à moitié de son opinion.

CXXX.

Rappelez-vous (ou si vous ne le pouvez, imaginez-le), o vous qui avez conservé votre chasteté dans votre jeunesse, malgré les propositions d'amour d'une douairière au désespoir, et ulcérée par votre refus dans la canicule, rappelez-vous sa rage, ou

souvenez-vous de tout ce qui fut dit et écrit sur ce sujet, et ensuite, faites-vous une idée de la figure d'une jeune beauté dans le même cas.

CXXXI.

Supposez... mais vous avez supposé déjà... l'épouse de Putiphar, lady Booby ¹², Phèdre et tous les bons exemples que nous a laissés l'histoire; plaignez-vous du petit nombre qu'en citent les poètes et les précepteurs pour le bien de votre éducation, o vous, jeunes gens de l'Europe! — Mais quand vous aurez supposé la fureur du petit nombre de celles que nous connaissons..... vous ne pourrez supposer encore la fureur de Gulleyaz.

CXXXII.

Une tigresse privée de ses petits, une lionne de ses lionceaux, ou tout autre animal féroce, sont des comparaisons toutes prêtes pour les dames qui ne peuvent en agir à leur gré; et quoiqu'à mon tour j'aie toutes ces comparaisons à mon service, elles n'expriment que la moitié de ce que je devrais dire. Qu'est-ce en effet que de dérober des petits, auprès du tort dont on est coupable envers celle à qui on enlève l'espérance d'en faire?

CXXXIII.

L'amour de la progéniture est la loi générale de la nature, depuis les lionnes avec leurs lionceaux, jusqu'aux canes avec leurs petits canards; il n'est rien qui aiguise les griffes des unes ou les becs des autres comme le danger de leurs nourrissons; et tous ceux

qui ont vu une chambre de nourrice savent combien les mères aiment les caprices et les jeux de leurs enfants. Or (pour ne pas fatiguer long-temps votre patience), d'après la force de l'effet, jugez de celle de la cause.

CXXXIV.

Si je disais que le feu sortit des yeux de Gulleyaz, je ne dirais rien..... Car ses yeux étincelaient sans cesse; si je disais que son visage se rembrunit, je ferais tort à celui qui en fut cause; tant sa colère fut surnaturelle; jamais jusqu'alors elle n'avait connu d'obstacle à aucun de ses désirs; et même vous autres qui savez ce qu'est une femme contrariée, vous ne pourriez vous peindre celle-ci.

CXXXV.

Sa rage ne dura qu'une minute, et ce fut heureux... un moment de plus l'aurait tuée; mais le temps qu'elle dura, fut comme une lueur passagère de l'enfer. Rien n'est plus sublime qu'une fureur énergique, horrible à voir, mais grande à décrire: telles que les flots en guerre avec une île de rochers, les passions déchaînées qui firent leur proie de Gulleyaz lui donnaient l'aspect d'un bel orage personnifié.

CXXXVI.

Comparer une fureur ordinaire à sa rage, ce serait comparer une tempête commune à un tremblement de terre; cependant elle ne demandait pas d'atteindre jusqu'à la lune, comme le fougueux Hotspur dans notre poète immortel; sa fureur était sur un ton plus bas,

peut-être par la faute de son sexe délicat et de son âge. Son désir n'était que *de tuer, tuer, tuer*, comme celui du roi Léar, et d'ailleurs sa soif de sang s'éteignit bientôt dans les larmes.

CXXXVII.

Sa colère eut la terreur d'un orage et passa comme lui : elle passa sans paroles..... Dans le fait, Gulleyaz ne pouvait parler ; et puis, la honte naturelle à son sexe se déclara ; quelque faible qu'eût été encore en elle ce sentiment, il se montra tout à coup, aussi inattendu et aussi rapide que l'eau qui s'introduit par une ouverture jusqu'alors inaperçue ; la sultane se sentait humiliée, et l'humiliation est quelquefois salutaire aux personnes de son rang.

CXXXVIII.

Cela leur apprend qu'elles sont de chair et d'os ; cela les avertit tout doucement que les autres, quoique d'argile, ne sont pas tout-à-fait de boue ; et que les urnes et les pots ne sont que des frères fragiles, ouvrage de la même poterie, bons ou mauvais, sans être tous nés du même père et de la même mère. Cela leur apprend..... Dieu seul sait tout ce que cela leur apprend ; mais quelquefois la leçon réussit.

CXXXIX.

La première pensée de Gulleyaz fut de couper la tête de Juan..... la seconde de le renvoyer..... la troisième de lui demander où il avait été élevé..... la quatrième de le railler pour exciter son repentir..... la cinquième d'appeler ses suivantes et d'aller se coucher..... la sixième de se poignarder elle-même.....

la septième de faire donner le fouet à Baba.... Mais sa grande ressource fut de se rasseoir et de pleurer.

CLX.

Elle pensa à se poignarder, mais elle avait le poignard sous la main ; c'eût été assez maladroit..... Les corsets d'Orient ne sont pas matelassés, de sorte qu'un poignard les traverse pour peu qu'on l'appuie. Elle pensa à tuer Juan..... mais le pauvre garçon !..... Quoiqu'il le méritât par sa froideur..... lui couper la tête n'était pas un moyen d'atteindre son but..... qui était de parvenir à son cœur.

CLXI.

Juan fut ému ; il était résolu à se laisser empaler, mettre en quartiers, égorger au milieu des tortures, jeter aux chiens, aux lions, ou aux poissons ; oui, dans son héroïsme il était résigné à tout, plutôt que de pécher..... excepté que cela lui convînt ; mais tous ses préparatifs de mort s'évanouirent, comme la neige, devant une femme en pleurs.

CLXII.

De même que la valeur de Bob Aires, la vertu de Juan chancela : d'abord il s'étonna d'avoir refusé, et puis il songea à la possibilité de renouer la négociation. Enfin, il en vint à accuser sa sauvage vertu, tout comme un moine accuse son vœu ou comme une dame se repent de son serment ; ce qui finit, la plupart du temps, à faire violer le serment et le vœu.

CLXIII.

Il commença donc à bégayer quelques excuses ; mais les mots ne suffirent pas dans une semblable af-

faire, quand vous emprunteriez tous ceux qui furent jamais chantés par les muses, le caquet du petit-maître le plus petit-maître possible, ou toutes les figures dont abuse Castlereagh.

Au moment où un sourire languissant le flattait de l'espoir de faire sa paix, mais avant qu'il allât plus loin, le vieux Baba entra brusquement.

CXLIV.

« Épouse du soleil et sœur de la lune ! (ce fut ainsi qu'il s'exprima), impératrice de la terre, dont le regard irrité détruirait l'harmonie des sphères, et dont le sourire fait bondir toutes les planètes de joie, votre esclave vous apporte..... il espère que ce n'est pas trop tôt..... des nouvelles dignes de votre sublime attention..... le soleil lui-même m'a envoyé comme un rayon, vous annoncer qu'il va venir ici »

CXLV.

— « Dites-vous vrai ? s'écria Gulleyaz. Je voudrais bien qu'il ne brillât pas jusqu'au matin : mais, dites à mes femmes de former la voie lactée. Allez, ma vieille comète, allez avertir fidèlement les astres..... Et toi, chrétien, mêle-toi avec elles comme tu pourras, si tu veux que je te pardonne tes premiers dédains. » ... Ici ils furent interrompus par un murmure, un bruit, et bientôt par des acclamations : *le sultan arrive!....*

CXLVI.

Entrèrent d'abord les suivantes de Gulleyaz, troupe ravissante, et puis les eunuques blancs et noirs de sa

hautesse : sa suite pouvait s'étendre jusqu'à un quart de mille. Sa majesté avait toujours la politesse d'annoncer ses visites long-temps à l'avance, surtout le soir; car Gulleyaz étant la quatrième femme de l'empereur, elle était naturellement la favorite.

CXLVII.

Sa hautesse était un homme d'un port grave; son turban lui venait jusque sur le nez, et sa barbe jusqu'aux yeux. Tiré d'une prison pour présider une cour, il devait son élévation au cordon qui avait depuis peu étranglé son frère. Il était aussi bon souverain, dans son genre, qu'aucun de ceux qui sont mentionnés dans les histoires de Cantémir, de Knolles, etc., où ne brille guère que le seul Solyman, gloire de sa race ¹³.

CXLVIII.

Il allait à la mosquée en grande cérémonie, et disait ses prières avec un scrupule plus qu'oriental : il laissait toutes les affaires d'état au visir, et ne montrait guère de curiosité royale. J'ignore s'il avait des soucis domestiques : aucun procès ne prouvait qu'il y eût chez lui des querelles conjugales; ses quatre femmes et mille odalisques, vivant hors de la vue des hommes, étaient menées aussi paisiblement qu'une reine chrétienne.

CXLIX.

Si, par-ci, par-là, il se faisait quelque petit faux pas, on n'entendait guère parler du criminel ni du crime : l'histoire passait à peine par une seule bou-

che..... Un sac et la mer arrangeaient tout à temps, et empêchaient le secret de transpirer : le public n'en savait pas plus que moi ; aucun scandale n'empoisonnait les publications journalières..... La morale en était meilleure, et le poisson tout aussi bon.

CL.

Il voyait de ses yeux que la lune était ronde, et demeurait persuadé que la terre était carrée, parce qu'il avait fait un voyage de cinquante milles sans trouver aucun signe qui lui prouvât qu'elle fût circulaire. Son empire aussi était sans bornes. Il est vrai qu'il était troublé, de temps en temps, par des pachas rebelles et des giaours empiétant sur ses droits ; mais ils ne venaient jamais aux *Sept-Tours* ,

CLI.

Excepté sous la forme d'envoyés. Ils y étaient logés, quand une guerre éclatait, selon la loi véritable des nations ; cette loi n'autorisa jamais ces maraudeurs, qui n'ont jamais tenu une épée dans leurs sales mains diplomatiques, à exhaler leur *spleen*, en suscitant des querelles et en écrivant impunément leurs mensonges, appelés *dépêches*, sans le risque d'avoir un seul poil de leur moustache flambé.

CLII.

Il avait cinquante filles et quatre douzaines de fils. Celles qui parvenaient à l'âge requis pour cela étaient mises en réserve dans un palais, où elles vivaient comme des religieuses jusqu'à ce que quelque bacha fût envoyé dehors. Alors, celle dont le tour arrivait

l'épousait tout à coup, quelquefois à six ans : c'est un fait, quoique bizarre..... La raison en est que le bacha doit offrir un présent à son beau-père.

CLIII.

Ses fils étaient tenus en prison jusqu'à ce qu'ils fussent capables de remplir un cordon ou un trône, l'un ou l'autre; mais les destins savaient seuls lequel des deux. En attendant, l'éducation qu'ils recevaient était royale, comme les preuves en ont toujours fait foi. De sorte que l'héritier présomptif était toujours aussi digne de la potence que de la couronne.

CLIV.

Sa majesté salua sa quatrième épouse avec toutes les cérémonies dues à son rang; elle éclaircit ses yeux et en adoucit l'expression, comme il convient à une dame qui vient de faire une algarade. Elle doit alors avoir doublement l'air d'être occupée de son devoir pour sauver le crédit de sa vertu. Aucun mari ne reçoit un accueil plus cordial que celui dont la femme a décoré son front du céleste croissant.

CLV.

Sa hauteesse promena autour d'elle ses grands yeux noirs, selon sa coutume, et aperçut Juan déguisé parmi les suivantes. Il n'en parut ni surpris, ni fâché; mais il le remarqua, d'un ton grave et posé, pendant que Gulleyaz étouffait un soupir qui soulevait son sein: « Je vois, dit-il, que vous avez acheté une autre « fille; c'est dommage qu'une simple chrétienne soit « si jolie. »

CLVI.

Ce compliment, qui attira tous les yeux sur la vierge nouvellement achetée, la fit trembler et rougir : ses compagnes aussi se crurent perdues ! O Mahomet ! Sa majesté pouvait-elle faire tant d'attention à une giaour, tandis que ses lèvres impériales adressaient à peine une parole à l'une d'elles. Il y eut des trémoussements, des mines, et un chuchotement général ; mais l'étiquette les empêcha toutes de ricaner.

CLVII.

Les Turcs font bien d'enfermer les femmes, quelquefois du moins ; car c'est une vérité, que leur vertu, dans ces malheureux climats, n'a pas cette qualité astringente qui, dans le Nord, prévient les crimes précaires, et rend notre neige moins pure que notre morale. Le soleil, qui fond chaque année la glace polaire, produit un effet tout contraire sur le vice.

CLVIII.

Ici s'arrête notre chronique ; et nous faisons une pause, non par manque de matière : mais, selon les anciennes lois épiques, il est temps de plier la voile, et de jeter l'ancre du poète. Que ce cinquième chant soit applaudi, le sixième aura une touche de sublime ! En attendant, comme Homère dort quelquefois, peut-être vous pardonneriez quelques petits sommes à ma muse.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

NOTES

DE DON JUAN.

CHANT PREMIER.

¹ Vixère fortes ante Agamemnona, etc. (HORACE.)

² Nous ignorons si ces lacunes doivent être attribuées à l'éditeur anglais, ou à l'auteur lui-même.

³ Voyez la description des *vertus incomparables* de l'huile de Macassar, dans l'avertissement qui accompagne chaque fiole de cette liqueur répandue dans toute l'Europe.

⁴ Est-ce lady Byron que son mari aurait voulu tourner ici en ridicule? on le lui a reproché; cependant on doit se rappeler la touchante élégie des Adieux.

⁵ Voyez Longin, section 10, « ἵνα μὴ ἐν τῇ περὶ αὐτῶν, etc. »

⁶ Une édition telle que je l'ai décrite, a réellement existé. On peut encore trouver de ces exemplaires où les épigrammes obscènes de Martial sont réunies à la fin du volume.

⁷ Coup de pate donnée à Campbell. Voici les quatre vers qui sont tirés du poëme de Gertrude de Wyoming.

O love in such a wilderness as this,
Where transport and security entwine,
Here is the empire of thy perfect bliss
And here thou art a good divine.

⁸ Wordsworth. Voyez les notes de la satire.

⁹ Coleridge. Voyez la note précédente.

¹⁰ Boscan et Garcilasso, auteurs espagnols.

¹¹ Les femmes espagnoles appellent *cortejo*, ce que les italiennes nomment *sigisbé*, cavalier servant.

¹² Dona Julia commettait ici une bétise. Le comte O'Reilly ne prit pas Alger, mais il manqua de s'y laisser prendre. Son armée, la flotte et lui, se sauvèrent avec une grande perte, et sans beaucoup de gloire, en l'année 17...

¹³ Southey. Voyez la notice.

¹⁴ Crabbe est le doyen des poètes anglais.

¹⁵ Samuel Rogers, auteur des *Plaisirs de la mémoire*.

¹⁶ Moore, auteur de *Lalla Roukh*.

¹⁷ Sotheby a traduit très-heureusement en vers anglais l'*Oberon* de Wieland, et les *Géorgiques* de Virgile.

¹⁸ Il y a ici un calembourg anglais intraduisible. Le verbe *to lie*, veut dire également *mentir*, et *rester*, *être* ; dans le sens du verbe latin *jacere*. Voici les deux vers de lord Byron pour les amateurs.

« Should captains the remark or critics make

« They also lie too — under a mistake. »

¹⁹ Allusion à la querelle avec l'*Edinburg-Review*.

²⁰ Me nec femina nec puer

Jam, nec spes animi credula mutui,

Nec certare juvat mero ;

Nec vincere novis tempora floribus.



CHANT SECOND.

Le 3 mai 1810, pendant que la frégate *The Salsette* (capitaine Bathurst), était dans le détroit des Dardanelles, le lieutenant Ekenhead et moi, nous traversâmes à la nage le bras de mer qui sépare Abydos de Sestos, c'est-à-dire, selon le calcul des marins de la frégate, un espace de quatre mille anglais, y compris le détour que le courant nous força de faire. L'étendue actuelle du détroit n'est guère que d'un mille. La rapidité du courant est telle, qu'aucun bâtiment ne peut le traverser directement; mais il sera plus facile de l'estimer en sachant que l'un de nous fit le trajet en une heure et cinq minutes, et l'autre en une heure et dix. La fonte des neiges avait excessivement refroidi l'eau : trois semaines auparavant, nous avions tenté une première fois cette partie; mais l'eau était réellement à la glace, et nous fûmes obligés de remettre notre tentative, d'autant plus que nous étions venus à cheval de la Troade.

Chevalier raconte qu'un jeune Israélite allait voir sa maîtresse à la nage, d'Abydos à Sestos; un troisième Léandre est ce Napolitain dont fait mention *Olivier*. Notre consul, ne se fiant à aucune de ces histoires, voulait nous dissuader de notre résolution; mais plus d'un marin de la *Salsette* avait à ma connaissance parcouru en nageant une plus grande étendue d'eau; et la seule chose qui me surprend, c'est qu'aucun voyageur n'ait cherché à vérifier par sa propre expérience cette histoire de Léandre, sur laquelle tant de doutes se sont élevés.

CHANT TROISIÈME.

Jamais personne n'aima davantage à s'écouter parler:

Rispose allor' Margatte, a dir tel torto
 Io non credo pue al nevo ch' all' azzurro;
 Mal nel cappone, o lessò, o vuogli arrosto,

E credo alcuna volta amo nel burro ;
 Nella cervigli, e quando io n' ho nel morto ,
 E mollo più nell' espro che il mangurro ;
 Ma sopra tutto, nel buon vino ho fede ;
 E credo che sia salvo che gli crede.

PULCI MORGANTE MAGGIORE, cant. XVIII, st. 151.

² La maison d'Hanovre.

³ Ce costume est moresque, et le lecteur verra plus tard que Haïdée portait le costume de sa mère, qui était de Fez.

⁴ Comme toutes les femmes de la famille des Beys.

⁵ Ceci n'est pas une exagération. Je me rappelle fort bien avoir vu quatre femmes dont la chevelure avait cette profusion. Trois étaient Anglaises et la quatrième était une Musulmane. J'atteste que leurs cheveux étaient assez abondants pour les dispenser de tout autre vêtement.

⁶ Allusion au colporteur personnage de *l'Excursion*.

⁷ The Waggoner?

⁸ The idiot, *Peter-Bell*, etc.

⁹ O Hesperus, etc.

Ἑσπερὶ πάντα φίλις, etc. FRAGMENT DE SAPHO.

¹⁰ Era già l'ora che volge 'l disio, etc.

DANTE, Purgatoire, *Chant VII*.

Gray a emprunté ce dernier vers pour le début de son élégie.

¹¹ Voyez Suétone.

CHANT QUATRIÈME.

¹ Voyez Hérodote.

² Les Anglais représentent la Mort armée d'un arc.

³ Ce n'est pas un effet rare de la lutte violente de différentes passions. Le doge Francois Foscari, déposé en 1457, entendant la cloche de Saint-Marc annoncer l'élection de son succes-

seur, mourut subitement d'une hémorragie causée par une veine qui s'éclata dans sa poitrine ; à l'âge de quatre-vingts ans. Lorsqu'on aurait pu dire de lui, comme dans *Macbeth* : *Qui aurait cru que ce vieillard avait encore tant de sang.* (Voyez Sismondi et Daru, tom. I et II.)

Je n'avais pas seize ans lorsque je fus témoin du même effet de la lutte de deux passions opposées sur une jeune personne, qui toutefois ne mourut pas subitement, mais fut victime de cet accident au bout de quelques années, après une forte émotion.

⁴ Fait presque littéral. Il y a quelques années, une troupe d'acteurs, engagée pour un théâtre étranger, s'embarqua avec l'*impresario*, qui les conduisit à Alger et les y vendit. Une des femmes revint de captivité, et un hasard me la fit entendre à Venise, dans l'opéra *l'Italiana in Algeri* (1817).

⁵ Il est étrange que le pape et le sultan soient ceux qui encouragent le plus cette branche de commerce ; les femmes étant exclues comme chanteuses dans l'église de Saint-Pierre, et indignes de la confiance de la Porte pour la garde du harem.

⁶ Ces poètes et ces prosateurs prennent en effet parfois des licences.

⁷ La colonne, monument de la bataille de Ravenne, est à deux milles de la ville, du côté opposé de la rivière, sur la route de Forli. Gaston de Foix, qui gagna la bataille, y fut tué. Il mourut des deux côtés vingt mille hommes. J'ai décrit exactement dans mon texte l'état actuel de la colonne.

⁸ The blue, the blue-stockings, *les bleus, les bas bleus*, noms par lesquels les Anglais désignent leurs femmes beaux-esprits.

⁹ To ascertain the atmosphere's state,
By measuring the intensity of blue
O lady Daphne, let me measure you !

CHANT CINQUIÈME.

¹ Il y a en anglais *pimp*. maq. On sait quel rôle joue Pandarus dans la pièce de Troïlus et Cressida.

² Cette expression d'Homère a été beaucoup critiquée; elle contrarie nos idées atlantiques de l'Océan, mais elle est applicable à l'Hellespont, au Bosphore et à la mer Égée, rencontrée d'îles.

³ Voyez, dans les volumes précédents, les vers à Marie.

⁴ Le tombeau du Géant est une hauteur sur le rivage adriatique du Bosphore; cette hauteur est fréquentée les jours de fêtes, comme en Angleterre Harrow et Highgate

⁵ Cet assassinat eut lieu le 8 décembre 1820, dans une rue de Ravenne, à cent pas de la demeure de l'auteur.

⁶ Rien n'est plus commun en Turquie que de voir les Musulmans prendre plusieurs verres de liqueurs fortes pour exciter l'appétit. Je les ai vus avaler, avant leur dîner, jusqu'à six verres de *raki*, et ils juraient qu'ils n'en dinaient que mieux. J'en fis l'expérience; mais je me trouvai comme l'Écossais qui, ayant entendu dire que les oiseaux appelés *kittiosviaks* aiguisaient extraordinairement l'appétit, en mangea six, et se plaignit de n'avoir pas plus faim que lorsqu'il était à jeun.

⁷ J'ai été reçu par Ali-Pacha dans un appartement où il y avait, comme dans celui-là, un bassin et une fontaine.

⁸ Tu secunda marmora
Locas sub ipsum funus, et sepulchri
Immemor, struis domos.

⁹ Passage impossible à traduire si on veut conserver le sens et le mot écossais que lord Byron emprunte ici pour rimer :

Which, as we say — or as the Scotch say, wilk.

¹⁰ Les traits d'une porte, métaphore ministérielle. — « Le

trait sur lequel tourne (*hinges*) cette question, etc. « Voyez la Famille Fudge, de Thomas Moore, ou écoutez Castlereagh. »

¹¹ Il n'est peut-être pas de signe plus marquant d'une naissance distinguée que la main, c'est presque le seul que l'aristocratie puisse transmettre à sa postérité.

¹² Voyez le roman de Joseph Andrews.

¹³ Il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer que Bacon, dans son Essai sur *l'Empire*, insinue que Solyman fut le dernier prince de sa race : sur quelle autorité se fonde-t-il ? je l'ignore. Voici ses propres expressions : « La mort de Mustapha fut si fatale à la race de Solyman, que la succession des empereurs turcs, depuis Solyman jusqu'à ce jour, est regardée comme très-douteuse, car Solyman second fut, à ce qu'on croit, supposé. » Mais Bacon est souvent inexact dans ses autorités historiques. J'en pourrais citer plus de six exemples, tirés de ses seuls Apophtegmes. Puisque je suis en humeur de critiquer, je vais, après avoir donné mon avis sur les petites erreurs de Bacon, en faire autant sur deux ou trois erreurs non moins insignifiantes de l'édition des poètes anglais, que nous devons au justement célèbre Campbell ; mais je le fais dans des intentions amicales, et j'espère que mon procédé ne sera pas pris en mauvaise part. — Si quelque chose pouvait ajouter à mon opinion des talents et du goût de Campbell, ce serait sa défense classique, franche et victorieuse de Pope, contre la tartuferie vulgaire du jour et de la canaille littéraire.

Voici les inadvertences que je veux signaler :

D'abord, au sujet d'Anstey, qu'il accuse d'avoir dérobé à Smollet ses principaux caractères. *Le Guide de Bath*, d'Anstey, fut publié en 1766. *L'Humphry Clinker*, de Smollet (le seul ouvrage de Smollet, dans lequel Anstey aurait pu prendre l'idée de *Tabetha*, etc.), fut composée pendant le dernier séjour de Smollet à Heggorn, en 1770. S'il y a donc emprunt d'une part ou d'une autre, Anstey serait le créancier plutôt que le dé-

biteur. Je renvoie M. Campbell à ses propres dates dans ses Vies de Smollet et d'Anstey.

Secondement, M. Campbell, dans la vie de Cowper, page 358, v. 7, dit qu'il ignore à qui Copwer fait allusion dans ces vers :

Nor he who, for the bane af thousands born,
Built god a church and laugh'd his word to scorn.

« Ni celui qui, né pour la damnation de tant de mortels, bâtit un temple à Dieu, et ridiculisa son Évangile. »

Le poète calviniste faisait allusion à Voltaire et à l'église de Ferney, dont l'inscription portait : *Deo erexit* Voltaire.

Troisièmement, dans la Vie de Burns, M. Campbell cite Shakspeare comme il suit :

To gild refined gold, to paint *the rose*
Or add fresh perfume to the violet.

Cette version n'embellit nullement l'original :

To gild refined gold, to paint *the lily*,
To throw a perfume on the violet.

Un grand poète qui en cite un autre doit être correct; il doit être aussi exact quand il porte contre un frère en Apollon l'accusation dangereuse d'emprunter. L'argent excepté, il n'est rien qu'un poète doive moins emprunter que les pensées des autres, elles sont presque toujours réclamées; mais il est très-dur, quand on est le créancier, d'être dénoncé comme le débiteur; ainsi qu'il arrive à Anstey.

Puisqu'il y a de *l'honneur parmi les voleurs*, qu'il y en ait aussi parmi les poètes, et qu'ils rendent à chacun ce qui lui est dû. M. Campbell est du reste au-dessus de ces petites querelles; car avec sa grande réputation d'originalité et une gloire que rien ne saurait ébranler, Campbell est le seul poète de nos jours (Rogers excepté), à qui on puisse reprocher (et pour lui c'est un vrai reproche) d'avoir écrit *trop peu*.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

En





